

L’Épopée des fusiliers marins

Charles Le Goffic

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

Un chapitre de l'histoire des fusiliers marins

Le 8 octobre au matin, dans l'aube grise du petit jour, deux trains régimentaires se croisaient en gare de Thourout. L'un de ces trains contenait des carabiniers belges ; son vis-à-vis, des fusiliers marins. D'une rame à l'autre on s'interpellait. Les carabiniers agitaient leur petit bonnet de police à liséré jaune et criaient : « Vive la France ! » Les marins ripostaient par des vivats en l'honneur de la Belgique.

— Où allez-vous ? demanda un officier belge.

— À Anvers. Et vous ?

— En France.

Il expliqua que les carabiniers étaient des recrues de la Campine qu'on dirigeait vers nos lignes, pour compléter leur instruction.

— Vous les formerez vite, hein ? dit un marin à l'officier.

Et, montrant le poing à l'horizon :

— Et soyez tranquille, mon lieutenant. On finira bien par les avoir, ces fumiers !...

L'officier belge qui rapporte la scène, M. Edouard de Kayser, avait lui-même quitté Anvers dans la nuit. Il ignorait que la résistance était à bout de souffle, que l'évacuation des troupes avait

commencé. Nos marins n'étaient pas mieux renseignés. Le contre-amiral Ronarc'h, qui les commandait, croyait mener sa brigade à Dunkerque : on lui avait donné huit jours pour la former et l'organiser sur le pied de deux régimens (six bataillons et une compagnie de mitrailleuses). Tout était à créer, les cadres, les hommes, les services. Tâche ardue, compliquée par le défaut de cohésion des élémens de la brigade et les changemens continuels de cantonnement (Creil, Amiens, Saint-Denis). Mais l'idée n'était venue qu'assez tard de former des bataillons de marche avec nos marins. L'article 11 de la loi du 8 août 1913 permettait bien de « verser à l'armée de terre les inscrits maritimes en excédent aux besoins de l'armée de mer, » mais les modes d'utilisation de ces contingens n'avaient pas été nettement définis : d'où une certaine prévention contre les bataillons de marche. Le ministre passa outre et fit bien. 70, les glorieuses leçons du Bourget et du Mans, lui avaient appris ce qu'on peut attendre de la coopération des marins avec l'armée de terre. Quelque préparation y était requise assurément. Par définition, une marine est faite pour naviguer, ce qui explique qu'on y néglige un peu l'école de bataillon : les hommes habillés de frais, « capelés, » comme ils disent, à la nouvelle mode, bérets sans pompon, vareuses remontantes et sans col, il fallait encore en faire des soldats ; si débrouillards que soient les marins, une certaine roideur de mouvemens, dans les premiers jours, trahissait l'inexpérience de ces oiseaux de mer auxquels on rognait les ailes et qu'on engonçait par surcroît dans de grosses capotes d'infanterie. Presque aussitôt, d'ailleurs, la brigade ralliait le camp retranché de Paris ; elle venait à peine d'y prendre ses cantonnemens que son chef recevait l'ordre de la tenir prête à partir pour Dunkerque où se formait une nouvelle armée. Dunkerque n'était pas encore menacé : la

brigade y pourrait achever son organisation. L'ordre portait la date du 4 octobre. Le 1 au matin, la brigade embarquait à Saint-Denis et à Villetaneuse avec ses convois.

« Nous sommes confortablement installés dans des wagons à bestiaux, note sur son carnet le fusilier R... À Creil, nous voyons des maisons brûlées par les Allemands. La nuit arrive ; on cherche à dormir, mais on ne peut pas. Il fait froid. Nous grelottons dans les wagons. » Mais voici un gros paquet de clarté, des feux verts et rouges et la rude haleine du large : Dunkerque. Une surprise y attendait la brigade : les ordres sont changés ; on ne descend pas et les trains de transport vont continuer « vers la Belgique, vers l'ennemi, » vers Anvers pour préciser.

Les hommes trépignent de joie. À la portière des fourgons, leurs grappes se pressent, acclament la terre belge dans une envolée de bérets. L'amiral est parti dans le premier train avec son état-major. En débarquant à Gand, dans l'après-midi du 8, il apprend que la voie est coupée au-dessus de la ville et que les six divisions de l'armée belge qui défendait Anvers ont commencé leur retraite sur Bruges : deux divisions sont échelonnées à l'Ouest du canal de Terneusen, trois à l'Est. Une seule division reste encore à Anvers, avec les 10 000 hommes des forces anglaises ; la cavalerie belge couvre la retraite sur l'Escaut, au Sud de Lokeren. Il n'est plus question d'entrer à Anvers, mais de coopérer à la manœuvre de repli avec les renforts anglais qui sont annoncés et les troupes de la garnison de Gand : l'ennemi, de toute évidence, va essayer de gagner dans l'Ouest pour investir l'armée belge épuisée par deux mois de luttes incessantes et que talonnent le long de la frontière hollandaise d'autres forces venues d'Anvers. Mais, pour que cette manœuvre d'enveloppement réussisse, il faut

d'abord qu'il prenne Gand et Bruges où il lui eût été si aisé de s'installer un mois plus tôt et qu'il a volontairement dédaignés, certain qu'il se croyait de les occuper à son heure sans brûler une amorce.

Dès la fin d'août en effet, le corps d'armée du général von Bœhm s'était avancé jusqu'à Melle, à quelques kilomètres de Gand. Bien qu'il n'y eût trouvé aucune résistance, Melle, disait-on, avait été pillée et brûlée en partie ; les Allemands n'y avaient respecté que la distillerie où logeaient leurs troupes et qui appartenait à un Bavarois naturalisé. Pour prévenir une occupation effective de la ville, le bourgmestre de Gand, M. Braun, avait dû s'engager près du général von Bœhm à pourvoir au ravitaillement des troupes allemandes cantonnées à Beleghem. Contribution de guerre assez douce en somme. Mais on était de revue : à la date du 24 août, au lendemain de Charleroi, le Kaiser eût cassé aux gages, comme dûment convaincu d'imbécillité, un général qui se fût permis de penser qu'en octobre et à supposer qu'elle fût encore vivante, la France, dans les soubresauts de son agonie, aurait encore la force de distraire des unités pour les envoyer au secours de la Belgique. Il est certain, quoi qu'il en soit, que c'est à cette erreur de calcul ou à cette folle présomption que l'armée belge a dû son salut.

L'effort qu'il avait dédaigné de faire en août sur Gand et la Flandre occidentale, l'ennemi allait le tenter en octobre, après la chute d'Anvers. Les conditions ne semblaient pas avoir beaucoup changé. Gand, ville ouverte, largement étalée dans une plaine d'alluvions, au confluent de l'Escaut et de la Lys, qui s'y désarticulent en une infinité de canaux, est de tous côtés à la merci d'un coup de main. Pas de forts, pas de remparts : pour arrêter l'enne-

mi, nous ne devons compter que sur les défenses improvisées. Les troupes de la garnison, sous les ordres du général Clothen, se réduisent à huit escadrons de cavalerie, une brigade mixte, une brigade de volontaires et deux régimens de ligne, et leurs effectifs sont bien amaigris. C'est assez cependant, avec nos 6 000 fusils, pour leur permettre de se déployer dans la boucle de l'Escaut et entre ce fleuve et la Lys, sur le front Sud de la ville, qui semble particulièrement menacé ; si elle débarque à temps, demain, la division anglaise renforcera le front, qu'il est inutile d'étendre davantage pour une défense toute provisoire, puisqu'on nous demande seulement de faire gagner une journée ou deux à l'armée d'Anvers.

Le reste de la brigade a suivi de près l'amiral. Les derniers trains arrivent à Gand dans la soirée du 8. Toute la population est sur pied, acclamant les marins qui traversent la ville pour se rendre au Grand-Théâtre, converti en caserne. Le lendemain, branle-bas à quatre heures et demie. On boit le « jus, » et en route pour Melle où les Belges nous ont préparé des tranchées.

Elle n'a pas autant souffert que nous le craignions, la petite ville dentellière, sœur cadette de Malines et de Bruges : les seuils n'y bruissent plus du froissement des fuseaux ; quelques maisons portent dans leurs orbites creuses, sur leurs façades noircies, les stigmates d'un commencement de martyre. Mais son pouls continue de battre et, autour d'elle, dans cette grande serre à ciel ouvert qu'est la banlieue gantoise, l'automne a rassemblé toutes ses magnificences florales : « Nous traversons des champs de bégonias, superbes, dans lesquels nous allons peut-être mourir, » écrit le fusilier R... Mourir dans les fleurs, comme des jeunes filles, l'étrange aventure pour des marins tels qu'on se les repré-

sente d'ordinaire, — en bourlingueurs d'océans aux faces cuites par l'embrun ! Mais la plupart des recrues que voici ressemblent si peu à ce cliché ! Elles ont des yeux clairs dans des visages à peine hâlés ; les Marie-Louise n'étaient pas d'un âge plus tendre. Et comme, avec leur dandinement léger, ce je ne sais quoi de féminin et de coquet dans le précoce épanouissement de la vigueur musculaire, on s'explique le surnom que leur décernera la lourdeur teutonne, troublée comme à l'apparition de Walkyries adolescentes : les demoiselles au pompon rouge !... L'amiral, qui vient d'inspecter le terrain, confère sur place avec ses lieutenans : une fraction du 2 régiment (commandant Varney) ira se poster entre Gontrode et Quadrecht et laissera un bataillon en réserve au Nord de Melle ; une fraction du 1 régiment (commandant Delage) se portera entre Heusden et Goudenhaut et laissera un bataillon en réserve à Destelbergen. Lui-même garde sous la main, en réserve générale, au carrefour de Schelde, où il installe son poste de commandement, le reste de la brigade, soit deux bataillons et la compagnie de mitrailleuses. Les convois, sauf les ambulances sous la direction du médecin en chef Seguin, demeureront à l'arrière, aux portes de Gand. Précaution indispensable pour un repli rapide, mais que l'amiral entend bien n'exécuter qu'après avoir suffisamment étalé le choc de l'ennemi.

Grâce à nos renforts, les troupes belges ont pu donner toute l'extension désirable à leur front en occupant Lemberge et Schelderode. L'artillerie de la 4 brigade mixte, en batterie vers Lendenhock, tient sous son feu les débouchés de la plaine. Aucune troupe ennemie n'est en vue. Mais on sait, par les rapports des cyclistes belges, que les avant-gardes allemandes ont dépassé la Dender. Nous n'avons que le temps d'occuper nos tranchées ; en dernier ressort, s'il faut nous rabattre sur Melle, nous trouverons

un épaulement tout organisé dans le talus de la voie ferrée, près du pont de la gare.

Anvers brûle et les heures qu'il lui reste à vivre sont comptées : les forces anglaises et la dernière division belge ont heureusement pu quitter la ville dans la nuit ; elles ont fait sauter les ponts derrière elles et, à marche forcée, se sont portées vers Saint-Nicolas qu'elles ont atteint au petit jour. Elles espèrent gagner Eeclo à la brune. Mais déjà l'ennemi les relance : un parti de cavalerie allemande est signalé à Zele et près de Wetteren où il a traversé l'Escaut sur un pont de péniches ; au hameau de Bastelœre, il s'est heurté aux avant-postes belges, dont l'artillerie l'a provisoirement arrêté ; d'autres forces, plus au Nord, poussent dans le pays de Waës jusqu'à Loochristi, à 10 kilomètres de Gand. Une partie de ces forces viennent d'Alost ; les autres d'Anvers même ; le gros de l'armée ennemie demeure cependant à Anvers : nous ne pouvons qu'en marquer notre satisfaction.

Il est certain qu'un ennemi moins présomptueux ou moins amoureux de l'effet théâtral se fût jeté avec toutes ses disponibilités sur les derrières de la retraite : celui-ci préféra faire une entrée tapageuse dans les rues d'Anvers, à midi, fifres sonnans, enseignes déployées. À la même heure, les troupes qu'il avait détachées d'Alost prenaient leur premier contact avec le deuxième régiment de la brigade. On les attendait et quelques salves bien dirigées suffirent à briser leur élan. Suivant l'expression d'un des fusiliers, les Allemands « tombaient comme des quilles » à chaque décharge. « Ça sifflait aussi autour de nos têtes, » écrit un autre des combattans, qui exprime le regret de n'avoir pu « graisser » à ce moment sa baïonnette « dans le ventre des Boches. » Ce devait être pour plus tard. L'ennemi revenait en force et le

commandant Varney crut bon d'appeler sa réserve, remplacée aussitôt à Melle par un bataillon de la réserve générale. « Il y eut là, dit le D Caradec, un certain canon qui fut mis en batterie par les Boches à 800 mètres des tranchées : il n'avait pas tiré son quatrième coup qu'on lui démolissait attelage et servans. La pièce ne put être enlevée qu'à la nuit. » En général, du reste, le tir ennemi, sensiblement trop long, nous fit peu de mal au cours de cette bataille : la ville elle-même souffrit peu et trois obus seulement frappèrent l'église. Vers six heures, l'attaque s'arrêta. La nuit tombait ; une brume légère traînait sur les champs et l'ennemi en profitait pour organiser la position ; tout en faisant mine de se replier, il demeurait à proximité, occupant les bois, les maisons, les haies, les « paillers, » tous les obstacles du sol. Signes non équivoques d'une prochaine reprise d'offensive. Le commandant Varney, dont les contingens ont supporté le principal effort de la journée, ne s'y trompe pas et se tient sur ses gardes. Défense aux hommes de bouger : on mangera plus tard. D'ailleurs, on n'a rien à se mettre sous la dent. « Vers minuit seulement, dit le fusilier R..., je peux me procurer un peu de pain ; j'en offre à mon commandant qui accepte avec plaisir. » La brume s'est dissipée, mais on n'y voit pas plus clair. Nuit noire partout, sauf sur Quadrecht, là-bas, où deux torches s'allument, des fermes qui brûlent. L'oreille tendue, on écoute. C'est un quart comme un autre qu'on fait sur terre au lieu de le faire en mer. Mais rien ne remue jusqu'à neuf heures. Brusquement, l'ombre se déchire : des obus à fusées lumineuses éclatent à quelques mètres des tranchées ; l'ennemi a reçu des renforts d'artillerie ; notre position va devenir promptement intenable. « Nous voyons les Boches, à la lueur des obus, qui se faufilent de tous côtés le long des haies et des maisons comme des rats. On tire dans le tas ; on

en abat à foison. Ils avancent toujours. Le commandant ne veut pas qu'on s'expose davantage : il donne l'ordre de lâcher Gontrode et de se replier un peu plus loin, sur Melle, derrière le talus du chemin de fer. » Dans le repli, nous perdons quelques hommes. Mais la position est excellente. À 60 mètres des tranchées, nos mitrailleuses ouvrent « un feu d'enfer » sur l'ennemi qu'on a laissé approcher. Une magnifique charge des fusiliers achève sa déroute. Il est quatre heures du matin. À sept heures, nos patrouilles signalent que Gontrode et Quadrecht sont évacués : les Allemands n'ont même pas pris le temps de ramasser leurs blessés.

C'est un soin dont se chargent pour eux les fusiliers, en allant réoccuper Gontrode, et non sans profiter de l'occasion pour faire une rafle de casques boches. La brigade, entre temps, est passée sous les ordres du général Cappers, commandant la division anglaise qui vient de débarquer à Gand où elle a été l'objet des mêmes ovations que nos marins. Les hommes, bien vêtus, solidement charpentés, donnant l'impression d'une race souple et forte, défilaient dans leurs uniformes couleur de terre, le fusil à la bretelle, en sifflant l'air fameux :

It's a long, long way to Tipperary,
But my heart is right there.

« Il y a loin pour aller à Tipperary, il y a loin. Mais mon cœur sait où il se trouve. » On y arrive sans doute en passant par Gand, car les Tommies n'avaient jamais été plus gais. Ces belles troupes, qui marchaient au feu comme elles se fussent rendues à une partie de football ou de golf, ne faisaient pas seulement l'admiration des Gantois : nos marins eux-mêmes se sentaient pour elles une tendresse inattendue ; l'ennemi héréditaire n'était-il pas

devenu le plus solide de nos alliés ? « Ce sont pour nous de véritables frères, » écrira le lendemain à sa famille un marin du Passage-Lanriec.

Renforcés par deux de leurs bataillons et les troupes belges du secteur, nous avions ordre de tenir sur nos positions précédentes dans la boucle de l'Escaut. Mais vers midi, après la visite d'un Taube, l'ennemi prononçait une si vive attaque sur Gontrode et Quadrecht qu'à la fin de la journée, il fallait recommencer la manœuvre de la veille et se replier derrière le talus du chemin de fer. Du moins son offensive venait-elle une fois de plus se briser sur le glacis de cette redoute naturelle, défendue avec un remarquable acharnement par les deux bataillons du commandant Varney. Le reste de la nuit ne fut pas troublé ; la relève des tranchées se fit normalement au petit jour, et les hommes qui le désiraient purent assister à l'office. C'était un dimanche. « J'ai été à la messe dans une petite église très jolie, écrit le marin F..., de l'île de Sein. La journée a passé très bien. Le soir, après souper, on se couchait. À peine dans la paille : « Debout, tout le monde ! »

Nous battions en retraite, et il était temps. L'inaction apparente de l'ennemi pendant cette journée du 11 s'expliquait par son désir de tourner la position et de nous cerner avec toutes ses forces dans la boucle de l'Escaut. Sur les deux rives du fleuve, en aval et au Sud, serpentaient de longues files grisâtres. Devait-on s'exposer davantage ? Convenait-il de fournir à l'ennemi un prétexte pour bombarder Gand, ville ouverte, qu'il n'entrait pas dans nos intentions de défendre ? Et l'objectif principal n'était-il pas atteint, puisque notre résistance des jours précédens avait donné plus de quarante-huit heures d'avance à l'armée belge ? Le quar-

tier général reconnaissait que nous avions rempli « sans défaillance » le mandat qu'il nous avait confié. Dès leur premier contact avec l'ennemi, les fusiliers marins s'étaient comportés avec la solidité, l'endurance de troupes éprouvées, en « vieux grognards, » comme disait le fusilier R… À deux reprises, sous leur charge irrésistible, l'infanterie allemande avait plié. Ça promettait pour l'avenir.

Nos pertes étaient assez faibles cependant : une douzaine de tués, dont le lieutenant de vaisseau Le Douget, qui faisait le coup de feu dans la tranchée avec sa compagnie et qu'une balle avait frappé comme il se levait pour observer les positions allemandes, trente-neuf blessés et un disparu, tandis que l'ennemi n'en avait pas été quitte à moins de 7 ou 800 hommes et de 500 prisonniers. Melle ne fut pas une grande bataille, mais c'était une victoire, « notre première victoire, » disaient orgueilleusement les hommes, — le premier chant de leur Iliade. Et les troupes qui avaient remporté cette victoire voyaient pour la première fois le feu. Elles venaient des cinq ports, principalement de la Bretagne, qui fournit à la marine de guerre les quatre cinquièmes de ses effectifs. Et la majorité de leurs élémens, à l'exception de quelques brevetés-fusiliers, étaient des jeunes hommes, des apprentis fusiliers de dix-huit à vingt ans, prélevés dans les dépôts avant l'achèvement de leur instruction, mais solidement encadrés par des gradés de la réserve et de l'active. Les officiers eux-mêmes, sauf les commandans des deux régimens (commandant Varney et commandant Delage), qui avaient rang de colonels, et les commandans des bataillons, appartenaient pour une bonne part à la réserve de la flotte. Singulière armée au demeurant, composée presque tout entière de recrues et de brisquards, poils follets et barbes grises. Il s'y voyait jusqu'à des novices de la Compagnie de

Jésus, le P. de Blic et le P. Poisson, qui servaient comme enseignes. Les barbes grises ne furent pas les moins éprouvées au début de la campagne. On leur en a fait un reproche. Si tant d'officiers sont tombés, ce n'est point par vaine gloriole, encore moins, comme on l'a laissé entendre, par ignorance du métier militaire, mais parce que les chefs doivent prêcher d'exemple et qu'il n'y a pas deux manières d'apprendre aux autres à bien mourir. N'oublions pas qu'ils commandaient à des recrues, presque à des enfans. Tels chefs, tels soldats. « Si vous allez ne parlant à personne, triste et pensif, dit Montluc, quand tous vos hommes auraient cœur de lion, vous le leur ferez venir de mouton. » C'était bien l'avis des officiers de la brigade et de celui-là même qui commandait le 2 régiment, le capitaine de vaisseau Varney, « toujours sur la brèche, au rapport d'un témoin, poussant à pied jusqu'aux premières lignes et aux postes avancés, les dépassant même, comme à Melle... Et il est vrai, ajoute ce témoin, qu'il était alors en auto-mitrailleuse, mais... sur le marchepied, complètement découvert, pour donner confiance à ses hommes. » Un des officiers de son régiment, le lieutenant de vaisseau Gouin, grièvement blessé dans la même rencontre, refusait de se rendre à l'ambulance, tant que l'ennemi n'avait pas battu en retraite ; l'enseigne de 1 classe Gauthier, commandant un groupe de mitrailleuses, laissait arriver à 60 mètres une attaque allemande, « pour apprendre aux servans à ne pas gaspiller leurs munitions, » et, blessé à la tête, disait : « L'essentiel, c'est que mes 502 balles aient toutes porté. »

Aussi bien le chef de ces braves, le contre-amiral Ronarc'h avait-il fait, sur d'autres champs de bataille, ses preuves de manœuvrier : le hasard ni la complaisance n'avaient dicté le choix du ministre.

L'amiral Ronarc'h est Breton : son nom guttural et puissant équivaut à un certificat d'origine. Et l'homme se révèle exactement tel qu'on l'imagine d'après son nom et ce qu'on sait de sa race : physiquement, sur un corps ramassé, trapu, large d'épaules, une tête rude, volontaire, aux plans accusés, très fine cependant, même imperceptiblement ironique, avec ces yeux des Celtes, un peu voilés, qui semblent toujours regarder très loin ou en dedans ; au moral et suivant l'expression d'un de ses officiers, « un ajonc de falaise, une de ces plantes de grand vent et de terre pauvre qui s'incrustent aux fissures du granit et qu'on n'en arrache plus, l'opiniâtreté bretonne dans toute sa force, mais une opiniâtreté calme, réfléchie, extrêmement sobre de manifestations extérieures et qui concentre sur son objectif toutes les ressources d'un esprit merveilleusement apte à tirer parti des élémens les plus ingrats. » Il est assez remarquable que tous les grands chefs de cette guerre soient des méditatifs, des taciturnes : l'opposition ne s'est jamais tant accusée entre l'action et la parole. Par ailleurs, on a fait observer qu'il était peut-être dans la destinée de l'amiral Ronarc'h, — marin « très distingué » pourtant, puisque c'est son commandement des flottilles de la Méditerranée qui lui a valu ses étoiles, — de combattre surtout « comme un soldat de la guerre : » lieutenant de vaisseau et aide de camp de l'amiral Courrejolles, qui commandait la division de l'Extrême-Orient, il fait partie de la colonne Seymour envoyée au secours des légations européennes que les Boxers assiègent dans Pékin. La colonne, trop faible, bien que composée de marins des quatre divisions navales européennes stationnées dans les eaux chinoises, est obligée de se replier en toute hâte vers la côte. C'est presque une déroute, au cours de laquelle les détachemens des divisions alliées perdent un grand nombre d'hommes et toute

leur artillerie de débarquement. Seul de la colonne, le détachement français ramena la sienne. Les galons de capitaine de frégate récompensèrent l'auteur de cette belle manœuvre stratégique : il avait trente-sept ans ; promu le 23 mars 1902, il était l'officier le plus jeune de son grade. À quarante-neuf ans, avec sa moustache grisonnante et son « bouc à l'américaine, » c'est aujourd'hui encore le cadet de nos amiraux.

Comment allait se faire le « décrochage ? »

L'opération semblait assez délicate. On se sentait épié de tous côtés par l'ennemi. L'ordre du général Cappers portait de se dégager par une marche de nuit et de gagner Aeltre, au croisement des routes de Bruges et de Thielt. Très méthodique, très précis, favorisé par les dispositions que l'amiral avait prises en vue de son exécution, le repli commença : nos convois d'abord ; puis, une demi-heure après, nos troupes, que les unités anglaises remplacèrent momentanément sur leurs positions. En traversant Gand, note le fusilier R..., « nous sommes acclamés de nouveau, d'autant que quelques-uns ont pris des casques prussiens et les montrent. L'enthousiasme est indescriptible ; les dames surtout nous font fête. » La douce Belgique nous avait gagé son cœur : elle ne nous le retire pas, même quand nous semblons l'abandonner. Couverts par la division anglaise, qui nous suit à deux heures de distance, nous franchissons Tronchiennes, Luchten, Méerande, Hansbeke, Bellem : une rude traite de 45 kilomètres, par un clair de lune glacé, avec des haltes de dix minutes à chaque étape. Les autos de la brigade roulaient à vide, tous les officiers, jusqu'aux plus vieux, s'étant imposé de marcher au pas de leurs hommes. Ce ne fut qu'au petit jour levé qu'on parvint à Aeltre. La brigade n'avait pas été inquiétée dans sa retraite : nous n'aban-

donnions rien, pas un traînard, par une cartouche. Et tous nos morts, pieusement ensevelis par l'aumônier du 2 régiment de la brigade, M. l'abbé Le Helloco, avec l'aide du curé et du bourgmestre, dormaient depuis la veille dans le petit cimetière de Melle.

Le temps d' « avaler un morceau » et de se déraidir les jambes, on repartait dans la direction de Thielt qu'on touchait à quatre heures de l'après-midi ; la division anglaise y arrivait à six, et l'on prenait aussitôt ses cantonnemens d'alerte : routes barrées, grand'gardes à toutes les issues. 50 000 Allemands galopaient à nos trousses : s'ils ne nous rattrapèrent point à Thielt, on le dut peut-être au maire d'une des localités que nous avions traversées et qui les lança sur une fausse piste. Cet héroïque mensonge lui coûta la vie et valut à nos hommes une nuit franche de repos. Pour la première fois, depuis trois jours, sur la paille des hospitalières fermes belges, ils purent dormir tout leur saoul, « pioncer en double, » comme ils disaient, afin de réparer les fatigues des nuitées précédentes. Un Taube, au matin, troubla la fête ; mais, accueilli par une vigoureuse fusillade, le « sale oiseau » presque tout de suite « donnait de la bande » et allait s'abattre dans les lignes anglaises, à la grande joie de nos hommes. Peu après, nous levions le camp dans la direction de Thourout, que nous atteignions à trois heures de l'après-midi. La division anglaise devait nous quitter là pour marcher sur Roulers et, du même coup, la brigade passait sous les ordres du roi Albert, dont nous avions rejoint les avant-gardes.

L'armée belge, après la retraite d'Anvers, n'avait fait que toucher Bruges et, renonçant à défendre Ostende, elle se repliait à petites marches vers l'Yser. Tous ses convois n'étaient pas encore

arrivés. Pour assurer leur transport, elle avait décidé de faire front, malgré son état d'épuisement, sur une ligne ondulée s'étendant de Menin aux marais de Ghistelles ; la part des fusiliers sur ce front devait aller du bois de Vijnendaule à la gare de Cortemark. Le 14, par une pluie battante, la brigade se portait à l'Ouest de Pereboom et prenait formation de rassemblement articulé, face à l'Est. C'était la meilleure position, et elle ne valait pas grand'chose, en raison de son excentricité. L'ennemi, qui avait fini par nous dépister, était signalé se dirigeant en masses profondes sur Cortemark : les 6 000 hommes de la brigade, quelque héroïsme qu'ils déployassent, ne pouvaient espérer résister longtemps à des forces si disproportionnées et sur un terrain aussi difficile a « organiser, » sans défenses naturelles, sans couverture d'aucun côté, même vers l'Ouest, où le mouvement d'extension des troupes françaises n'était pas encore terminé. Il était du devoir de l'amiral d'appeler sur ces défectuosités tactiques l'attention du quartier général belge, qui, après avoir répondu par l'ordre de tenir « coûte que coûte, » trop justifié en la circonstance, revint sur ses instructions et, à minuit, le 15 octobre, fit reprendre la retraite.

Elle ne devait plus s'arrêter qu'à l'Yser.

Nos colonnes s'ébranlent à quatre heures, en pleine nuit, mais les chaussées sont bonnes encore, malgré la pluie qui tombe sans discontinuer depuis la veille.

L'itinéraire passe par Warken, Zarren, Eessen, avec Dixmude comme point terminus. Le 1 bataillon du 2 régiment et la petite artillerie belge du groupe Pontus ferment la marche. Le mouvement est bien un peu gêné par l'encombrement extrême des routes : c'est l'habituelle caravane des « réfugiés » qui fuient l'in-

vasion, lestés de ballots contenant toute leur fortune. Il n'y a plus que les jambes qui fassent mécaniquement leur office chez ces malheureux. Ils se rangent pour nous laisser défiler ; ils nous regardent d'un œil vide, comme si leur âme était restée là-bas, derrière eux, avec toutes les choses familières et douces qu'ils ont quittées. Nos hommes leur crient au passage : « Espère un peu : on reviendra !... »

Ils ne répondent pas. Il pleut toujours et les capotes ruissellent. Près d'Eessen, nous laissons le commandant de Kerros, avec le 2 bataillon du 1 régiment, pour tenir les routes de Vladsloo, de Clercken et de Roulers ; le 3 bataillon du 2 régiment (commandant Mauros) pousse plus loin dans la direction de Woumen, barrant la route d'Ypres. Un beau front, mais d'une envergure un peu large, au gré de l'amiral, pour les forces dont nous disposons. Les quatre autres bataillons et la compagnie de mitrailleuses entrent à Dixmude vers midi et vont immédiatement se poster derrière l'Yser, après avoir détaché une grand'garde au Nord, près du village de Beerst, sur la route d'Ostende, dont l'accotement porte les rails d'un petit chemin de fer d'intérêt local. L'amiral, qui cherche, sur ce pays désespérément plat, un mouvement de terrain derrière lequel il puisse défiler son artillerie, finit par le rencontrer au Sud de la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours. Il place lui-même son poste de combat à la chapelle. Toutes ces dispositions ont été prises sur l'heure, et les hommes, à peine dans leurs cantonnemens, ont été chargés de pioches et de pelles et envoyés, avec une compagnie du génie belge, mettre en état de défense les lisières extérieures de la ville. On doit se contenter de pourvoir au plus urgent : l'ennemi nous presse de partout. Il s'insinue autour de Dixmude. Quelques shrapnells tombent déjà sur la ville, dont les habitans ne vont pas tarder à

déménager. Cependant, la voie ferrée est intacte et, précisément, on attend à Dixmude les derniers trains de matériel venant d'Anvers. « Coûte que coûte, » — c'est un mot qui reviendra bien souvent dans les ordres de l'état-major et auquel la brigade se pliera sans observation, — il faut protéger la ligne, tenir l'ennemi à distance. Deux, trois trains passent. Les étranges convois ! Jusqu'à la nuit, ils arrivaient, tous feux couverts : les mécaniciens ne sifflaient pas au disque : on n'entendait que le halètement sourd de la machine, pareil au grand soupir de ces plaines dévastées…

Le soir même, nos grand'gardes de la route d'Eessen étaient attaquées par une auto-mitrailleuse allemande venant de Zarren : elles repoussaient l'attaque ; mais nous étions vraiment là trop à découvert, trop « en l'air. » L'amiral estimait peu prudent de garder un front aussi vaste avec des troupes numériquement aussi faibles et dont l' « écoulement » demanderait un assez long temps. À Dixmude, au contraire, où l'Yser oblique vers la côte et dessine un rentrant tourné vers l'ennemi, la position permettait à notre artillerie un tir concentrique particulièrement favorable à l'attitude défensive qui nous était commandée. Il n'y avait plus lieu d'invoquer les considérations qui nous avaient obligés à étendre notre front : tous les transports venant d'Anvers avaient pu s'opérer en temps opportun. Désormais le sort de l'armée belge était assuré ; son matériel avait rejoint, et elle-même, sauf quelques effectifs faits prisonniers à la sortie d'Anvers ou rejetés en Hollande et les divisions qui nous prolongeaient jusqu'à la mer du Nord, se trouvait à l'abri derrière l'Yser, en liaison avec le corps anglais et l'armée du général d'Urbal : la brigade pouvait donc, sans inconvénient, resserrer sa défense autour de Dixmude.

Le commandement belge, passé entre les mains du général Michel, se rendit sans peine à ces raisons, et l'opération fut décidée pour le lendemain. « Les Boches étaient là vingt-quatre heures après nous, dit une lettre de marin. Nous les espérions à huit kilomètres de la ville. Tout le monde était éreinté, mais solide au poste. » L'évacuation de ces avancées dangereuses, sur un terrain plat, découvert, où quelques fermes, des mulons de paille et des peupliers en bordure de route ne nous offraient que des abris intermittens, s'exécuta malgré tout sans pertes sensibles et, tout de suite, la résistance s'organisa autour de Dixmude.

« L'amiral a mouillé ici, écrit le 18 octobre un marin de Servel. M'est avis que nous ne démarrerons pas de sitôt. »

Rien de plus exact. Dixmude, jusqu'à un certain point et surtout quand les eaux noieront sa banlieue orientale, est un peu comme un navire embossé à l'entrée d'une mer intérieure. Mais ce navire n'avait ni cuirasse, ni bastingages, ni sabords. Les tranchées creusées à la hâte autour de la ville n'auraient pu résister à une solide attaque d'infanterie : la première lame de fond les eût emportées. Tout était à faire pour l'organisation de la défense et tout devait être fait en quelques jours, presque en quelques heures, sous le feu même de l'ennemi. C'est l'honneur de l'amiral de l'avoir tenté et de s'être cramponné à Dixmude comme il se fût cramponné à son bord. Dès l'instant qu'il a reconnu l'importance de la position, il met tout en œuvre pour accroître sa valeur défensive : il ne se laisse pas égarer par les feintes de l'adversaire et les tentations de déploiement qu'il lui offre ; ramassé sur l'Yser, la tête vers l'ennemi, il ne sortira de ses lignes que trois fois, pour soutenir une attaque de la cavalerie française sur Thourout, pour ramener l'ennemi qui porte ailleurs son effort et qu'on inquiétera

sur Woumen, et enfin pour coopérer à la reprise de Pervyse et de Ramscappelle. Mais toujours, même quand il détache ainsi des unités assez loin de sa base, il maintient tout ou partie de ses réserves à Dixmude, il s'accroche à son rentrant, il monte le quart sur l'Yser.

Àla date du 16 octobre 1914, Dixmude (en flamand Diksmuiden) comptait quelque 4000 âmes. Les guides l'appellent une « jolie petite ville : » ce n'était qu'un gros bourg. « Imagine-toi Pont-Labbé, » écrit un de nos marins, mais un Pont-Labbé flamand, tout briques et tuiles, fleuri d'estaminets et de béguinages, propre, mystique, sensuel et charmant, surtout quand la pluie faisait trêve et que, sous un ciel lavé, ses coquettes maisons roses riaient aux eaux de son canal. Des quatre aires de l'horizon, de longues files de peupliers s'acheminaient en procession vers la vieille église qui lui sonnait les heures et qui était placée sous le vocable de saint Nicolas. C'était la merveille du lieu. On louait fort son élégante abside du XVe siècle ; mais, après qu'on en avait fait le tour, on pouvait encore, sans déception, pénétrer à l'intérieur où se voyaient un beau Jouvenet, l'Adoration des Mages de Jordaens, des fonts baptismaux d'une sobre ordonnance et l'un des plus magnifiques jubés de la Flandre occidentale, contemporain et rival de ceux du Folgoët et de Saint-Étienne-du-Mont.

Cette riche église, la délicieuse grande place de l'Hôtel-de-Ville, deux ou trois « demeurances » du vieux temps, aux pignons en escalier, ne suffisaient peut-être pas à dériver vers Dixmude le courant de la badauderie cosmopolite : les touristes la négligeaient ; l'histoire l'ignorait. Chef-lieu d'arrondissement d'une contrée essentiellement agricole, au confluent de deux cultures et comme à cheval sur l'infini des betteraves et l'infini des prairies,

dont l'Yser forme la ligne de démarcation, Dixmude ne s'animait un peu qu'aux jours de foire : elle apparaissait bien alors comme la capitale de ce grand pays plat, zébré de canaux, plus aquatique que terrestre, où paissaient, sous la garde des bergers classiques à houppelande grise, d'innombrables troupeaux de vaches et de moutons ; les prés-salés de Dixmude, presque autant que son beurre, qui s'exportait jusqu'en Angleterre, étaient célèbres. Une population pacifique, un peu lourde, de chair rose et de parler rauque, traînant, appuyé, menait dans les fermes éparses autour de la ville une existence tramée de rude labeur, de pratiques dévotieuses et d'honnêtes beuveries. Les pays de plaine ne portent pas au rêve. Quand ils sont, comme celui-ci, des pays amphibies, moitié terre, moitié eau, ils n'exaltent pas non plus la fibre guerrière : trop de soucis domestiques absorbent l'habitant, qui doit batailler à la fois, pour son gagne-pain, contre deux élémens rivaux.

Seule lutte qu'il connaisse : jamais invasion ne s'est risquée par là. Et comment l'eût-elle fait ? Tout le pays, entre les collines de Cassel, Dixmude et le bourrelet de dunes du littoral, n'est qu'un immense schoore, un vaste polder conquis sur la mer et presque partout en contre-bas d'elle, à cause du tassement des tangues après leur assèchement. Jusqu'au XIe siècle, c'était encore un golfe où pouvaient s'aventurer les drakkars des pirates Scandinaves : si Dixmude, comme Penmarc'h et Pont-Labbé, avait conservé sa physionomie d'autrefois, on aurait retrouvé, aux murs des maisons riveraines, les organaux rouillés qui servaient à l'amarrage des barques. Pour s'assurer la possession de cette terre incertaine, lentement annexée par l'effort des générations, conquise, mais non soumise et toujours nostalgique de son premier état, il ne suffisait pas de refouler la mer, qui l'eût rem-

plie deux fois le jour de ses remontées régulières : il fallait encore évacuer les eaux douces qui s'y déversent de l'Ouest et du Sud et principalement des collines glaiseuses du Houtland, stagnent sur un sol imperméable, noient les prairies, coupent les chemins, battent les villages. La lutte est de toutes les heures. Un tel pays, menacé sur tous ses fronts, n'est habitable que moyennant des précautions et une surveillance incessantes : contre la mer, on a Nieuport et son formidable outillage de pertuis, de jeux d'écluses, de vannes et de crics ; contre l'eau douce, qui suinte de partout, dont les flaques, dès l'automne et longtemps encore après l'hiver, diamantent la robe grise de la glèbe, on n'a que le drainage méthodique, continuel, dirigé, sous le contrôle de l'État, par des associations de fermiers et de propriétaires (les gardes wateringues). De là les innombrables fossés d'écoulemens (watergands) qui longent les haies, les milliers de canaux collecteurs qui quadrillent le sol, les digues de plusieurs mètres de haut qui surplombent les rivières, l'Yser, l'Yserlée, le Kemmel, vingt autres ruisseaux innomés et d'allure débonnaire qui, brusquement, aux guilées d'automne, s'enflent, bouillonnent et dévalent torrentiellement dans l'ancien schoore de Dixmude. Les routes, sur ce pays déprimé, cette palude illimitée, dont quelques bouquets d'arbres, des toits de fermes basses rompent seuls la monotonie, doivent être fortement surélevées. Elles sont peu nombreuses. Juste ce qu'il faut pour assurer les communications. Encore exigent-elles un entretien permanent ; ravinées par les obus, défoncées par les « marmites » allemandes, les « gros noirs, » comme les appellent les marins, nos compagnies de cantonniers françaises et belges, pendant toute la durée des opérations qui vont commencer, seront occupées nuit et jour à les remettre en état.

Des autres routes qui rampent sur la plaine, il ne faut pas parler. Ce ne sont que des pistes, dont la plupart s'effacent, l'automne venu, sous l'afflux des eaux souterraines. L'eau est ici partout : dans l'air, sur terre et sous terre, où elle apparaît à moins d'un mètre de profondeur, dès qu'on crève la croute d'argile molle qu'elle soulève comme une ampoule. Il pleut trois jours sur quatre dans cette région. Les vents de noroît eux-mêmes, qui étêtent les maigres arbres, les couchent dans une attitude de panique, y charrient les lourds nuages de pluie froide formés au large, dans les zones hyperborées. Et, quand la pluie cesse, la brume monte du sol, une brume blanche, presque consistante, où hommes et choses prennent un aspect fantomal. Il arrive bien que le schoore s'éclaire entre deux ondées, comme un visage en pleurs qui s'essaie à sourire. Ces bonnes fortunes sont rares. C'est ici le pays de l'humidité, le royaume de l'eau, — l'eau douce, la bête noire de nos marins. Et c'est ici que la destinée les appelle à combattre, à fournir leur plus gigantesque effort. Pendant près de quatre semaines, du 16 octobre au 10 novembre (date de la prise de Dixmude), à l'entrée de ce delta de marécages, veillé par de vieux moulins aux ailes disloquées, un contre six, sans caleçons, sans chaussettes, sous la pluie, dans la vase plus cruelle que les obus, ils vont, avec l'amiral, s'accrocher désespérément à leur radeau de misère pour barrer la route de Dunkerque, sauver l'armée belge d'abord, puis permettre à nos armées du Nord de se masser derrière l'Yser et d'étaler le choc ennemi. « Au début d'octobre, dit le Bulletin des armées du 25 novembre, qui résume exactement la situation, l'armée belge sortait d'Anvers trop éprouvée pour participer à une manœuvre ; les Anglais quittaient l'Aisne pour le Nord ; l'armée du général de Castelnau ne dépassait pas le Sud d'Arras ; celle du général de Maudhuy se défendait

du Sud d'Arras au Sud de Lille. Plus loin, nous avions de la cavalerie, des territoriaux, des fusiliers marins. » Pour le moment, à Dixmude, au point le plus exposé et sauf quelques détachemens belges, qui se raidissaient, dans un suprême effort, pour coopérer à la défense, nous n'avions que les fusiliers.

L'amiral leur avait dit : « Le rôle qu'on vous donne est dangereux et solennel : on a besoin de vos courages. Pour sauver tout à fait notre aile gauche jusqu'à l'arrivée des renforts, sacrifiez-vous. Tâchez de tenir au moins quatre jours. »

Au bout de quinze jours les renforts n'étaient pas encore arrivés et les fusiliers continuaient de « tenir. » Ces hommes n'avaient aucune illusion sur le sort qui les attendait. Ils se savaient perdus, mais ils embrassaient toute la grandeur de leur sacrifice. « C'est à nous, les marins, écrira de Dixmude à la date du 5 novembre le fusilier P..., d'Audierne, qu'on avait confié le poste d'honneur, c'est-à-dire que dans ce coin-là il fallait tenir coûte que coûte : plutôt mourir tous que de capituler ! Et je t'assure que nous avons tenu bon, quoique nous n'étions qu'une poignée d'hommes contre une force six fois supérieure en nombre avec de l'artillerie. » Exactement 6 000 marins et 5 000 Belges, sous les ordres du général Meyser, contre trois corps d'armée allemands. Une artillerie insuffisante, au moins dans les débuts. Pas de pièces lourdes, pas d'avions non plus, rien pour nous éclairer que les rapports des cyclistes belges et les évaluations approximatives des vigies.

— Combien étiez-vous donc ? demandera au lendemain de la prise de Dixmude un major prussien fait prisonnier. 40 000 au moins, n'est-ce pas ?

Et, quand il apprendra que les marins n'étaient que 6 000, il ne pourra retenir un cri de rage :

— Ah ! si nous avions su !

Sauf un maigre faubourg qu'elle pousse au-delà de ses ponts, Dixmude est tout entière étalée sur la rive droite de l'Yser. Cependant notre front de défense générale, à la date du 16 octobre, en amont et en aval de la ville, déborde sensiblement le tracé du fleuve : de Saint-Jacques-Cappelle à la mer du Nord, par Beerst, Keyem, Leke, Saint-Pierre, etc., petites agglomérations rurales, hier inconnues, endormies dans la douce paix flamande et qui vont s'éveiller au coup de tonnerre de l'invasion, l'arc de cercle qu'il décrit suit à peu près sur tout son parcours, jusqu'à Stype, l'accotement du chemin de fer routier d'Ypres à Ostende. Les fusiliers marins flanquent ce front, de Saint-Jacques à Dixmude. Les 1, 2, 4 et 5 divisions belges occupent le reste du fer à cheval, mais les effectifs de ces divisions étiques n'ont pas été complétés ; certains régimens sont tombés de 6 à 2 000 hommes ; des compagnies entières ont fondu. Ces débris continuent de faire tête avec un beau courage. Jusques à quand ? Comme à nos fusiliers, on leur a demandé de tenir quatre jours, et c'est le 23 octobre seulement, au bout de neuf jours, qu'arriveront les renforts du général Grossetti.

L'amiral avait partagé la défense de Dixmude en deux secteurs, coupés par la route de Caeskerke : le secteur Nord, confié au 1 régiment (commandant Delage) et le secteur Sud, confié au 2 régiment (commandant Varney). Il avait placé son poste de commandement à la gare de Caeskerke au point de jonction des lignes de Furnes et de Nieuport, ne gardant, à sa disposition qu'un bataillon du 2 régiment. Des deux batteries du groupe

belge, l'une s'était défilée au Sud du deuxième passage à niveau de la voie ferrée de Furnes, l'autre au Nord de Caeskerke. Une ligne téléphonique les reliait à la grande minoterie de Dixmude située à l'entrée du Haut-Pont et dont la plate-forme en ciment armé nous offrait un excellent observatoire. L'épaisseur de ce massif de béton, aussi coûteux que disproportionné à l'importance de l'établissement, mais très propre à recevoir de l'artillerie lourde qui battrait de là toute la vallée de l'Yser, ne laissait pas d'inspirer certaines réflexions : c'est peut-être une des rares occasions où les préparatifs de l' « avant-guerre » auront tourné contre leurs auteurs. La compagnie des mitrailleuses se tenait à la croisée des routes de Pervyse et d'Oudecappelle ; dans les tranchées de l'Yser nous avions surtout des troupes belges ; au Sud enfin, un corps de cavalerie française, parti de la forêt d'Houthulst, lançait une pointe hardie sur Clercken et nous soulageait un peu de ce côté, sans parvenir à enrayer l'offensive allemande qui se déployait en force à quatre heures de l'après-midi.

Suivant son habitude, l'ennemi avait commencé par préparer le terrain à l'aide de son artillerie, qui, du plissement où elle s'était défilée, aux abords d'Eessen, à l'Est de Dixmude, nous couvrait des projectiles de ses canons de 10 et de 15 centimètres. À peine les derniers flocons des batteries allemandes s'étaient-ils dissipés que l'infanterie attaqua : l'action fut assez chaude et se prolongea pendant toute la nuit et la matinée du 17, avec des alternatives violentes d'avance et de recul. L'ennemi, désireux d'en finir d'un coup, se présentait en masses compactes dans lesquelles nos mitrailleuses et nos feux de salve ouvraient des brèches sanglantes. Ces bastions mouvans oscillaient pendant quelques secondes, rebouchaient leurs brèches et revenaient en formations aussi serrées qu'avant. Aucun réseau de fils barbelés

ne protégeait les abords de nos tranchées ; la plupart n'avaient ni toit, ni créneaux. Dans ces installations de fortune, le succès de la résistance dépendait uniquement de l'intrépidité des hommes et de l'adresse du commandement. Quelques « élémens » furent perdus, repris, perdus et repris encore. Mais, dans l'ensemble, notre ligne se maintint : l'ennemi ne put pénétrer dans la défense. Au petit jour, découragé, il suspendit l'attaque ; mais, comme un chien qui s'éloigne en grondant, il n'arrêta de nous canonner qu'à onze heures du matin. « Après, note le fusilier R..., tout bruit cesse. Dixmude a peu souffert ; les dégâts causés par les obus sont insignifians. » Mais il est vrai que l'ennemi n'avait pas reçu encore son artillerie lourde.

On profita du répit qu'il nous accordait pour refaire les tranchées des lisières extérieures, quelque peu endommagées, et commencer l'organisation des autres ; le travail, d'ailleurs, était repris à chaque accalmie, mais il s'exécutait surtout la nuit et le matin, de cinq à neuf heures, jusqu'au lever de la brume. À cette heure-là, généralement, avec la clarté, la canonnade reprenait : nos pièces étaient trop faibles et en trop petit nombre pour répliquer efficacement à l'ennemi. Aussi la brigade accueillit-elle avec un vrai soulagement le renfort qui lui arriva dans la journée du 17 : cinq batteries du 3 régiment d'artillerie belge (colonel Wleschoumes) qui, ajoutées au groupe Ponthus, allaient donner à la défense de Dixmude un total respectable de soixante-douze bouches à feu, sans grande portée malheureusement et d'un métal trop peu résistant pour nos obus de 75. Telles quelles, réparties de Caeskerke à Saint-Jacques-Cappelle, notre front s'en trouva singulièrement amélioré. L'amiral, qui voulait s'en réserver l'emploi, fit relier téléphoniquement cette artillerie à son poste de commandement : une bataille se dirige aujourd'hui du fond d'un

cabinet. Néanmoins il autorisa d'une façon permanente les batteries à « ouvrir instantanément le feu de jour comme de nuit sur les abords de Dixmude, toutes les fois que la fusillade et particulièrement le bruit des mitrailleuses indiquerait qu'une attaque d'infanterie était dirigée contre nos tranchées. »

Son échec du 16 octobre avait-il induit notre adversaire à plus de circonspection ? Comme il nous avait laissé respirer dans l'après-midi du 17, il nous donna campos toute la journée du dimanche 18. On ne signala que deux ou trois patrouilles de cavalerie vers Dixmude et qui furent rapidement dissipées par quelques volées d'artillerie. Ce jour-là encore, nos fusiliers eurent une heureuse surprise : un officier de haute taille, silencieux, aux yeux graves, sanglé dans son dolman noir, vint visiter avec l'amiral les tranchées de l'Yser. Son inspection avait dû le satisfaire. Il serra la main de l'amiral : c'était le roi des Belges.

D'autres nouvelles arrivaient du front, qui étaient de nature à nous inspirer confiance. Malgré la chute de Lille, nos armées du Nord avaient pris l'offensive de Roye à la Lys, avec un succès marqué : du quartier général anglais ordre était donné au premier corps de se concentrer à Ypres, d'où il essaierait de se porter dans la direction de Bruges. Ce mouvement stratégique avait même reçu un commencement d'exécution et la cavalerie française qui venait d'enlever Clercken pouvait être considérée comme l'avant-garde du corps de sir Douglas Haig. Elle demandait à l'amiral de la faire appuyer en flanc pour continuer sur Zarren et Thourout. L'amiral détacha immédiatement vers Eessen le commandant Mauros avec un bataillon du 2 régiment et deux auto-mitrailleuses belges. La route était libre, jonchée de cadavres de chevaux, même de soldats, comme après une retraite

précipitée. L'ennemi semblait s'être volatilisé. Mais, à Eessen, l'église, dont il avait fait son écurie, comme il fera de l'église de Vladsloo une sentine, par vieux goût huguenot du sacrilège, gardait les traces toutes fraîches de son passage. Ces fumées de la bête ne nous renseignaient pas sur la direction qu'elle avait prise. Plusieurs routes s'ouvraient devant elle. Le plus vraisemblable est qu'averti du mouvement de la cavalerie française l'ennemi se retirait sur Bruges par Wercken ou Vladsloo. À tout hasard, le commandant Mauros s'était installé en halte gardée à Eessen pour y attendre le jour, cependant que deux régimens de goumiers, qui avaient été mis pour la circonstance à la disposition de l'amiral et qui assuraient sa liaison avec le gros du corps opérant sur Thourout, partaient en fourrageurs vers Bovekerke et les bois de Couckelaere. On atteignit ainsi la matinée, et l'exécution du plan français semblait devoir se poursuivre normalement, quand un terrible coup de boutoir de l'ennemi, sur un point où on ne l'attendait pas, vint brusquement tout compromettre.

En réalité, les Allemands n'avaient pas battu en retraite. Ou plutôt ils ne s'étaient repliés que pour reprendre le contact plus loin et dans des conditions plus favorables. Renseignés sur le genre d'accueil qui les attendait à Dixmude, ils voulaient tâter un autre point du front, dans l'espoir que les « petits Belges » se montreraient de meilleure composition que les « demoiselles au pompon rouge. » Vers neuf heures, dans la matinée du 19, en trois bonds simultanés, ils se jetaient, à Leke, à Keyem et à Beerst, sur la mince ligne belge qui chancelait sous le choc. Pourrons-nous la soutenir à temps ? Qu'elle soit enfoncée, et c'est la route ouverte vers l'Yser, l'Yser emporté peut-être, Dixmude prise à revers. L'amiral n'hésite pas : toute la brigade donnera, s'il le faut. Il pousse à marche forcée deux des bataillons de sa ré-

serve sur la route d'Ostende, un autre (commandant Mauros) en flanc sur Vladsloo et Hoograde. L'artillerie appuie le mouvement, qui commence à dix heures. Mais il est impossible de savoir si Keyem et Beerst sont aux mains des Belges ou des Allemands et, dans le doute, l'artillerie n'ose les fouiller. Les deux villages s'enveloppent d'un silence de mauvais augure. Le commandant Jeanniot, qui marche sur Beerst avec l'un des bataillons, prend ses dispositions en conséquence : aux approches du village, il est accueilli par une salve de mitraille ; les Allemands sont retranchés dans les maisons et l'église, d'où ils dirigent un feu nourri sur nos troupes. L'attaque de la position est rendue singulièrement difficile par la nature du terrain, complètement plat, coupé de fossés d'irrigation d'où l'eau déborde et sans autre abri que quelques haies défeuillées ; on ne peut s'en approcher qu'en rampant. Nous perdons pas mal d'hommes dans cette manœuvre de déploiement, si peu conforme à la nature impulsive des marins : toute tête qui émerge est une cible ; le lieutenant de vaisseau de Maussion de Candé, qui s'est mis debout, pour inspecter la position ennemie, tombe foudroyé. À chaque instant, quelqu'un des nôtres roule dans les betteraves. La charge ne sonnera donc pas ? Elle sonnera. Mais trop tôt encore. Le lieutenant de vaisseau Pertus culbute le premier, la jambe broyée, au moment où il enlevait sa compagnie ; le lieutenant de Blois est frappé à quelques secondes d'intervalle en esquissant le même geste. Nos pertes sont si fortes qu'il faut appeler le bataillon de soutien Pugliesi-Conti et ramener en arrière le bataillon Jeanniot, qui a laissé 1100 des siens sur le carreau. Ces troupes neuves, fanatisées de vengeance et par l'exemple de leurs officiers, se feront hacher plutôt que de céder le terrain. Derrière le « colonel » du 2 régiment, redevenu le commandant Varney, tout le bataillon se rue. Mais, une mai-

son enlevée, il faut prendre d'assaut la suivante. Cependant l'attaque progresse. L'amiral, pour lui conserver son souffle, la fait soutenir par un nouveau bataillon de sa réserve (commandant de Kerros), que le bataillon Jeanniot, trop éprouvé, ira remplacer à Dixmude. Le bataillon Mauros débouche dans le même temps de Vladsloo d'où il a délogé l'ennemi avec l'aide des auto-mitrailleuses de la brigade belge ; la 5 division alliée prolonge le front de combat à droite et en arrière. Et, tout de suite, on voit les effets de cette heureuse disposition tactique : l'ennemi, qui a mis en action son artillerie, tâtonne à la recherche de nos pièces défilées au Nord de Dixmude ; à cinq heures de l'après-midi, nous sommes maîtres de Beerst. Les baïonnettes peuvent se reposer : elles ont fait du « bon travail ; » dans les rues, les cours des fermes, on marche sur une litière de cadavres. Mais la nuit tombe ; l'amiral, qui s'est porté sur la ligne de feu, ordonne au commandant Varney d'organiser immédiatement les abords du village en prévision d'un retour offensif de l'ennemi. Nos hommes s'y mettent allègrement ; ils sont encore dans tout l'enivrement de leur coûteuse victoire. À peine la pioche en main, un contre-ordre : du quartier général belge, on nous commande de nous replier sur nos anciennes positions. La brigade rentre à onze heures du soir dans ses cantonnemens de Caeskerke et de Saint-Jacques-Cappelle. Derrière elle, l'horizon flambe : c'est Vladsloo que l'ennemi a réoccupé et qui dresse le « coq rouge » sur ses toits.

Charles Le Goffic.

02

UN CHAPITRE DE L'HISTOIRE DES FUSILIERS MARINS

Le quartier général belge a-t-il jugé que son front de la route d'Ostende était trop excentrique, et que la ligne de l'Yser lui offrirait un plus solide épaulement ? C'est probable. Et, à ce compte, notre diversion sur Beerst n'aura pas été complètement inutile, puisqu'elle aura permis le repli en bon ordre des troupes belges ; mais, d'autre part, du fait de cette diversion et du renforcement des troupes allemandes, l'offensive sur Thourout n'a pu se préciser : les goumiers sont rentrés à Loo ; le reste de la cavalerie française a dû suivre le mouvement. Tout le terrain est dégagé devant Dixmude, et l'ennemi, grossi de nouvelles formations, et qui a reçu d'Anvers son artillerie lourde, devenue disponible par la chute de la ville, va pouvoir reprendre en toute sécurité l'attaque de nos positions, combinée avec une action parallèle sur les lignes du bas et moyen Yser. Pour l'intelligence de ce qui va suivre, il convient en effet de se rappeler que la défense de Dixmude et celle de l'Yser, puis, après que l'Yser aura été forcé, la défense de la voie ferrée de Caeskerke-Nieuport, sont intimement liées et que Pervyse et Ramscappelle mènent aussi bien à Furnes que Dixmude, Pollinchove ou Loo.

Àune situation nouvelle convenait une organisation nouvelle des forces alliées : dans la nuit du 19 octobre, la brigade belge Meyser passait sous les ordres de l'amiral ; le 20, à onze heures, la première « marmite » tombait sur Dixmude. « Jusque-là, écrit le capitaine de compagnie X..., les shrapnells de 77, aux miaulemens étranges, étaient les seuls cadeaux que l'ennemi avait envoyés. Mais, dans la journée du 20, commencèrent à pleuvoir les

marmites, et leur premier objectif fut, bien entendu, l'église. À la cinquième ou sixième, ce joli édifice était en feu. » Nous n'y avions pourtant aucun observateur. Jusqu'au matin, en prévision du bombardement, on avait travaillé aux tranchées. Les plus rapprochées de l'ennemi avaient été crénelées, barbelées, approfondies à l,75 et solidement plafonnées. Mais toute la défense intérieure était encore à organiser, notamment le talus du chemin de fer, où les « gros noirs » pleuvaient dru. Un soir que sa compagnie était de réserve après 48 heures de tranchées, le lieutenant de vaisseau A... fut commandé pour y prendre position. Il y avait été de garde la troisième nuit précédente ; il savait, par expérience, combien l'endroit était dangereux et, moins pour lui que pour les 250 hommes dont il avait la responsabilité, il tenait à libérer sa conscience de chef.

— Il n'y a pas de tranchées au talus du chemin de fer, commandant, fit-il observer au capitaine de vaisseau V...

— Je le sais.

— Bien, commandant.

« Et souriant, pour donner confiance à ses hommes, ajoute le témoin qui nous rapporte ce dialogue, il s'en alla vers un poste aussi découvert qu'un glacis. »

Avec de tels officiers, Dixmude était mieux défendue que par un triple cordon de blockhaus. Les hommes, qui valaient les chefs, s'étaient vite habitués au fracas des « marmites. » Elles font plus de bruit que de mal, « parce qu'on peut les voir venir et qu'elles s'annoncent par un grincement de poulies mal graissées, » expliquait à sa famille un fusilier, qui ajoutait naïvement : « Tout de même, celui qui a envie d'entendre des coups de

canon n'a qu'à venir ici. » De fait, le tapage était effroyable : 420, 305 et 77 tonnaient à l'unisson. Sans artillerie lourde pour riposter à l'ennemi, nous devions nous contenter d'attendre l'attaque inévitable qui allait suivre le nettoiement du terrain. Mais, là, les soixante-douze pièces de nos six groupes pouvaient dire leur mot. Malheureusement, à notre droite, les ravages causés dans les tranchées belges par les rafales de l'artillerie allemande ne permettaient plus à nos alliés de se maintenir : prévenu à temps, l'amiral envoya quatre de nos compagnies les remplacer. Les tranchées n'étaient pas plutôt regarnies que l'attaque ennemie se déclencha. Sûre d'elle, du succès, elle avait adopté, comme la première fois, la formation en masses profondes, les mitrailleuses à l'arrière, les vétérans aux deux ailes, les conscrits au centre et à l'avant, ceux-ci avec des figures d'extatiques, ceux-là gorgés du souvenir de leurs anciennes victoires, tous communiant dans le même idéal patriotique, cadençant le pas et chantant leurs hymnes au Dieu national. C'étaient des jeunes gens pour la plupart, presque des enfans. Dans les tranchées plus tard, quand les fusiliers tomberont sur eux, ils se jetteront à genoux, joindront les mains et demanderont grâce en pleurant. Mais ici, dans l'ivresse de la mêlée, coude à coude sur seize rangs d'épaisseur, ils n'ont plus qu'une grande âme collective et farouche ; ils avancent d'un mouvement rythmique, à peine onduleux, quand la mitraille les bat, vrais fils de ces autres barbares qui se liaient de chaînes pour ne faire qu'un bloc dans la mort ou dans la victoire. Une odeur d'alcool, d'éther et de meurtre les précédait, comme l'haleine de cette machine sanglante. Nos hommes les laissèrent approcher à moins de cent mètres : aux cris de Vorwaerts (En avant !), partis des rangs ennemis, répondirent brusquement chez nous les ordres : « Feu à volonté ! Feu à

répétition ! » jetés par les officiers et les premiers maîtres. Derrière leurs créneaux, dans le bourdonnement des balles et l'éclatement des shrapnells, les fusiliers ne perdaient pas un de leurs coups. Nos mitrailleuses se mettaient de la partie. « On va t'en moudre ! » hurlaient les pointeurs, gagnés à leur tour par l'ivresse contagieuse de la bataille. Les Allemands avançaient toujours, mais leurs masses n'étaient plus aussi profondes ; la machine disloquée ne jouait plus que faiblement. Elle vint râler son dernier effort au pied des tranchées, dans les réseaux de fil de fer barbelé où chaviraient les survivans. À huit heures du soir, trois coups de sifflet, stridens comme une sirène d'usine, mettaient fin au travail de ce monstrueux organisme.

Depuis six heures on se battait dans la nuit. Une fois de plus, nous étions vainqueurs, mais à quel prix ! Dixmude, que l'artillerie lourde de l'ennemi n'avait cessé de bombarder durant l'attaque, n'est pas encore « le tas de cailloux et de cendre, » l'alignement de pierres noircies qu'elle sera plus tard ; mais déjà son agonie a commencé. On ne compte pas les maisons éventrées. Tout un quartier brûle autour de l'église. Si forte qu'elle soit, la pluie n'éteindra pas ces incendies attisés par la déflagration des obus à pétrole. Un projectile, à l'heure de l'Angelus, est venu frapper le clocher de Saint-Nicolas : le bourdon, atteint en plein corps, a poussé une sorte de râle dont les vibrations se sont longuement propagées dans l'espace. « Pauvre Dixmude ! écrit un marin, c'est ton glas qui sonne. » Heureusement, la population n'est plus là. Le bourgmestre a donné le signal de l'exode, et tous lui ont obéi, la mort dans l'âme, à l'exception des Carmélites et d'une douzaine de traînards ou d'entêtés comme ce vieux bedeau dont nous par le M. T'Sertevens, qui habitait sur la Grand'Place une vieille petite maison à ogives et à fenêtres grillées et qui, la

pipe à la bouche, vous apportait les clefs de l'église : il jargonnait le flamand rude de la côte, il était tanné par le vent marin. « L'église, la maison, la place, le bonhomme, s'accordaient, traduisaient l'âme unique de la mère Flandre, » et tout cela devait s'abîmer en même temps, le bonhomme n'ayant pu se désencastrer de son logis « dont il semblait une pierre plus vivante. »

Par précaution, malgré la retraite de l'ennemi, les quatre compagnies de fusiliers avaient été laissées à leur poste de combat. Dans la nuit en effet, des fusillades intermittentes, au Nord de l'Yser, purent faire croire à une reprise d'offensive. La seule attaque un peu sérieuse se produisit à trois heures du matin, mais « nous n'eûmes pas de peine à la repousser, note le fusilier R..., car, dans nos tranchées couvertes, nous sommes inexpugnables. » Déçu, l'ennemi se retourna vers la ville qu'il recommença au petit jour à bombarder. Par hasard, le temps s'était nettoyé, « débouché, » disent les marins : le schoore souriait ; l'alouette chantait ; lasses de meugler après l'étable ou déjà résignées à leur vie d'abandon, des vaches ruminaient au soleil, et l'interminable file des canaux, les flaques argentées des watergands luisaient doucement sur le velours brun du palus. Le ciel, lui, comme chez le Psalmiste, s'armait de tonnerre et d'éclairs. Le bombardement devint particulièrement intense dans l'après-midi. « Par momens, la ville s'effondrait, écrit un officier. Les Allemands avaient d'abord amené contre elle du 10 centimètres, puis du 15 centimètres, puis du 21 centimètres, puis, comme cela ne suffisait pas, pour avoir raison de ces satanés marins, on finit par leur servir le grand jeu : 305 et 420. » Nos compagnies de réserve dans Dixmude ne laissaient pas d'être fortement éprouvées par ce feu terrible, malaisé à repérer et plus malaisé encore à éteindre avec nos canons courts. Pour ajouter au désarroi de la

situation, nous apprenons tout à coup que l'ennemi, à quatre heures, s'est emparé d'une tranchée des lisières extérieures, au Sud de la ville. Surprise par une attaque en force, la section belge qui l'occupait, après une belle résistance, « quelques belles secousses, » dira pittoresquement un marin, a cédé, entraînant la débandade de la section de fusiliers en soutien derrière elle. Seul le lieutenant de vaisseau Cayrol est resté à son poste, revolver au poing, pour permettre à ses hommes d'emporter les mitrailleuses. Trois compagnies se glissent immédiatement vers les tranchées compromises, après que nos canons en ont un peu nettoyé les abords. « Nous voilà en tirailleurs, écrit un des acteurs de cette scène, et, pendant que les Boches essaient de se reformer, avant qu'ils soient revenus de leur surprise, à cinquante mètres, feu de salve, puis à la baïonnette. Il fallait les voir courir comme des lièvres, jetant les armes et tout leur fourniment. Ah ! alors quelle razzia ! Cinq à six cents morts et blessés et quarante prisonniers, dont trois officiers. Nous réoccupons les tranchées, et je reste toute la nuit en tête à tête avec un Belge mort et un Boche blessé, qui ne se réveille que pour crier : « Vive France !… » de peur qu'on ne l'embroche. Quand le jour est venu et que nous avons vu notre ouvrage… (Ici un arrêt : un obus éclate au-dessus de ma tête, casse un fusil et me jette une poignée de terre dans la figure. Léger désagrément. Je continue.)… c'était du joli. Toute la journée, les brancardiers ont ramassé des morts et des blessés, pendant que nous tirions de temps en temps des coups de fusil. Tous les blessés ramassés sont des jeunes : seize à vingt ans, de la dernière levée. »

La nuit suivante, même aventure, sauf que, cette fois, ce sont les tranchées du Nord qui ont « molli. » Comme toujours, c'est aux marins de les reprendre. Faute d'élémens disponibles, on y

envoie deux compagnies du 2 régiment qui étaient prévues pour la relève : elles rétablissent les affaires en quelques coups de baïonnette.

« Vous croyez qu'après cette danse-là on avait droit à un tour de buffet ? écrit un deuxième maître de manœuvre. Ouiche ! Ma compagnie était prévue pour la relève : elle va prendre la relève. Dire qu'on n'est pas un peu esquinté, ce serait mentir ; mais enfin, on tient tout de même ; on se compte : il en manque à l'appel qui ne reverront plus leur maman... Si encore on pouvait se secouer un peu pour se dégourdir les pattes !... Mais on est tassé dans la boue comme des sardines dans leur huile. Et, au matin, voilà le charivari qui recommence : quelques shrapnells d'abord, puis, de midi à une heure, une vraie trombe d'obus de tous les calibres. En font-ils un gaspillage de munitions, les brigands !... »

Cette défense de l'Yser, c'est, suivant l'expression du D L..., « une éternelle toile de Pénélope : » à peine raccordé, le tissu craque sur un autre point. On sent que la pression allemande, grâce aux renforts qui lui arrivent de tous côtés, se fait chaque jour plus violente. Impuissant sur le flanc de la défense, où l'énergique attitude de nos marins lui donne l'illusion qu'il se heurte à des forces supérieures, l'ennemi insiste sur son centre, qu'il réussit à enfoncer le 22 octobre, occupant Tervaete et prenant pied « pour la première fois sur la rive gauche de l'Yser. » La première division belge, refoulée, mais non rompue, nous fait savoir qu'elle contre-attaquera le lendemain, appuyée par notre artillerie. Nous lui enverrions bien, en outre, un ou deux de nos bataillons de réserve. Mais, le lendemain, Dixmude et nos tranchées extérieures sont soumises à un tel bombardement que nous n'avons pas trop de toutes nos forces pour résister. Les Alle-

mands utilisent évidemment les plus gros calibres, de 21 et peut-être de 28. Leur infanterie, malgré tout, ne peut entamer nos tranchées. Nous faisons quelques pertes, tant en tués qu'en blessés, dont le commandant Delage, « colonel » du 1 régiment, qui, une fois pansé, ne voudra pas rester à l'ambulance et reprendra son commandement avant d'être guéri. Mais, à Tervaete, les choses n'ont pas aussi bien tourné pour nos alliés : si, après l'échec d'une première tentative, une seconde contre-attaque, plus vigoureusement menée, est parvenue « à rejeter les Allemands dans la rivière ou sur l'autre rive, » c'est là, reconnaît le Courrier de l'Armée belge, un « succès passager, car, le soir, des renforts allemands reprirent l'attaque et emportèrent Tervaete. » Notre artillerie avait fait de son mieux en la circonstance ; mais, couverte par le tintamarre des grosses pièces allemandes, elle n'était pas de taille à soutenir longtemps la conversation. « Nous n'avons toujours à notre disposition que les petits canons belges, écrivait le matin du 22 l'enseigne M… Pourtant on nous annonce deux batteries de 155 court et deux de 120 long. » Elles arrivèrent dans la soirée. « À la bonne heure ! Maintenant peut-être va-t-on pouvoir causer avec les Boches. »

Mais déjà n'est-il pas trop tard ? Dixmude n'est inexpugnable qu'autant qu'on ne peut la prendre à revers. Et l'ennemi, qui a fini par occuper toute la boucle de Tervaete, s'infiltre d'heure en heure dans la vallée de l'Yser. En dernier lieu, on le signale à Stuyvekenskerke. La 42 division d'infanterie française (général Grossetti), qui doit remplacer sur l'Yser la 2 division belge, aux trois quarts démolie, n'a pas encore eu le temps d'entrer en ligne. À Dixmude même, la pression est formidable ; les obus pleuvent sur nous de tous les côtés, de Wladsloo, d'Eessen, de Clercken, où les Allemands ont transporté leur artillerie lourde. En même

temps, avec l'obstination d'un bélier qui donne du front contre l'obstacle, l'infanterie ennemie, à intervalles réguliers d'une heure, prononce contre nos tranchées des attaques toujours précédées de quelques obus de gros calibre. On dirait qu'elle veut retenir notre attention, nous empêcher de remarquer ce qui se passe là-bas, dans la dépression de l'Yser, où moutonne une houle grise et dont le schoore semble en marche vers Oud-Stuyvekenskerke. Mais le mouvement n'échappe pas à l'amiral, qui l'observe de Caeskerke. D'où viennent ces troupes ? De Tervaete, de Stuyvekenskerke ou d'ailleurs ? Nous l'ignorons et peu importe. Qu'une brèche ou une autre ait été ouverte dans la défense du moyen Yser, l'infiltration allemande a gagné jusqu'à nous : Dixmude est tournée !

Dans la situation la plus critique où se soit encore trouvée la brigade, l'amiral ne dispose que de sa réserve générale et des réserves des secteurs : pour barrer l'accès des ponts de Dixmude, le commandant Rabot, avec un bataillon, court étayer l'aile gauche du front ; le commandant Jeanniot, avec un autre bataillon, se glisse vers Oud-Stuyvekenskerke, où il a pour instruction de s'établir « coûte que coûte. » Manœuvre singulièrement difficile à exécuter, sous un feu qui nous prenait de plein fouet et avec des hommes déjà brisés de fatigue, crevant de froid et de sommeil. Mais ces hommes étaient des marins.

« Le 24 octobre, écrit le fusilier F..., de l'île de Sein, on venait de passer la journée et la nuit en première ligne. Cette nuit-là, on avait eu deux hommes de tués dans la tranchée et quatre de blessés par un obus, et l'on allait à l'arrière pour avoir un repos bien gagné. À peine le jus avalé, branlebas, comme on dit à bord, et sac au dos... On marchait dans les fossés, et les obus tombaient

devant nous. Arrivés plus près, les balles commencent à siffler ; on avance à quatre pattes sur un terrain découvert, et rien pour s'abriter. Si on levait la tête, on avait tout de suite des blessés. Nous autres, on ne voyait pas les Boches. On a été au moins trois quarts d'heure à marcher comme ça. On était si habitué d'entendre les balles passer à côté de l'oreille qu'on n'avait pas peur et qu'on marchait toujours… »

Ce jour-là pourtant, notre brave mathurin n'alla pas plus avant : au fort de la rafale, une balle lui cassa la jambe et l'envoya rouler dans une mare. Mais, comme il était Breton et qu'il avait en grand respect Madame sainte Anne du Porzic, il fit vœu, s'il s'en tirait sans autre méchef, de lui offrir, pour le jour de son pardon, un bel ex-voto de marbre blanc, « et gravé dessus : « Merci, sainte Anne, de m'avoir préservé. »

Tous n'avaient point cette chance autour de lui et, à la fin de la journée, la plupart des officiers des élémens engagés, notamment des 2 et 3 bataillons du 1 régiment, étaient hors de combat. Mais Oud-Stuyvekenskerke nous appartenait : le commandant Jeanniot avait réussi, avec le commandant Rabot, à « constituer, comme le portaient les instructions de l'amiral, un front de défense face au Nord » qui défiait les attaques de l'ennemi. Si fortes qu'eussent été nos pertes, elles n'étaient rien, d'ailleurs, à côté des pertes allemandes. Sur le carnet d'un officier du 202 d'infanterie, tué le lendemain à Oud-Stuyvekenskerke, on pouvait lire ces lignes désenchantées :

« Partout nous perdons du monde, et nos pertes sont hors de proportion avec les résultats obtenus… Nos canons n'arrivent pas à réduire les batteries ennemies au silence ; les attaques de notre infanterie sont sans effet ; elles ne mènent qu'à des boucheries

inutiles… Nos pertes doivent être énormes. Mon colonel, mon major et beaucoup d'autres officiers sont morts ou blessés. Tous nos régimens sont enchevêtrés les uns dans les autres : le feu impitoyable de l'ennemi nous prend en enfilade. Il a beaucoup de francs-tireurs avec lui… »

Des francs-tireurs ! On sait ce que les Allemands entendent par ce mot, qui désigne tout simplement des tireurs exercés. Le lendemain, dès la brume levée, la bataille reprenait sur toute la ligne ; bombardement de la ville, des tranchées extérieures, des tranchées de l'Yser, de la gare de Caeskerke surtout, où se tenait l'amiral, qui dut se résigner à porter ailleurs son poste de commandement, sans y trouver plus de sécurité. L'ennemi avait des intelligences dans Dixmude même : « Les maisons des états-majors étaient exactement repérées au fur et à mesure de leur déplacement, écrit un officier. Et chaque midi, au moment du repas, nous étions encadrés de quatre marmites. Une batterie lourde était à peine en position depuis cinq minutes que la position devenait intenable : à cent mètres derrière, un homme, dans un arbre, faisait tranquillement des signaux. »

Au Nord seulement, une certaine détente s'observait dans la pression ennemie : renonçant à tourner Dixmude par Oud-Stuyvekenskerke, les Allemands semblaient vouloir s'engager sur Pervyse et Ramscappelle, dont ne les séparait plus que le remblai de la voie ferrée de Nieuport. La division Grossetti essayait de lui barrer le passage avec ce qui restait des divisions belges et nous faisait relever à Oud-Stuyvekenskerke par un bataillon du 19 chasseurs. Le commandant Jeanniot rentra aussitôt dans les tranchées de réserve du secteur : ses hommes n'en pouvaient plus ; les compagnies, qui occupaient les tranchées extérieures de

la défense et qui n'avaient pas été relevées depuis quatre jours, n'étaient pas moins épuisées. Sur le front de Dixmude, le feu ennemi n'arrêtait pas : la ville tanguait à chaque décharge ; continuellement des maisons s'aplatissaient. « Dans la nuit du dimanche 25, note le fusilier R..., étant de service auprès du commandant du 3 bataillon Mauros, nous avons dû évacuer à trois reprises différentes les maisons qui nous abritaient et qui s'effondraient sur nous. » Dixmude « n'est plus que ruines, » écrit-il le lendemain. Dès le 21 octobre, les Carmélites étaient parties : leur communauté, où les aumôniers de la brigade continuaient imperturbablement à célébrer l'office, avait reçu quatre « marmites » dans la journée ; l'ennemi n'épargnait même pas nos ambulances ; « une chapelle, en pleine ville, où était la Croix-Rouge, a été bombardée d'un bout à l'autre, constate le fusilier F. A..., d'Audierne ; les églises environnantes, des clochers, il n'en reste pas un seul debout. »

Le pis est que nos effectifs, très éprouvés dans les dernières rencontres, ne suffisaient plus aux besoins de la défense. On devait continuellement faire appel aux dépôts. Les grandes pluies avaient commencé, noyant les tranchées : sans la grosse capote de « biffin » que leur avait imposée la prévoyance administrative, les hommes fussent morts de froid : beaucoup qui, par insouciance ou dans la précipitation du départ, avaient laissé leurs sacs à Saint-Denis, montaient leurs grelottantes factions en tricot de coton, les pieds nus dans des brodequins éculés ; toutes leurs lettres sont pleines de malédictions contre cette eau impitoyable qui les transissait, diluait l'argile et les bloquait dans une carapace de boue.

C'est d'elle pourtant qu'allait leur venir le salut.

Un nouvel acteur entrait en scène, un nouvel allié, plus lent, mais singulièrement plus efficace que les meilleures troupes de renfort.

Au mois de novembre dernier, le Moniteur belge publiait un arrêté royal nommant au grade de chevalier de l'Ordre de Léopold, « pour sa coopération courageuse et dévouée aux travaux d'inondation dans la région de l'Yser, M. Kogge (Charles-Louis), garde-wateringue du Nord de Furnes. »

Est-ce, comme on l'a dit, ce M. Kogge qui, le premier, eut l'idée d'appeler l'eau à notre aide ? Ou, comme le veut une version plus romanesque, cette idée fut-elle suggérée aux bureaux de l'état-major par la découverte, singulièrement opportune, du dossier de l'action reconventionnelle qu'intenta en 1795 un fermier flamand à son propriétaire « en dédommagement des pertes que lui avait fait subir l'inondation de ses terres durant la défense de Nieuport ? » Toujours est-il que, dans la soirée du 25 octobre, le grand quartier général belge prévenait l'amiral qu'il venait de « prendre toutes mesures nécessaires pour inonder la rive gauche de l'Yser entre ce fleuve et la chaussée du chemin de fer de Dixmude à Nieuport. »

Les effets de cette inondation ne pouvaient néanmoins se faire sentir dès les premiers jours, ni même dès les suivans. Le mot d'inondation évoque ordinairement à l'esprit l'image d'une torrentielle poussée des eaux, d'une grande charge de cavalerie marine ou fluviale qui balaie tout sur son passage. Rien de pareil ici. Nous sommes en Belgique occidentale, dans un pays invertébré, sans relief d'aucune sorte, où tout procède lentement, flegmatiquement, les cataclysmes compris. Il est regrettable peut-être que la langue n'ait pas un autre mot pour désigner l'opération hy-

drographique à laquelle nous allions assister : à défaut du substantif, elle possède du moins un verbe qui a surpris, comme un néologisme, la plupart des lecteurs de communiqués, mais qui, en réalité, s'est employé de tout temps dans les Flandres, et qui a l'avantage de rendre admirablement la nature de l'opération. C'est le verbre tendre. On tend une inondation là-bas, comme on tend un filet. Pas d'image plus exacte. Le tendeur, en l'espèce, est aux écluses de Nieuport. C'est un chef-wateringue qui a sous ses ordres une douzaine d'hommes armés de leviers pour la manœuvre des crics. À l'heure du flot, il fait lever les vannes des écluses : la mer entre, forçant les eaux douces du canal et de ses tributaires à refluer ; et la mer ne redescend pas : les vannes ont été abaissées. Désormais les eaux douces, qui accourent de partout dans le bassin de l'Yser, n'auront plus d'écoulement ; elles ajouteront lentement, inlassablement, leur apport à celui de la marée ; peu à peu elles déborderont les digues des canaux collecteurs, gagneront les watergands, prendront tout le schoore dans leurs mailles. C'est une montée sournoise, muette, sans arrêt, sur un sol déjà imbibé, gonflé comme une éponge et incapable d'absorber une goutte d'eau de plus. Tout ce qui tombera là, qu'il vienne du ciel sous forme de pluie ou des collines de Cassel sous forme de torrens, demeurera en surface. Nul moyen d'arrêter l'inondation, tant que les vannes ne sont pas levées. Qui tient Nieuport, tient par ses écluses tout le pays. Ainsi s'explique l'insistance, heureusement tardive, que mettront les Allemands à essayer de s'en emparer : par les dunes de Lombaertzide et de Middelkerke, ils tenteront une surprise, qui réussirait peut-être sans la coopération que prêtera tout à point aux forces belges la flotte anglo-française ; sous le feu des monitors, l'attaque allemande devra reculer et ne parviendra pas à mettre la main sur le jeu

d'écluses de Nieuport. L'inondation continuera. Quand ses dernières mailles seront nouées, toute la trame ourdie, elle s'étendra en demi-cercle sur une zone de 30 kilomètres, et cette immense lagune artificielle, large de 4 à 5 kilomètres, profonde de trois à quatre pieds, où des escadrons et des batteries légères pourraient donc à la rigueur, s'engager, si les brusques dépressions des watergands et des canaux collecteurs n'y ouvraient à chaque pas des trappes invisibles, constituera le plus imprenable des fronts de défense, un barrage liquide défiant toutes les attaques. Dixmude, à l'extrémité de cette lagune, dans le cul-de-sac que forment là l'Yser, le canal de Handzaeme et le remblai de la voie ferrée, pourra être comparée justement à Quiberon : ce sera, comme lui, ses ponts coupés, une sorte de mince et basse presqu'île, mais un Quiberon du Nord a l'ancre sur une mer immobile, sans vagues, sans flux ni reflux, piquée de têtes d'arbres, de toits de fermes noyées, et promenant sur ses eaux mortes, au fil d'une insensible dérive, des cadavres ballonnés de soldats et d'animaux, des casques à pointe, des culots de cartouches et des boites de conserves vides…

Pour le moment, à la date du 25 octobre, l'inondation ne nous prête aucun appui. Et, quand nos troupes auraient tant besoin de se reposer, l'ennemi, sur tout leur front, resserre son étreinte. De nouveaux renforts viennent boucher ses vides ; nos éclaireurs nous signalent des corps de troupes fraîches qui descendent sur Dixmude par les trois routes d'Eessen, de Beerst et de Woumen. Il faut s'attendre à un « grand coup » pour demain, sinon pour cette nuit même. Ce sera pour cette nuit.

Vers sept heures du soir, la compagnie Gamas allait prendre la relève des tranchées du Sud. En route, presque à la sortie de la

ville, elle se heurte à une troupe allemande d'égale force qui s'est glissée là on ne sait comme. Fusillade, mêlée générale, où nos marins, à coups de crosse et de baïonnette, s'ouvrent un passage dans la bande, démolissent une cinquantaine d'Allemands et mettent les autres en fuite. Puis une accalmie. Il pleut. C'est le seul bruit qu'on entende jusqu'à deux heures du matin, où brusquement une nouvelle mousqueterie crépite près de la gare de Caeskerke, à l'intérieur même de la défense. Nos hommes ou nos alliés, énervés par cette vie d'alertes continuelles, ont-ils cédé à quelque mouvement irréfléchi ? Au témoignage des plus braves, les hallucinations sont fréquentes la nuit, dans les tranchées ; tous les pièges de l'ombre se dressent devant l'esprit ; la circulation du sang dans les artères fait le bruit d'une troupe en marche ; il suffit d'une sentinelle impressionnable qui lâche au hasard son coup de fusil pour que toute la section lui fasse écho.

Convaincu qu'il s'agit d'une méprise de ce genre, l'état-major, dont le poste est encore à la gare de Caeskerke, crie aux sections de cesser le feu. Cependant, comme la fusillade continue dans la direction de la ville, l'amiral détache en reconnaissance un de ses officiers, le lieutenant de vaisseau Durand-Gasselin, qui pousse jusqu'à l'Yser sans trouver d'ennemi. La fusillade s'est tue ; partout, les voies sont libres ; le lieutenant Durand-Gasselin retourne vers Caeskerke. En route, il croise une voiture d'ambulance de la brigade qui remontait vers Dixmude. Un peu surpris, il l'arrête : la voiture était occupée par des Allemands, qui se rendirent d'ailleurs sans résistance. Mais cette capture a donné un nouveau tour aux réflexions de l'état-major : il ne fait plus de doute qu'un raid d'infanterie a été tenté sur la ville ; les Allemands de la voiture d'ambulance appartiennent vraisemblablement à la troupe d'assaillans mystérieux qui s'est jetée dans la

nuit sur Dixmude et qui s'est non moins mystérieusement évanouie après ce singulier coup d'audace. On s'est assuré, en effet, qu'aucune de nos tranchées de couverture n'a été prise. L'énigme est inquiétante ; mais, par cette nuit poisseuse, qui prête sa complicité à l'ennemi, il ne sert pas d'en chercher le mot : on ne l'aura que le matin, au petit jour, quand un de nos détachemens, en surveillance sur l'Yser, apercevra tout à coup, dans une prairie, un bizarre ramassis de Belges, de fusiliers marins et d'Allemands. Nos hommes ont-ils été faits prisonniers ? Ou sont-ce eux qui tamènent les Allemands ? L'incertitude dure peu. Une brève mousqueterie : les marins tombent ; la bande s'égaille. Voici ce qui s'était passé.

Àla vérité, des versions assez différentes ont été données de l'incident, un des plus dramatiques de la défense et au cours duquel, avec quelques autres, tombèrent mortellement frappés l'héroïque commandant Jeanniot et le D Duguet, médecin principal du corps de santé. De l'avis général cependant, l'attaque allemande qui se produisit à deux heures et demie du matin est en étroite dépendance avec le mouvement de surprise tenté à 7 heures du soir sur la route d'Eessen et que déjoua si heureusement l'intervention de la compagnie Gamas ; il n'est même pas impossible qu'elle ait été menée par les débris de la troupe que nous avions culbutée, renforcés d'élémens nouveaux. Ainsi s'expliquerait qu'un intervalle de plusieurs heures ait séparé les deux attaques, qui procédaient en tout état de cause d'une inspiration identique.

« La nuit se poursuivant d'une façon normale et semblant ne plus devoir être troublée par aucun incident, raconte un témoin, le D Duguet en avait profité pour aller prendre un peu de repos

dans la maison qu'il habitait et qu'une largeur de rue séparait de son ambulance. L'abbé Le Helloco, aumônier du 2 régiment, l'y avait rejoint vers une heure et demie du matin. Celui-ci confesse qu'il était bien un peu inquiet, en raison de l'échauffourée précédente, où il s'était prodigué, selon son habitude, au chevet de nos blessés. Après quelques minutes d'entretien, les deux hommes se séparèrent pour gagner leurs couchettes de paille. L'abbé dormait depuis une heure ou deux, quand des coups de feu tirés à proximité l'éveillèrent en sursaut. Il se secoua et rejoignit le D Duguet qui était déjà debout. Les deux hommes n'échangèrent aucune parole. Du même mouvement, sans prendre la précaution d'éteindre les lumières derrière eux, ils se jetèrent au dehors. Ils faisaient cible dans le cadre de la porte : une décharge les coucha sur le seuil. Le D Duguet avait été frappé d'une balle au ventre ; l'abbé Le Helloco était atteint à la tête, au bras et au rein droits. Les deux corps se touchaient. « Monsieur l'abbé, murmura le D Duguet, nous sommes perdus. Donnez-moi l'absolution… Je regrette… » L'abbé trouva la force de lever son bras alourdi et de tracer sur le mourant le signe du pardon. Puis il s'évanouit, et ce fut son salut. Ni lui, ni le D Duguet ne comprirent sur le moment ce qui s'était passé. D'où sortait la troupe de forbans qui venait de les abattre ? Et comment avait-elle réussi à se faufiler entre nos lignes sans être vue ? Mystère. Cette fusillade éclatant dans leur dos avait causé un certain désarroi dans les sections les plus rapprochées qui s'étaient crues prises à revers et qui l'eussent été en effet, si l'attaque avait été soutenue. La bande arrivait devant l'ambulance au moment où le personnel (trois médecins belges, quelques matelots infirmiers et le quartier-maître Bonnet) s'empressait autour du D Duguet qui respirait encore. Elle fit prisonnier tout le paquet et l'entraîna dans sa ruée imbécile à travers la

ville. Officiers et soldats devaient être ivres. On aurait peine à s'expliquer autrement une équipée aussi folle ; nous tenions tous les abords de Dixmude ; le bref mouvement de panique qui s'était produit dans certaines sections avait été tout de suite enrayé. L'invraisemblance d'une action nocturne à l'intérieur de la défense était telle que le commandant Jeanniot, en réserve cette nuit-là et qui, réveillé par la fusillade, comme le D Duguet et l'abbé Le Helloco, était sorti de sa maison pour armer son secteur, n'avait pas mis le revolver en main. Se méprenant sur les intentions et les qualités des groupes qui s'avançaient, il court à eux pour les arraisonner et les reporter vers la tranchée. Ce petit homme replet, grisonnant, aux manières rudes et simples, est adoré de nos marins. Il n'y en a pas de plus brave. On le sait, et lui-même connaît son ascendant sur ses hommes. Quand il s'aperçoit de sa méprise, il est trop tard : les Allemands l'ont saisi, désarmé et entraîné au milieu de hoch ! hoch ! de satisfaction. La bande continue à foncer vers l'Yser, poussant devant elle quelques fuyards et réussissant en partie à franchir la rivière au milieu de la confusion qui s'ensuit. Heureusement, l'hésitation dure peu. À la clarté d'un projecteur, le capitaine de frégate Marcotte de Sainte-Marie, qui commande la garde du pont, identifie l'assaillant et fait immédiatement ouvrir le feu sur lui : la plupart des Allemands qui se trouvent dans le rayon de nos mitrailleuses sont fauchés ; le reste se débande par les rues et court se cacher dans les décombres et les caves. Mais la tête de colonne avait passé l'eau, avec ses prisonniers, qu'elle chassait à coups de crosse. Pendant quatre heures, elle va tourner sur place, perdue dans les ténèbres, en quête d'une issue qui lui permette de rallier ses lignes. Il pleut toujours. Las de patauger dans la boue, les officiers s'arrêtent derrière une haie pour tenir conseil. Une pâle

lueur commence à percer la brume : c'est le petit jour et il n'est plus possible de songer à regagner en corps les lignes allemandes ; la prudence commande donc de s'égailler jusqu'au retour de la nuit. Mais que fera-t-on des prisonniers ? La majorité opine pour leur exécution. Les médecins belges protestent. Très calme, le commandant Jeanniot, qui se désintéresse du débat, cause avec le quartier-maître Bonnet. Sur un signe de leur chef, les Boches mettent genou à terre et font feu sur les prisonniers : le commandant tombe et, comme il respire encore, on l'achève à coups de baïonnette. Il ne reste de vivant que les médecins belges, volontairement épargnés, et le quartier-maître Bonnet, qui n'a été touché qu'à l'épaule. C'est à ce moment que la bande fut aperçue. Une section chargeait aussitôt sur elle ; une autre se portait en arrière pour lui couper la retraite… Que se passa-t-il ensuite ? D'aucuns prétendent que les officiers allemands surent ce qu'il en coûtait d'assassiner des prisonniers et que nos hommes éventrèrent ces chiens séance tenante ; mais la vérité est que, malgré la bonne envie qu'on avait de venger le commandant Jeanniot, on cueillit toute la bande sans lui faire de mal et qu'on l'emmena à l'amiral qui fit exécuter seulement trois des coquins les plus compromis. »

Ainsi se termina ce dramatique épisode dont les origines ni les suites n'ont pas encore été bien élucidées. La troupe allemande, qui avait couru la ville pendant la nuit et dont une partie seulement avait pu gagner les prairies avec les prisonniers, comprenait-elle un bataillon ou un demi-bataillon ? Le feu ouvert par le capitaine de frégate Marcotte de Sainte-Marie avait couché pas mal d'ennemis à terre. « On marchait sur leurs cadavres dans la ville, » écrit le fusilier H. G… Et, le lendemain, nous débusquâmes des caves où ils se terraient un assez joli lot d'assaillans.

Mais le plus grand nombre, servis par des complicités mystérieuses, parvinrent certainement à nous échapper.

En tout cas, l'alerte avait été chaude, et elle nous avait montré combien était nécessaire le renforcement immédiat de nos positions. L'amiral en rendit compte au quartier général, qui lui envoya de Loo deux bataillons de Sénégalais. Le bombardement avait repris dans l'intervalle. Il devint particulièrement intense entre onze heures et trois heures, visant de préférence les ponts de Dixmude et les tranchées du cimetière. Nous fîmes là d'assez grosses pertes, dont le lieutenant de vaisseau Eno et une partie de la 7 compagnie du 2 bataillon. Mais le moral des hommes ne pliait pas. Témoin ce quartier-maître Leborgne, blessé à la tête, évacué sur l'ambulance pendant une accalmie, qui s'en échappait en entendant la reprise de la canonnade et revenait se faire tuer à son poste ; ou ce clairon Chaupin qui, voyant des recrues faire le gros dos sous la rafale, leur criait : « Regardez-moi, les p'tiots ! » et, magnifiquement brave, dressé de toute sa taille pour traverser la zone dangereuse, les entraînait dans son sillage d'héroïsme. Le feu de l'ennemi, grâce au repérage de ses avions et aux intelligences qu'il comptait dans la place, témoignait d'une justesse surprenante. « Dans l'espace de deux heures, de dix heures et demie à midi et demi, écrit un des officiers qui commandait une des sections les plus exposées, le lieutenant de vaisseau T. S..., il est tombé une cinquantaine de shrapnells autour de nous. À une heure, j'avais le quart de mon effectif hors de combat. Je fais demander du renfort et des vivres, — nous étions sur la ligne de feu depuis soixante heures. Le commandant me donne l'ordre verbal de me replier. Je consulte mes gradés et mes hommes : « Faut-il partir sans avoir été remplacés ? — Nous ne pouvons le faire, lieutenant ! » Une heure après, l'ordre écrit m'arrivait de quitter

la tranchée. Force me fut d'obéir, non sans avoir enterré nos morts et emporté nos blessés. Voilà, chers parens, de quoi sont capables nos marins : ils tiennent jusqu'à la gauche. Le soir même, la tranchée était occupée par une autre section de marins. »

Et, ce même soir du 26 octobre, cette tranchée, — ou une autre, — était de nouveau attaquée et ne restait dans nos mains que par un miracle d'héroïsme. L'ennemi avait pu s'approcher à quelques mètres et chargeait « en poussant des hurrahs ; » nos mitrailleuses, encrassées, ne jouaient plus. Mais c'était le lieutenant de vaisseau Martin des Pallières qui commandait la section. « Des Pallières, dit un témoin, bondit sur le parapet de la tranchée et abat lui-même les premiers assaillans. Son exemple surexcite les hommes. L'ennemi est refoulé. » Le lendemain, un obus l'anéantissait.

Entre temps, la brigade avait passé sous les ordres du général Grossetti, chargé de la défense de la ligne de l'Yser jusqu'à Dixmude inclus (détachement de l'armée de Belgique du général d'Urbal). La journée du 27 ne fut marquée par aucune attaque en force : l'ennemi se contentait de nous bombarder. Il nous laissa respirer un peu la nuit suivante et le matin jusqu'à neuf heures. Puis, le charivari recommença. Un officier de la marine de réserve qui recevait ce jour-là le baptême du feu, le lieutenant de vaisseau Alfred de la Barre de Nanteuil, petit-fils du général Le Flô, pouvait écrire à sa famille qu'on l'avait gâté : « Un beau baptême, avec des dragées, toute la lyre, balles, shrapnells et surtout les fameuses marmites. Le hasard avait bien fait les choses. » Pour sa seule section, il comptait 4 hommes tués, 12 blessés et 11 disparus. Ce sabbat était le prélude d'une attaque brusquée : elle

se produisit contre les tranchées du cimetière, particulièrement recherchées de l'ennemi. Mais nous le savions et nous avions là nos troupes les plus solides. L'attaque fut repoussée une fois de plus, en partie grâce à la fermeté du premier maître de mousqueterie Le Breton, déjà blessé le 24 octobre et qui avait pris le commandement de la compagnie, quand tous les officiers furent hors de combat.

Nos alliés n'étaient pas si heureux sur la ligne de Dixmude à Nieuport, où la 4 division belge, écrasée sous des forces supérieures, marquait un sensible recul jusqu'à Ramscappelle et Pervyse. L'importance stratégique de ces deux villages exigeait qu'on les reprît immédiatement. Tous les élémens disponibles de la brigade y furent envoyés dans la soirée du 29. Cela n'empêchait pas l'ennemi de continuer son bombardement de Dixmude, auquel répondirent avec efficacité cette fois les « grosses basses » de notre artillerie lourde. Nous y gagnâmes d'avoir une nuit à peu près tranquille. On les comptait, ces nuits-là, dans la brigade. « Nous ne savons plus ce que c'est que dormir, écrit un marin. Voilà dix jours qu'on n'a pas fermé l'œil. » L'ennemi, peut-être, était aussi las que nos hommes : quelques poignées de shrapnells sur Caeskerke et le carrefour où l'amiral avait installé son poste de commandement furent la seule manifestation de son activité nocturne. Peut-être aussi, dans cette phase des opérations, Dixmude l'intéressait-elle beaucoup moins que Ramscappelle et Pervyse. Il se jetait au petit jour dans Ramscappelle, mais il échouait sur Pervyse, défendue avec leur énergie habituelle par les deux compagnies du bataillon Rabot. Ramscappelle était d'ailleurs reprise le lendemain. Mais, la veille, une « marmite » avait démoli, à Dixmude même, le pont du chemin de fer.

Aux brefs relâches de cette lutte épuisante, les yeux des défenseurs interrogeaient le schoore de l'Yser. Qu'elle était lente à se tendre, cette inondation annoncée par le quartier général belge dans la soirée du 25 octobre et qui, depuis cinq jours, ne faisait que des progrès insensibles ! Pourtant, là-bas, sur la grande plaine unie, il semblait qu'on la vit avancer : les watergands débordaient ; l'eau rapprochait ses mailles ; sa résille se resserrait autour des villages et des fermes. À la hauteur de Ramscappelle et de Pervyse, elle formait déjà une grande nappe d'un seul tenant.

Ce fut ce jour-là, « au Nord à nous, » qu'on put constater les premiers effets tactiques de l'inondation. Ramscappelle avait été splendidement enlevée à la baïonnette par la 42 division, l'ennemi rejeté derrière le talus de la voie Dixmude-Nieuport, d'où il se repliait presque aussitôt sur l'Yser : autant que devant nos troupes, il reculait devant la sournoise montée des eaux. Le plan du grand état-major allemand était déjoué : il n'avait compté, pour atteindre Dunkerque, ni sur l'intervention de la flotte anglo-française, qui l'empêchait de longer par les dunes le rivage de la mer, ni sur les facilités qu'offrait à la défense l'inondation du bassin de l'Yser. La clef de la position n'était ni à Dixmude, ni à Pervyse, ni à Ramscappelle, ni à Ypres, comme il l'avait cru, mais dans la poche du chef-wateringue qui garde les écluses de Nieuport.

On croit sentir à ce moment comme un flottement chez l'ennemi ; sans renoncer à Dixmude, l'état-major allemand semble vouloir regarder ailleurs. À peine si, le 30 et le 31, il daigne envoyer à nos tranchées du cimetière et aux maisons des abords du pont leur ration habituelle de shrapnells et de marmites. Il pleuvait

sans discontinuer depuis trois jours : nos hommes avaient de l'eau jusqu'à mi-jambes dans les tranchées. Où étaient les fringantes « demoiselles au pompon rouge » de naguère ? « Il faudrait nous voir marcher, écrit le marin L..., d'Audierne, on est comme des hommes de soixante-dix ans. Mes pauvres genoux et coudes, je ne les sens plus. » Mais la grande souffrance tenait au manque de chaussettes : les pieds nus dans les souliers se violaçaient, refusaient tout service. « C'est la campagne des pieds gelés, » goguenarde un de ces malheureux. Disciplinés, fatalistes par tempérament, ils ne récriminent pas, et c'est à leurs parens qu'ils s'adressent pour parer au mal. « Envoyez-moi des chaussettes. Je suis nu-pieds et il fait froid, » écrit le 1 novembre le marin J. F... du Passage-Lanriec. Et, dans la lettre suivante, il réitère : « Je vous dirai, chers parens, qu'il fait mauvais temps ici : pluie et vent tous les jours, et du froid ! Il ne fait pas beau dormir dans les tranchées : il y a quinze jours que je n'ai pas fermé les yeux par le froid, les obus et les balles. Malgré tout cela, j'ai encore du courage. Je suis nu-pieds dans mes souliers ; j'ai toujours les pieds glacés. Si vous m'envoyez des chaussettes, envoyez-moi quelques paquets de tabac avec. » Et cet autre bout de lettre, toujours sur le même sujet : « Chère mère, vous me dites que mon frère continue à boire et il a bien tort ; mais qu'il a tiré ses bas de ses pieds pour me les envoyer. Je le remercie, car j'en avais grand besoin. » Magnanimité des ivrognes bretons !

Il y a des privilégiés ici d'ailleurs, comme partout : tel cet H. L..., qui s'est confectionné des mitaines avec une paire de vieilles chaussettes trouvée dans une tranchée boche. Évidemment on ne fait pas le délicat quand on est à la guerre et qu'on porte depuis un mois, sous la pluie, dans la boue, les mêmes effets loqueteux et gluans. « Tu n'oserais pas prendre mon tricot avec une pince,

tellement il est infect, » écrit à sa sœur le même H. L… Les officiers ne sont pas mieux partagés, — bien qu'ils aient des chaussettes. « On ne se change jamais, on ne se lave jamais, on ne se brosse jamais, écrit Alfred de Nanteuil. Je suis dans la même crasse depuis mon départ de Brest. Je n'ai changé que de chaussettes. Toutes mes idées sur l'hygiène sont renversées, car, en somme, je ne me suis jamais mieux porté. » Quelques-uns se plaignent bien çà et là de la nourriture. « Je suis été (sic) trois jours dans les tranchées sans bouffer, » gémit incidemment le marin J.-L. R… Mais d'autres, en plus grand nombre, constatent que la « confiture de singe » n'est pas mauvaise, surtout chauffée, et qu'en somme on a « son content. » Sur la boisson, par exemple, le « jus » excepté, — « fameux, le jus ! » — l'opinion est unanime et tous la déclarent exécrable. Ni vin, ni bière, rien que de l'eau croupie : « encore on dit que les casques à pointe l'ont empoisonnée. » Aussi est-il recommandé de ne la boire que dans le « jus » et fortement bouillie. « J'ai passé des journées avec du pain, du sucre et une tasse de café les grands jours, écrit Alfred de Nanteuil. Il n'y a plus dans le pays que de l'eau infecte. Alors je reste très bien huit jours sans boire, sauf le café. » François Alain, lui, en est resté quatre sans boire ni manger, dans la paille d'une grange où vingt-sept de ses camarades, coupés de leur compagnie, venaient d'être éventrés à coups de baïonnette. Comment ce conscrit de dix-neuf ans échappa-t-il aux Boches demeurés à proximité ? « Par un petit trou qu'il avait percé à l'aide de son couteau dans une des tuiles du toit, » il observait tous leurs manèges, repérait leurs tranchées, les emplacemens de leurs canons et de leurs mitrailleuses. Et un beau soir, où la lune n'était pas trop claire, il s'évadait en rampant, abattait un officier allemand qui lorgnait les positions françaises et rentrait dans nos

lignes sous une pluie de balles, avec une cargaison de « . renseignemens précieux, » un fourreau de boue et des dents aiguisées par quatre-vingt-seize heures de jeûne. Et l'admirable, c'est que dans cet état, ruisselans, le ventre vide, les pieds gelés et le crâne en feu, aucun de ces hommes ne perd le sourire. Dans toutes leurs lettres revient la même note : « Quoique ça, tout va bien, et l'on ne se fait pas de bile, surtout quand on peut f... une tournée aux Boches. » Ceci console de cela. Les risques de la tranchée, ils les connaissent et ils les préfèrent à l'inaction de la vie en réserve. « Et voilà douze jours de bataille, écrit le 28 octobre le fusilier C..., d'Audierne, et, ce soir, nous devons aller en première ligne, car on est mieux au feu qu'au repos. » Paradoxe ? Forfanterie ? Non. Ils parlent comme ils pensent. Ce sont des embusqués à rebours.

La Toussaint fut presque aussi calme que les deux jours précédens. Nous refîmes nos tranchées ; l'amiral mit de l'ordre dans ses régimens et transporta son quartier général à Oudecappelle. Alfred de Nanteuil, depuis la veille en deuxième ligne, constatait dans son journal cette trêve des « marmites, » sinon des shrapnells et des balles, « qui sifflent un peu comme certaines mouches en été. » Mais, sur le vaste horizon, des fermes brûlaient. La triste nuit de novembre était éclairée et comme « jalonnée » par des brasiers qui attestaient que, pour avoir changé de forme, les distractions de l'ennemi n'avaient pas acquis plus d'aménité. « Un de mes hommes, note Alfred de Nanteuil, a trouvé l'autre jour, dans le sac d'un Allemand, une main de petit enfant coupée... » Et, à Eessen, où l'abbé Deman, un jeune prêtre de vingt-huit ans, servait comme vicaire, ses bourreaux, après s'être donné le divertissement de lui faire creuser sa fosse, le fusillaient « dans le cimetière même de sa paroisse. »

Nous eûmes, du reste, le lendemain, l'explication de cette apparente inertie de l'adversaire. Quelques « marmites » sur les tranchées et les fermes où nous avions nos services de ravitaillement ne suffirent pas à nous donner le change. Dans le Sud-Ouest, sur la route d'Ypres, on percevait depuis quelques jours un grondement ininterrompu : c'était l'ennemi qui avait déplacé une partie de ses forces et qui cherchait, vers Mercklem, le contact avec nos territoriaux et les corps britanniques. L'occasion semblait bonne pour briser le corset de fer qui nous étreignait et soulager un peu nos positions. Le moral des hommes n'avait jamais été meilleur. Des bruits d'offensive générale couraient dans la brigade, et rien n'est plus propre que la pensée de se porter en avant à redresser le caractère français. Le 3 novembre, des avions à nos couleurs passaient au-dessus de Dixmude, en route vers les lignes allemandes ; dans l'Ouest, un sphérique se balançait.

« Heureux présages ! écrivait Alfred de Nanteuil. Tous ces encouragemens nous manquaient au cours de cette longue défense… J'ai le cœur allègre. Tout indique que nous allons avancer. Les marmites ont disparu, ce dont personne ne se plaint. Je suis en première ligne depuis hier soir… Il fait du soleil, l'alouette chante, la boue sèche. Nous sommes ignobles à voir… Relevés par les Belges à la nuit, je vais chercher pour les guider ceux qui remplacent ma compagnie… En rentrant, éreinté, j'arrête sur la route une barrique de soupe belge et y puise une louchée exquise. Mon bataillon est en réserve depuis hier soir. Nuit dans une grange, les hommes dans la tranchée. Aujourd'hui, dès le matin, sac au dos. »

Où allons-nous ? se demandait un peu plus loin l'intrépide et charmant officier. Et il se répondait à lui-même en souriant :

« Peut-être n'allons-nous nulle part. En tout cas, la canonnade fait rage, et cette fois ce sont nos braves, nos chers canons, si impatiemment attendus. On n'entend plus les autres. Je crois que ça va bien. »

Alfred de Nanteuil ne se trompait pas : c'étaient nos 75, cette fois, qui menaient la danse. Le commandement avait décidé de faire déboucher de la ville « une attaque soutenue par une puissante artillerie et se proposant pour objectif principal le château de la route de Woumen, à un kilomètre de Dixmude. » Cette attaque était « montée » par quatre bataillons d'infanterie de la 42 division, un bataillon de marine sous les ordres du commandant de Jonquières servant de réserve, le reste de la brigade de repli éventuel. Et elle était conduite par le général Grossetti, — Grossetti l'invulnérable, comme on l'appelait depuis sa magnifique défense de Pervyse, où il recevait les obus, assis sur un pliant.

L'attaque commença vers huit heures par un déblayage énergique de la position. Il y eut peut-être quelque hésitation dans les mouvemens qui suivirent, et le fait est qu'en ne s'ébranlant qu'à onze heures et demie du matin, nos fantassins perdirent le principal bénéfice de la préparation : l'ennemi avait eu le temps de se reprendre ; le 8 bataillon de chasseurs ne put déboucher du cimetière par la route de Woumen qu'avec l'appui du bataillon de Jonquières. Encore s'arrêta-t-il au bout de deux cents mètres. Le 151 d'infanterie, qui opérait par la route d'Eessen, gagnait péniblement dans le même laps de temps un autre front de 200 mètres. Ce fut tout le profit de la journée. Le 3 au matin, nous reprenions l'offensive, mais sans plus de succès que la veille. L'attaque manquait toujours de souffle. Nous avancions à peine, quoique bien soutenus par nos 75, qui affirmaient une fois de

plus leur supériorité sur l'artillerie ennemie. Pour lui donner quelque élan, le commandement décida d'appuyer l'attaque par toute la 42 division et deux nouveaux bataillons de fusiliers. La journée s'acheva en préparatifs de passage sur l'Yser, en aval et à un kilomètre de Dixmude. Deux passerelles volantes furent amenées, de Dixmude, à cet effet. Brouillard dense, le meilleur des temps pour ces sortes d'opérations. L'un des bataillons de fusiliers devait attaquer parallèlement à l'Yser ; les deux autres, le franchissant plus en amont, devaient se rabattre sur le château, tandis que le 8 bataillon de chasseurs continuerait l'attaque par le Nord. Cinquante pièces d'artillerie concentraient leurs feux sur le parc et les bâtimens ; mais décidément ce manoir enchanté, avec ses fougasses, ses tranchées profondes, ses réseaux de fils barbelés, ses meurtrières à tous les murs, ses mitrailleuses à tous les étages, ses caponnières à tous les coins, dégageait on ne sait quelle électricité répulsive qui avait la propriété, sinon de briser l'élan de nos troupes, tout au moins de l'amortir singulièrement. Le terrain, haché de watergands, n'était pas des plus favorables sans doute. Et dans la brume couvait une tourmente. Bref, à la nuit, nos troupes n'étaient encore qu'à quatre cents mètres du château : nous n'avions pu pénétrer dans le parc. Du côté d'Eessen, nous n'avions même marqué aucun progrès. Enfin, vers Beerst, les troupes belges qui défendaient le front Nord de Dixmude nous signalaient qu'elles ne suffisaient plus à garnir les tranchées, et l'amiral dut détacher à leur secours deux compagnies du bataillon de Kerros placées en première réserve. Petit désagrément, compensé par l'arrivée de deux nouvelles pièces de 120 long, qui étaient immédiatement mises en batterie au Sud du passage à niveau de Caeskerke.

Cependant la nuit du 5 novembre ne fut pas troublée autour de Dixmude. Aussi, dès l'aube, l'attaque reprit-elle sur le château de Woumen. Et, cette fois, on put croire au succès. Surgissant de leurs tranchées provisoires, nos bataillons, échelonnés sur la plaine, s'ébranlèrent du même mouvement au cri le : « Vive la France ! » La charge sonnait. En quelques bonds, malgré une terrible mousqueterie et des salves des mitrailleuses à bout portant, le parc et la ferme furent enlevés ; nos troupes arrivèrent jusqu'au pied du château. Mais la leur élan se brisa. Quoi qu'on ait raconté, le château ne fut pas pris : la défense intérieure avait été formidablement organisée, et peut-être dès le temps de paix. L'ennemi cependant laissait entre nos mains une centaine de prisonniers retranchés dans le pavillon de l'entrée principale. Piètre butin. À la nuit, le commandement donnait l'ordre du repli général : le bataillon de Jonquières rentra dans ses cantonnemens ; la 42 division partit dans une autre direction et la brigade se trouva de nouveau seule à Dixmude, avec les Belges et une poignée de Sénégalais.

« Nous ne bougeons pas, écrit Alfred de Nanteuil à la date du 6 novembre. On nous retire les renforts… Visité l'église de Dixmude et l'Hôtel de Ville. Effroyable ! Tout cela n'est plus qu'une ruine sans nom. Il ne reste pas une maison entière. Certains quartiers ont perdu jusqu'au souvenir de leurs fondations : un monceau de pierres et de briques… Il reste de Messine plus que de cette malheureuse cité. »

Elle n'est pas tout à fait morte, pourtant. Scalpée, fracassée, incendiée, elle garde encore une étincelle de vie, tant que nous sommes là. Ce charnier où nous campons et dont les rues ne sont plus que des pistes méphitiques sinuant entre des monceaux de

cadavres, des tas de moellons et les abîmes ouverts par les « marmites » boches, palpite obscurément dans ses profondeurs. La vie y est devenue souterraine ; Dixmude a ses catacombes, où nos hommes se glissent au sortir des tranchées. D'autres hôtes, moins catholiques, circulent peut-être dans ce réseau de caves et de celliers d'une exploration difficile ; les lueurs suspectes aperçues certain soir par Alfred de Nanteuil ne sont peut-être pas toutes des « lueurs de pillards. » Seule de toute la ville, par un mystérieux privilège, une maison a échappé au bombardement, la minoterie, dont la plate-forme en ciment armé, debout sur ce champ de décombres, continue à dominer, près du Haut-Pont, toute la vallée de l'Yser…

La 42 division, en nous quittant, nous a laissé deux de ses batteries de 75. C'est quelque chose, bien qu'insuffisant pour remplacer les soixante-douze pièces de campagne qui garnissaient à l'origine le front de la défense et dont cinquante-huit sont hors de service. Nous n'avons de sérieux que notre artillerie lourde, mais elle n'a pas la mobilité des 75. D'autre part, notre offensive sur le château de Woumen semble avoir inquiété les Allemands, qui sont revenus en force sur Dixmude. Le bombardement de la ville et des tranchées recommence ; une assez vive attaque de l'infanterie ennemie sur nos tranchées du cimetière est repoussée dans la soirée. Sur la route d'Eessen, on sent aussi la pression. Pertes assez fortes des deux côtés. Une reprise de l'attaque semble probable pour la nuit. Et tant de vides déjà ont éclairci nos rangs !

« Maman, écrit de Dixmude à la date du 7 novembre le fusilier C…, d'Audierne, c'est toujours le fourniment au dos et paré au coup de feu sous la mitraille des canons allemands que je t'écris ces quelques lignes pour te donner de mes nouvelles, qui sont

très bonnes, et je désire que cette missive te trouve de même ainsi que la famille. Maman, ainsi que toute la famille, vous revoir, je ne compte plus, car pas un de nous ne reviendra. Enfin j'aurai donné ma vie pour faire mon devoir de soldat et de marin. J'ai déjà reçu deux balles : une dans la manche de ma capote et une dans ma cartouchière de droite, et la troisième sera la bonne. »

« À notre escouade, écrit le même jour le fusilier A. G..., sur seize, nous sommes encore trois. » Cependant la nuit du 6 au 7 fut assez tranquille. Et la journée qui suivit lui ressembla. La petite mortification que nous avait causée l'échec de notre offensive sur Woumen était déjà oubliée et l'on se reprenait à l'espoir.

« Je crois, écrivait Alfred de Nanteuil, que ma compagnie ne bougera guère d'ici longtemps... Je fournis, suivant les besoins, une ou deux sections de renfort, les autres et moi-même demeurant ici dans ma tranchée que nous perfectionnons et dans le voisinage d'une ferme qui nous permet de manger chaud. Paille à discrétion. En somme, le grand confort. »

L'impression générale est qu'on est accroché d'un bout à l'autre du front. « Bombardement et fusillade. Guerre de siège partout. Cela finira bien un jour. En attendant, conclut gaiement Alfred de Nanteuil, bon moral, bonne santé. »

Dans l'après-midi cependant, on remarqua, sur l'autre rive de l'Yser, des va-et-vient assez suspects et, comme il était facile de battre cette partie du front ennemi, on se hâta de pointer dans sa direction une de nos pièces de campagne. Était-ce un piège ? Ou quelque espion, par derrière, faisait-il des signaux ? La pièce n'était pas plutôt en action qu'une batterie allemande se démasquait et la prenait sous son feu : un des projectiles tua net le capi-

taine de frégate Marcotte de Sainte-Marie, qui surveillait les effets du tir.

Désormais les attaques ne vont plus cesser. La nuit du 7 au 8 ne fut qu'une longue série de tentatives sur notre front, qui toutes furent repoussées. Elles reprirent au jour sur les tranchées du cimetière. Le mur d'enceinte était tombé depuis longtemps sous les coups de l'artillerie allemande ; par les meurtrières des créneaux, on voyait l'immense plaine de betteraves au bord de laquelle nous combattions, le dos à Dixmude et à son schoore presque entièrement reconstitué. À l'horizon, sur sa butte solitaire, l'imprenable château de Woumen, enveloppé de bois et de fumée, commandait la position ; les flocons blancs des batteries s'accrochaient aux branches qui semblaient perdre leur duvet. Comme toujours, l'ennemi préparait ses attaques par un déblayage en règle du terrain : shrapnells et marmites fracassaient les dalles, hachaient les croix et quelquefois allaient déterrer à deux mètres sous terre de vieux cercueils pleins de sanie. Plusieurs fusiliers furent blessés par des esquilles d'ossemens « mobilisés… »

« On ne mollissait pas quand même, écrivait le fusilier G… Mais on comprenait que tout le monde ne fût pas organisé comme nous et les moricauds (Sénégalais), et on avait pitié de ces pauvres Belges, si éprouvés, qui, eux, vraiment, n'en pouvaient plus, surtout leurs chasseurs à pied. Il fallait bien leur donner un coup de main et les remplacer aux tranchées, même quand nous, n'étions pas de relève. Il y avait continuellement, sur nous, deux ou trois aviatiks, qu'on avait beau fusiller et qui revenaient toujours aux mêmes heures, comme la misère sur le monde. Quand ils avaient regagné leurs perchoirs, on était sûr de

son affaire : les marmites vous arrivaient droit dans l'œil. Et quelle musique ! »

Quelle musique, en effet, surtout comparée au « toussotement » de nos petits canons belges ! Le 9 novembre enfin, un groupe de douze 75, tout battant neufs, vint relever ces asthmatiques. On les répartit entre Caeskerke et l'Yser. Le cimetière restait « notre point noir. » Une des tranchées que nous y occupions avait été prise par les Allemands ; mais une vigoureuse contre-attaque de l'enseigne Melchior les en délogeait presque aussitôt. « Exaspéré de tant d'efforts stériles, écrit le lieutenant de vaisseau A..., l'ennemi se décida, le 10 novembre, à frapper un coup décisif. Vers dix heures du matin commença le plus terrible bombardement que la brigade ait eu à supporter. Le tir, très ajusté, bouleversa les tranchées et fit subir à nos compagnies de très grosses pertes. » Et, à onze heures, 40 000 Allemands marchèrent sur Dixmude.

C'était l'attaque par masses profondes, comme au début du siège, mais mieux soutenue, « montée » par des troupes fraîches ou renforcées et qui connaissaient les points faibles de l'adversaire. Encore n'est-il pas sûr qu'elle eût réussi sans l'inconcevable fléchissement de nos positions de la route d'Eessen. Nous avions là trois lignes successives de tranchées. Il faut que la première ait été complètement démolie et sa section tout de suite hors de combat. Défait, le feu ennemi était si intense que le lieutenant de Nanteuil, qui occupait la tranchée d'arrière, avait dû mettre son monde à l'abri d'un tas de paille. La colonne attaquante put ainsi tomber sur la deuxième ligne où se trouvait le commandant Rabot et l'exterminer presque entièrement. Quatre fusiliers seule-

ment parviennent à s'échapper. Du toit de la ferme où elle est postée, une vigie les aperçoit et jette l'alarme :

— Les Boches… à 400 mètres !

— Aux armes ! crie de Nanteuil. Aux tranchées !

Lui-même, pour observer l'ennemi, se porte au point le plus exposé ; mais, pris en enfilade, il est atteint d'une balle au cou, qui lèse la moelle épinière. Comment ses hommes réussirent-ils à l'emporter ? Il gardait sa connaissance et ne se faisait pas d'illusion. Toute son énergie semblait concentrée dans ce désir : aller mourir en France. Son souhait a été exaucé.

Et alors, ces trois lignes de tranchées enfoncées, ce fut le débordement. La vague allemande nous submergeait. L'ennemi, qui avait pénétré dans l'intérieur de la défense et que de nouvelles colonnes renforçaient à tout instant, nous prenait d'écharpe, de flanc et de revers. L'une après l'autre, nos positions craquaient. Déjà les premiers fuyards arrivaient devant Dixmude.

— Où vas-tu ? crie un officier à un marin auquel il barre le passage.

— Capitaine, un obus a cassé mon fusil dans la tranchée. Mais donnez-m'en un autre et j'y retourne.

On lui donne le fusil d'un mort et ce brave replonge dans la fournaise. Un autre, tout jeune, erre comme une âme en peine à la lisière des champs. Un officier lui demande ce qu'il cherche :

— Ma compagnie. On a trinqué aujourd'hui. Il ne doit pas en rester lourd.

Et, subitement redressé, une flamme aux yeux :

— Mais ça ne fait rien, capitaine, ils ne passeront pas ! Ils ne passeront pas, mais, pour les empêcher d'entrer dans Dixmude, c'est trop tard. Des mousqueteries éclatent dans notre dos ; il y a un fusil derrière chaque tas de moellons. L'ennemi fût brusquement sorti de terre qu'on n'eût pas été plus surpris. Il se peut qu'un certain nombre des assaillans qui s'étaient réfugiés dans les caves de Dixmude, après l'échauffourée du 25 octobre, soient sortis à ce moment de leurs terriers pour ajouter à la confusion. On connaîtra quelque jour peut-être l'explication du mystère. De tous les côtés, hors ville, en ville, sur l'Yser, nous étions dans le feu. C'était « la guerre des rues, avec ses surprises et ses embuscades, » dit le lieutenant de vaisseau A... Qu'étaient devenues nos compagnies de couverture, celles du cimetière et celles de la route de Beerst ? De la compagnie du commandant Rabot, tué avec les trois quarts de sa section dans la tranchée qu'il occupait sur le flanc Nord de la défense, il ne reste que quelques hommes ralliés autour du lieutenant de vaisseau Sérieyx et qui luttent avec lui jusqu'« au dernier fusil. » Blessé, désarmé, Sérieyx est joint à quelques autres éclopés dont la colonne attaquante se fait un pare-balles pour arriver jusqu'à l'Yser. « Spectacle abominable, dit le lieutenant de vaisseau A..., de prisonniers français obligés de marcher en avant des Boches qui, à genoux derrière eux, tiraient entre leurs jambes ! » Nos hommes, de l'autre côté de l'Yser, n'osaient riposter.

— Criez-leur de se rendre, ordonne le major à Sérieyx.

— Comment pouvez-vous penser qu'ils se rendront ? répond avec une sublime impudence le nouveau Regulus. Ils sont dix mille et vous n'êtes qu'une poignée !

Au même instant une vive fusillade éclate sur la droite de l'ennemi et détourne son attention : faisant signe aux siens, Sérieyx se jette dans l'Yser, le traverse à la nage, malgré son bras cassé, et court rendre compte de ce qui se passe à l'amiral.

C'est une contre-attaque lancée par le commandant de la défense et menée par le lieutenant de vaisseau d'Albia qui l'a dégagé. Une autre compagnie, avec le commandant Mauros, parvient à se retrancher derrière la barricade du passage à niveau de la route d'Eessen ; sur toutes les voies aboutissant à l'Yser et spécialement au Haut-Pont, à la passerelle et au pont du chemin de fer, des sections s'établissent fortement ou consolident les sections qui les occupent déjà. Ces dispositions, prises à la hâte par le commandant Delage, réussiront-elles à sauver Dixmude ? Tout au plus permettront-elles de prolonger un peu son agonie. Les minutes, désormais, lui sont comptées. Après avoir traversé à la baïonnette la colonne ennemie qui s'était aventurée jusqu'au Haut-Pont, la section du lieutenant d'Albia se heurtait à d'autres colonnes débouchant par la Grand'Place et les rues avoisinantes ; la barricade de la route d'Eessen était emportée. Allemands et Français ne formaient plus qu'une grande mêlée hurlante qui tourbillonnait en ville et sur le bord de l'Yser. On se fusillait à bout portant ; on s'égorgeait à la baïonnette, au couteau, à coups de crosse, et, quand les crosses étaient rompues à force de cogner, on avait encore ses pieds, ses poings, sa tête, ses dents. À trois heures de l'après-midi, la moitié de nos hommes étaient hors de combat, tués, blessés ou prisonniers, et les colonnes allemandes, par la brèche ouverte dans la défense, continuaient à tomber dans Dixmude. Elles nous refoulaient vers les ponts que nous tenions toujours, que nous tiendrons jusqu'au bout. L'ennemi pourra prendre Dixmude, — le petit matelot a raison, — il ne

passera pas l'Yser. Une dernière fois, pour dégager la compagnie Mauros qui se replie sous un feu terrible, les débris des sections se reforment, officiers en tête. Et c'est de nouveau la charge, la mêlée tourbillonnante par les rues, le choc effroyable de deux électricités rivales. Ecumant, la face pourpre, un marin, qui a vu tomber son frère, jure qu'il aura la peau de vingt Boches. Il les compte à mesure que sa baïonnette plonge : « Et d'un ! Et de deux ! Et de trois ! Et de quatre !... » Ainsi jusqu'à vingt-deux. Quand il n'a plus de ventre boche à crever, il se retourne contre ses compagnons : il était fou...

Mais que peut l'héroïsme individuel contre le pullulement de ces masses d'hommes qui sortent du pavé à mesure qu'on les écrase ? « C'est des punaises ! » dit un quartier-maître dont les bras n'en peuvent plus d'avoir frappé. Et la nuit tombe. Dixmude a cessé de panteler. Il y a six heures qu'on se bat sur ce cadavre en miettes. Plus un pignon, plus un mur n'est debout, à l'exception de la minoterie. Un banc de galets, voilà, Dixmude. La conservation de ce « tas de cailloux, » qui se complique d'un foyer de pestilence, ne vaut pas le petit doigt d'un de nos hommes. À cinq heures du soir, après avoir fait sauter les ponts et la minoterie, l'amiral se replie de l'autre côté de l'Yser.

« Chère mère, écrira quelques jours plus tard le fusilier E. J..., d'Audierne, je vous dirai que, le 10 de ce mois, je ne chantais pas la gloire à Dixmude, car, sur ma compagnie, on est retourné une trentaine. Ce jour-là, je croyais y rester : mais, comme le courage m'a emporté, j'ai pu me retirer avec beaucoup de misère. Et il y en a beaucoup qui étaient forcés de se f... à la nage pour se sauver. »

Sans doute les prisonniers qui, avec l'héroïque Sérieyx, s'étaient jetés dans l'Yser. On ignorait encore que le lieutenant de vaisseau Cantener, qui avait pris le commandement après la mort de son chef, s'était maintenu jusqu'à la nuit dans les tranchées de la route de Beerst avec trois compagnies de fusiliers. Dans l'ombre, par les fossés pleins d'eau, il aura la joie, — et la gloire, — de ramener une partie de ses hommes dans nos lignes ; ils sont 450, épuisés, sans armes, sans équipement, vrais blocs de boue, qui, en rampant dans la vase avec laquelle ils se confondent, ont pu échapper à l'ennemi.

Trop des nôtres encore demeuraient entre ses mains ou sous les ruines de Dixmude. Leur sacrifice n'avait pas été inutile cependant, puisque, Dixmude tombée, l'ennemi nous retrouvait en face de lui, sur l'autre rive de l'Yser, nos anciennes lignes de repli devenues notre front de défense, mais un front inexpugnable, bien garni d'artillerie lourde et derrière lequel, exacte au rendez-vous, l'inondation maintenant tendait son inflexible réseau.

Tout le bassin de l'Yser ne faisait plus qu'un lac, une mer morte, sur laquelle Dixmude, avec ses alignemens de pierres noircies, s'avançait comme un cap qui s'effrite, un Quiberon désagrégé. La prise de ce « tas de cailloux » avait coûté aux Allemands 40 000 hommes ; 4 000 blessés étaient transportés le lendemain à Liège, d'après les Nieuws van den Dag. Et l'on ne comptait pas ceux qui râlaient dans les ambulances du front. En prenant Dixmude, les Allemands s'étaient simplement rendus maîtres de deux têtes de pont. Encore est-ce trop dire, car, de la berge septentrionale de l'Yser, nous continuions à commander Dixmude qu'ils tentaient vainement d'« organiser » et où les foudroyait l'artillerie du colonel Coffec. Tandis que là-bas, entre

l'Yser et la digue du chemin de fer de Nieuport, des milliers d'Allemands, devant Ramscappelle et Pervyse, sur les petits tertres où ils avaient hissé leurs mitrailleuses et leurs mortiers, voyaient avec épouvante monter heure par heure autour d'eux le flot impitoyable de l'inondation, dans la région même de Dixmude, où l'amiral avait fait procéder, avec l'aide du génie belge, à l'explosion de l'éclusette Sud de la borne 16, une colonne allemande de 1500 hommes, cernée par les eaux, s'enlizait misérablement avec l'îlot qui la portait ; une nouvelle inondation s'ajoutait à la précédente ; l'ancien schoore de Dixmude était définitivement reconstitué : ni aujourd'hui, ni jamais, l'ennemi ne pouvait plus passer.

Charles Le Goffic.

03

Pouvions-nous conserver Dixmude ? Le commandement ne s'était-il pas trop hâté de couper les ponts, et l'entrée en ligne de nouvelles forces n'aurait-elle pas fait changer de camp à la fortune ?

La ville était tombée, mais le secteur Nord de la défense s'était ressaisi, et toute contre-offensive vigoureuse qui fût partie du Haut-Pont l'eût trouvé prêt à l'appuyer. Il semble bien que le commandement ait connu trop tard la situation exacte de ce secteur, auquel il n'était pas relié téléphoniquement et qui n'avait pu faire parvenir jusqu'à lui un seul de ses hommes de communication : la colonne allemande qui s'y était introduite par le pont romain, en capturant sur sa route l'ambulance du docteur Guillet et en démolissant la réserve du commandant Rabot, avait été en-

foncée presque aussitôt par la colonne d'Albia, les abords du canal nettoyés, les mitrailleuses belges de la route de Beerst remises en action, les tranchées organisées et renforcées d'un rang de tireurs dans les chemins de ronde pour répondre à l'éventualité d'une attaque combinée. Mais, ni au Nord, ni au Sud, l'ennemi ne revint sérieusement à la charge. Les compagnies Bérat, de Nanteuil, Baudry et Cantener, ou ce qui en restait, demeurèrent sur leurs nouvelles positions jusqu'à sept heures du soir et ne se résignèrent à les quitter que quand tout espoir d'une contre-offensive fut perdu. Quelque quinze cents mètres les séparaient de l'Yser : elles mirent cinq heures à les franchir, et il est vrai qu'elles emportaient leurs blessés et tout leur matériel. « Le ciel est couvert, écrit dans son journal le lieutenant de vaisseau Cantener, qui avait pris le commandement au titre de plus ancien en grade. Pas de lune. » Mais le lieutenant de vaisseau Bérat avait reconnu le terrain la veille ; puis une ferme rougeoyait dans l'Ouest, phare primitif comme ces bûchers qui brûlaient autrefois sur les caps pour guider les navigateurs. On marchait à la file, dans le plus grand silence, et les blessés eux-mêmes étouffaient leurs gémissemens. Enfin, les communications n'étaient pas complètement rompues, et la chance voulut qu'il restât sur l'Yser, à Toom, une dernière passerelle volante. Ainsi les circonstances, la connaissance des lieux, l'habileté du commandement, le sang-froid et la discipline des élémens, qui avaient pour consigne de ne répondre à aucun coup de fusil et de ne servir l'ennemi qu'à l'arme blanche, tout favorisa l'écoulement de cette longue colonne d'hommes manœuvrant dans l'obscurité, à travers un inextricable lacis de buissons, de poches d'eau et de clôtures barbelées. Un tiers seulement de l'effectif du secteur manquait à l'appel. Sur 850 hommes, le capitaine Cantener en ramenait dans

nos lignes 480, tant valides que blessés. La brigade, qui les croyait détruits jusqu'au dernier, regardait avec stupeur défiler dans la nuit ces revenans. « À une heure et demie du matin, écrit un des officiers de la compagnie Bérat, l'enseigne P..., nous dormions loin du feu, dans la paille d'une grange. »

Mais, si Dixmude pouvait être sauvée, ce qui, en tout cas, eût exigé de lourds sacrifices, il n'est pas aussi certain que Dixmude dût être sauvée, et la décision de l'amiral, conforme à la nouvelle tactique de l'état-major, semble avoir reçu l'approbation de tous les esprits compétens. La bataille de l'Yser, engagée depuis le 15 octobre, prenait de plus en plus, de notre côté, le caractère d'une bataille défensive ; sur tout le front septentrional, d'Arras à Nieuport, l'ennemi essayait de percer dans la direction du détroit : Kales ! Kales ! criaient en chargeant Wurtembergeois et Bavarois. Pendant quatre mois, leurs masses énormes rouleront avec le même cri sauvage vers cette Jérusalem des espérances teutonnes sur la Manche. Et, pendant quatre mois, la tâche des armées alliées consistera uniquement à leur opposer un « mur d'acier. » Dans ces conditions, avec un flanc désormais à l'abri de toute surprise, largement couvert par trente kilomètres de zone inondée, quel intérêt pouvait bien présenter encore pour nous la possession d'un saillant aussi frêle, aussi instable que Dixmude ? Même si l'ennemi ne nous l'avait pas disputée, n'eût-il pas mieux valu couper délibérément cette « excroissance, » rectifier notre front et l'adapter à la configuration hydrographique du terrain ? La plupart des forteresses et des camps retranchés ont été emportés sans résistance, au cours des diverses offensives allemandes : les vrais réduits, qui n'ont pas cédé, sont ceux dont quelque filet d'eau avait fait tous les frais et qui n'étaient défendus que par une ceinture flottante et des palissades de roseaux.

C'est à ces raisons vraisemblablement que se rendit l'amiral en ordonnant l'évacuation de Dixmude. La guerre d'usure, la guerre de sape et de mine, commençait : les cavaliers eux-mêmes vidaient l'arçon ; le front s'ensevelissait. La brigade devait suivre l'exemple et, sans quitter la région de l'Yser, tantôt à la boucle médiane, tantôt à l'embouchure du petit fleuve tragique qu'on franchissait, au soir des grandes tueries, sur des ponts de cadavres, se terrer à son tour, gratter la glaise et plier à une besogne de taupe sa frémissante activité.

Une dernière raison empêchait peut-être l'amiral de vouloir conserver Dixmude, raison qu'il est permis de faire connaître aujourd'hui : le défaut de munitions. Le groupe de 75 qui était en batterie à Caeskerke, au point de jonction des deux lignes de la voie ferrée, avait dû se retirer, « ses coffres vides. » Ainsi s'expliquait le silence de nos canons pendant ces lugubres journées du 9 et du 10 novembre où la brigade resta exposée à un feu incessant de toute l'artillerie ennemie. Dixmude était évacuée que le feu continuait toujours. Il ne s'arrêta pas de toute la nuit : les tranchées de l'Yser, les maisons des abords du Haut-Pont, Caeskerke et sa gare reçurent le plus gros de l'averse. Non seulement nos ambulances régimentaires, mais toutes les fermes, toutes les granges, toutes les caves étaient pleines de blessés. Vainement le service sanitaire se prodiguait sous la direction du docteur Petit-Dutaillis, médecin-major du 1 régiment, dont un shrapnell avait traversé le maxillaire supérieur quelques jours auparavant. La tête bandée, le vaillant docteur courait de l'ambulance du docteur Le Marc'hadour à celle du docteur Taburet. Même encombrement dans l'une et dans l'autre : on n'y pénétrait qu'en « enjambant des brancards, » sur une litière de pansemens individuels et d'effets ensanglantés. Dans l'ambulance du docteur Le Marc'ha-

dour, la plus rapprochée du Haut-Pont, « un officier des équipages, le flanc ouvert par un éclat d'obus, agonisait, et un jeune enseigne, assez gravement touché, serrait en souriant la main que lui tendait le commandant Delage. » Peut-être l'enseigne Thépot, dont c'était le premier combat, ou l'enseigne de Lorgeril, dont c'était le dernier…

— Docteur, dit le commandant, aujourd'hui nos pertes sont lourdes.

« Dans la bouche de notre vénéré « colonel, » qui n'énonçait jamais que le plus parfait optimisme, ces paroles, observe le docteur Petit-Dutaillis, prenaient une signification spéciale. »

Le pis est qu'on ne savait comment évacuer les blessés. Nos voitures d'ambulance qui, pendant toute la journée, avaient fait la navette entre Forthem et Caeskerke, ne se décidaient pas à revenir. Égarées ou perdues, on l'ignorait. Disparues aussi, ces souples et confortables autos de l'ambulance anglaise qui nous avaient rendu tant de services au cours du siège et que pilotaient depuis le 20 octobre les mêmes « jolies » chauffeuses « en kaki des plus impressionnans, guêtres de cuir, pantalons bouffans, redingote de chasse…, le tout assaisonné de beaucoup de grâce et de gaieté. » De beaucoup de courage surtout. Dans maints carnets de la brigade, au tournant d'un feuillet jauni, taché de boue et de sang, passe, comme dans une échappée shakspearienne, la vision furtive de ces Rosalindes du volant, impassibles sous les balles et qui, à la minute critique, bondissaient sur la ligne du feu, chargeaient nos blessés et repartaient en coup de vent. Pour ne rien cacher, leur « équipement » masculin avait d'abord fait un peu sourire les hommes, jusqu'au jour où, conquis par tant de bravoure, ils nommèrent l'ambulancière-major, miss Dorothée

F..., fusilier honoraire du 1 régiment, et lui décernèrent le ruban de leur formation qui orne depuis son bonnet. Mais miss Dorothée et ses jeunes amies, manquant pour la première fois d'à-propos, s'étaient portées, ce soir-là, sur un autre point du front. Un médecin de la division belge eut enfin pitié de notre embarras : se rendant aux prières du docteur Petit-Dutaillis, il promit de nous venir en aide, bien qu'il eût l'ordre formel de « ne pas exposer ses voitures. » S'était-il engagé à la légère ? La nuit s'avançait, les autos belges n'arrivaient pas. Et le bombardement redoublait.

« L'attente fut longue, écrit le docteur Petit-Dutaillis. Sur une chaise, Le Marc'hadour, exténué, s'était endormi d'une pièce ; son aide Arnould s'occupait des blessés de la grange voisine ; le bon aumônier Pouchard, la tête dans une main, conversait avec Dieu. Des obus de campagne, vomis par une batterie allemande amenée non loin du pont, passaient en sifflant devant notre porte, puis détonaient un peu plus loin ; sur le pavé, sur nos murs, les balles grêlaient ; et, dans les champs voisins, les dernières marmites de la fête s'écrasaient. Nous attendions celle qui, en toute probabilité, devait nous rendre visite, quand, dans un moment d'accalmie, cinq autos d'ambulance belge lancés à toute allure s'arrêtèrent devant le poste. Comment, sur cette route balayée d'obus, ont-ils pu être chargés sans lumière et arriver à Forthem sans accident ? Comment avons-nous pu nous porter de ce poste de secours avancé sur le second avec tout notre matériel à des d'homme ? Comment de ce point Arnould put-il encore aller relever les derniers blessés signalés dans les tranchées de l'Yser et que nous enfournâmes dans une voiture à chevaux quérie à quatre kilomètres de là ? Comment, avec ce dernier convoi, pus-je regagner mon ambulance régimentaire, sous une pluie incessante d'obus qui maintenant nous prenaient de flanc et durant

tout le jour avaient défoncé la route, tout cela sans avoir aucune perte à déplorer ? » Le docteur Petit-Dutaillis se le demande encore, mais il ajoute, — et c'est peut-être une explication à ses yeux, — que « le bon abbé Pouchard » ne l'avait pas quitté d'une semelle au cours de ce miraculeux transbordement.

« Mon cher oncle, écrira le 18 novembre l'enseigne de Cornulier-Lucinière, veuillez m'excuser si je vous ai adressé voici quelques jours une missive de forme peu correcte. Nous venions de terminer une journée qui nous avait coûté beaucoup de monde et une position importante, et je ne voyais que deux alternatives : ou bien la reprendre [par] une offensive qui aurait sans nul doute achevé la destruction de mon bataillon, ou bien subir un nouvel effort allemand qui, vu notre état d'affaiblissement et l'ordre de se maintenir coûte que coûte, valait pour votre neveu la bonne croix de bois. Aucune de ces éventualités ne s'est produite ; les Allemands ont manqué de souffle et nous ont laissés nous reformer… »

En quatre lignes, qui pourraient lui servir d'argument, voilà résumé l'épilogue du drame. Mais l'ennemi ne s'est pas résigné du premier coup à cette défaite de ses espoirs. Tous les jours qui vont suivre la prise de Dixmude, et la nuit comme le jour, jusqu'au 14 novembre, le bombardement continuera avec la même intensité, visant exclusivement les chaussées des routes, des canaux et la zone non inondée, au Sud de la ferme Roo-de-Poort et du réservoir à pétrole. L'enseigne de vaisseau H…, le 11, s'amuse à faire le compte des obus qui pleuvent autour de la maison où il déjeune : « 6 ;000 (calcul effectué) », au prix desquels messieurs les Boches « ont réussi à y arracher deux clous. » Il sait, dit-il, des tapissiers qui travaillent mieux et à meilleur mar-

ché. « C'est royalement chic, écrit de son côté, le 13 novembre, un des nouveaux officiers supérieurs de la brigade, le capitaine de frégate Geynet, qui remplace le commandant de Sainte-Marie. On dort, mange, rêve en musique. Depuis mon arrivée, cela ne cesse pas. Mais, Dieu ! quelle dépense de munitions allemandes pour peu de résultat ! C'est le cas de dire : « Beaucoup de bruit pour rien… » — « Le bombardement a duré trois jours, écrit le même à la date du 19 novembre. Je n'ai eu que trois tués, mais des blessés… » Tout le monde autour de nous, on le verra plus loin, ne s'en tirait pas à si bon compte.

Cette inefficacité de l'artillerie allemande tenait sans doute aux dispositions que l'amiral avait prises, dès l'évacuation de Dixmude, pour consolider le front de l'Yser. Le petit fleuve, à cet endroit, mesure quelque vingt mètres de large : il est endigué sur ses deux rives, mais la digue occidentale surplombe de deux mètres la digue orientale, et le génie belge l'avait solidement gabionnée avec des sacs de sable. Les tranchées de première ligne furent renforcées ; d'autres tranchées construites à la hâte en arrière, qu'on perfectionna au cours des jours suivans ; le 12, débarquait à la brigade un contingent de Toulon qui permit d'y boucher quelques brèches. La grande affaire, c'était de contenir l'ennemi dans Dixmude, comme on l'avait contenu dans la boucle de Tervaete. Il fallait à tout prix qu'il ne pût utiliser cette nouvelle tête de pont : on réussit à pousser devant elle, bien abrités, un canon de 37 et une pièce de 75 ; aux pièces lourdes de la défense on prescrivit de tirer sans relâche sur les abords de la ville. Nous avions enfin reçu des munitions, même de l'artillerie, « tout un régiment, » sous les ordres du colonel Coffec. « Ah ! si elle était arrivée plus tôt ! » laisse échapper le lieutenant de vaisseau Cantener. N'ayant pu conserver Dixmude, c'était à notre tour de

consommer sa ruine. Le colonel Coffec, en bon Breton, s'y employait de tout son cœur. De nouveaux brasiers s'allumaient près du Haut-Pont ; l'artillerie de campagne et l'artillerie lourde française ne cessaient de tonner, en réponse à l'artillerie allemande. Dans ces sortes de duels, il est rare que les artilleries aux prises, soigneusement défilées, s'endommagent réciproquement : leurs effets se font sentir presque uniquement sur les tranchées et les localités repérées. L'amiral avait maintenu son poste de commandement à Oudecapelle, qui n'était pas encore menacée, mais qui n'allait pas tarder à l'être. Pour le moment, l'ennemi continuait de s'acharner sur le secteur de la défense qui faisait directement face à Dixmude et qu'il lui fallait nettoyer avant d'essayer d'y prendre pied ; la préparation terminée, on pouvait s'attendre à une attaque en force, qui se produisit en effet dans la nuit du 12. Mais nos précautions étaient prises et l'attaque fut enrayée.

Dépité, l'ennemi se rejeta sur son artillerie, dont toutes les bouches rentrèrent en action. Elles n'éprouvèrent qu'assez faiblement nos tranchées ; mais, le long du quai, sur la route de Caeskerke et à Caeskerke même, le docteur Taburet constate au matin que toutes les maisons sont « en loques. » L'ébranlement causé par la canonnade est tel qu'on se croirait en mer, par gros temps, sur le pont d'un navire. « Je titubais, » dit encore le témoin cité. À peine évacuée, son ambulance s'était remplie de nouveaux blessés que le service sanitaire devait faire prendre à la nuit. Mais par quels chemins ? Chaussées, bas-côtés, « ne sont plus que bouillie. » On s'en tirerait encore le jour, si le bombardement permettait de s'y aventurer. La nuit, sans lumière, cela devient un problème presque insoluble. D'ailleurs, ses repères établis, l'artillerie lourde de l'ennemi n'arrête pas plus la nuit que le jour. Le docteur Taburet, qui s'est hasardé sur la route, reçoit un éclat

d'obus dans le dos, sur son revolver, qui le protège ; il n'a que le temps de rentrer pour éviter les trois autres coups fatidiques. Il se hasarde de nouveau à minuit pour chercher les voitures d'ambulance : les obus brisans qui l'encadrent l'obligent encore à rétrograder… Des deux postes de secoursque nous conservions dans ce secteur de la défense, à proximité des tranchées, comme l'exige le règlement, un seul, celui du Haut-Pont, avait pu être ramené légèrement en arrière.

« Le plus avancé, écrit à la date du 14 novembre le docteur Petit-Dutaillis, est maintenant au passage à niveau de Caeskerke, dans les ruines de la maison du bourgmestre, dont les alentours ont été arrosés aujourd'hui par plus de trente obus de gros calibre. L'autre est au croisement de la route d'Oudecapelle. Je vis dans l'anxiété constante de perdre à leur tour ces deux formations sanitaires. Il m'est difficile d'obtenir de Taburet qu'il consente à s'abriter : on ne voit que lui sur les routes, la canne sous le bras, au plus fort de la danse des marmites, qui, deux fois de suite, l'ont barbouillé de fange. Quant à Le Marc'hadour, le 420 en personne ne saurait altérer sa gaieté. »

Elle résiste même à la pluie, ou plutôt à cette sorte de « spleen liquide » qu'est la pluie flamande, et qui, à peine moins ténue que la brume, ne s'en distingue que par un léger grésillement. Tout l'horizon fume depuis trois jours. C'est l'hiver qui vient, « le triste hiver, » annoncé par le cri monotone des vanneaux dont ces prairies sont l'habituel cantonnement. Ils ne tarderont pas à en être chassés par la canonnade. De l'autre côté de l'Yser, dans les pâtés de décombres qui avoisinent le Haut-Pont, les Allemands ont installé des mitrailleuses qui se démasquent subitement. Ordre est réitéré à nos pièces d'achever la destruction de

ces ruines. Si frénétique que soit le bombardement ennemi, on le supporte sans trop d'énervement, depuis que notre artillerie à nous-mêmes fait sa partie dans le concert. Les obus se croisent en tout sens. Un coup n'attend pas l'autre. C'est un tonnerre continu, une immense trame de bruit, si serrée, si dense, que, quand quelque accroc se produit, le silence fait l'effet d'un choc. L'activité allemande, peu sensible à l'œil nu, est très grande sur la partie du front qui nous regarde. On la devine, si on ne la voit pas. Refoulée par l'inondation sur toute la ligne inférieure et moyenne de l'Yser, « sauf en un endroit de la rive gauche, dit le Communiqué du 13 novembre, où il occupe de 2 à 300 mètres, » l'ennemi entend tout au moins prendre sa revanche devant Dixmude ; chaque nuit, sous le couvert de mitrailleuses montées sur radeaux, ses sapeurs et ses pontonniers travaillent d'arrache-pied à lui frayer un passage, et, chaque matin, nos 75 démolissent l'ouvrage de la nuit. Mais il s'entête, et il est rusé. Pour en finir avec ce petit jeu, il faudrait compléter l'isolement de la ville, provoquer une nouvelle inondation sur la rive droite de l'Yser et du canal de Handzaëme, dans la région Beerst-Bloot, qui correspond à l'ancien secteur Nord de la défense. Des négociations sont ouvertes à cet effet, le 12, avec le grand quartier général belge. C'était le capitaine de frégate Geynet qui commandait vers Beerst-Bloot. Son bataillon était réduit à 468 hommes ; mais chacun de ces hommes était comme doublé par la pensée d'un frère, d'un ami à venger. Puis, à mesure que le temps passait, l'ardeur ennemie se refroidissait sensiblement. Les alertes nocturnes étaient encore fréquentes, mais ce n'étaient plus les attaques en force, et l'on se tenait les uns et les autres sur ses positions. De temps à autre, une balle claquait. Un cri d'angoisse, le bruit sourd de l'eau

qui s'ouvre et se referme : quelque ennemi qui tombait dans l'Yser, « touché par une bonne balle française… »

La guerre, de ce côté, tournait à la petite guerre d'embuscade, au « grignotage, » suivant le mot du généralissime. Dans les formations assez mêlées que nous avions devant nous, se trouvaient, paraît-il, des « étudians de Heidelberg. » Ils « faisaient des paris. » Un de ces prétentieux jouvenceaux passait la rivière « à la nage, » pour essayer de voler un fusil ; le factionnaire, qui ne dormait que d'un œil, affectait de « tenir bas son arme, » et, quand l'étudiant croyait la saisir, l'homme l'assommait d'un coup de crosse ; s'il échappait et se rejetait à l'eau, « on le tuait à bout portant. » Le comique se mêlait au macabre dans ces aventures. « Il y a des histoires d'un drôle ! écrit, le 19 novembre, le commandant Geynet. L'autre jour, nous dégringolons trois Prussiens du côté de notre berge. Le soir, j'envoie quatre hommes pour les enterrer. L'un d'eux prend le Prussien par les pieds pour lui enlever ses boites : le Prussien, qui faisait le mort, envoie un formidable coup de pied dans le ventre du matelot, qui tombe à la renverse, et le Prussien court encore. »

L'homme se consola peut-être du coup de pied, mais il regretta sûrement les bottes, qui étaient excellentes, et contre lesquelles il eût troqué volontiers ses savates éculées. C'était toujours la grande souffrance de cette vie, ce manque de chaussures. Pour une fois, les Bretons donnaient un démenti à leur romancier Paul Féval, qui prétend qu'ils ne sont frileux que des oreilles. « On souffre du froid, » écrit le commandant Geynet ; nos hommes sont « sans chaussettes » dans « leurs souliers troués. » On souffre aussi de plus en plus du manque d'eau potable. L'eau de l'Yser est si « infecte » qu'on lui préfère celle des entonnoirs

de marmites. Mais elle est venue là « par infiltration, et d'où ? Il y a tant de tombes et de détritus de chevaux, vaches, cochons tués » aux environs ! L'enseigne de Cornulier se demande comment ses hommes « ne sont pas encore tous claqués de la typhoïde. » Vrai sujet d'émerveillement, en effet ! Mais, bien qu'assez éprouvés par la dysenterie, ils ne veulent pas convenir de leur épuisement ; ils se roidissent contre le mal ; ils exagèrent même, par défi, leur « vantardise » et leur « imprudence » naturelles, s'amusant à « forcer des lièvres a la course »ou se glissant hors des tranchées, la nuit, pour aller « chaparder » des casques boches. « J'ai dû infliger des punitions de vingt jours de prison pour ce fait, » écrit le commandant Geynet ; mais « Jean Gouin » est incurable. Il lui faut des casques boches : c'est son trophée personnel dans cette guerre, sa « prime, » son « scalp. » Il voit déjà le casque suspendu à une solive, dans sa petite maison bretonne, entre deux côtes de lard, ou posé triomphalement sur la corniche d'un vaissellier. Et tout cède devant ce mirage.

Pendant ce temps, et sans négliger complètement les tranchées du front, l'ennemi allongeait peu à peu son tir ; le bombardement s'étendait à nos lignes d'arrière. Tous les pâtés de maisons de la rive Ouest étaient déjà lombes, puis les fermes, la gare et le village de Caeskerke. L'ennemi passe maintenant aux villages environnans : à la croisée des routes de Dixmude et d'Oudecapelle, « des éclats d'obus viennent jusque dans l'infirmerie du docteur Le Marc'hadour. » L'amiral lui-même est « canardé » à Oudecapelle, le 14. C'est la grosse artillerie allemande qui tire. Le quartier général de la brigade était près de l'église. Grave imprudence ! « Pourquoi aussi se mettre près du clocher ? » remarque ironiquement le docteur T... On sait assez que les obus allemands ont un faible pour les clochers. Dégâts tout matériels,

heureusement ! Mais le même jour, à Saint-Jacques-Capelle, terminus de notre ligne, une marmite tombait dans une cave de brasseur, où cantonnaient cinquante hommes du 94 d'infanterie : « vingt-neuf ont eu la tête écrasée ; les autres, tous blessés et mutilés. » Et, sur un autre point du front, près de Bien-Acquis, un obus, égaré ou guidé par quelque avion, brisait le frein d'un de nos mortiers.

Le lendemain seulement arrivait du quartier général belge la réponse à la demande de l'amiral « concernant l'extension de l'inondation à la rive Est de l'Yser. » Comme on s'y attendait, la réponse était favorable. Les instructions transmises à notre état-major portaient que le génie belge, avec l'aide des marins, ferait sauter une éclusette au Nord de la borne 16. Mais, pour atteindre cette éclusette, il fallait passer l'Yser sous le feu de l'ennemi. Opération peu commode : le génie belge, qui l'avait préparée, nous laissait le soin de l'exécuter. Un homme de bonne volonté s'offrit, un jeune quartier-maître nommé Le Belle. On n'a ni barque, ni plate : « une planche clouée sur deux barriques » fera l'office de radeau. Le quartier-maître y embarque avec sa dynamite pendant la nuit. « Nous écartions les Prussiens à coups de fusil, raconte le commandant Geynet. Mon petit bonhomme a bien pris son temps, puis a laissé dériver son radeau, sur lequel les Prussiens se sont acharnés, et il est revenu en nageant entre deux eaux. »

La médaille militaire l'attendait sur la berge. Au matin, le commandant monta sur le parapet pour voir l'effet de l'explosion. « On m'a tiré dessus pendant dix minutes, écrit-il, ça sifflait, mais ils sont maladroits : les matelots riaient en voyant que je faisais signe aux Boches que leur tir passait trop à ma droite. » Et l'on peut une fois de plus trouver bien téméraires ces officiers

supérieurs qui s'amusent à se faire prendre pour cible par l'ennemi. Ceux qui leur font ces reproches ne soupçonnent pas la vertu de certaines démonstrations, parfaitement vaines en apparence : à la guerre, vingt exemples récens en témoignent, l'ascendant moral s'acquiert par les actes de cette sorte, dont c'est souvent la seule utilité. Sur le moment, d'ailleurs, il était malaisé de se rendre compte des effets de l'explosion : l'eau avait gagné Beerst-Bloot, mais l'infiltration se faisait lentement. C'est un peu plus tard que le commandant Geynet apprit que l'opération avait pleinement réussi : l'éclusette Nord de Dixmude avait sauté. « Les Allemands ont pris un grand bain dans leurs tranchées, écrit-il à la date du 1 décembre : ils les ont abandonnées. Ce n'est pas encore là qu'ils perceront la ligne. »

L'ennemi lui-même, après réflexion, semble s'être rangé à cet avis. Il ne croit plus que la chute de Dixmude lui ouvrira le chemin de Calais. La réalité a dissipé ces fumées : sa coûteuse victoire du 10 est une victoire sans lendemain et l'aveu en sera fait par un de ses propres journaux, le Lokal Anzeiger, dont on connaît les attaches officieuses. « Notre armée, dit cet organe, n'a pu réussir à profiter de l'occupation de Dixmude, mais seulement à s'y fortifier. »

C'est le glas des espoirs allemands dans cette région. La bataille de l'Yser continue, mais son siège ou du moins le principal de son effort est transporté autour d'Ypres et devant les écluses de Nieuport. Cependant, comme si l'ennemi n'entendait pas nous faire grâce d'un seul jour, il canonne encore notre arrière avec son artillerie lourde. Cela prend si bien la tournure de quelque chose d'habituel qu'un des officiers note sur son carnet à la date du 15 : « Journée ordinaire. » En face de Dixmude, à Caeskerke,

l'ennemi n'a plus rien à détruire : tout y est pulvérisé. Oudecapelle, qu'il recherchait depuis le 14, va subir le même sort les jours suivans. L'aimable petit village s'effondre au bout de quelques heures, « y compris la maison occupée par l'état-major, qui était heureusement à l'abri dans un solide souterrain. » Si indifférent au danger que soit l'amiral, il lui faut bien cette fois déménager et reporter son quartier général plus loin, dans la ferme Den Raablar, sur la route d'Oudecapelle à Forthem. Peu après, le dernier pan de l'église s'écroule : les Allemands ont atteint leur double objectif, et le bombardement cesse presque aussitôt.

Il a duré jusqu'à notre départ. À quatre heures du soir, le 10, arrivent les ordres pour la relève : les fusiliers marins seront remplacés aux tranchées de l'Yser par des hommes du 20 corps (94 territorial), sauf le 1 bataillon du 2 régiment, commandé par le capitaine de frégate Geynet, qui restera dans ses lignes jusqu'au 17.

La nouvelle circule de poste en poste. On l'attendait ; on s'en réjouissait d'avance ; dans la tranchée du capitaine de Malherbe, les hommes, sur un vieux phonographe échappé au naufragé de Dixmude, s'exerçaient à répéter le Chant du Départ… Peut-être le bonheur n'aime-t-il pas qu'on l'escompte. Le vent, qui s'était mis à la neige le 15, avait de nouveau changé d'aire et sauté de l'Est au Nord-Ouest. C'était cet humide et terrible Circius auquel l'empereur Auguste fit élever un autel dans les Gaules. Le schoore mugissait. « Temps de chien, écrit le docteur Taburet. Routes ignobles. » Mais elles mènent vers la France, vers le répit, l'allégeance, sinon vers la paix définitive. Et cependant personne n'a le cœur dispos. Il est bien vrai qu'un lien subtil nous fait les prisonniers des lieux où nous avons le plus souffert. Ce soir du 16

novembre, il y a comme un malaise sur la brigade. « C'est donc fini, Dixmude ! écrit un des officiers. En pensant à ce départ prochain, le matin, seul, sur la route, j'ai pleuré. » Le quartier-maître Rabot, neveu de l'héroïque commandant tombé à Dixmude, raconte que, le 25 octobre, des prisonniers allemands demandèrent s'il était bien vrai qu'ils fussent « en Bretagne. » On avait ri de leur naïveté. C'étaient eux pourtant qui avaient raison et on s'en aperçoit aujourd'hui : Dixmude, hier encore, n'était qu'une bourgade perdue de la Flandre occidentale ; beaucoup ignoraient jusqu'à son existence. Mais tant des nôtres ont rougi de leur sang le pavé de cette petite ville qu'elle a reçu le baptême breton. Elle est devenue une seconde patrie pour nos hommes. En la quittant, il semble qu'ils partent pour l'exil. Dans la nuit, sur les routes où s'engage leur colonne hésitante, ils tourneront plus d'une fois la tête pour regarder, à la lueur des obus, cette cité de misère et de nostalgie.

Les dernières sections, qui forment l'arrière-garde de la brigade, ne sont parties à la file indienne que le soir du 17. La relève s'est faite en silence. « Je guidais mon bataillon, écrit le commandant Geynet, ayant eu soin pendant le jour d'aller reconnaître le terrain. » Les routes étaient si ravinées qu'on buttait à chaque pas. Par surcroit de malchance, « les Boches avaient aussi fait sauter une digue, écrit le même officier ; le fossé que j'avais vu à sec était rempli d'eau. Il faisait nuit noire : je suis tombé jusqu'au cou dans un fossé et je n'ai pu me changer que le lendemain, en arrivant au cantonnement. J'ai fait à pied les 27 kilomètres, tout mouillé. »

Le reste de la brigade n'était pas en meilleur point : le vent qui soufflait en tempête, chargé de neige fondue, plaquait les capotes

sur les corps ; les hommes avaient de la boue jusque dans leur barbe. Mais comment se fussent-ils plaints, quand leur « colonel » en personne, le commandant Delage, « mal remis de sa blessure, mais toujours aussi énergique, » marchait à côté d'eux, tirant la jambe et « traînant une vache, » comme un brave fermier qui se rend à la foire ? Pour compléter l'illusion, là-bas, à Hoogstaede, une musique belge jouait. Elle n'éveillait aucune gaieté chez les fusiliers. Mais les quelques douzaines de Sénégalais qui survivaient à ces journées atroces n'avaient pu l'entendre sans un frémissement de plaisir. Ils oubliaient les tranchées, lèvent, la pluie, la boue ; ils revoyaient la terre rose du bled, les nuits langoureuses d'Afrique. Et ils dansaient.

« Les pauvres ! » dit un officier.

Et maintenant, croit-on, ça va être la vie en cantonnement, la vie d'arrière, sans imprévu, sans alerte, sans bombardement, presque aussi insipide que la vie de caserne, mais « abondante, régulière et facile ; » on va pouvoir « se déséquiper, » se laver, quitter la carapace de boue et de crasse qu'on habite depuis un mois et « dont l'odeur est si forte, au dire d'un témoin, qu'elle précède la brigade de cinquante pas. » Ainsi, quand les morutiers reviennent du Banc, tout chargés d'odeurs de saumure et de « massacre, » le vent porte jusqu'au fond des ruelles de Saint-Malo, à plusieurs milles, les lourds relens qui annoncent leur arrivée sur rade…

Et puis les âmes elles-mêmes ont besoin de relâche. Elles ne pourraient supporter longtemps, sans de graves désordres, cet état d'exaltation où elles sont tendues depuis un mois. Tous les carnets de la brigade signalent vers cette date, en l'attribuant d'abord à l'alcool, à des saouleries clandestines, l'éclat extraordi-

naire des yeux des hommes. C'est la fièvre du combat qui les fait si brillans. Les verbes sont précipités, hachés, comme dans la colère. Plusieurs cas de folie ont été observés. Il en est de trop explicables. Le 15 novembre, le docteur Taburet voit une marmite tomber à deux mètres d'un fusilier marin. Il le croyait écrasé : l'homme sort de sa fosse et pique une course folle à travers champs, droit devant lui. On ne sait ce qu'il est devenu, quand, quelques jours plus tard, à Dunkerque, on arrête un marin qui, à toutes les questions qu'on lui pose, répond par une face de bois. C'était notre « marmite. » Le 24 octobre, en présence du premier maître Robic et du matelot Le Vally, le même fait s'était produit : une marmite éclate près d'un homme ; celui-ci est projeté à cinq mètres de haut, retombé, demeure quelque temps immobile, puis, comme sous l'action d'un déclic, se relève et file à une allure telle que, « malgré les préoccupations du combat, on reste à le regarder. »

Hystéro-traumatisme avec manifestation ambulatoire, diagnostiquent les médecins. Mais, sans prendre cette forme aiguë, on constaterait dans toute la brigade un état de nervosité qui, à la longue, pourrait devenir inquiétant. Le commandant Geynet en est frappé. Nouveau venu à la brigade, il a encore tout son calme, bien que lui-même soit essentiellement un nerveux. Au fur et à mesure que les journées de cantonnement avancent, il note : « Les marins se refont, les yeux sont moins brillans, les traits se reposent. » Et le 1 décembre : « Cet exercice dans la campagne, de 1 heure à 4 heures, est bon, cela reforme les hommes. Les figures se remplissent, les yeux sont moins fiévreux, moins cernés… » Mais il faudra bien des jours pour que l'âme et le corps, chez ces hommes, reprennent leur niveau. « Nous n'en pouvions plus après le 10 novembre, » confesse un de leurs offi-

ciers. Et, au dernier moment, si on les eût écoutés, peut-être ne les eût-on pas relevés encore. À quel sentiment complexe obéissaient-ils ? Le même officier nous l'apprend : sur les routes où ils s'enfonçaient tout à l'heure, ce n'était pas la tristesse seulement, un regret nostalgique, qui alourdissait leur marche, c'était aussi le doute, la crainte de n'avoir pas assez fait, puisqu'ils n'avaient pas su garder Dixmude.

L'étrange scrupule ! Pourtant on les a cités, dès le 26 octobre, à l'ordre du jour de l'armée ; un ancien ministre de la Guerre britannique, le colonel Seely, qui les a vus à l'œuvre sur l'Yser, leur a dit le 27 : « Vous avez sauvé la situation. » Et un officier français du même grade, le colonel de cavalerie Le Gouvello, en termes plus pittoresques leur a exprimé la même opinion le 4 novembre : « Vous avez une fameuse presse dans les tranchées. À vous, jusqu'ici, le maximum de bombardement ! » Mais c'était avant la prise de Dixmude. Et leur tiendrait-on ce langage, maintenant que la ville est tombée. Quel accueil leur réserve le général d'Urbal, qui doit les passer en revue dès demain, sans même leur laisser le temps de se débarbouiller et quand, tombés dans un cantonnement archi-comble, ils ont encore dans les jambes les vingt-sept kilomètres de leur marche nocturne sur Hoogstaede et Gyverinchove ? Maisons, fermes, tout est bondé, au point que des officiers durent coucher dans les autos. Mais le commandant de la 8 armée n'a pas voulu attendre une heure de plus. Et peut-être, pour une âme de soldat, est-ce bien le plus beau spectacle qu'elle se puisse donner que celui de ces débris d'une troupe de héros saisie à l'état brut, si l'on peut dire, et dans sa croûte de gloire mal séchée.

Le matin du 18 novembre, sous un ciel brumeux et triste, que perçaient les premières flèches de l'hiver, le général d'Urbal, suivi d'un peloton de trente dragons portant son guidon tricolore, passait au galop sur le front de la brigade, descendait de cheval et décorait au son du canon le contre-amiral Ronarc'h et deux des plus jeunes fusiliers des 1 et 2 régimens, la vieille marine et la nouvelle, symbolisées par ces trois hommes, dont l'un recevait la cravate de commandeur, et les deux autres, « âgés de dix-sept ans et demi, » la médaille militaire. Les assistans remarquèrent que, par dérogation au règlement qui ne prescrit l'accolade que pour les légionnaires, le général, au lieu de serrer la main des deux matelots, les embrassa. Il expliqua brièvement que, sur leurs joues imberbes, il embrassait la brigade tout entière, quatre semaines d'héroïsme, le front de l'Yser consolidé, Dixmude rendue inutilisable pour l'ennemi, notre victoire affirmée par son désistement « C'était superbe, » écrit le commandant Geynet. Les têtes se redressaient, les poitrines respiraient mieux, comme si le geste du général les avait libérées de leur secrète oppression…

La prise d'armes fut courte, — une prise d'armes de front de bandière. À quelques kilomètres de là, tonnait l'artillerie lourde de l'ennemi. « Les coups font trembler les maisons, » observe l'enseigne Boissat-Mazerat, qui rejoignait la brigade à Hoogstaede ce jour même : « C'est bien ma veine. J'arrive quand la fête s'arrête. Nous sommes présentement dans un village de 300 habitans, avec des Sénégalais et des hussards. C'est plutôt encombré. »

Et c'était l'encombrement dans la boue. De guerre lasse, après avoir casé leurs hommes, vaille que vaille, dans tous les réduits susceptibles de leur offrir un abri provisoire, les officiers s'étaient

partagé les dernières soupentes inoccupées. Le carré du premier bataillon du 1 régiment, plus favorisé, avait trouvé une arrière-salle d'estaminet, un jeu de cartes encrassé, une table et des bancs. Et un bridge s'était aussitôt organisé.

Les nouveaux venus, qui s'attendaient à entrer tout de suite en campagne, se montraient un peu désappointés : « J'enrage, écrivait l'un d'eux, d'avoir encore à poser à l'arrière, bien qu'il faille reconnaître que cela est nécessaire. » Et sa déception s'avivait d'entendre les camarades, ceux qui revenaient de Dixmude, « les Viaud, les Bastard, les Pitous, les Lartigue, les Pinguet, » vanter les surprises, le charme incomparable de l'existence au front. « C'est, disent-ils, la plus belle vie, la plus intense que l'on puisse imaginer, et je les crois sans peine. » En même temps que l'enseigne Boissat, la brigade vient de recevoir une nouvelle fournée d'officiers : le capitaine de vaisseau Paillet, qui remplace le « colonel » Varney, blessé le 10 novembre, le capitaine de frégate Bertrand, historiographe des marins de la Garde, dont les fusiliers continuent la glorieuse tradition, les lieutenans de vaisseau Ferrât, Roux, Huon de Kermadec, l'enseigne Goudol, le médecin principal Brugère, les docteurs Cristau, Le Goffic, etc. D'autres sont attendus.

C'est le troisième « jeu » d'officiers que nous expédient les bureaux de la rue Royale. Vaudra-t-il les précédons, le premier surtout, si magnifique d'abnégation ? Les bureaux, quoi qu'il en soit, n'ont que l'embarras du choix parmi les offres qui leur arrivent de toutes parts, de l'active et de la réserve : on sollicite de partout, comme une faveur, l'honneur de servir à la brigade ; les officiers de l'active sont prêts à sacrifier toutes leurs chances d'avancement à la mer pour sortir de l'attente où ils se rongent, prendre

leur part de danger et de gloire sur l'immense ligne de feu qui court de Nieuport aux avancées d'Altkirch. « Il ne faut pas croire que je sois exceptionnel en ayant demandé la grande faveur d'aller au front, écrit l'un d'eux (le commandant Geynet). Tous les officiers de marine y sont sur leur demande. Nos deux adjudans-majors sont deux vieux retraités ayant dépassé l'âge et ayant demandée servir, à condition d'aller sur le front. » Et, quand ils y sont d'aventure, rien ne les en ferait « démarrer. » Les officiers du premier « jeu, » qui ont été évacués pour blessures légères ou épuisement, à peine rétablis, sollicitent, réclament, « font les cent coups » pour retourner à la brigade. « On se languit d'elle aussitôt qu'on l'a quittée, » écrit le lieutenant de vaisseau Ferry, qui, grièvement blessé à la main, restera quatre jours avant d'accepter de se faire soigner dans une ambulance de l'arrière et reviendra, encore mal guéri, reprendre sa place d'adjudant-major à côté du commandant de Maupeou. Dixmude, sans doute, les a rendus difficiles. Tous les risques paraissent fades, même ceux de la vie maritime, près des émotions d'une telle vie. Mais, plus que de leur inaction momentanée, ils souffrent du mal de l'absence et d'avoir perdu celle qui a pris tout leur cœur ; ils l'appellent, ils l'invoquent : « O ma chère brigade ! » du ton dont Harpagon s'adressait à sa cassette envolée. L'armée, a-t-on dit, est une grande famille : la brigade, c'est mieux encore, et ces hommes en parlent avec des tendresses d'amoureux.

Les lettres de l'enseigne Boissat-Mazerat constatent, à cette même date du 18 novembre, l'excellent esprit de camaraderie qui règne chez les officiers : on fait aux nouveaux venus un aussi bon accueil « que le permettent et le lieu et les circonstances. » Vers le soir, la neige recommence à tomber. Il gèle. Froid intense. Rien pour le combattre qu'un peu de paille. Les Sénégalais sont parti-

culièrement éprouvés. Mais « Jean Gouin » ne se plaint pas trop. Il « ne connaissait plus le goût du tabac, » et deux marchands belges ont eu l'à-propos de débarquer à Hoogstaede dans l'après-midi avec un plein chargement de scaferlati : en un clin d'œil, leurs sacs sont délestés. Bourrer une pipe, rouler une chique, quelle joie ! Et puis tous les estaminets d'Hoogstaede et de Gyverinchove ne sont pas encore complètement « à sec. » Entre temps, on arrête quelques espions qui rôdent autour de nos lignes : deux le 18 novembre, deux autres, habillés en soldats belges, le 19. Le froid semble maintenant se fixer. Il gèle chaque nuit. La campagne est toute blanche : « c'est une harmonie nouvelle dans un cadre ancien, » écrit joliment l'enseigne Humbert. La grande plaine flamande, avec son moutonnement de petites fermes basses, de bourgades en rond sous la houlette de leurs clochers obliques, continue de s'étendre à l'infini ; la neige égalise peu à peu le paysage bouleversé ; elle panse de sa ouate les plaies de la glèbe, comble les entonnoirs des « marmites, » nivelle les longues routes droites où ne cessent de défiler les convois et les caissons d'artillerie. Des coloniaux passent, venant de Dixmude et faisant un crochet pour tourner vers Ypres. La canonnade, dans le lointain, n'arrête pas ; des taubes sillonnent le ciel. Inévitablement, après leur visite, les gros obus vont pleuvoir : nous sommes ici les uns sur les autres et ces grouillemens de troupes sont une cible trop tentante pour l'ennemi.

Quant à espérer de reformer la brigade en pareil lieu, c'est impossible. L'amiral s'est plaint au quartier général : il insiste pour qu'on lui assigne un autre cantonnement, plus loin du front, moins encombré surtout, où les régimens puissent poursuivre la remise en état de leurs unités. Mais toutes les villes belges de l'arrière sont aussi encombrées. Il faut pourtant « se déhaler » de là

coûte que coûte, fût-ce au prix d'une marche forcée, et gagner la frontière française. Enfin on apprend que l'amiral brusque les choses et qu'on va partir pour Dunkerque. Mais les ordres ont-ils été mal donnés ou mal interprétés ? Toujours est-il que ce départ à six heures du matin, en pleine nuit noire et « en pagaille, » le 22 novembre, ne ressemblé guère à notre retraite méthodique de Gand : les troupes sont coupées à chaque instant par des convois ; des voitures s'embourbent ; « Jean Gouin, » attelé à ses mitrailleuses, « souque dur. » Mais on a trop compté sur ses forces en lui imposant une traite de 35 kilomètres à exécuter en une seule journée, avec une simple halte de trois quarts d'heure pour déjeuner et une autre petite halte d'un quart d'heure après Bergues. Et les médecins ici ne peuvent recourir au stratagème qu'ils avaient employé avec tant de succès au lendemain de Melle, sur les routes du pays de Waës ; quand un marin lâchait la rampe, un de nos docteurs s'approchait du lendore, le carnet à la main, et lui demandait d'un ton détaché l'adresse de sa famille.

— Pour quoi faire ?

— Mais pour la prévenir que tu es prisonnier, mon pauvre garçon. Les Boches sont à un quart d'heure de marche, et tu ne supposes pas qu'ils vont te renvoyer goûter le cidre de tes parens…

Besoin n'était d'autre spécifique, et « Jean Gouin » retrouvait instantanément des jambes. Cette fois, il sait trop bien que l'ennemi ne galope pas à ses trousses. Vaille que vaille, Fort-Mardyck, Saint-Pol et Petite-Scynthe sont atteints par le gros de la troupe vers cinq heures et demie. En temps normal et pour des fantassins un peu entraînés, cette traite de neuf lieues n'aurait rien eu d'excessif. Mais « Jean Gouin est fini, claqué par trente-cinq jours de tranchée, suivant le mot de J'enseigne Boissat-Ma-

zerat : les hommes sont arrivés dans un état lamentable d'épuisement. La brigade devait donc se reposer ; mais, ce soir [23 novembre], on a réclamé du renfort quelque part, sur le front. Alors, nous avons pris ceux qui tiennent encore debout, et, demain, un train d'autobus va conduire nos deux régimens squelettes là où on les trouve utiles, — je ne sais pas où. Il faudra y voiturer Jean Gouin, parce que, si Jean Gouin est encore capable de se battre, il n'est plus en état de fournir une étape un peu longue. » Les officiers ne sont pas moins fourbus que les hommes. « Nous sommes arrivés hier à Saint-Pol, écrit le commandant Geynet. Nous avons fait quarante kilomètres à pied. J'ai eu la malchance d'avoir, dès le début de la marche, une ampoule, et je suis arrivé dans un bien triste état. Je me promène dans la rue en chaussons. Mais demain, pour aller voir les Boches, mon pied sera guéri, ou il dira pourquoi. D'ailleurs, nous serons conduits comme des princes, tous en autos ! »

Tous ? Non. Et il a fallu créer à Saint-Pol une formation sanitaire nouvelle, un « dépôt d'éclopés. » Toute la nuit et la journée suivante, des traînards ralliaient ce dépôt, les pieds en sang. Piteux défilé ! La brigade trouvait une compensation dans la bonne grâce des habitans. « Partout ils nous accueillent d'une façon touchante, écrit un officier. Les femmes nous comblent de prévenances : elles passent de groupe en groupe avec de grandes cafetières, des paquets de tabac. Les propriétaires nous offrent des chambres. C'est grâce aux marins que Dunkerque n'est pas tombée aux mains des Boches, et on sait les en récompenser. » Seul, à Saint-Pol, le commandant Geynet, qui vit « en popote » avec ses officiers, n'a pas à se louer d'un fermier flamand dont l'attitude contraste singulièrement avec celle des autres habitans : « Hier, pour le déjeuner, écrit-il, nous étions en pays français. Un

paysan n'a même pas voulu nous laisser manger dans sa cuisine ; nous avons dû déjeuner sur la neige. Une belle nappe bien blanche, mais il faisait si froid que la bière gelait dans la timbale ! » De ces cœurs plus glacés que la température, combien étaient acquis à l'ennemi bien avant la guerre et lui servaient chez nous de fourriers ! Une hirondelle ne fait pas le printemps, ni un mauvais Flamand toute la Flandre : partout ailleurs la brigade, choyée, fêlée, était reçue « à bras ouverts » et déjà les hommes prenaient leurs dispositions pour passer sur place la quinzaine de repos dont ils avaient tant besoin ; cent trente sacs de lettres en souffrance à Dunkerque allaient calmer enfin leur fringale de nouvelles, quand brusquement, vers midi, le 23 novembre, arriva l'ordre de se tenir prêts au départ. « Choisir les hommes les plus solides, compléter les cartouches à 200, donner un repas froid et deux jours de réserve, » telles étaient les instructions passées aux officiers : le lendemain, à six heures du matin, les autobus devaient venir prendre la brigade et la transporter dans un lieu déterminé.

Qu'était-il arrivé et où allait-on ? Les versions les plus contradictoires circulaient les uns disaient qu'on allait à Nieuport, où la ligne des Alliés avait fléchi ; les autres qu'on nous envoyait à la Panne prendre la garde d'honneur du roi des Belges ; les mieux renseignés, qu'on nous dirigeait sur Loo et le front de l'Yser menacés. C'étaient ceux-ci qui avaient raison, sans que les premiers eussent tout à fait tort. L'alerte avait été causée par un rapport de V..., le célèbre aviateur, qui, patrouillant en aéro dans la région de Woumen, avait remarqué une activité singulière des Allemands sur l'Yser, où plusieurs passerelles volantes venaient d'être lancées. Ces préparatifs semblaient l'indice d'un imminent retour offensif de l'ennemi. En prévision de l'attaque redoutée et

dans l'incertitude où l'on était du degré de solidité des territoriaux qui gardaient l'Yser, le commandant de la 8 armée faisait appel à la brigade et lui demandait un dernier effort.

Àquatre heures du matin, le 24 novembre, branle-bas général. Tous les hommes valides sont debout. On expédie le « jus. » Il fait nuit, mais la neige éclaire le chemin. Départ à six heures un quart pour un carrefour, sur la route de Gravelines à Dunkerque, où les autobus doivent nous prendre. Et déjà la température est moins rude ; les vents ont passé au Sud ; la neige fond. C'est le dégel et de nouveau la boue.

L'intendance n'a pas eu le temps de procéder au rééquipement des hommes ; ils ont aux pieds les mêmes savates éculées ; ils grelottent et les autobus tardent. On les attend près d'une heure en battant la semelle. Une sourde trépidation du sol annonce enfin leur approche : il y en a près de cent cinquante, de tous les gabarits, de tous les calibres, uniformément peints en ce gris de fer qui est la couleur de la guerre moderne. Le service semble bien organisé et nos officiers en feront grand éloge. Quant aux marins, pour qui ce genre de locomotion est une nouveauté, ils manifestent une joie d'enfans. C'est au milieu des chants et des lazzis que le bruyant convoi traverse au petit jour Dunkerque, Bergues, Hondschoote, Leysele, où ne veille plus aucun douanier. Sans les poteaux-frontière, rien n'indiquerait que nous avons quitté les « moëres » du Nord pour les glèbes de la Flandre occidentale, tant ce lambeau de Belgique est aujourd'hui mieux cousu à la France qu'à son propre territoire !… »

On ne sait toujours où l'on va. Des villages émergent tout d'une pièce de la brume : Isinberghe, Rexpode, Gyverinchove, et y rentrent à peine sortis. Encore une bourgade : Linde. Cette fois

on stoppe : les autobus ne vont pas plus loin. La brigade descend, mais garde sa formation jusqu'au retour des fourriers qu'on a envoyés reconnaître le cantonnement à Loo. Le dégel se précipite ; la neige fond avec une rapidité déconcertante. « Pendant une heure et demie, écrit un officier, nous patinons dans la boue, sur la route de Linde à Pollinchove, attendant le signal de nous mettre en route. Chacun grignote un morceau de pain. Jean Gouin sort les douceurs qu'on lui a glissées dans son sac avant de partir. » Nos fourriers reviennent. Il y a déjà de la troupe à Loo : la ville est trop petite pour nous loger tous. On laissera donc une partie de la brigade (2 régiment) à Pollinchove, tandis que le 1 régiment poussera jusqu'à Loo, à 11 kilomètres de Dixmude. Il y arrive vers deux heures de l'après-midi. Mais presque tous les bâtimens, couvens, écoles, sont déjà réquisitionnés ; à peine s'il reste assez de lits pour l'état-major et les officiers supérieurs. Un bataillon (le 3 du 1 régiment) campera même dans l'église, sur la paille, avec la moitié de ses cadres ; les fonts baptismaux serviront d'infirmerie. « Notre couchage, à nous autres médecins, écrit le docteur L. G..., est dans la tribune, près du buffet d'orgues. Le vent, glacial, passe par les vitraux cassés. Mais la fatigue l'emporte et nous nous endormons à pleins poings. »

Toute la nuit pourtant, le canon tonne. On était fait à cette chanson. Au matin, nos hommes rendossent le sac. Ils s'attendent à partir d'une minute à l'autre pour le front. Or, il y a maldonne, paraît-il. « Sac à terre ! » V... s'est trompé, ou l'ennemi s'est ravisé, et la brigade reste provisoirement sur place.

Àparler franc, personne ne s'en plaint. Tout au plus la brigade eût-elle souhaité qu'on lui attribuât un cantonnement moins démuni. Par bonheur, les marins sont ingénieux. Le bataillon logé

dans l'église n'a ni âtres, ni fourneaux : quelques briques posées de champ devant le portail, et voilà l'affaire. Il ne bruine plus ; le pavé miroite. Verglas. Mais tout vaut mieux que la boue, et la bonne odeur qui monte des cuisines en plein vent achève de ragaillardir nos clampins. Seul, à Pollinchove, le 2 régiment demeure en alerte : si le front de l'Yser, autour de Dixmude, ne donne aucune inquiétude immédiate, les choses ne vont pas aussi bien à Nieuport où il est exact que la ligne belge a été fortement bousculée. Ordre est venu de détacher à son aide un bataillon de la brigade. Lequel ? On ne le sait encore, sauf qu'il sera prélevé sur le 2 régiment. Dans l'après-midi, après une visite de taube, on apprend que le choix de l'amiral s'est porté sur le 1 bataillon (commandant de Jonquières) ; des autobus l'emmènent le soir même à Oost-Dunkerque.

Nous retrouverons plus tard ce bataillon, qui contribuera brillamment à la prise de Saint-Georges et qui fera pour ainsi dire bande à part pendant un certain temps. Les deux autres bataillons du 2 régiment cantonnés à Pollinchove (commandans Pugliesi-Conti et Mauros) n'y feront eux-mêmes que passer et retourneront le 29 aux tranchées de Caeskerke, où ils se relaieront. Mais le 1 régiment ne rentrera en action que le 5 décembre. Ces neuf jours de répit seront employés à remettre les unités en état, à former les « nouveaux, » à rééquiper les anciens. Ce ne sera pas le cantonnement idéal, tel qu'on aurait pu l'avoir à Fort-Mardyck ou à Petite-Scynthe ; l'empilement des hommes, les difficultés de l'approvisionnement, les visites de taubes, les surprises des marmites et cette atmosphère d'espionnage qui nous enveloppe depuis le début des opérations, rendront même ce cantonnement assez dur ; le dégel, la pluie, le vent, toutes les intempéries d'une nature hargneuse, qui semble de connivence avec l'ennemi, ajou-

teront aux insuffisances des locaux et de la nourriture. Mais, enfin, ce sera la trêve, sinon le repos complet. Et à tout le moins les hommes pourront « se déverminer ; » les médecins et les « ingénieurs » de la brigade étudieront des systèmes de chauffage de tranchées pour l'hiver. On sait fort bien que, si l'ennemi a « renoncé » sur Dixmude, ce n'est que pour recommencer la poussée sur un autre point de la ligne, et il est sage de « prendre ses précautions en conséquence. »

D'ailleurs, quoique moins favorisés, les deux bataillons détachés aux tranchées de l'Yser et qui font partie, avec trois sections de mitrailleuses, d'un groupe de toutes armes sous les ordres du colonel Boischut, ne laisseront pas, eux aussi, de goûter quelque répit et, à tour de rôle, cantonneront à Lampernisse. Pour donner un peu d'air à la brigade, l'amiral les remplace à Pollinchove par le restant des sections de mitrailleuses. Lampernisse et Pollinchove ne sont que des villages, mais Loo, citadelle désaffectée, compte encore 2000 habitans. La ville est bien déchue sans doute, depuis le temps où elle faisait l'avant-garde de Furnes vers l'Yser. De son corset de bataille, elle n'a conservé que quelques lambeaux de remparts, des vestiges de fossés. Loo, comme Dixmude, est devenue un gros bourg agricole, épanoui autour de son clocher et tout embaumé d'« odeurs chaudes de pâtisserie. » Trois « couques » dorées sur champ de gueules, lui composeraient un blason assez congru. Métropole du massepain et des feuilletés à la crème, détachée de sa gentilhommerie au point d'avoir installé une auberge dans son joli hôtel de ville de 1640, rien n'y parlerait plus au souvenir sans l'énorme vaisseau de l'église abbatiale et le fameux « arbre de Jules César, » qui, hors des murs, dans un paysage immobile, monte sa faction historique sur l'horizon.

Ce paysage, qui semble avoir été conçu pour la guerre de parallèles, c'est l'éternel paysage géométrique des Flandres : un damier de pâturages, coupé par les remblais des routes, les longues colonnades des peupliers et la ligne droite des canaux. Mais les routes sont défoncées, les arbres hachés, les canaux vides et, sur leurs digues solitaires, s'est tu le hahan rythmé des haleurs. Pour peu que l'inondation progresse jusqu'à elle, Loo pourra se croire revenue au temps où le pirate Godwin cinglait vers ses berges : elle jalonnait alors, avec Oeren et Lampernisse, l'extrémité occidentale du golfe de l'Yser ; elle faisait figure de ville maritime. Aujourd'hui encore, sa position sur le canal de Furnes, au point d'intersection de quatre ou cinq grandes routes, lui assigne un rôle de premier plan dans la défense. C'est un nœud stratégique presque aussi important que Dixmude. Nous y eûmes dès l'abord le gros de nos réserves et de là partirent toutes les attaques rayonnantes lancées avec tant d'audace par le général d'Urbal vers la forêt d'Houthulst, Clerken et Roulers. Mais la ville s'est insuffisamment préparée à son nouveau rôle. Et, depuis longtemps déjà, les troupes qui s'y succèdent ont épuisé toutes les ressources locales. Ce serait la famine, le désert, comme après le passage des sauterelles, si Mercure, dieu du risque et des profits rapides, n'avait touché de sa grâce tant d'honnêtes Flamands sédentaires : d'Hondschoote, de Furnes, de Coxyde, débarquent journellement, par brouettes attelées de chiens ou poussées à bras d'hommes, des conserves, du tabac, des bougies, des allumettes, du thé, du savon, toute une pacotille hétéroclite, cartes transparentes et cartes postales comprises, jusqu'au moment où défense viendra d'employer ces dernières pour la correspondance en raison des renseignemens qu'elles peuvent fournir sur les positions assignées à nos troupes.

La vie est un peu chère sans doute dans les restaurans de Loo. Cependant voici un officier supérieur, le commandant Geynet, qui ne paie que 5 francs par jour ses repas et 1 fr. 10 sa chambre. Cela n'a rien d'excessif en vérité, même pour un prix de guerre. Et, tout doucement, « on se remplume. » Les cent trente sacs de lettres en souffrance à Dunkerque et après lesquelles on soupirait depuis si longtemps sont arrivés le 25, dans un « gros chariot » qui suivait la brigade. Le dépouillement de cette volumineuse correspondance occupera une partie de la journée et pas mal d'heures des suivantes. C'est qu'une lettre au front, comme elle est un régal pour les cœurs, est encore « une fête pour tous les sens : on la palpe, on la respire, on la déguste autant qu'on la lit. Et l'ouïe retrouve sous les mots le timbre familier de la voix qui les dicta. » Toutes ces opérations prennent évidemment un certain temps. Et, par surcroît, quand elle est sue par cœur, la lettre passe de main en main. Tant de ces hommes sont du même pays, souvent du même village ! Et les langues d'aller leur train ! Rien ne presse : on peut bavarder à l'aise, puisque les Boches ont de l'occupation ailleurs. On sait que les alpins et les coloniaux tiennent « fameusement » à Steenstraate, devant Bixschoote, où ils forment l'aile droite de l'armée anglaise, le long du canal d'Ypres à l'Yser. Sur l'Yser même, les territoriaux « se conduisent très bien. » Ce sont des régimens bretons ; nos hommes ont là des parens, des amis. On fraternisera à la première occasion. En attendant, on est content de savoir que, « troupes de terre ou troupes de mer, les mibien ann hini Goz (les fils de la Vieille) font partout leur devoir. »

Puis il court toutes sortes de rumeurs favorables : à Lyon et à Rouen, — ou peut-être à Tarascon, — nous avons des réserves « énormes, » qui vont entrer en ligne aussitôt fait leur plein de

munitions, « deux millions d'obus, » précisent les renseignés ; le forcement des Dardanelles n'est qu'une question de jours : on l'attend pour la fin de la huitaine, de la quinzaine au plus. Le 30 novembre, un de nos médecins surprend une conversation sous sa fenêtre : « Ma femme, dit un des interlocuteurs, a vu l'ambassadeur de X... qui lui a confirmé que, pour fin décembre, les Russes seraient à Vienne et que Berlin ne serait pas loin d'être investie. » Ces sornettes font le tour des carrés : dans la guerre moderne, le front vit en vase clos plus encore que l'arrière et la faculté critique n'y trouve à s'exercer que sur des on-dit.

La grande affaire, presque la seule pour le moment, est la réorganisation de la brigade. Elle va bon train. Le commandant Geynet, dont certaines compagnies n'avaient plus qu'un tiers de leur effectif, reçoit enfin, le 28, 450 hommes de Paris, « de beaux gars qui, comme leurs anciens, n'ont qu'un désir, aller au feu. » Il les prend en main aussitôt. D'une heure à quatre, tous les jours, il leur fait faire l'exercice dans la campagne ; il les entraîne à la marche et au maniement des pioches ; il tâche surtout, par ses harangues enflammées, de leur communiquer son ardeur, sa brûlante soif de sacrifice. Mais, mieux que toutes les paroles, le canon qui gronde sans discontinuer retentit dans ces âmes. Comment garder son sang-froid quand les marmites tombent à moins d'un kilomètre de la ville ? Le 28, sept hommes sont ainsi blessés dans la campagne par l'explosion d'un obus. Conditions plutôt fâcheuses pour un cantonnement de tout repos, comme devrait être celui de la brigade. Le général d'Urbal en a convenu tout le premier. Il a dit, le 26, aux officiers, qu'il les avait fait revenir parce qu'on croyait à une attaque en force, mais que, « d'ici trois ou quatre jours, il les renverrait à Dunkerque ou à Cassel pour reformer la brigade, afin d'avoir un bon outil pour l'offen-

sive prochaine. » Mais le temps passe. Les promesses ne se réalisent pas. Et peut-être, dans le fond, n'en est-on pas autrement fâché : la vie de tranchée, ses risques, ses surprises, tout son imprévu, exerce une séduction particulière sur ces hommes. Les anciens la regrettent dans cette Capoue boueuse de Loo où la vie se traîne sans incidens, et les nouveaux aspirent à la connaître.

« Faute d'éclairage, » tout le monde est couché à huit heures et levé à six et demie ; le jour, en dehors de la paperasserie et des exercices, on ne sait à quoi employer son temps. « On se rase, » dira crûment un officier. En attendant la nuit, qui tombe tôt heureusement et ramène l'heure du bridge, joué aux chandelles, on se promène comme des bourgeois, la canne à la main, sur la route d'Oeren ou de Polinchove, quand le temps le permet. Mais, presque toujours, il pleut ou il vente. Le froid ne s'établit pas. « Même temps mou. » Et l'inévitable boue des Flandres, l'argile liquéfiée qui colle à la semelle sur les routes les mieux macadamisées !

Quelques patrouilles, des reconnaissances nocturnes vers l'Yser, ne suffiront pas à remplir cette existence désœuvrée. Les élémens de distraction sont si rares que des « sceptiques notoires » assistent aux offices « pour passer le temps » et ne sont pas toujours les moins « empoignés » par l'émouvante nudité, la simplicité tout antique de ces cérémonies où semble revivre l'esprit des premières communautés chrétiennes. Messes singulières, à vrai dire, servies, au bruit de la canonnade, par des acolytes en tenue de campagne, entre des murs dépouillés, sur un autel sans ornemens, dans une église convertie en dortoir et dont les occupans continuaient à vaquer au sommeil ou à l'astiquage de leurs armes ; la nef centrale avait été simplement déblayée ; à

l'issue de l'office, l'orgue attaquait la Marseillaise, « chantée par un baryton d'Opéra » du 89 territorial, mais sur un rythme si « lent, » si « religieux, » que les hommes, troublés, n'osaient « reprendre en chœur le refrain. » De petites prises d'armes suivaient quelquefois pour de nouvelles remises de décorations, entre autres au premier maître Lebreton, un des meilleurs gradés du 2 régiment, blessé dans l'affaire du 24 octobre ; elles avaient lieu d'ordinaire à huit heures et demie. Mais la prise d'armes du 27 novembre, véritable revue des morts, fut particulièrement « impressionnante : » le commandant de la 8 armée, dans un ordre du jour dont la lecture devait être faite par l'officier de service, avait dressé la liste des pertes subies par la brigade. C'était l'après-midi, et le 1 régiment au complet était rassemblé dans l'église, « au pied des vieilles plaques tombales, » dont les « pompeuses » inscriptions rappelaient d'honorables carrières de chapelains et de marguilliers locaux. Le ban ouvert, l'adjudant-major Lefebvre commença la lecture ; les noms tombaient dans le silence, uniformément suivis de la mention : « Mort à Dixmude. » Et, à mesure que la funèbre liste se déroulait, l'oppression gagnait tous les cœurs ; l'air était agité d'un sourd frémissement, pareil à celui de ces ombres qu'Ulysse évoquait sur un cap perdu de la mer cimmérienne et qui l'enveloppaient de leur invisible tourbillon.

Presque tous les carnets d'officiers, entre cette date du 27 et le 5 décembre (date du départ de la brigade) sont vides ou contiennent pour toute mention : « Rien à noter… Rien de particulier… » À la date du 28 cependant, l'un d'eux rapporte le propos d'un étudiant allemand fait prisonnier, d'après qui le Kaiser aurait « le ferme espoir d'être à Calais pour le 10 décembre. » Le 30 novembre, un autre officier raconte que son camarade Pelle-

Desforges est monté dans le clocher et a pu constater que toute la région au Sud de Loo était inondée. Le 1 décembre, écrit le commandant Geynet, « j'ai vu une belle chose : une toute jeune femme, repasseuse à Paris, est venue embrasser son mari, un simple matelot de mon bataillon. Elle repart ce soir. Elle a mis huit jours et a dû venir de Dunkerque ici à pied. » Le 2 décembre, tous les yeux sont en l'air : deux aéroplanes, un aviatik et un avion français, se livrent un duel au-dessus de Loo. Pas de résultat. Mais voici qui est plus grave : on vient d'apprendre, le même jour, qu'à Lampernisse, l'église a été repérée et « marmitée » dans la nuit : ci « 120 tués ou blessés. » Or, comme le remarque un officier, « il n'y a pas plus loin d'Eessen [d'où tire la grosse artillerie allemande] à Loo que d'Eessen à Lampernisse. » Et, par précaution, l'amiral décide d'enlever les 750 hommes du 3 bataillon qui sont logés dans l'église.

Reste à leur trouver un autre cantonnement. La place faisant défaut à Loo même, on dirige le bataillon sur Pollincliove. Mais, à Pollinchove, les locaux sont aussi encombrés qu'à Loo : force est bien de s'éparpiller dans les fermes environnantes, dont plusieurs sont pleines de réfugiés. Leurs grands toits retombans trempent dans une mer de boue, à la façon de ces arches de Noé que les vieilles estampes nous montrent naviguant vers le mont Ararat. Et, sur ce sol spongieux, dans la moiteur chaude des fenils, la paille fermente désagréablement. Mais on a l'impression qu'on n'y « moisira » pas longtemps, et on s'en applaudit, en somme. Ce repos sans confort finissait par peser à tout le monde. La brigade a pu refaire ses unités ; les armuriers ont passé la revue des fusils ; un nouveau matériel de ravitaillement a remplacé les anciennes voitures poussives du Bon Marché, du Louvre, des Galeries Lafayette, qui menaçaient ruine à chaque cahot. Bref, il

ne manque que des souliers. Quant au reste, grâce aux envois des journaux et des sociétés d'assistance militaire, on en est largement pourvu : paires de mitaines, plastrons, passe-montagnes, caleçons, couvertures, chandails, tricots, chaussettes affluent par ballots à la brigade. Il arrive jusqu'à du Cadum pour les pieds, — 8 000 boites, don de la manufacture, — du tabac et des cigares de la Civette, même des lampes électriques de poche, offertes par l'Etat aux officiers. « Voyez comme nous sommes gâtés ! »

Mais les souliers ne sont toujours pas « signalés, » ce qui amène les protestations des officiers. Va-t-il falloir que leurs compagnies retournent au feu avec leurs savates éculées, qu'elles hivernent pieds nus dans la boue des tranchées ? Le 4 décembre, enfin, on réussit à obtenir « une bonne paire de brodequins pour chaque homme ; » mais « impossible de compléter à deux, chiffre réglementaire. » Comme « variétés de taille, » les effets laissent aussi « un peu à désirer. » Telle quelle, la brigade est « parée » et ne demande qu'à lever l'ancre. « Les officiers comme les hommes sont bien malheureux d'entendre le canon, écrit le 1 décembre le commandant Geynet, de voir incendier des fermes à un kilomètre et de ne pas marcher. » On ne sait pas encore sur quel point du front la brigade fera cap. Sur Nieuport peut-être, écrit-il le 2, pour donner la main au bataillon de Jonquières. « Si c'est vrai, quelle chance ! Il paraît, comme dit le matelot, que « ça barde là-bas. » Il vaut mieux y être carrément que d'être bêtement à la merci d'une marmite comme les gens de cette nuit. Puis cette vie de tranchées est passionnante : on souffre, il est vrai, du froid ; on ne se déshabille jamais. Mais c'est épatant… » — « Nous sommes impatiens de retourner au feu, écrit-il encore le 3. Tous les matins, on calme notre impatience en nous promettant que ce sera pour demain. Le soir, on boucle les cantines… et on reste. »

Enfin, à la date du 4 : « Depuis ce matin, la canonnade fait rage. On prépare l'offensive. Vous ne pouvez croire combien ce mot électrise les hommes. Quand, à l'exercice, je leur dis : « On va marcher, les gars ! » ils regardent avec fierté leur baïonnette, car, disent-ils, il y a plus de « jeu » à embrocher un Prussien qu'à le tuer d'une balle. »

Ce jeu-là, ils le connaîtront bientôt ; mais par quelle vie de misère, quelles souffrances, quelles privations, il faudra l'acheter ! Dans l'enfer des Flandres, si Dixmude fut le cercle de feu, Steenstraate, qui allait s'ouvrir, fut le cercle de boue.

Charles Le Goffic.

04

DES FUSILLIERS MARINS

Le 5 décembre 1914, la brigade des fusiliers marins est désignée pour participer, dans le secteur de Steenstraete, « au service de défense de la partie du front de l'Yser incombant à la 42 division d'infanterie. » Aucun danger imminent ne menace ce secteur. L'ennemi n'essaie plus de déboucher de Bixschoote. Il a perdu son mordant, et c'est nous qui le « manœuvrons » depuis le commencement de décembre entre l'Yser et la Lys. Le communiqué du 5 signale les progrès « sensibles » que nous avons réalisés au Nord de ce dernier cours d'eau : « Le gain a été de 500 mètres. Partie du hameau de Weindreft est restée entre nos mains. » Dans le secteur même de Steenstraete, « en avant de Poesele, » sur la rive gauche du canal, nous travaillons à chasser l'ennemi

de l'étroit couloir de marécages où il a pris pied le 10 novembre. L'opération, déclenchée à l'étouffée, dans la nuit du 4, et montée par deux sections de cent hommes des bataillons d'Afrique qui se sont jetés sur la Maison du Passeur, semble en bonne voie d'exécution. Dans la brigade, on croit qu'elle est le prélude d'une offensive générale du front anglo-français, « pour le succès de laquelle l'état-major n'a pas cru devoir faire appel à des troupes plus solides que les fusiliers marins. » Et peut-être, en effet, malgré l'absence d'artillerie lourde, ces troupes eussent-elles tenu toutes leurs promesses, si elles avaient pu se reconstituer au préalable, si les positions ennemies leur avaient été moins sommairement décrites, si la liaison des armes, enfin, au cours des attaques qui vont suivre, avait été mieux assurée.

Tant à Loo qu'à Dixmude, la Flandre nous avait déjà présenté d'assez coquets échantillons de ses tempêtes. Celle qui se déchaîna dans la nuit du 5 fut particulièrement violente : pluie et vent mêlés, un cyclone « à déraciner les arbres, » disent les carnets. L'heure matinale à laquelle on avait réveillé les hommes (une heure) donnait à supposer qu'on les mettrait en marche avant le jour ; mais, par suite de la dispersion des contingens ou pour toute autre cause, la plupart des unités ne s'ébranlèrent qu'à neuf heures du matin. S'il faisait clair, il ventait plus fort que jamais ; la bourrasque secouait frénétiquement sur la plaine ses ailes ruisselantes d'une eau jaune ; les peupliers craquaient et les hommes courbaient le dos sous l'averse. On ne connaissait pas la destination de la brigade ; on savait seulement qu'on marchait dans la direction du Sud et que l'itinéraire, après Pollinchove, passait par Linde, Elsendamme, Ostvleteren et Woesten, petits villages jalonnant la grande route de Fumes à Ypres. Nous envoyait-on en soutien des Anglais ? Certains le pensaient et n'en étaient pas au-

trement fâchés. Mais, à Woesten, la brigade fit demi-tour et quitta la grande route : peu après, les hommes s'égaillaient, par une résille de pistes boueuses, vers les cantonnemens qui leur avaient été affectés dans les fermes de Bosch-Hoek.

Ni le nom, ni la chose n'étaient bien ragoûtans. Les fermes regorgeaient de soldats. D'où quelque encombrement, mais tout passager, puisque ces troupes appartenaient aux deux régimens d'infanterie que nous allions relever. Il est deux heures de l'après-midi et les estomacs crient famine ; aussi les « bouteillons » (marmites) ne font-ils qu'un saut des sacs sur le feu. Les instructions du général Duchêne, qui a remplacé Grossetti a la tête de la 42 division, portent que la brigade relèvera dans la nuit, « sur le front du canal de l'Yser, depuis la Maison du Passeur exclue jusqu'à un point situé à 800 mètres environ au Nord du pont de Steenstraete, » les unités de la division qui doivent elles-mêmes en relever d'autres de la 8 armée. Ces unités sont le 151, le 162 régimens d'infanterie et le 16 bataillon de chasseurs. La note de service ajoute qu' « une passerelle a été jetée sur le canal de l'Yser, à peu près au milieu de ce front, et une petite tête de passerelle organisée en avant sur la rive droite. » Mais la brigade n'est plus une brigade que de nom : les prélèvemens qu'elle a subis l'ont réduite à un régiment, auquel on demande en somme de faire la besogne de deux régimens et d'un bataillon. Comme dit le commandant Geynet, « c'est chic, mais c'est dur. »

Trop dur peut-être. L'organisation du front exigeant un minimum de dix compagnies, sur douze qui nous restent, le service des relèves sera presque impossible ou tout au moins terriblement espacé. On dit bien que l'amiral Ronarc'h a réclamé d'urgence les bataillons Mauros et Conti, détachés à Caeskerke. Et le

fait est qu'ils arriveront les jours suivans ; mais, comme on en profitera pour étendre notre front, nous n'en serons pas beaucoup soulagés. Parant au plus pressé, l'amiral répartit ses unités en deux secteurs coupés par une ligne fictive Est-Ouest : le secteur Nord, sous les ordres du commandant de Kerros (quartier à Pypegaale) : le secteur Sud, sous les ordres du commandant Geynet (quartier au moulin de Lizerne) ; les deux secteurs sous le commandement supérieur du « colonel » Delage (quartier dans une ferme entre Pypegaale et Bosch-Hoek).

Àpeine si les hommes ont eu le temps de se sécher au cantonnement : dès la nuit tombée, sac au dos ! Et c'est l'éternel cheminement, si souvent décrit par les carnets, dans les ténèbres fouettées de pluie, sur une glèbe moite et gluante, dont le suintement a fini par effacer tous les repères. Du moins n'y a-t-il pas à craindre que l'ennemi, occupé par ailleurs avec les « Joyeux » qui lui donnent suffisamment de fil à retordre, prête attention au mouvement qui s'exécute et qui, commencé à cinq heures, n'était pas encore terminé à minuit. Des éclaireurs précédaient la colonne, armés de longues perches dont ils tâtaient le terrain, comme ces guides qui, dans les sables du Mont-Saint-Michel, pilotent les caravanes à travers le dédale des lizes. Sondages nécessaires, mais fastidieux par leur répétition : à tout bout de champ, la colonne devait s'arrêter devant une rivière ou un watergang dont on ne retrouvait plus le ponceau ; le Kemmelbeck, l'Yperlée avaient débordé dans les champs. Quelques hommes firent le plongeon ; la plupart arrivèrent à destination francs d'avaries. Les tranchées où ils pénétraient n'étaient pas beaucoup plus étanches que les prairies d'où ils sortaient. Mais ils ne songeaient pas encore à s'en plaindre. Ils en plaisantaient même : « Je vous écris d'une tranchée « modèle » établie par le génie, mande l'un d'eux, Mau-

rice Faivre. Il me pleut dans le cou, et il y a vingt centimètres de boue pour y accéder ; mais enfin c'est une tranchée modèle… Les Boches sont devant nous et nous ne pouvons sortir sans entendre le miaulement de leurs balles. Nous leur répondons d'ailleurs aimablement… »

Voilà le ton général des correspondances : on grelotte, mais on « rigole ; » on est tout à la joie d'être derechef au feu. « Nous avons notre tranchée à 100 mètres de celle des Boches, écrit dès le 6 le commandant Geynet. C'est passionnant… Cette position est dure, mais c'est un honneur de l'avoir, car nous y avons remplacé les chasseurs alpins et nous en sommes bien fiers. » Ailleurs, il précise que la brigade remplace « un régiment de Verdun qui n'a jamais reculé. — Nous l'imiterons. »

Généreuse émulation où l'on peut voir le secret de bien des héroïsmes ! L'esprit de corps a ses inconvéniens et ses dangers, mais il développe chez les hommes un amour-propre d'autant plus fort que l'unité à laquelle ils appartiennent présente des caractéristiques plus tranchées : les armes qui se feront le plus remarquer au cours de cette guerre, alpins, chasseurs, zouaves, coloniaux, etc., sont aussi celles qui, par leurs élémens, leurs traditions, leur tenue, leur vocabulaire, toute leur façon d'être, forment comme des clans à part au milieu de la grande famille militaire. Aucune de ces armes n'entend qu'on la confonde avec une autre ; les chasseurs protestent quand on veut changer la couleur bleu sombre de leur équipement. Et, jusque dans la ligne, les mitrailleurs sont en train de constituer une aristocratie. Plus personnelle, plus fermée encore, la brigade, aux raisons de même ordre tirées de son régime spécial et d'un système de recrutement qui remonte à Colbert, ajoute le prestige de son origine : elle

vient de la mer ; elle sert à terre par accident, comme ces sirènes des vieux contes capturées par des pêcheurs et qui gardaient dans leur vie terrestre un ressouvenir de leur existence marine. Il n'est pas certain qu'au début elle n'ait pas cru un peu déchoir dans son coude à coude avec les fantassins. Mais ses préventions se sont vite dissipées au contact de ces belles troupes. Et, de son particularisme primitif, elle n'a gardé que le sentiment d'une sorte de supériorité naturelle inhérente à la condition de l'homme de mer, qui, en l'établissant au-dessus des « terriens, » l'oblige à ne leur céder en aucune circonstance, fût-ce dans un domaine et avec des moyens d'action qui ne sont pas les siens.

Pour le moment d'ailleurs, au moins dans la partie que les fusiliers ont à défendre, le front somnole. À notre aile gauche seulement, l'artillerie s'est réveillée ; une fusillade nourrie claque dans l'ombre, mêlée de clameurs et de râles, et des éclats de la tornade viennent jusqu'à nous : c'est le détachement des « Joyeux » qui, la Maison du Passeur enlevée, pousse son attaque sur les tranchées voisines. Rude opération, menée avec un entrain endiablé par ces hommes qui avaient tant à racheter, dont l'uniforme noir semblait porter le deuil de leur honneur et qui le teignirent ce jour-là dans la pourpre du sang bavarois.

Au matin, quand la brume se dissipa, le pâle soleil de l'hiver éclaira près de nous des rangées de cadavres ennemis ; les Allemands ne tenaient plus que dans quelques boyaux où ils opposaient d'ailleurs une énergique résistance. La lutte devait continuer toute la journée et s'étendre rapidement jusqu'au confluent du canal et de l'Yser par l'entrée en scène de la 38 division d'infanterie, désireuse de mettre à profit ce succès local pour achever le nettoyage de la rive gauche. La brigade ne participait point à

l'opération, qui n'embrassait que la partie du front comprise entre le fort de Knocke et l'extrémité du secteur commandé par le capitaine de frégate Geynet. Avec sa fougue ordinaire, dès qu'il avait eu vent de l'extension du mouvement, Geynet, dit l'enseigne Poisson, avait « bondi jusqu'à la première ligne pour être avec ses hommes au moment de l'attaque. » Mais, bien qu'il servît « de renfort à l'endroit le plus exposé, » il n'eut pas l'occasion d'intervenir, l'attaque n'ayant pu déboucher.

Quelque fièvre est permise à des non-combattans qui assistent d'un secteur voisin au déclenchement d'une offensive. Combien cette impatience est plus forte chez des hommes arrivés en pleine nuit sur des positions inconnues et qui, sept heures durant, ont guetté une blancheur dans l'étroite bande de ténèbres formant tout leur ciel ! Il ne pleuvait plus, en outre, et les têtes au moins avaient cessé de ruisseler, si les pieds trempaient toujours dans la boue. Et, comme pour solliciter davantage la curiosité de ces grands enfans, l'air s'était peuplé d'oiseaux prestigieux : « deux ballons, un français et un prussien, et sept aéroplanes. » (Commandant Geynet.) Le front de la brigade n'avait pas encore grande étendue, mais il était fort capricieux : une partie de nos tranchées étaient disposées en crochet défensif face à la Maison du Passeur, les autres s'allongeaient perpendiculairement aux premières sur la rive gauche du canal. Mais, de quelque côté qu'on le prît, le paysage restait le même, et les naïfs fusiliers, qui avaient rêvé pour cette seconde étape de leur existence militaire un horizon moins monotone que celui dont ils fatiguaient leurs yeux depuis le début de la campagne, durent éprouver une assez vive déception en se portant aux créneaux. Le paysage de Steenstraete n'est pas sensiblement différent du paysage de Dixmude : c'est toujours, parmi ses écharpes de brouillards marins, l'im-

mense et basse plaine flamande décrite dans les communiqués, le même damier interminable de prairies, de betteravières et d'emblavures, quadrillé de petites haies et de « blancs d'eau » qui gênent les vues de l'artillerie, la même tangue grasse et grisâtre tassée entre les mêmes routes droites et surplombantes, les mêmes clochers élancés ou trapus au bout des mêmes colonnades de peupliers crispant leurs arceaux au vent du large. Nulle part on ne sent mieux le caractère ambigu de cette Flandre sensuelle et mystique, plate et illimitée, disputée entre la terre et la mer, comme entre la matière et l'esprit. À peine si, au Sud de Steenstraete, vers Hetsas, la sombre épaisseur d'un fourré rompait la monotonie du paysage : c'était le fameux bois triangulaire, tant de fois pris et perdu, où les obus avaient ouvert des trouées par lesquelles, dans les temps clairs, on apercevait, comme des minarets, les tours effilées du beffroi d'Ypres.

L'ennemi concentrant tout l'effort de son artillerie sur la partie du front menacée et se contentant de nous envoyer de temps à autre quelques volées de 77, nos « Jean Gouin, » déjà si peu défians de leur nature, en profitaient pour se livrer à toutes sortes de manèges imprudens. Malgré ses avertissemens, le lieutenant de vaisseau de Malherbe eut ainsi deux hommes tués coup sur coup dans sa tranchée : il leur avait suffi de lever la tête. « Les Allemands tirent probablement avec fusil sur chevalet, » dit de Malherbe, observation confirmée par le commandant Geynet : « Les hommes sont surtout dégringolés par des officiers qui, abrités dans des fermes, tirent sur chevalet ayant des points de repère. » Au total et en grande partie du fait de ces imprudences, la journée du 6 décembre nous coûta 5 tués et 14 blessés, dont l'enseigne de Cornulier-Lucinière, qu'un éclat d'obus vint frapper au poumon gauche, près de la Maison du Passeur, comme il diri-

geait les travaux d'amélioration de sa tranchée. Sur ce côté seulement du secteur, l'action de l'artillerie ennemie était assez forte, en raison de l'attaque prononcée par les Joyeux. À cinq heures du soir, on apprenait que les derniers boyaux qui flanquaient la Maison du Passeur avaient cessé leurs convulsions. Mais les pertes des Joyeux étaient lourdes, puisque la moitié du détachement restait sur le carreau avec son chef, le lieutenant P..., atteint à l'œil par l'explosion du magasin de son fusil.

Ce n'était là d'ailleurs qu'un succès tout partiel, comme ceux que nous avions remportés, les jours précédens, au Nord de la Lys et à Weindreft. Mais l'ennemi semblait avoir accusé le coup. D'un bout à l'autre du front de Belgique, son activité se ralentissait et, comme notre imagination prend facilement le galop, nous le voyions déjà tout démoralisé et prêt à faire ses paquets. Les clichés photographiques de nos aviateurs ne laissaient pas soupçonner la formidable organisation des tranchées de deuxième ligne qu'il occupait devant Bixschoote, à 500 mètres du canal. Nous ne nous étions heurtés encore qu'aux tranchées de sa première ligne, dont quelques-unes, neutralisées par l'inondation, n'avaient même plus d'occupans : leur tracé correspondait généralement à celui des tranchées françaises, mais nous avions sur elles, depuis la prise de la Maison du Passeur, l'avantage d'un front rectifié.

Encore fallait-il, avant d'aborder les tranchées ennemies, que nous pussions nous maintenir dans nos propres tranchées. À peu près inhabitables déjà, les pluies des derniers jours en avaient fait d'affreux cloaques : c'est « l'égout chez soi, » dit un officier. En certains endroits, qui formaient poche, l'eau montait jusqu'à la ceinture. Ni puisard, ni canaux d'écoulement : les boyaux d'ac-

cès, creusés trop près et trop perpendiculairement, s'enfonçaient tout de suite entre deux talus de glaise humide, qui semblaient se resserrer à mesure qu'ils s'élevaient et produisaient sur les hommes habitués au plein air du large cette curieuse sensation d'étouffement connue sous le nom de « mal des tranchées : » la tête leur tournait et ils titubaient comme pris d'ébriété.

Par les soins de l'amiral, les deux compagnies au cantonnement furent occupées à tresser des fascines pour l'amélioration des boyaux d'accès et des tranchées ; mais la glaise dévorait à mesure ces planchers mobiles et il fallait continuellement les renouveler. Tout le temps que dura notre séjour à Steenstraete, les compagnies au cantonnement n'eurent pas de besogne plus urgente, avec la réfection des passerelles et des routes et l'amélioration du réseau téléphonique, qui laissait fort à désirer jusque-là. En cas d'alerte cependant, et malgré toute la bonne volonté des hommes de liaison, comment amener à temps les réserves à travers cette zone savonneuse et justement qualifiée d'atroce par les communiqués ? Telle était la difficulté des communications que le ravitaillement en vivres des dix compagnies sur le front, commencé à six heures du soir, à Pypegaale, le 5 décembre, ne prit fin que le 6 à quatre heures du matin. « Notre service de vivres est tout à fait lamentable, écrivait le 8 l'enseigne Boissat-Mazerat. Nous touchons à peine un jour sur deux ; le reste du temps, Jean Gouin se serre la ceinture et ronchonne. » Les blessés eux-mêmes ne pouvaient être évacués, tant à cause de l'intensité du feu ennemi que du mauvais état des boyaux. L'enseigne de Cornulier dut rester ainsi douze heures dans sa tranchée, « complètement inondée, » avant qu'on pût le conduire à l'ambulance : il n'y arriva que vers cinq heures du matin, « ses vêtemens et son pansement formant avec la boue une masse si compacte qu'il fal-

lut tout couper, » dit le médecin qui le soigna. Une congestion pulmonaire trop explicable emportait trois jours après ce discret et parfait officier, si étranger par certains côtés à notre temps qu'on le dirait emprunté à la légion Thébaine ou à quelque milice sacrée du cycle arthurien : marié, de vieille souche bretonne et militaire, il garde avec ses hommes sa politesse de grand seigneur ; il est peut-être le seul officier qui ne les tutoie pas, non par hauteur, mais, au contraire, par déférence. Son verbe châtié, sa voix douce, sa piété exemplaire, le chapelet qu'il égrène au cantonnement, son bon sourire dans l'action, lui composent une physionomie à part dans cette brigade qui contient tous les spécimens de marins connus, du vieux frégaton à fauberts, paternel et brusque, à l'aspirant glabre et flegmatique de style anglais, et du patricien raffiné, héritier des traditions du grand corps, à l'officier bleu sorti du rang, strict, austère et républicain.

Si la Maison du Passeur était à nous, l'ennemi cependant gardait pied sur la rive gauche du canal. Malgré tout, sa situation restait précaire. Mais nous n'étions pas nous-mêmes en meilleur point de l'autre côté de l'eau, où les lignes françaises, sur une longueur de 500 mètres environ, débordaient à peine la berge et les maisons de Steenstraete. Il fallait de toute nécessité élargir notre assiette, et nous nous y préparions par des reconnaissances et des patrouilles nocturnes, tantôt conduites par des gradés, tantôt par des officiers, comme l'enseigne Bonnet, qui était, depuis Dixmude, un familier de ce genre d'opérations. Le 7 décembre, l'enseigne Viaud poussait à son tour une reconnaissance jusqu'à la première tranchée allemande, n'y remarquait pas de fils de fer et la jugeait assez faiblement garnie. C'était d'ailleurs l'impression générale rapportée par les différentes patrouilles.

Cependant l'unité de direction, essentielle dans toute organisation offensive, n'était pas encore assurée dans le secteur que nous occupions et dont une partie demeurait à la charge de l'infanterie. Les choses changèrent aussitôt que nous eûmes reçu nos renforts : le 3 bataillon du 2 régiment (commandant Mauros), qui arriva de Dixmude à Bosch-Hoek le 7 décembre à sept heures du soir, suivi d'assez près par le bataillon Conti (2 du 2 régiment), qui avait passé la nuit à Lampernisse et qui arriva le lendemain à une heure. En conséquence, le général Duchesne estima que nous pouvions étendre notre front jusqu'aux maisons Nord-Ouest de Steenstraete, ces maisons exclues ; la 1 compagnie, placée en deuxième ligne, et une section de mitrailleuses furent désignées pour opérer au brun de nuit la relève des unités.

Ces dispositions étaient à peine prises que l'amiral (8 décembre) reçut avis du grand état-major d'une nouvelle répartition des troupes de la 8 armée : les élémens d'activé qui opéraient sur le canal (38 et 42 divisions d'infanterie) allaient être ramenés au Sud d'Ypres et remplacés par un groupement composé de la brigade navale, des 87 et 89 divisions territoriales et de la 7 division de cavalerie. Mais rien n'était changé aux instructions qui portaient de tenir, comme précédemment, la ligne du canal entre le pont de Knocke, jusqu'où s'étendait l'armée belge, et la passerelle, jetée à 400 mètres environ au Sud du pont de Steenstraete, où devait venir se souder la gauche du 20 corps.

Dans ce groupement, placé sous les ordres du général Hély d'Oissel, la brigade occupait la droite : il lui fallait donc étendre encore son front et le pousser jusqu'à la passerelle Sud. Mais, au Nord, le front de défense qui lui incombait cessait de jouxter la Maison du Passeur et n'allait plus que jusqu'à la passerelle Nord

de Steenstraete, cette passerelle incluse. La tête de pont de Steenstraete sur la rive droite, par où débouche la route de Dixmude à Ypres, se trouvait ainsi dans la part de la brigade et à peu près au milieu de son front. À l'Ouest du canal, la situation demeurait « inchangée : » elle n'était pas des plus brillantes, cette région étant placée très obliquement par rapport au front de défense, ce qui constituait un gros inconvénient.

La nouvelle répartition des unités devait avoir lieu les 9 et 10 décembre. Bien qu'encore incomplète, la brigade disposait maintenant de cinq bataillons, groupés deux et demi sur le front, deux et demi au cantonnement ; l'amiral avait toujours son quartier général aux issues de Woesten. Mais le délabrement des tranchées, les pluies perpétuelles, le froid, commençaient à produire leurs effets sur les hommes, dont beaucoup étaient épuisés par leurs luttes antérieures. Les pieds gelés affluaient aux ambulances : ils étaient « typiques, énormes. » Le docteur Taburet, le 9 décembre, compte jusqu'à quarante malades dans une compagnie de 150 hommes. « Malades, dit-il, n'est pas le mot, mais endoloris. » Encore s'étonne-t-il qu'après trois jours d'immersion dans une eau glacée, « quelquefois jusqu'au ventre, » il n'y ait pas parmi eux plus d'affections de poitrine. L'état des boyaux est tel, le terrain si glissant, que les brancardiers ne peuvent accéder jusqu'aux tranchées. « Nous nous y transformerons certainement en grenouilles, écrit le quatrième jour l'enseigne Boissat-Mazerat, car nous y vivons dans l'eau à mi-mollet. Ayant fait quelques reconnaissances, je suis uniformément recouvert d'une couche de 2 centimètres de boue. Il pleut, les malades sont nombreux, la sélection se fait : je crois que nos compagnies fondront d'un bon tiers… » — « L'action est peu intense, écrit-il encore le 11, et nous n'avons chaque jour qu'un petit nombre de tués et de blessés.

Malheureusement, il y a déjà beaucoup de malades. Les compagnies fondent, dissoutes par la bronchite et la dysenterie… » Les officiers ne sont pas plus épargnés que les hommes : le colonel Delage, le commandant Geynet, les capitaines Pinguet et de Malherbe, l'enseigne Poisson, même des médecins, le docteur Le Marc'hadour, le docteur Le Floch, sont atteints de gastro-entérite ; le capitaine Benoit a une mauvaise toux ; l'officier des équipages Bonhomet doit être évacué pour faiblesse générale.

L'amiral voyait ainsi se réaliser ses craintes, et les événemens montraient de plus en plus comme un repos de trois semaines ou d'un mois, loin du front, eût été nécessaire pour reconstituer la brigade. L'imminence du danger ne le permettait pas. Tout avait dû être improvisé par Foch dans cette longue « course à la mer » où il lui fallait gagner de vitesse les troupes allemandes qui opéraient le même mouvement d'extension et remontaient depuis un mois vers le Nord pour s'ouvrir une route sur Calais par Arras, Ypres, Dixmude ou Nieuport. Nulle part, grâce aux habiles dispositions du commandement, ces tentatives de percée ne réussissaient, ou elles n'aboutissaient qu'à des gains dérisoires ; mais Foch n'avait pas trop de toutes nos poitrines pour les repousser.

La prise de possession du nouveau front des fusiliers s'était effectuée sans incident. La 42 division d'infanterie, en gagnant ses nouvelles positions, avait laissé provisoirement sur place ses élémens de première ligne et les quatre batteries défilées à Pypegaale et autour de Zuydschoote ; le 3 bataillon du 2 régiment (commandant Mauros) releva ces élémens dans la nuit du lendemain, et le chef d'escadron Leguineau, commandant l'artillerie de la 89 division territoriale, releva les batteries le jour suivant. De son côté, l'amiral installa son état-major à Nouvelle-Campagne et

son quartier général à Ostvleteren, avec les ambulances de la brigade. Tout cela s'exécuta le mieux du monde et à la barbe même de l'ennemi qui se montrait de plus en plus accommodant. À peine s'il troublait par quelques volées de shrapnells l'installation du réseau téléphonique ou les travaux de réfection que faisait entreprendre l'amiral sur la route de Zuydschoote à Steenstraete, qui n'était plus qu'un chapelet de lacs fangeux. Or cette route était empruntée toutes les nuits par les corvées et les relèves. D'où les accidens les plus fâcheux. « Je n'ai pas de chance, écrit le 12 décembre le commandant Geynet, je suis encore tombé à l'eau. » Sur la demande de l'amiral, une section du génie avait été mise à sa disposition pour coopérer avec les marins à ces différentes améliorations. En même temps, l'amiral faisait remettre de l'ordre dans les unités. Le 1 et le 2 bataillon du 1 régiment (commandans Mauros et Geynet), aux tranchées depuis le 5, n'avaient pu être relevés que le 10 au soir et sous une fusillade assez vive : ils étaient littéralement épuisés. Des hommes pleuraient de misère. Du moins, au cantonnement, quelques douceurs les attendaient : tout un assortiment de lainages, tricots, mitaines, cache-nez, chaussettes, dons de l'Ouvroir Déroulède, de l'Écho de Paris, de l'Intransigeant, qui n'arrivèrent jamais plus à propos. En outre, les cantonnemens étaient munis de braseros. Nouveauté appréciable. « Il ne nous manque plus que des lits et des gentilles soubrettes, » écrivait en plaisantant le commandant Geynet.

Pour soulager un peu ses hommes, l'amiral avait demandé que la relève du bataillon de Kerros fût exceptionnellement faite par un bataillon de la 178 brigade territoriale : il n'était pas nécessaire d'avoir là des troupes d'assaut, en raison du calme de la ligne. Le « colonel » Paillet avait remplacé, dans la journée du 11,

le colonel Delage au poste de commandement de la défense, qui fut rapproché du canal. Sitôt les batteries installées, plus une batterie à cheval de 75 de la 7 division de cavalerie, nouvellement mise à la disposition de l'amiral, celui-ci fit procéder à des tirs de réglage par toute l'artillerie, tirs qui se poursuivirent pendant les journées du 12 et du 13 décembre. Précaution utile, nos armées devant prendre le lendemain l'offensive sur tout le front, sauf le 20 corps et le groupement Hély d'Oissel, qui se contenteraient « d'aider l'offensive par une défensive active, » destinée à retenir devant eux les forces de l'ennemi. En conséquence, l'amiral prescrivit pour la journée du 14 : 1 aux unités de première ligne d'exercer une surveillance très sévère et d'envoyer des patrouilles jusqu'aux tranchées allemandes ; 2 aux 2 et 3 compagnies du 1 régiment de se porter avant le jour à la réserve du secteur où se trouvaient déjà les 1 et 4 compagnies du 1 régiment ; 3 aux deux bataillons restant au cantonnement de se tenir prêts à toute éventualité ; 4 à l'artillerie de canonner fréquemment les tranchées ennemies, les routes et les points particuliers en arrière de ces tranchées.

Ces divers ordres furent exécutés à la lettre, mais on n'en put vérifier les effets ce jour-là (14 décembre), car l'ouverture du feu, à sept heures du matin, ne fut suivie d'aucune attaque. L'offensive des autres groupes de la 8 armée, déclenchée à la même heure, ne semblait pas faire grand progrès et, de notre côté, l'ouverture du feu n'avait eu pour résultat que de réveiller l'activité du feu ennemi. Nous n'en fûmes pas trop incommodés, semble-t-il. L'amiral, à la fin de la journée, fit relever les unités du front : les bataillons Bertrand et de Kerros prirent la place des bataillons Mauros et Geynet ; le colonel Delage remplaça au commandement de la défense le colonel Paillet. Mais les instructions de

l'amiral en ce qui concernait la surveillance du front ennemi ne changèrent pas et se firent même plus pressantes : nous devions multiplier les patrouilles et les reconnaissances nocturnes. L'élément de tranchée que nous occupions de l'autre côté du canal nous rendait la chose relativement facile ; nous étions là aux premières loges pour observer l'ennemi : « On est noctambule tout comme des fêtards, écrivait le 9 décembre le commandant Geynet. On dort le jour et on veille la nuit. » Le commandant ne tarit pas sur le courage déployé par les hommes qui tiennent cette pointe avancée de notre ligne, « les gars de la tête du pont, » comme il les appelle. La tranchée est « à moins de 100 mètres » des Allemands ; « la nuit, l'enseigne, avec une patrouille, circule en rampant au milieu d'eux. » Il revient ainsi « avec des renseignemens sûrs, vus. C'est superbe. » Mais c'est aussi assez coûteux. « Chaque jour il y a de la casse à ces tranchées. Avant-hier trois tués, un blessé. » Rien n'y fait, et les hommes « demandent tous à y aller. C'est une récompense. Cela remplace le quart de vin de l'escadre… » Il insiste encore dans une lettre postérieure du 16 : les tranchées de la rive gauche ne sont certainement pas des palais ; on y patauge, « mais moins que dans la petite tranchée à cent mètres de l'ennemi. Là mes gars font douze heures avec de l'eau jusqu'aux mollets. On ne peut les relever que de nuit ou de grand matin. C'est dur, car les blessés sont forcés de rester debout, mais c'est une récompense que d'être désigné pour la petite tranchée : il faut veiller ; ils sont seize et j'ai eu jusqu'à deux blessés et trois tués par nuit à cet endroit. Mais c'est la batterie des hommes sans peur de Toulon ! »

C'est de cette petite tranchée des hommes sans peur que partent généralement les reconnaissances nocturnes. Les Allemands, dit-on, ronflent à poings fermés dans la tranchée voisine,

ce qui incite le commandant Geynet, grand imaginatif, à leur jouer un tour de sa façon. Il en a parlé à l'amiral qui s'est mis à rire : « sans risquer un homme, » il compte, avec son système, « flanquer beaucoup de Boches en bas. » Mais il garde son secret pour lui. « Je vous le révélerai plus tard, » dit-il aux siens. Il est à craindre qu'ils ne le connaissent jamais.

Le 15 décembre, entre autres, une de ces reconnaissances, exécutée au petit jour, donna fort à penser. Le commandant de Kerros, sur ordre de l'amiral, l'avait montée avec trois volontaires : le quartier-maître Le Goff, les fusiliers Le Moalic et Le Neveu. La mission était délicate. La veille au soir, une reconnaissance, qui avait poussé jusqu'aux tranchées allemandes les plus rapprochées, n'y avait entendu aucun bruit. L'ennemi les avait-il évacuées ? Ou nous tendait-il un piège ? L'amiral avait quelque raison de se le demander.

Deux jours auparavant en effet, dans le secteur voisin, « 450 territoriaux » étaient ainsi « descendus dans une tranchée qui paraissait abandonnée ; » 32 seulement étaient revenus, et les bruits les plus étranges couraient sur tout le front ; les uns disaient que des mitrailleuses, dissimulées au bout de la tranchée, s'étaient soudain démasquées ; d'autres parlaient d'une invention diabolique des Boches, une « pâte asphyxiante, » à l'absorption de laquelle auraient succombé les assaillans. Cette pâte, ajoutait-on, « ne produisait que des blessures superficielles, mais très douloureuses, fermeture des yeux pendant deux heures, puis conjonctivite, » et il est à remarquer que ce sont précisément les effets produits par les gaz asphyxians dont l'ennemi devait se servir pour la première fois, officiellement, sous forme de larges émissions, à Langemark, le 23 avril suivant, et dont il semble

bien qu'il faisait déjà l'essai restreint, dès le 13 décembre, dans les tranchées de ce même secteur. L'hypothèse de mitrailleuses, parachevant l'œuvre de la « pâte, » n'avait rien d'inconciliable avec l'emploi de celle-ci. De toute manière, des précautions s'imposaient, d'autant plus urgentes que l'attaque générale était proche.

Un reste de nuit traînait sur les champs et favorisait la mission des trois hommes. Ils partent à la file indienne : ramper leur répugne et tout au plus acceptent-ils de se baisser un peu, tant ils sont persuadés que les tranchées allemandes de première ligne n'ont pas de garnison. « Sans trop se faufiler, raconte leur chef, le lieutenant de vaisseau Feillet, ils font un tour vers quelques maisons ruinées, ne voient rien de suspect et arrivent sur les tranchées à examiner sans qu'on les ait inquiétés. » Leur confiance redouble en « voyant la toile tendue » sur la première tranchée ; ils pensent qu'elle « recouvre des cadavres, » et Le Moalic se penche, quand la toile s'écarte brusquement : « Wer da ? » La tranchée est « pleine de Boches, » qui dormaient et qui ne sont pas encore bien revenus de leur surprise. Le Moalic décharge son fusil dans le tas et décampe, avec ses deux camarades. Mais le jour s'était levé, la distance à parcourir était assez grande et les Boches avaient ouvert le feu : Le Moalic tombe, puis Le Neveu. Plus agile, Le Golf avait pu sauter à temps dans notre tranchée. Le Neveu, une heure plus tard, l'y rejoignait : blessé seulement à l'épaule, il s'était couché dans les betteraves et, en rampant, avait fini par atteindre ses lignes. Mais Le Moalic restait entre les deux tranchées et plus près de l'allemande que de la nôtre. De son poste, le commandant de Kerros l'observait à la jumelle : l'homme ne remuait plus. Il était mort sans doute, achevé par un fusant de 77 qui venait d'éclater tout près de lui. Dans l'après-

midi cependant, nos guetteurs, par les créneaux de la tranchée, crurent remarquer que le corps avait bougé. Lentement, imperceptiblement, il se déplaçait dans notre direction. Le Moalic vivait-il encore, ou ce déplacement n'était-il que l'effet des soubresauts de l'agonie ? La nuit était venue, mais une nuit pire que le jour, avec les blancheurs crues dont l'inondaient les artificiers boches ; on avait fini par perdre tout espoir : une voix faible, un souffle, appela tout à coup près de la tranchée. C'était Le Moalic. Il était une heure et demie du matin. Il avait mis tout ce temps à traverser sur le ventre, dans les intervalles des fusées, ces 140 mètres de terrain plat. Il grelottait. « Ranimé par du rhum, dit son capitaine, il nous expliqua qu'il avait fait le mort tout le jour et qu'il s'était traîné la nuit sur les mains, et ainsi il était parvenu à cinquante mètres de nos tranchées et avait appelé la 5 compagnie. À grand'peine on le fit passer sur la passerelle et porter à l'ambulance où l'on constata que sa blessure était large, mais sans gravité. »

Le capitaine se trompait : le sang perdu par Le Moalic, sa longue station à plat ventre dans les betteraves, l'indigence d'une infirmerie « où le vent pénétrait par tous les trous » et dont le « feu ne chauffait pas, » déterminèrent une pneumonie qui l'emporta quelques jours plus tard. Mais il avait eu le temps de faire son rapport au « colonel » Delage, prévenu par le docteur Taburet, et c'est ce qu'il souhaitait par-dessus tout. La fièvre précipitait son verbe. Infatigable, il décrivait la tranchée allemande, ses fils d'acier, ses croisillons, ses chevaux de frise…

— Très bien, mon brave, dit le « colonel » Delage. Tu es allé, tu as su voir, tes renseignemens sont précieux. Je le remercie.

— Commandant, dit Le Moalic, ce que j'ai fait, c'était pour rendre service à mes camarades et à mon pays.

— Ah ! donne-moi ta main que je la serre, c'est trop beau.

— Eh ! s'écria le docteur Taburet, ce n'est pas assez, commandant, embrassez-le…

Au dehors, la nuit continuait à s'illuminer de blancheurs soudaines : presque à toute minute, une fusée filait de la ligne allemande avec un sifflement doux et, parvenue au sommet de sa courbe, ouvrait son cône de neige et l'épanchait sur nos tranchées. L'ennemi était seul encore à posséder de ces pièces d'artifice qui le mettaient à l'abri des surprises nocturnes. C'est vers cette époque aussi qu'il commença d'employer les grenades à main et les minenwerfer. Mais nous avions de bonnes raisons pour ne pas sortir de l'expectative : l'insuffisance du ravitaillement avait sensiblement fait diminuer dans l'après-midi la violence de notre feu ; dans le Sud même, le bruit du canon perdait de son intensité. En revanche, au Nord, pendant toute la journée du 16, on entendit, vers Nieuport, une forte canonnade. De ce côté, l'offensive semblait aller bon train.

Dans notre secteur, elle n'était que provisoirement suspendue. L'amiral avait mis à profit les quelques heures de répit qui lui étaient accordées pour étudier une position de repli entre le Kemmelbeke et l'Yperlée : les 2 et 3 compagnies du 1 régiment en réserve du secteur commencèrent à creuser des tranchées sur le tracé choisi. Mais, dans la soirée, il fallut suspendre le travail : l'ordre venait d'arriver d'attaquer en avant de Steenstraete à la pointe du jour. Cette attaque, destinée à épauler nos troupes qui opéraient dans la région du littoral, devait se combiner avec une

attaque générale du groupement Hély d'Oissel et du 20 corps, le premier en direction du carrefour Ouest de Bixschoote, le second vers le bois triangulaire et Korteker-Kabaret.

Pour monter cette attaque, le général Hély d'Oissel désignait la brigade de marins, à laquelle il envoyait en renfort la 1 compagnie cycliste et une batterie d'artillerie à cheval, qui devait prendre position à l'Est de Cockhuit ; le général Balfourier, commandant le 20 corps, désignait de son côté 1500 hommes de la 11 division d'infanterie. Le principal de l'effort revenait, comme on le voit, à la brigade.

L'amiral prit en conséquence ses dispositions : toute l'artillerie du secteur entrerait en action dès 6 heures du matin. À 6 h. 40, après la préparation d'artillerie, le 1 bataillon du 1 régiment (C Geynet) sortirait de ses tranchées, appuyé par la compagnie cycliste et deux sections de mitrailleuses qui occuperaient pendant la nuit leurs emplacemens de départ : deux compagnies de marins déboucheraient par la passerelle Nord ; une compagnie de marins et la compagnie cycliste par le pont de Steenstraete ; une compagnie de marins par la passerelle Sud. Les troupes de la défense du front soutiendraient l'attaque par leur feu. Le 3 bataillon du 2 régiment prendrait position en soutien éventuel à l'abri des vues, derrière le Kemmelbeke. Quelle que fût la tournure des événemens, la ligne de l'Yser devait rester inviolable. L'amiral, tant que durerait l'attaque, se tiendrait en permanence au poste de commandement de la défense.

Un des officiers qui prirent part à l'attaque et qui s'y distingua, l'enseigne de vaisseau Boissat-Mazerat, jeune homme d'une bravoure froide et sans illusions, écrivait le 14 à ses parens : « Nous allons prendre l'offensive dans notre petit coin. L'artillerie pré-

pare. C'est un joli concert. Les marmites allemandes nous passent sur la tête en bruissant, comme tout un vol de canards, mais il y en a peu. En somme, nous avancerons peut-être de 4 ou 500 mètres. C'est tout à fait exciting. »

Le même officier se montrera plus équitable dans une lettre postérieure du 18, en disant : « Notre offensive avait pour but de faire diversion pendant qu'une autre offensive se produisait plus au Sud : elle s'est fort bien passée et nous avons pris quelques tranchées et mitrailleuses, en plus de la diversion qu'on nous demandait. »

C'est de ce point de vue qu'il faut juger l'attaque du 17 pour en apprécier le mérite et les résultats. Boissat ne se trompe que sur le caractère de l'offensive prise par nos troupes, qui n'était point une offensive partielle. En même temps qu'au Sud, nous attaquions dans la région de Nieuport, d'où le grondement du canon parvenait jusqu'à nous, et il importait autant d'empêcher l'ennemi d'opérer des prélèvemens de troupes pour les envoyer sur Lombaertzide et Saint-Georges que pour les diriger sur Ypres et Arras. Toute la nuit on se prépara. Vers une heure du matin, ordre arrivait par plantons aux postes de commandement du secteur de Steenstraete de pratiquer pour 5 h. 30 des passages de 3 à 4 mètres dans les fils de fer des têtes de passerelles. À 3 heures, le capitaine de frégate Geynet, chargé de monter l'attaque, sous la direction du « colonel » Paillet, commandant de la défense, convoquait à son cantonnement les chefs des unités combattantes : guidés par des planions, ils s'y rendirent à travers champs, en se garant comme ils pouvaient des trous d'eau. Le commandant leur lut ses instructions, les leur commenta, ajoutant quelques renseignemens sur la façon dont les Allemands dis-

posent leurs tranchées, généralement en forme de triangle isocèle. La pointe du triangle, tournée vers nos lignes, ne contient que quelques hommes qui s'éclipsent aussitôt l'attaque déclenchée et se réfugient dans le côté principal du triangle. L'attaque pénètre dans la pointe évacuée. À ce moment, des mitrailleuses, placées aux extrémités du côté principal, se dévoilent et prennent d'écharpe les assaillans. Conclusion : il ne faut pas attaquer en pointe, mais porter l'attaque sur les extrémités du côté principal. — « Oui, remarque in petto un des officiers présens à l'explication, quand on les connaît et qu'on a pu les repérer d'avance ! »

Les capitaines se séparent pour alerter leurs compagnies. Rassemblées à 4 heures sous la direction du commandant Geynet, elles traversent silencieusement Zuydschoote, lugubre dans la nuit avec ses maisons béantes, laissent à droite cette épave et franchissent le canal : la 1 et la 4 sur la passerelle Nord ; la 2 et la 3 sur le pont, d'où elles gagnent par les boyaux d'accès les tranchées de première ligne. C'est de là qu'elles partiront tout à l'heure pour l'attaque. Les hommes sont pleins d'ardeur, mais les chefs assez soucieux : une patrouille rentrée dans la nuit s'est « heurtée à des forces allemandes supérieures en nombre ; » en outre, le terrain ne leur est pas familier à tous. Certains même, comme le capitaine de Malherbe, n'ont encore jamais mis les pieds dans ce secteur. Ils se renseignent près des officiers du 3 bataillon qui doivent rester dans leurs tranchées, avec le commandant de Kerros, « prêts à toute éventualité. » Le capitaine de Malherbe s'adresse, pour sa part, à son « vieux camarade Ravel. » Il est à peu près 5 heures et demie du matin. Le plus simple est d'aller voir. « Ravel et moi, écrit-il, sortons de la tranchée et traversons nos fils de fer par les passages aménagés dans la nuit. Nous passons ensuite un petit ruisseau à peu près paral-

lèle à la tranchée et nous avançons plus loin. Bien que la nuit soit encore complète, je puis me faire une vague idée du terrain, plat, formant un peu cuvette. Ravel et moi sommes du même avis : l'attaque est impossible de jour, sans que les fils de fer allemands aient été au préalable fortement bouleversés. Je le dis au commandant en revenant : il me répond qu'il y a ordre formel d'attaque, puis il s'en va vers la compagnie Benoit. Je ne devais plus le revoir. »

Le pis est que l'heure de l'attaque approchait et qu'aucune des dispositions prévues par le commandement ne semblait en voie d'exécution. La préparation d'artillerie s'était bien déclenchée à l'heure convenue, mais bien que 90 pièces, dit-on, y eussent pris part, ce n'avait été qu'un tir de 75, à shrapnells, et qui cessait au bout de dix minutes. Ni les mitrailleuses, ni les chasseurs cyclistes n'étaient au rendez-vous. 6 h. 30, toujours rien. Au dernier moment, on se décide à remplacer la compagnie cycliste par une compagnie de marins du bataillon Mauros, — la 10, capitaine Deleuze. Mais est-il sage, dans ces conditions défectueuses, de commencer l'attaque ? Le commandant Geynet ne connaît que sa consigne. C'est un esprit exalté et magnifique : depuis des mois il attend, il presse de tous ses vœux l'occasion de s'élancer avec ses braves sur les défenses ennemies, de goûter à leur tête l'ivresse de la charge et du corps à corps. Plutôt que d'en référer à ses chefs ou de différer l'attaque, il se conforme strictement à la lettre des instructions qu'il a reçues la veille ; il fait donner lui-même, par des plantons, aux chefs des compagnies, l'ordre de se déployer et de se porter en avant par les trois points convenus : la passerelle Nord (1 et 4 compagnies du 1 régiment, lieutenant de vaisseau Bonnelli et Dordet, adjudant-major, remplaçant le lieutenant de vaisseau Pitous, momentanément empêché) ; le pont

de Steenstraete (2 et 3 compagnies du 1 régiment, lieutenans de vaisseau Benoît et de Malherbe) ; la passerelle Sud (10 compagnie du 2 régiment, lieutenant de vaisseau Deleuze).

L'attaque doit commencer à 6 h. 40 par la droite, en liaison avec celle que monte la 11 division d'infanterie. Nous sommes dans les plus longues nuits de l'année ; l'obscurité n'est pas encore toute dissipée, mais, comme il ne pleut pas, le terrain « s'envisage aisément » dans la grisaille du petit jour : c'est « une longue prairie, pas trop détrempée, étendue entre nous et la première tranchée allemande. » Et, au coup de sifflet du capitaine Benoît, la 2 compagnie, préalablement massée à la lisière extérieure, « décolle » avec ensemble. La tranchée allemande s'enflamme presque aussitôt ; nos hommes accélèrent l'allure, soutenus et comme portés par la voix de leur capitaine, qui vient de rouler à terre et qui leur crie dans un flot de sang : « Ça ne fait rien, mes garçons. En avant toujours ! » L'enseigne Lartigue, qui a pris le commandement, arrive sur l'obstacle à pleine charge et l'enlève. Sans s'occuper des prisonniers (une cinquantaine), qu'un cycliste de l'état-major suffira pour conduire à l'arrière, il pousse jusqu'à une maison en ruines où il fait abriter un moment ses hommes. Lui-même profite de ce léger répit pour examiner la situation : à droite, la 11 division semble avoir « progressé comme nous, » mais, à gauche, on ne voit pas clairement « ce qui se passe. » Un officier d'infanterie survient à propos pour donner à Lartigue les précisions qu'il souhaite.

« Certain alors qu'il existe bien un « trou » à sa gauche, dit un témoin, il avance en obliquant de ce côté et, vers sept heures un quart, après avoir franchi un boyau que le fusilier Vitoux s'est offert pour visiter et qui était vide, il arrive, avec une vingtaine de

marins et quelques soldats qui se sont ralliés à lui, sur une petite route située à mi-distance entre le canal et Bixschoote. Des coups de fusil partent d'une tranchée à une centaine de mètres à l'Est. Le lieutenant se défile dans un fossé avec ses hommes, puis il observe : à sa gauche, toujours silence complet ; aucun des nôtres n'est en vue. Mais, plus en arrière, dans un pré entouré de peupliers, des formes grises vont et viennent. Nul doute, ce sont des Allemands. Le lieutenant fait aussitôt converser sa section, de façon à prendre la position à revers, et il prévient qu'à son signal on soit prêt « à abattre chacun son Boche, » puis à se lancer à la baïonnette. Les Allemands sont dans un redan relié à l'arrière par un boyau, — celui justement que nous avons visité un quart d'heure plus tôt et que nous tenons. Ils ne semblent pas se rendre compte qu'ils sont cernés. Mais, au moment où le lieutenant donne son signal, des cris de charge partent de l'autre côté de l'ouvrage… »

C'est le quartier-maître Dréan, de la compagnie Deleuze, qui, avec les fusiliers Cautin, Baudry et Denier, vient de se jeter dans le redan, d'y capturer deux mitrailleuses et une dizaine de prisonniers. Ceux-ci étaient d'ailleurs des Alsaciens-Lorrains qui ne demandaient qu'à se rendre. Deleuze, parti après la compagnie Benoit, avait franchi la tranchée emportée par cette compagnie et laissée à la garde d'une section sous les ordres de l'officier des équipages Souben ; ramassant la section, il avait poussé en avant et était arrivé sur la seconde tranchée en même temps que Lartigue, qui la contournait par la droite, et Souben, qui l'abordait de face. Dans le fond du redan, quelques hommes tenaient encore autour d'un oberleutnant, colosse roux à lunettes d'or, qu'on disait être un instituteur prussien, et qui luttait désespérément ; un de nos gradés, le maître Donval, l'abattit d'une balle dans la

tête. Le reste se rendit. Grâce à l'heureux hasard qui avait fait concorder les mouvemens de la 2 et de la 10 compagnie, le redan, ses mitrailleuses et une section d'une trentaine d'hommes « étaient entre nos mains, presque sans perte de notre côté. » Les marins, « dans un enthousiasme indescriptible, » dansaient, agitaient leurs bonnets, « et, pendant quelques minutes, dit le témoin précédemment cité, il fut difficile de les empêcher de se tenir debout sur le parapet. »

Ce beau succès, s'ajoutant à ceux que la 11 division venait de remporter vers Bixschoote, avançait assez nos affaires de ce côté. Malheureusement, sur un autre point du centre et à gauche du pont, la progression rencontrait plus de résistance. Le capitaine de Malherbe, après avoir fait passer le fil de fer et le ruisseau à ses trois sections, les avait déployées en tirailleurs, la première section (enseigne Viaud) à sa gauche. Elles furent prises tout de suite sous le feu des mitrailleuses ennemies. On entendait les cris sourds des hommes à mesure qu'ils tombaient. La section du capitaine de Malherbe, plus ou moins disloquée, parvint cependant jusqu'aux fils de fer de la tranchée allemande : ils étaient intacts. Enervés par cette résistance, nos hommes essayent de les arracher rageusement avec le crochet de leurs baïonnettes. Peine perdue : il faut se coucher dans les betteraves et attendre. Malherbe, resté debout, est atteint par la rafale en se retournant pour observer le mouvement de la compagnie Benoit : deux balles lui ont broyé la jambe ; une troisième balle lui érafle fortement la hanche gauche. Il n'a que le temps d'envoyer un homme de liaison prévenir l'enseigne Viaud qu'il lui passe le commandement. Avec la même tranquillité, du même pas régulier qu'il eût pris à l'exercice, l'homme (Victor Brault) part pour s'acquitter de sa mission et revient en rendre compte au capitaine : il n'a pas été

touché, bien que plusieurs balles aient traversé sa capote. Tandis que le quartier-maître Le Boulanger, blessé lui-même, étaye jusqu'au canal la marche chancelante de son chef, le reste de la compagnie, avec l'enseigne Viaud, continue à ramper vers les fils de fer et trouve là un petit fossé où elle est à peu près défilée. Elle y demeurera toute la journée, à demi enlizée, sans pouvoir avancer ni reculer. Viaud lui-même a la clavicule cassée ; il rentrera cependant à la nuit dans nos lignes, avec les débris de sa compagnie, que le maître Paugam a ralliés et dont il a pris le commandement, quand tous les officiers furent hors de combat.

La 4 et la 1 compagnie n'étaient pas sensiblement plus heureuses à la gauche du pont de Steenstraete où elles attaquaient en liaison sous la direction de l'adjudant-major Dordet. Cependant, la 1 compagnie (capitaine Bonnelli) avait débuté assez bien en enlevant deux élémens de tranchée « à 200 mètres des tranchées principales. » Le feu violent qui sortait de celles-ci l'obligea de s'arrêter et de se défiler dans les fossés voisins. Bonnelli était blessé ; son enseigne Boissat-Mazerat, placé en flanc-garde, recevait au milieu du dos, pendant qu'il parlait à ses hommes, une balle dum-dum qui mettait « en miettes » tout son « trésor de guerre, » mais ne lui causait qu' « un vague séton du bras. » L'officier des équipages, Séveno, et le premier maître de la compagnie tombaient à ses côtés. « Nous voilà livrés à nous-mêmes sans gradés, écrit Maurice Faivre. Tous nos officiers sont blessés, légèrement cependant. Le second maître, ayant été blessé également, s'est traîné sur l'arrière après avoir été pansé par moi… Je suis dans un champ, derrière une haie, à 40 mètres des « autres » et à 200 mètres du canal. Nous sommes sept malheureux poilus à avoir les pieds inondés… Le reste de la compagnie est en tirailleurs sur notre gauche ; nous allons demander la jonction

avec elle… Le capitaine Pitous prend le commandement [de la 4 compagnie]. » Mais il ne le prenait que pour le quitter presque aussitôt, une balle l'ayant atteint à l'œil comme il se découvrait « pour observer la position ennemie. » Ce n'était pas tout, et l'adjudant-major Dordet, qui commandait ce secteur de l'attaque, n'avait pas plutôt reçu le renfort de mitrailleuses (capitaine Cayrol) dont il avait besoin pour tenter un nouveau bond, qu'il était arrêté à son tour par des salves nourries partant de « maisons incendiées situées en face de la passerelle. » Il demande au commandant Bertrand de faire bombarder ces maisons. L'ordre est transmis : le tir de réglage est « bon en direction, » mais trop long de 200 mètres. Trois biplans français se détachent pour survoler la position. Et, cette fois, les obus tombent en plein dans nos lignes. Enfin, sur les indications du capitaine de Monts, qui se tient en observation dans la tranchée de la tête de passerelle, le commandant Bertrand réussit à faire rectifier le tir ; mais il y a encore une « sacrée batterie » qui s'obstine à tirer 200 mètres trop court et 150 mètres trop à droite. « Les quelques types que j'avais avec moi sont affolés, écrit Maurice Faivre, et se sont débinés, sauf un. Nous nous creusons tous les deux un abri. Les Boches viennent d'arriver en rampant. Pour donner l'illusion du nombre, nous courons à toute vitesse derrière la haie en tirant rapidement, et chacun de nous tient deux fusils ; les Boches s'arrêtent et rebroussent chemin. Renfort arrive : une escouade. » Et l'action reprend. Dordet, avec ses deux compagnies, « occupe une petite tranchée qu'il va prolonger sur la droite : il se trouvera ainsi en bonne position pour attaquer la grande tranchée boche que notre artillerie bombarde en partie seulement, » au lieu de faucher aux angles et au centre. Il est une heure de l'après-midi, et la

progression partout ailleurs est arrêtée. Dordet reçoit l'ordre de suspendre son mouvement et de se replier.

Une plus longue insistance n'eût servi qu'à faire décimer ses compagnies. À notre centre même, vers huit heures, Lartigue avait dû se défiler en contre-bas de la route, position assez médiocre où il attendait les instructions du commandant Geynet. Les instructions n'arrivaient pas, et c'est qu'avec son exaltation habituelle, presque dès le début de l'attaque le commandant Geynet s'était jeté dans la mêlée. Cet admirable marin, vraiment assoiffé de sacrifice, bouillait depuis le commencement de l'action : il venait d'apprendre que les fils de fer des tranchées ennemies étaient à peine entamés ; il demanda des cisailles au capitaine Havel et il partit. Moins impatient, peut-être eût-il attendu que les progrès de l'attaque de droite fussent plus affermis. Mais, après avoir rejoint la section de l'enseigne Pion et s'être entretenu un moment avec cet officier, il poussa en avant et fut presque aussitôt pris de front et d'écharpe par des feux d'infanterie. Une de ses escouades tenait la droite de la route, l'autre la gauche. Il était un peu plus de sept heures. La fusillade, si terrible qu'elle fût, n'avait pas arrêté l'élan du commandant, qui continuait sa marche hallucinée vers la tranchée ennemie. Voyant une de ses escouades en péril, il voulut la dégager. On l'entendit crier : « Mes enfans, allons les venger ! » Que se passa-t-il ensuite ? Un de ses hommes de liaison, le fusilier Le Huérou, qu'il avait envoyé porter un ordre au capitaine de Malherbe, en se retournant, le vit à 30 ou 40 mètres qui s'affaissait. Il voulut s'approcher « pour lui faire un pansement, » mais la fusillade redoublait. Le commandant d'ailleurs, plus soucieux de la vie de ses hommes que de la sienne, lui faisait signe de continuer son chemin. Bien que frappé à la tête, il se releva au bout d'une minute, le visage en

sang, fit quatre ou cinq pas, puis tomba définitivement, atteint, croit-on, d'une nouvelle blessure au côté. Son élan l'avait emporté très loin de ses hommes, jusqu'à la tranchée ennemie. Il y touchait : la palme de gloire qu'il voulait saisir n'ombragera-t-elle qu'un tombeau ? Un mystère couvre sa fin. Son corps ne fut pas retrouvé. Blessé grièvement, fait prisonnier peut-être et soigné dans quelque ambulance de cette inaccessible Belgique qui étouffe depuis deux ans sous le bâillon, rien n'a transpiré de son tragique secret. Vainement sa sœur a-t-elle voulu rompre cette consigne de silence. Le commandant Geynet, quelques années plus tôt, avait dirigé les opérations de sauvetage d'un navire allemand, l'Amazone, et reçu à cette occasion du Kaiser l'ordre de la Couronne royale de 3 classe. Il était alors, à Brest, lieutenant de vaisseau. Au nom des femmes, des mères, des épouses allemandes dont il avait contribué à préserver les foyers, la sœur du commandant, par l'intermédiaire de l'ambassade d'Espagne, supplia l'Empereur de lui donner au moins une certitude sur la fin de son frère. Le placet lui revint avec un timbrage en rouge du bureau central des renseignemens et cette simple annotation au crayon : « La recherche n'a pas été annoncée (sic) jusqu'à aujourd'hui. Signé : J.-A. Grafotunverine-Rittmeisler… »

Ainsi notre offensive n'avait que partiellement réussi : le demi-échec de notre centre, l'échec total de notre gauche tendaient même à compromettre, si l'on n'avisait rapidement, les résultats acquis par les compagnies Benoît et Deleuze. En ces conjonctures, le colonel Paillet sut prendre à temps les décisions nécessaires : faisant appel à ses réserves et remplaçant la 3 compagnie du 1 régiment, décimée, par la 12 du 2 régiment (capitaine Reymond), il lui ordonna de se déployer avec prudence et d'établir une liaison immédiate avec la 2 compagnie du 1 régiment et

la 10 du 2 régiment « pour leur permettre de maintenir leur avance et de consolider leur situation. » Progresser davantage n'était plus possible. Toute l'artillerie ennemie donnait en rafale : le pont, les passerelles étaient balayés par les obus, ce qui n'empêchait pas l'héroïque aumônier du 1 régiment, l'abbé Pouchard, de s'y risquer en plein jour pour visiter les blessés. Devant nous, à 400 ou 500 mètres, un feu plongeant de mousqueterie partait de la grande tranchée allemande qui était le réduit de la résistance. Large et profonde, couverte par un triple réseau de fils de fer et de chevaux de frise, elle ne paraissait pas pouvoir être enlevée avant d'avoir été battue par une puissante artillerie dont nous ne pouvions obtenir le concours dans la journée même.

Ces considérations décidèrent l'amiral, qui ordonna d'arrêter l'attaque et de se contenter d'organiser définitivement le front conquis. À cet effet, pour faire un parapet aux tranchées bouleversées, il demandait télégraphiquement à l'état-major l'envoi de 6 000 sacs à terre. Impossible de creuser le sol, l'eau émergeant a 50 centimètres de profondeur. Et il fallait en outre relier notre nouveau front aux troupes du 20 corps. Ce nouveau front devait être occupé par la compagnie cycliste, arrivée trop tard pour participer à l'attaque et qui s'était défilée sur la rive droite du canal, la compagnie Merouze (11 du 2 régiment) et la compagnie Le Bigot (6 du 2 régiment). Les bataillons Bertrand (3 du 1 régiment) et de Kerros (2 du 1 régiment) recevaient ordre de conserver leurs positions sur les rives du canal et la tête de pont de Steenstraete ; le bataillon Conti (2 du 2 régiment), moins la 6 compagnie, restait en service de secteur sur le plateau à l'Ouest du Kemmelbeke ; les bataillons Geynet et Mauros rentraient dans leurs cantonnemens de Bosch-Hoek.

Ces divers mouvemens s'exécutèrent sans incident pendant la nuit : les Allemands ne contre-attaquèrent pas et, d'ailleurs, nous étions sur nos gardes. En somme, l'offensive du 17 décembre avait obtenu quelques-uns des résultats souhaités : elle avait fait la diversion demandée et, en plus de cette diversion, elle avait réalisé un gain partiel à la droite de notre front par la prise d'un redan, de deux tranchées et de quelque 400 mètres de terrain.

Mais elle coûtait cher à la brigade. « Il y a eu de la casse, beaucoup de casse, surtout parmi les officiers, écrivait le lendemain l'enseigne Boissat-Mazerat : sur 12 que nous étions au bataillon, 5 ont été tués, 2 blessés grièvement, 2 plus légèrement, 3 sont indemnes, et je me compte parmi eux, n'ayant eu qu'un vague séton du bras, avec trou d'entrée et trou de sortie parfaitement propres. » Ces officiers étaient le commandant Geynet, le lieutenant de vaisseau Benoît, l'enseigne Pion qui, atteint une première fois à la joue, s'était bandé lui-même avec son mouchoir et avait continué l'attaque, les officiers des équipages Souben et Séveno, tués ou disparus ; les lieutenans de vaisseau Bonnelli et de Malherbe, l'enseigne Bioche, blessés grièvement ; le lieutenant de vaisseau Pitous, l'enseigne Viaud, blessés plus légèrement. Les pertes en hommes n'étaient pas moins fortes et si, comme on le pensait, l'offensive avait un lendemain, la contribution de la brigade devrait être proportionnée à la réduction de ses effectifs.

Le quartier général avait en effet décidé la continuation de l'offensive : le mordant de nos marins lui semblait un gage de succès. Mais cet état d'exaltation, qui les arrachait à eux-mêmes et à leurs misères, pouvait-il longtemps se soutenir ? Dans une seule ambulance, le docteur Taburet note qu'il a, tous les jours, une centaine de malades, « sans préjudice des blessés. » La pers-

pective de « crever dans la boue » démoralisait les hommes, qui se seraient abandonnés, sans le magnifique exemple d'endurance qu'ils trouvaient chez leurs officiers, et le réconfort qu'ils y puisaient. L'expérience venait de montrer cependant qu'affaiblis par la dysenterie, les bronchites, ils renaissaient subitement dès qu'une attaque se déclenchait. L'approche seule de cette attaque les transformait ; dans la tranchée, ils tracassaient avec impatience la détente de leurs fusils et imploraient la permission de « canarder » les ombres ennemies qui commençaient à se découper sur le gris du ciel.

— Je les retenais, dit un gradé, car il fallait surprendre.

Au cours même de l'attaque, leur pétulance ordinaire, une vanité bien excusable chez des hommes qui avaient prouvé tant de fois leur supériorité sur l'ennemi, les emportaient à toutes sortes du démonstrations imprudentes. Encore fallait-il, avant de les rejeter dans l'action, boucher les brèches ouvertes dans leurs rangs ; or, toutes les compagnies étaient à peu près disloquées, sauf celles des bataillons Conti, Bertrand et de Kerros. C'étaient les seules troupes intactes qui nous restaient, et tout ce que put faire l'amiral fut de mettre le premier de ces bataillons à la disposition du 20 corps, chargé de poursuivre l'offensive. Mais, bien que l'artillerie du secteur eût bombardé toute la journée les tranchées ennemies et que l'artillerie allemande répondît assez faiblement, il arriva que notre droite ne put marquer aucune avance, et le bataillon Conti resta sur ses positions. Les hommes n'eurent à supporter qu'une légère contre-attaque de l'ennemi, qui voulut profiter de la relève pour essayer de leur reprendre les tranchées perdues. L'amiral avait obtenu pour cette relève un appoint de 200 cavaliers à pied : une mousqueterie bien dirigée et

quelques tirs de barrage obligèrent l'ennemi à rentrer dans ses trous.

Il riposta le 19, pendant toute la matinée, jusqu'à deux heures de l'après-midi, par un marmitage en règle du plateau à l'Ouest du Kemmelbeke, où nous avions nos réserves, et de la ferme Mouton, où se trouvait le poste de commandement de la défense. La précision de ce bombardement ajouta aux présomptions que l'on avait de la mort du commandant Geynet, qui portait sur lui le plan du secteur et qui l'aurait détruit immanquablement, s'il n'avait été que blessé ; mais elle pouvait être aussi le fait de l'espionnage local qui ne s'était jamais montré plus actif, repérant tous nos mouvemens, coupant nos fils téléphoniques et se glissant en blouse de colporteur, voire en cotteron de pastoure, jusque sous l'auvent des âtres hospitaliers où se séchaient les Jean Gouin. Il fallut modifier l'aménagement du secteur. L'amiral dut songer aussi à refondre le premier régiment, si éprouvé, et envisager dès ce moment la suppression d'un de ses bataillons : le manque de gradés ci d'officiers se faisait de plus en plus sentir et déjà l'on pouvait prévoir le moment où la Marine, très capable encore de nous alimenter en hommes, ne pourrait plus compléter les cadres, trop longs à former et dont elle avait besoin pour ses bateaux.

La nuit du 20 décembre ne fut troublée que par le chuintement des fusées éclairantes dont l'ennemi commençait à régulariser l'emploi ; les deux journées suivantes furent surtout employées par lui en reconnaissances d'avions qui jetèrent des obus sur Woesten et Oostvleteren ; mais le bombardement consécutif à ces reconnaissances nous causa peu de pertes, bien qu'il fût sensible que l'artillerie allemande eût reçu des renforts. On avait

dû laisser sur le canal une partie des unités qui devaient être relevées, les chasseurs cyclistes envoyés pour cette relève n'étant pas en nombre et la reprise de l'offensive semblant imminente.

Elle avait été annoncée d'abord pour le 21 au matin. La veille, qui était un dimanche, les hommes en réserve avaient eu l'autorisation d'assister à la messe, dans une ferme du voisinage. Le soir, ils repartaient pour les nouvelles tranchées de la rive droite, organisées vaille que vaille dans la boue d'un champ de betteraves. Le génie n'avait pu fournir les sacs à terre demandés : pas de parapet ; aucun écoulement pour l'eau, le fond des tranchées affleurant la nappe inférieure. Les hommes étaient obligés de rester accroupis dans la vase. Patiemment ils vidaient l'eau avec des gamelles ou des marmites en guise d'écopes, mais elle reparaissait à mesure qu'on la vidait. Travail de Danaïdes ! « On se serait cru en mer, dans une chaloupe faisant eau de toutes parts, » écrit un officier. Les postes de commandement, établis sur la rive gauche du canal, dans de petits blockhaus souterrains, n'étaient pas beaucoup plus confortables : un obus avait aux trois quarts démoli, la veille, celui du commandant Conti, manquant de tuer le commandant et blessant son cycliste. Mais le commandant Bertrand, qui remplaçait le commandant Conti aux tranchées du secteur Sud, emmenait avec lui des sapeurs et du matériel. L'attaque fut remise, du reste, au grand dépit des malheureux qui l'attendaient comme une délivrance. Le baromètre, descendu la veille à 3 degrés au-dessous de zéro, avait remonté légèrement, mais il pleuvait, et c'était cette pluie de neige fondue, plus froide encore que la vraie neige. Les couvertures étaient trempées ; les officiers s'étaient fait des sièges avec des seaux renversés. Défense de fumer par surcroît : les figures blêmissaient ; des guetteurs s'affaissaient aux créneaux. Le commandant s'inquiétait et se demandait

comment, après trente-six heures d'un pareil régime, ses compagnies pourraient partir à l'assaut. On les fit serrer dans la nuit du 21, à quatre heures du matin, pour céder la place à des troupes fraîches appartenant au bataillon de Kerros.

Ce n'était que prudence. Par ordre du général d'Urbal, commandant la 8 armée, le groupement Hély d'Oissel devait reprendre l'offensive le matin du 22, à six heures quarante-cinq, après dix minutes de préparation d'artillerie, sur les objectifs primitivement indiqués pour l'attaque du 17. Celui de la brigade était toujours la grande tranchée allemande située dans l'axe du pont, à 500 mètres environ de Steenstraete. Le 2 bataillon du 1 régiment et les deux sections de mitrailleuses à qui revenait l'honneur de l'enlever occuperaient dans la nuit, avant six heures, face à l'objectif d'attaque, les tranchées du nouveau front, qui leur serviraient de parallèles de départ ; le bataillon Conti se porterait en réserve pour la même heure sur le plateau Ouest du Kemmelbeke ; le bataillon Bertrand formerait le soutien dans les tranchées du canal ; une fraction de la 11 division territoriale agirait sur le front du 20 corps en liaison avec la brigade ; le « colonel » Delage prendrait la direction de l'attaque.

La nuit avait été calme, sauf les inévitables fusées éclairantes, qui n'avaient pas empêché les bataillons désignés de se rendre sûr leurs emplacemens. Il tombait de la neige fondue ; un « terrain boueux, glacial. » Les officiers, l'œil sur leurs montres, attendaient la fin de la préparation d'artillerie. Elle s'était déclenchée à l'heure convenue : de six heures trente à six heures quarante, toutes les pièces du secteur se concentrèrent sur la grande tranchée allemande et les maisons qui l'avoisinaient ; les gros canons continuèrent encore le feu pendant cinq minutes. Mais l'obscuri-

té empêchait de vérifier les effets du tir, et c'est une tendance assez fréquente chez les techniciens de croire qu'une préparation d'artillerie ayant été exécutée dans telle condition, en tel laps de temps, il s'ensuit nécessairement, mathématiquement, tel effet donné. Nombreux ont été, au cours de cette guerre, et aussi cruels que nombreux, les démentis infligés à cette théorie par l'expérience : nous ne connaissions pas encore toutes les ruses de l'ennemi ; nous ne savions pas quels perfectionnemens il avait su apporter à l'organisation de ses tranchées et comment, par des boyaux de branchement communiquant avec de solides abris provisoires d'où il surgissait, sitôt la préparation d'artillerie terminée, il pouvait procéder à l'évacuation immédiate des points bombardés. Mais, en l'espèce, pour quelques parapets détruits, pour quelques élémens de tranchée bousculés, il semble que l'artillerie n'ait même pas endommagé les chevaux de frise et les barricades de treillis qui hérissaient les abords de la Grande-Redoute sur 20 mètres de largeur et dont les fils de fer barbelés défiaient tous les ciseaux. La plupart des blockhaus étaient intacts, les mitrailleuses à leur poste sous les coupoles blindées des flanquemens. C'est contre cette formidable organisation que se lançaient nos hommes. Mais il est vrai que, trompé par les renseignemens des reconnaissances aériennes, l'état-major était persuadé que la tranchée allemande de Steenstraete formait une redoute isolée, alors qu'elle se prolongeait sans interruption vers Bixschoote, avec des coudes, des pointes, des redans qui allaient permettre à l'ennemi de nous prendre à la fois de face, d'écharpe et de flanc.

Il est possible d'ailleurs que cette organisation formidable fût une œuvre toute récente et que le reliement des tranchées eût été exécuté dans la nuit même. On se doutait bien de quelque chose

dans nos rangs : pour ne pas déconforter leurs troupes, les officiers gardaient le sourire, le commandant de Kerros haussait d'un ton sa belle voix métallique, mais la plupart se sentaient perdus. Des souvenirs classiques s'éveillaient en eux à cette minute suprême de leur destinée. L'un d'eux, tourné vers l'Ouest, dans la direction de la patrie, prononçait en partant : Ave, Gallia, morituri te salutant. Son ordonnance lui demandant s'il fallait apprêter la cantine : « Ne t'en occupe pas, répondait comme Léonidas le lieutenant de vaisseau Feillet. Ce soir nous souperons chez Pluton. » Et le capitaine Barthal, plus sombre, à un de ses camarades qui lui souhaitait bonne chance, répondait évasivement : « On verra ! »

Mais les hommes, avides de s'élancer, visitaient fiévreusement les magasins de leurs lebels. Le tir de l'artillerie, très violent et bien réglé, semblait-il, les avait mis en belle humeur ; ils croyaient qu'après cette préparation méthodique, la prise de la Grande-Redoute ne serait qu'un jeu ; ils pensaient tomber sur les premières lignes ennemies avant que les Allemands les eussent regarnies. Leur illusion fut courte : le bataillon de Kerros, soulevé comme une vague hors de la tranchée, dès que notre artillerie avait allongé son tir, était accueilli par une décharge générale. Prise sous cette fusillade, la 8 compagnie (capitaine Ravel), qui attaquait de front, appuyée à droite par la section de mitrailleuses de l'officier des équipages Noblanc, sa gauche (enseigne Bastard) sur la route de Dixmude, s'arrêta au bout de deux bonds et se défila dans un fossé aménagé la veille par son chef, où elle attendit que les progrès de la 5 et de la 7 compagnie lui permissent de faire un nouveau bond. Aussi bien, lui avait-il été recommandé de ne pas s'engager à fond, car on savait la Grande-Redoute inabordable de ce côté, et de ne faire qu'une simple dé-

monstration pour détourner l'attention de l'ennemi des compagnies Barthal et Feillet chargées de couper l'ouvrage en s'emparant du boyau qui le reliait à Bixshoote. Une quatrième compagnie restait en réserve d'attaque au bord du canal avec l'enseigne » Goudot ; mais son chef provisoire, l'enseigne Lartigue, qui remplaçait le capitaine Pinguet, exempt de service, et qui possédait une connaissance approfondie du terrain, avait été joint à l'aile marchante de la compagnie Feillet avec mission de la guider et de retourner aussitôt près du commandant de Kerros pour lui rendre compte de la situation.

Tout de suite elle fut grave : à peine les compagnies déployées, « des centaines de fusées éclairantes convergent des tranchées allemandes, en même temps qu'une fusillade nourrie s'allume, » et le pis est que cette fusillade ne part pas seulement des tranchées de Steenstraete et de Bixschoote, mais de tout le boyau qui les relie et qui a été fortement organisé par l'ennemi. Lartigue, avec la section de droite de la compagnie Feillet, se lance « le long de la petite route pour occuper une maison isolée qui prendrait l'attaque de flanc à courte distance, si elle recelait une mitrailleuse. » Les balles, à cet endroit, sont tellement denses qu'on a l'impression physique de refouler un courant. La section parvient cependant jusqu'à la maison, qui est vide, mais battue d'un tel feu qu'il faut l'évacuer aussitôt et revenir vers le gros de la compagnie. La fausse attaque de Ravel avait eu du moins pour résultat de soulager un peu nos ailes qui étaient arrivées en quelques endroits jusqu'aux fils de fer ; la compagnie Feillet avait même fait quatre prisonniers dans un poste d'écoute, — « des Mecklembourgeois très proprement vêtus et non couverts de boue, » preuve que l'ennemi s'était tout nouvellement renforcé, — et, un moment, de nos lignes, on put croire que l'attaque avait

réussi : sur le parapet de la tranchée allemande, des silhouettes de marins venaient de surgir qui semblaient faire signe aux nôtres. Par quel coup d'audace ces hommes étaient-ils entrés là ? On se le demandait. Et déjà les marins qui rampaient dans la direction de la Grande-Redoute commençaient à se lever et à crier : « Victoire ! » À ce moment, suivant certains témoignages, du groupe énigmatique partit une voix : — N'approchez pas, les gars, nous sommes prisonniers !

C'était un piège des Boches, qui avaient gardé ces hommes dans la tranchée depuis l'attaque du 17.

S'il fallait accepter cette version, l'histoire regretterait de ne pas connaître le nom du héros qui prévint ainsi ses camarades et qui paya sans doute de sa vie cet acte à la d'Assas. Mais il semble bien que les choses se soient passées moins dramatiquement et que la 5 et la 7 compagnie, qui avaient fait presque sans pertes un bond de 200 mètres, soient tombées tout à coup sous des feux violens de front et de flanc : la Grande-Redoute, qu'elles espéraient tourner, était continue. Avec la folie du désespoir, nos hommes se jetèrent quand même à l'assaut : presque partout ils se heurtaient à un inextricable réseau barbelé. Dans la cendre du petit jour, à coups de crosse, ils essayaient de s'ouvrir un chemin au travers de ces fils résistans, « gros comme le doigt, » et que notre artillerie avait à peine endommagés, sauf sur la droite, « où des fils avaient été coupés et par où quelques-uns d'entre eux pénétrèrent dans la tranchée. » Mais, « pris en enfilade par une mitrailleuse qui se démasqua, ils furent tués ou faits prisonniers, » et ce sont ces prisonniers que l'ennemi, pour nous tromper, aurait fait monter sur le parapet. Le commandant de Kerros lui-même, qui se trouvait avec l'adjudant-major Lefebvre dans la

maison la plus avancée de la tête de pont, d'où il dirigeait l'attaque, donna dans le piège et venait d'envoyer l'ordre à la compagnie Ravel de se déployer, quand il reconnut son erreur : des casques à pointe étaient apparus derrière les bérets. Il fit crier à Ravel par son adjudant-major : « Ne bougez pas. Ce sont des prisonniers. » Ravel s'en était aperçu déjà. La prétendue victoire tournait au désastre : la plupart des assaillans, qui n'avaient pu pénétrer dans la tranchée, s'étaient empêtrés dans le réseau des fils de fer ; Barthal, l'enseigne Sol, blessés, avaient disparu. L'officier des équipages, Le Bolès, ramena en arrière comme il put les débris de la 7 compagnie. De celle du lieutenant de vaisseau Feillet, il ne restait plus que 35 hommes et lui-même, quand une balle, à huit heures du matin, le frappa à la tête au moment où il rentrait dans la tranchée. Outre les chefs des deux compagnies, l'enseigne Sol, l'officier des équipages Raoul, les sous-officiers Julia et Ruet, tués ou portés comme disparus, les lieutenans de vaisseau Lartigue, blessé pour la troisième fois, et Ravel, atteint de quatre balles, étaient hors de combat et devaient quitter la brigade. Nos ambulances regorgeaient : en moins de deux heures, nous avions perdu « presque entièrement deux compagnies. » Seule, la compagnie Ravel s'en tirait avec quatre tués et douze blessés.

Dès huit heures du matin, l'attaque était enrayée, l'échec complet. Mais ce ne fut qu'à la nuit que la compagnie Ravel, terrée tout le jour dans son fossé, put regagner nos lignes. La 9 compagnie, à son poste de soutien, était elle-même copieusement arrosée d'obus et de balles. Ses pertes restaient faibles cependant : 2 tués et 4 blessés. Mais les hommes exténués, grelottant de froid, n'en pouvaient plus. Il pleuvait. Stoïques, pour se réchauffer, le lieutenant de vaisseau Béra et l'enseigne Poisson avaient engagé

un débat philosophique ; mais la chaleur de la discussion, de leur aveu, constituait un calorique insuffisant : Zenon n'avait pas prévu les tranchées de Steenstraete.

Dès qu'il le put, l'amiral fit rentrer tous ses hommes. Les bataillons de Kerros et Bertrand regagnèrent leurs cantonnemens. Une tristesse pesait au souvenir de tant de camarades dont le sacrifice, sans doute glorieux, n'avait servi qu'à révéler la formidable organisation des tranchées allemandes. Résumant l'impression générale sur ces tranchées, le docteur Taburet écrivait : « Ce sont de véritables places fortes, contre les pare-balles d'acier desquelles l'artillerie ne peut rien ou à peu près. » Et le pessimisme héroïque de l'enseigne Boissat-Mazerat se confirmait : « J'ai l'impression que la guerre, telle qu'on la fait présentement, peut durer indéfiniment. Le premier qui s'ennuiera, abandonnera. » Quant à la brigade, ce dernier coup semble l'avoir achevée : « Elle va périr d'inanition. Son effectif est déjà réduit de moitié et, ces temps-ci, nous perdons de 2 à 300 hommes tous les trois jours. Les malheureux sont d'ailleurs exténués. Dans un mois, la brigade aura vécu, après avoir dévoré le total au moins de son effectif en hommes et deux fois ou plus en officiers. Mais elle aura rendu des services énormes que nul ne peut lui contester. Et, si Dieu nous prête vie, c'est encore sur quelque bateau que nous continuerons la guerre. »

L'enseigne Boissat n'était que trop bon prophète, mais il anticipait un peu sur les dates, et la brigade, avant sa dislocation, devait connaître encore d'autres fastes, — et d'autres misères.

Pour le moment néanmoins, on sentait qu'il était impossible de lui demander un nouvel effort immédiat : ses élémens de résistance étaient à bout. Les ambulances ne désemplissaient plus :

la vie des tranchées est affreuse partout ; ici, elle était particulièrement lugubre. Sur le carnet d'un officier de la brigade, on lit : « Il n'est pas un officier, pas un homme de la brigade qui ait autant souffert que pendant ce mois de décembre. Dixmude fut un enfer, et tous cependant aimeraient mieux recommencer un nouveau Dixmude qu'un nouveau Steenstraete. » Seuls peut-être de toutes les unités sur le front, les fusiliers marins, depuis le commencement de la campagne, n'avaient pas cessé d'être en action ou en cantonnement d'alerte. Et leur service était plus chargé que celui des autres troupes. Les officiers s'en plaignaient, moins pour eux que pour leurs hommes. « Alors que la ligne fait deux jours des tranchées et deux jours de repos, écrivait, le 8 décembre, l'enseigne Boissat-Mazerat, notre programme est six jours de tranchées, un jour de repos. » L'amiral ne pouvait rester indifférent à ces plaintes : comptable de ses hommes, il demanda pour eux, non un régime de faveur, mais simplement l'application du droit commun ; il fit valoir que, dans l'état d'épuisement où se trouvait la brigade, il n'était pas équitable de lui imposer un service plus pénible qu'aux unités voisines.

Le général Hély d'Oissel s'honora en accueillant cette réclamation qui devait entraîner la réduction du front confié à la brigade et un renforcement de celle-ci par l'adjonction permanente de 350 cavaliers à pied. Le nouveau front des fusiliers ne partait plus que du pont de Steenstraete pour aboutir à la gauche du 20 corps. À la faveur de cette décision, l'amiral put organiser son service d'une façon à peu près satisfaisante, — savoir : dans un régiment, un bataillon au front pendant deux jours ; un bataillon en réserve de secteur pendant deux jours, les bataillons se relevant tous les deux jours ; — l'autre régiment au cantonnement

pendant quatre jours, les régimens se relevant tous les quatre jours.

Cependant le quartier général n'avait pas renoncé à la continuation de l'offensive, qui devait être reprise le 24 décembre, mais montée cette fois par des dragons à pied et deux pelotons cyclistes. L'objectif restait le même : c'était toujours cette Grande-Redoute, chef-d'œuvre de castramétation en rase campagne, dont le type, promptement généralisé par l'adversaire, étendu à tout le front et recevant chaque jour quelque perfectionnement, allait lui offrir la protection permanente d'une sorte de muraille de Chine, de nouveau mur calédonien, mais de mur en profondeur, si l'on peut dire, derrière lequel il pourrait se reconstituer et préparer à loisir son offensive sur le front oriental. L'artillerie des divers groupemens devant appuyer l'attaque et les fusiliers marins se tenir en soutien le long du canal, l'amiral donna des ordres en conséquence. Mais, plus libre dans la manifestation de ses sentimens, dès lors que ses hommes n'étaient pas directement en cause, il crut devoir adresser au quartier général une note de service exposant les raisons de l'échec éprouvé par les marins le 22, « raisons qui, à son sens, ne pouvaient manquer de faire échouer l'attaque du lendemain, les conditions du combat demeurant exactement les mêmes. » Cette note, appuyée d'un avis favorable du général Hély d'Oissel, fut transmise au général d'Urbal, qui contremanda l'offensive, en attendant d'avoir à sa disposition une artillerie lourde et des munitions suffisantes pour la reprendre avec des chances de succès.

Peut-être, et par la même occasion, apparut-il au commandant de la 8 armée que, dans l'état d'épuisement où se trouvait la brigade, sa valeur combative avait bien diminué et ne lui était

plus d'aucun appoint. Tel était cet état d'épuisement, les effectifs fondaient avec tant de rapidité, que l'amiral avait dû prescrire de faire emporter par les unités qui allaient aux tranchées leurs deux jours de vivres « pour éviter à ces unités les fatigues inhérentes à leur ravitaillement pendant la nuit. »

Entre temps, nous procédions à la réorganisation de nouvelles lignes de défense à l'Ouest du Kemmelbeke, les anciennes ayant été quelque peu bouleversées par le « marmitage ; » le génie procédait à des travaux analogues à l'Est des bois de Bosch-Hoek. Six pièces de 120 long étaient venues s'installer le 24, derrière Cockhuit-Kabaret, pour battre Bixschoote et la Grande-Redoute, mais elles nous quittaient presque aussitôt, appelées ailleurs, et l'on se contentait d'envoyer des obus explosifs de 75 sur les tranchées allemandes, après un simulacre d'attaque par les marins. « Il y aura dans la nuit, écrivait le 24 un officier : canon, 3 minutes ; fusillade, 3 minutes ; canon, 3 minutes. Les Allemands sortent : on les fusille. Personne ne bouge, et le canon achève. C'est simple, — si on réussit. » Cela réussit assez bien, de l'aveu même du sceptique annotateur, qui, le lendemain, parlant de cette « attaque pour rire, » devait reconnaître que nos adversaires au moins n'avaient pas dû goûter la plaisanterie. « On les voyait sauter en l'air, disaient les assis-tans, sous la poudre du 75. »

Hélas ! ces simulacres d'attaque, c'est tout ce dont nous étions capables pour le moment. Le chiffre des exempts de service atteignait un « total si impressionnant » le 26 décembre, qu'afin de désencombrer un peu les ambulances et les infirmeries régimentaires de la brigade, l'amiral décida de conserver le dépôt des éclopés de Saint-Pol, dont la suppression était prévue pour le 28.

Noël se passa au milieu de ces tristesses. Rien autour de nous ne rappelait la douce nuit chère aux chrétiens. Seule, la température s'était conformée à la tradition : le baromètre marquait — 8. Il avait légèrement neigé la veille ; la nuit « était lumineuse et claire et la plaine toute blanche, » mais cette blancheur, aussi loin que la vue s'étendait, était « semée de points noirs, cadavres français, — ou gris, cadavres boches. » Lugubre décor pour un réveillon ! Et cependant il y avait comme une détente dans les âmes. Puis, des cadeaux étaient venus de l'arrière. Dans la tranchée du jeune Maurice Faivre, l'enseigne Boissat-Mazerat contait d'hilarantes anecdotes ; le lieutenant de vaisseau de Roucy, « délicieux petit capitaine qu'on s'attend à voir en perruque poudrée à la française, donnait son mot ; » une voile « servait de toit » comme à bord et, sous ce toit improvisé, devant « un feu à rôtir un bœuf (au mépris de toute prudence), » l'escouade savourait un « chocolat à la glace fondue. »

Les tranchées voisines n'étaient pas moins favorisées. Un peu partout, les officiers avaient fait d'amples distributions d'effets chauds, tabac, bonbons et autres menues friandises de Noël. Les Boches, de leur côté, enfouis dans leur ripaille, semblaient ne plus songer à la guerre, car ils n'attaquèrent pas, ils suspendirent même le bombardement. Ils chantèrent jusqu'au matin. Après quoi, dans un ciel léger, lavé de toutes ses souillures et d'une innocence enfantine, le soleil se leva et, avec lui, l'espoir au cœur des hommes. Pour la première fois, l'aumônier de la brigade put célébrer sa messe sans l'habituel accompagnement du canon. L'autel occupait le fond d'une grange ; c'était presque le décor évangélique, avec sa litière de paille, d'où nos Jean Gouin s'étiraient, les paupières bouffies, au coup de sonnette de l'officiant. Un déjeuner plantureux couronna la fête. Dans l'après-midi, le

temps se gâta : la trêve de Noël était close, le ciel se rembrumait et, de la paille chaude des granges il fallait passer sans transition à l'humidité des tranchées, de l'églogue évangélique aux scènes de massacre et de charnier.

Il y avait surtout, devant notre première ligne, un chapelet d'une quinzaine de cadavres, des marins presque tous, surpris par une rafale de mitrailleuse dans la position de tirailleurs couchés. Il n'avait pas été possible jusque-là d'aller les chercher : si nos obus bousculaient ses tranchées, l'ennemi ne ménageait pas davantage les nôtres. « Le matin [du 27], alerte brusque sur le front de la 11 [Cie] : un tireur boche frappe successivement trois hommes, dont le maître-fusilier Rouault, » excellent gradé qu'au Borda, pour son emphase un peu gasconne, on avait surnommé Cyrano, et qui sut mourir simplement, comme un Breton. L'ennemi se tut après une riposte et, au cours de la nuit qui fut calme, on réussit à enlever quelques cadavres et à continuer un bout de tranchée. Le lendemain 28 marque une date pour la brigade : le « colonel » Delage, toujours prêt à s'exposer et qui a pour principe de « tout voir par lui-même, » vient surveiller jusqu'en première ligne l'installation d'un téléphone qui doit relier son poste de commandement aux tranchées de la rive droite. Nous n'avions jusque-là, pour communiquer avec cette rive, que des hommes de liaison. Pour la première fois aussi, les fusiliers reçurent des fusées éclairantes et des grenades à main. Tout cela était nouveau pour eux. Et ils n'étaient pas au bout de leurs surprises ! Le même jour ils apprenaient que le groupement Hély d'Oissel était supprimé et que la brigade, qui perdait les deux batteries à cheval de la 7 division de cavalerie, passait sous les ordres du commandant du 20 corps, ainsi que les 87 et 89 divisions territoriales. Ces changemens en annonçaient un autre plus important : le 29,

l'amiral recevait avis que la brigade allait être relevée par des unités du 79 d'infanterie et envoyée en réserve dans la zone Linde-Oostvleteren.

Il était temps. Les bourrasques des journées précédentes, la fange, la fièvre, la dysenterie, les pneumonies, le gel avaient achevé les hommes. Sans doute ce n'était pas encore le repos souhaité : la brigade demeurait en cantonnement d'alerte ; si elle remontait un peu vers le Nord, elle restait toujours à portée de l'ennemi, puisque le 2 régiment devait cantonner à Oostvleteren, le 1, partie à Linde, partie à Esseldamme. En route nos troupes assistent à un émouvant duel d'aéroplanes entre un Anglais et un Allemand : l'avion anglais pique brusquement, mais finit par regagner nos lignes. Le bataillon Mauros, qui forme l'arrière-garde, a encore deux compagnies en réserve. Il est relevé dans la nuit du 30 au 31 et arrive à son tour au cantonnement, où la brigade s'installe pour remettre en état ses unités.

1 janvier 1915 : la nouvelle année éclôt dans la pluie et le vent. Elle naît comme elle mourra, mais nous ne voulons pas en croire ce maussade augure ; des promesses de victoire claquent dans les plis des drapeaux qu'on a suspendus à la porte de la pauvre église de campagne où l'aumônier Pouchard doit célébrer l'office. Cette guerre triste et dure, commencée dans l'angoisse, poursuivie dans l'épreuve, la parole du bon prêtre nous donne l'assurance qu'elle finira dans la joie. Et la confiance renaît au cœur des hommes.

« Pour le moment, écrit l'un d'eux a sa sœur, je ne suis pas malheureux… Un de ces jours, nous devons aller au repos en France, à Dunkerque, pour nous reformer, car, je t'assure, il ne reste plus guère des anciens au régiment. Il faudrait avoir un

tempérament de cheval pour résister quand nous sommes aux tranchées. Personne ne voudrait le croire comme nous sommes malheureux. Figure-toi qu'il tombe de l'eau tous les jours, et l'on est dans la boue au ras des genoux, sans pouvoir bouger, car, si l'on fait un mouvement, on gêne son camarade. Alors, pense qu'il faut rester quarante-huit heures comme cela ! Pas d'abri pour se couvrir. Mais vois-tu, aujourd'hui, Jour de l'an, toute notre misère est oubliée, nous sommes tous contens, surtout de savoir que l'on rentre en France. Je t'assure que l'on a bien gagné un peu de repos, car il n'y a pas de régiment qui a trinqué comme nous, les chasseurs à pied et les tirailleurs algériens. Sur 12 000 marins que l'on était entre les relèves qu'il y a eu, nous sommes 31 800 en tout. »

Àpeine si quelque exagération est sensible dans ces derniers chiffres. Une semaine encore s'écoula. Enfin, le 8 janvier, la brigade partit en autobus, comme elle était venue, dans la direction de Saint-Pol et de Fort-Mardyck. Le bruit courait que les hommes, suivant l'amusante expression marine, allaient « toucher » un drapeau ; on disait même que c'était le Président de la République en personne qui le leur remettrait, mais, jusqu'à la veille de la cérémonie, on ne savait ni où, ni quand elle se tiendrait. Elle eut lieu le 11, à Saint-Pol, sur le terre-plein du champ d'aviation.

Dès sept heures du matin, la brigade était rassemblée en lignes de colonne de compagnie, les deux régimens se faisant face, la compagnie de mitrailleuses, plus les cinq mitrailleuses ennemies conquises à Steenstraete, formant le côté du rectangle opposé à la route par laquelle on attendait le cortège présidentiel. Les baïonnettes « brillaient au soleil. » À neuf heures « sonne le

garde à vous ! » Le Président descend de son auto, suivi du ministre de la Marine Augagneur et des généraux. Il passe lentement devant le front des troupes, gagne le milieu du carré et présente le drapeau. Sa voix, « forte et bien timbrée, » dit un témoin, portait jusqu'aux extrémités de l'esplanade. À la fin de son allocution, il remit le drapeau à l'amiral, qui le tendit au colonel du 2 régiment ; puis la brigade se massa en lignes de section par quatre et défila devant le Président, avec ses trophées, tandis que des avions s'élevaient à contrevent et décrivaient leurs orbes au-dessus du cortège.

C'est que cinq taubes, la veille, avaient survolé Saint-Pol. Bien que la visite du Président eût été tenue secrète, ils en étaient informés : ils connaissaient le jour, l'heure, le lieu et, dans le papier qu'ils lancèrent avec leurs bombes, ils prirent soin de nous avertir qu'ils s'invitaient à la fête !

On les attendait, mais aucun taube ne parut. La fête se déroula sans incident, et la seule surprise de la journée fut donnée par nos Jean Gouin, fiers de l'honneur qu'ils recevaient et qui voulurent s'en montrer dignes : au lieu d'une troupe fatiguée, à bout de souffle, ils présentèrent à leurs visiteurs le spectacle inattendu d'une formation manœuvrière de premier ordre. Merveilleux ressort du tempérament marin ! Les spectres de la veille, les revenants de Melle, de Dixmude et de Steenstraete étaient déjà « parés » pour de nouvelles aventures.

Moins de quinze jours plus tard, radoubée, gréée de frais, la brigade navale mettait le cap sur Nieuport.

Charles Le Goffic.

05

La première bataille de l'Yser était terminée depuis le 14 novembre 1914, mais on craignait une reprise de l'activité ennemie, et la brigade navale, envoyée au repos à Dunkerque, en avait été rappelée presque aussitôt. Le « colonel » Paillet, qui commandait le 2 régiment, passa la revue de sa troupe, sur la place de Loo, dans la matinée du 25. Officiers et marins, après la revue, s'étaient disséminés dans leurs cantonnemens de fortune. La besogne ne manquait pas : presque tout l'équipement était à reconstituer, les cadres à reformer, les unités à compléter. Il pleuvait. Mais on avait un toit, des foyers, et déjà la soupe chantait sur le feu, quand, brusquement, vers onze heures du matin, ordre arriva au 1 bataillon de chavirer les marmites et de se mettre en route pour le carrefour de Linde, où des autobus l'attendaient. Un renfort de mille hommes venait d'être réclamé d'urgence par le général de Mitry pour la défense de Nieuport, et le choix de l'amiral s'était porté sur ce bataillon, commandé par le capitaine de frégate de Jonquières, et dont les quatre compagnies avaient respectivement pour capitaines : la 1, le lieutenant de vaisseau Riou ; la 2, le lieutenant de vaisseau Huon de Kermadec ; la 3, le lieutenant de vaisseau Le Page ; la 4 le lieutenant de vaisseau Martinie.

Par une singulière coïncidence, tous ces officiers étaient nouveaux à la brigade. Dans les cadres subalternes, en revanche, dominaient les anciens de Melle et de Dixmude. Quelques grognemens avaient bien accueilli le signal du branle-bras, « chavirer les marmites étant toujours pénible, » remarque naïvement un Jean Gouin. Mais les figures s'éclairèrent quand les conducteurs

des autobus eurent révélé le nom de la localité où ils transportaient nos troupes.

— Eh ! les gars ! Sur quel pays qu'on met le cap ?

Les conducteurs avaient répondu : « Oost-Dunkerque. » Les hommes n'avaient retenu que la finale et, croyant qu'on les envoyait au repos dans quelque faubourg de ce Dunkerque qu'ils n'avaient fait que traverser et qui, après les misères de Dixmude, leur apparaissait comme un lieu de délices, ils ne songeaient plus à se plaindre de la versatilité du destin.

Dunkerque est formé de deux mots flamands : dun (dune) et kerque (église), très répandus dans les deux Flandres. Mais nos Jean Gouin ne connaissaient que le Dunkerque français, qu'en breton ils appellent Dukart. Oost-Dunkerque, où on les menait, est en réalité une aimable bourgade de quelques centaines d'habitans, à 5 kilomètres de Nieuport, à 1 kilomètre de la mer, dont elle est séparée par le bourrelet des dunes qui l'abrite contre les rafales du nord. Toutes les petites villes de cette côte, La Panne, Coxyde, Nieuport, etc. s'épaulent pareillement à la dune comme à un rempart, et toutes, comme Oost-Dunkerque, sont reliées à leur plage, de création récente, par une grande route pavée ouverte dans les sables et qu'emprunte un tramway local. La bourgade et son annexe d'été ne se distinguent que par le mot : Bains, accolé au nom de cette dernière.

Aussitôt formé, le convoi avait pris la direction de Furnes. Et l'illusion des hommes s'était affermie : on refaisait à, rebours la route qu'on avait faite la veille. Il ne pleuvait plus. Le ciel de Flandre, si bas d'ordinaire, semblait moins lourd aux épaules. Et, des lèvres d'un apprenti fusilier, une chanson monta, — peut-être

la vieille chanson marine des Filles de la Rochelle, qui, au temps des guerres de Hollande, avaient armé en course un navire dont la brève odyssée n'était pas sans analogie avec celle du bataillon :

Il est parti vent arrière,
Brave, brave,
Reviendra-z'en louvoyant,
Bravement ;
Reviendra mouiller son ancre,
Brave, brave,
Dans la rade des Bons-Enfans,
Bravement.

La voix puissante des hommes, reprenant en chœur le refrain, dominait le ronflement des autobus. Mais, à Fûmes, le convoi obliqua vers Nieuport et, à quatre heures du soir, il s'arrêtait à l'entrée d'Oost-Dunkerque. Les chants avaient cessé. Le rêve était fini. La nuit tombait. Le village regorgeait de troupes de toutes armes, appartenant pour la plupart à la 81 division territoriale commandée par le général Trumelet-Faber, sous les ordres duquel était placé le bataillon. De surcroît et bien que canonné de loin en loin, Oost-Dunkerque avait conservé presque toute sa population civile, qui s'était grossie entre temps de nombreux réfugiés. Même encombrement dans les hôtels et les villas de la plage. On finit par loger la 2 et la 3 compagnies dans l'église, la 1 dans une ferme sur la route de Coxyde. La 4 s'éparpilla dans le village. Tous ces mouvemens avaient pris un certain temps. Nos hommes étaient à jeun depuis l'aube. La soupe tardait. « Je ne suis pas sûr qu'à ce moment, écrit un officier, ils n'aient pas regretté une fois de plus leurs marmites trop précipitamment chavirées. »

La situation, en effet, n'était pas aussi critique qu'on l'avait cru, et rien ne pressait. Le général Trumelet-Faber s'en était expliqué avec le commandant de Jonquières, qui l'était allé trouver au débotté sur la plage. Sans doute on n'avait pu conserver Lombaertzydeet, par les dunes et Saint-Georges, qui était aussi à eux, les Allemands serraient assez dangereusement Nieuport et ses écluses, clef de l'inondation. Sur la rive droite de l'Yser, ils avaient presque atteint les Cinq-Ponts, — « ainsi nommés, diront plaisamment les marins, parce qu'il y en a six. » Des patrouilles boches avaient pénétré de nuit dans Nieuport-Ville ; l'une d'elles avait même poussé jusqu'à la maison de l'Écluse. Elles ne se contentaient pas de faire des rafles dans nos avant-postes et lourdement, sur les murs, soulignaient leur passage d'un graffite obscène ou de quelque inscription qui voulait être terrifiante : « Paris kapout… Franzosich kapout. » Le 12 et le 14 territorial cependant avaient fait d'assez grosses pertes, tant en prisonniers qu'en blessés, au cours de ces engagemens. Depuis lors nos affaires s'étaient un peu rétablies, mais on n'était pas sans appréhension sur les visées secrètes de l'ennemi, qui pouvait bien tenter de nous prendre à revers par un débarquement nocturne en radeaux. Certains indices confirmaient cette hypothèse : c'est ainsi qu'on avait appris que le Kursaal d'Ostende abritait depuis quelques jours un régiment de fusiliers marins allemands, venus de Brème et de Hambourg, via Thourout. À quelle fin, sinon en vue d'un débarquement ? Et quelle meilleure manière d'y parer que d'opposer marins à marins, suivant la formule homéopathique : similia similibus ! Mais, comme il ne s'agissait là, en somme, que d'une « éventualité toute problématique et plus ou moins lointaine, » le bataillon de Jonquières n'avait pas à craindre d'être envoyé en première ligne avant de s'être reformé.

La flotte britannique tenait les dunes sous son feu ; devant Lombaertzyde nous avions des troupes de choc éprouvées, dragons, chasseurs, etc. sous les ordres du général de Buyer, commandant la 4 division de cavalerie ; les Belges ne faisaient pas mine de lâcher Ramscapelle ; le général Trumelet-Faber montrait enfin la plus grande confiance dans la division territoriale qu'il commandait et qui, composée de solides gars du Nord, avait donné sa mesure sous Bapaume, à Bucquoy notamment, où elle perdit son premier chef, le général Marcot, tué par un obus le 3 octobre 1914.

Comme le reste de la brigade à Loo, le bataillon de Jonquières allait donc demeurer provisoirement en réserve ; l'intendance pourrait procéder à son réquipement, les nouvelles recrues pourraient être instruites et entraînées. Oost-Dunkerque n'est pas un Eden, mais les horizons n'y ont point la déprimante monotonie de ceux de Dixmude ou de Steenstraete. Si, vers le Sud, s'étendait encore l'immense damier des polders, au Nord et à l'Est la dune moutonnait, large en certains endroits de plus d'un kilomètre et pareille avec ses déchirures, ses pics, ses entonnoirs, ses halliers de bouleaux nains et d'arbousiers, ses crêtes blanches comme la neige, à une Alpe en miniature. Puis, derrière cette dune, que la résille des oyats n'arrivait pas à fixer et dont les jeux du vent modifiaient continuellement la structure, il y avait la mer, la vraie mer, ses vagues, ses tempêtes et ses sourires. On entendait son grondement à l'heure du flux et, par les brèches ouvertes dans la muraille des sables, on voyait luire çà et là son opale. De rudes silhouettes de navires s'estompaient sur l'horizon, destroyers, monitors, dont la masse grise s'éclairait de feux brusques et roulait de sourds tonnerres. Entre leur ligne immobile et la mouvante lisière du flot, des pêcheurs à cheval, particuliers aux côtes

flamandes, se risquaient à traîner leur grand filet à crevettes qu'un orin rattachait à la selle. Même dans le Sandeshoved, dans la région des « terres neuves, » gagnées sur l'eau par le lent effort des générations, le labeur humain n'était pas complètement arrêté. Le premier moment de stupeur passé, le caractère flegmatique de la race avait repris le dessus : encadrés par le tir ennemi, les hommes n'en perdaient pas une bouffée de leur pipe, les femmes un point de leur dentelle ; entre deux bombardemens, une charrue défonçait la glèbe au pas lourd d'un attelage ; le geste cadencé d'un semeur s'enlevait sur le ciel ou se fondait mystiquement dans les brouillards exhalés des conduits d'irrigation. Ailleurs, c'était le no man's land, la terre qui n'est à personne, nue, morne, creusée de cratères, ridée de tranchées géométriques, comme un paysage lunaire ; ici, dans ce petit village propret, aux façades beiges ou lilas, festonnées d'un pied de glycine ou d'une clématite arborescente et dont quelques-unes seulement montraient la balafre d'un obus ou la moucheture d'un shrapnell, c'était encore la vie civilisée, presque la vie normale, et les heures y coulaient, les journées y glissaient, à la fois légères et bien remplies par la mise en état du bataillon : astiquage des armes et des équipemens, formation des compagnies, revues, exercices. De cinq heures du soir à huit heures, il y avait « permissionnaires, » comme on dit dans la marine, et « Jean Gouin s'offrait le plaisir d'aller boire un verre » au prochain estaminet. La Flandre est presque aussi richement pourvue de ces établissemens que la Bretagne. De verre en verre et d'estaminet en estaminet, il arrivait parfois que Jean Gouin, au couvre-feu, tanguait plus que de raison sur la route. Mais il n'y paraissait pas trop le lendemain et le brave garçon reprenait comme devant son astiquage et ses exercices.

Ceux-ci se faisaient d'abord sur la plage. Mais un jour, sans qu'aucune visite d'avion eût précédé leur venue, des obus tombèrent à quelques mètres de nos hommes : par prudence on fit désormais les exercices dans les dunes, dont les cuvettes sont moins faciles à repérer. Les obus alors s'en prirent au village et à son annexe balnéaire, qu'un heureux hasard avait à peu près préservés jusque-là. L'ennemi, sans doute, avait des intelligences dans la place, comme sur toute la côte flamande. Ce n'était chaque nuit que lumières suspectes, ombres équivoques, frôlemens mystérieux ; le jour, des ailes de moulins viraient à contrevent, des fumées bizarrement colorées montaient de la dune. Entre Saint-Idesbalt et Coxyde, dans une « villa boche » du front de mer, « véritable bastion » d'un mètre vingt d'épaisseur qu'il fallut détruire à la dynamite et dont la baie principale, découpée comme l'embrasure d'une pièce lourde, tenait directement sous sa vue le fort Saint-Louis, le génie belge découvrait tout un système de casemates et de plates-formes bétonnées desservies par « un ascenseur capable de monter un poids de 600 kilos. » À Oost-Dunkerque même, des rumeurs couraient sur un personnage que son caractère sacerdotal aurait dû défendre contre de pareilles insinuations et dont tout le crime peut-être était de mal connaître nos marins, qu'il prenait pour des septembriseurs. Il n'avait pu les voir sans aigreur convertir son église en dortoir et dresser dans le cimetière les cuisines de leurs escouades. Pourtant le culte n'avait pas été complètement suspendu : les offices se célébraient à prime, de six à sept heures, devant une assistance assez clairsemée, mais toujours recueillie : quelques vieilles femmes, des enfans, voix aigrelettes ou chevrotantes, que coupait le point d'orgue des dormeurs vautrés dans leur litière. Au tintement de la clochette, des hommes s'éveillaient, tiraient leurs bon-

nets ; quelques-uns se levaient et, dévotement, suivaient l'office debout, à la bretonne. Les indifférens, dans des coins, éclairés par de petites bougies, le sac sur les genoux, continuaient leur correspondance ; les gradés circulaient sur la pointe des pieds. Personne n'avait besoin qu'on les rappelât à la décence. « La marine, dit un officier, a le respect des sanctuaires. » Aussi bien ces messes clandestines, dans la demi-obscurité, sous le vol des obus, dont l'éclatement faisait vaciller la flamme des cierges, empruntaient des circonstances quelque chose d'émouvant, surtout quand elles étaient dites par des aumôniers militaires. L'enseigne de Blic les servait, le revolver en sautoir, et peu d'officiers étaient plus considérés de leurs hommes qui l'avaient vu à l'œuvre dans vingt combats.

De quelque côté que l'ennemi reçût ces renseignemens, il reste acquis que « les bombardemens d'Oost-Dunkerque, qui avaient été assez rares jusque-là et qui avaient même complètement cessé depuis deux semaines, devinrent beaucoup plus fréquens à partir du 25 novembre, » date du débarquement des marins dans la localité. Et ils se firent en même temps beaucoup plus précis. La population commençait à s'inquiéter. Quelques habitans faisaient déjà leurs paquets et la plupart avaient cherché un refuge dans les caves. Impavide, le général Trumelet-Faber conservait son poste de commandement au Grand-Hôtel d'Oost-Dunkerque-Bains. C'était un vieux Lorrain, un de ces Bitchois taillés sur le modèle des héros d'Erckmann-Chatrian, à la rude moustache et à l'âme irréductible comme leur cité. Atteint par la limite d'âge en avril 1914, réintégré dans les cadres au mois d'août, le général Trumelet-Faber avait succédé en octobre au général Marcot à la tête de la 81 division territoriale. Il sortait de son poste de commandement avec le colonel d'artillerie Nicolle. Les deux

hommes causaient sur le promenoir de la plage, indifférens aux projectiles qui s'abattaient autour d'eux et dont, à quelque cent mètres de là, dans un pli de la dune, un pêcheur observait à la jumelle les points d'éclatement. Un dernier obus fit explosion sur le promenoir même, blessant mortellement le général, épargnant le colonel. Le pêcheur gratta le sable, y enfouit sa jumelle et revint sur la plage où ses questions indiscrètes éveillèrent les soupçons. Arrêté, il fut reconnu pour un indicateur. Trumelet-Faber avait le bras gauche broyé, sept éclats d'obus dans la hanche. En quatre mois, c'était le deuxième général que perdait la 81 division territoriale.

On était au 8 décembre et, ce jour-là justement, le général, qui estimait que le bataillon des marins avait largement eu le temps, au cours des deux semaines écoulées, de se reformer et de s'entraîner, avait donné l'ordre au commandant de Jonquières d'envoyer une compagnie dans les tranchées avancées de Nieuport vers Lombaertzyde. Dorénavant une compagnie de marins prendrait chaque nuit ces tranchées, ou plutôt le boyau attenant, en soutien éventuel du bataillon de territoriaux qui les occupait. Nous y avions déjà une section de mitrailleuses, sous les ordres de l'enseigne Gueyraud. On se mettait en route à la nuit tombante, vers quatre heures du soir, et l'on revenait au matin. À partir du 12 décembre, en outre, deux autres compagnies furent placées en cantonnement d'alerte à Nieuport-Bains et à Oost-Dunkerque-Bains, « en vue d'assurer la surveillance de la plage, » où l'on craignait toujours un débarquement par radeaux. Ce dernier service n'était pas bien dur : la dune offrait une couche moelleuse aux veilleurs ; les tranchées y étaient parfaitement étanches et, sauf les nuits de tempête où le sable cinglait les

figures et enrayait le mécanisme des fusils, on s'y trouvait, dit un marin, « presque aussi bien que dans son hamac. »

Tout autre était le service des tranchées de Lombaertzyde, creusées dans la région des polders. Là, l'ancien supplice recommençait : nos hommes retrouvaient cette mer de boue qui les avait tant fait souffrir à Dixmude et où devaient définitivement s'enlizer leurs malheureux camarades restés à Steenstraete. Le fond des tranchées était complètement inondé ; les parapets s'éboulaient sous la pluie ; les banquettes de tir « fondaient comme du savon ; » les gourbis croulaient sur les hommes. On en accusa d'abord la paresse des territoriaux.

— Qu'est-ce qui m'a fichu des tranchées pareilles ? s'était écrié l'officier qui prenait la relève. Attends un peu que Jean Gouin s'en mêle et tu vas voir !

De fait, les premières nuits, tout le monde s'y mit d'arrache-pied. On ne dormit guère, ces nuits-là. Les marins, qui s'étaient piqués d'amour-propre, voulaient montrer aux « vieux frères » comment on fabrique une tranchée modèle, avec caillebotis, puisard, rigole d'écoulement, plancher de rondins, etc. les territoriaux, doucement goguenards, souriaient sans rien dire dans leur barbe de patriarches. Au matin, il est vrai, les tranchées étaient à peu près nettoyées, les banquettes et les parapets rétablis. Mais le soir, quand les marins prenaient la relève, tout était à recommencer : l'argile s'était effritée par morceaux sous l'action de la pluie et du bombardement ; l'eau, sourdant sous les pieds, avait rempli les boyaux. Pour l'étancher complètement, il eût fallu rétablir les drains de briques qui la conduisaient aux canaux d'évacuation et que les bêches des deux adversaires avaient crevés presque partout. Le réseau capillaire rompu, l'eau s'en échappait, remontait à

la surface, « sang incolore » de cette terre où elle distribuait autrefois la vie et qu'elle noyait maintenant sous sa nappe léthargique. Un plus long effort pour combattre sa progression n'eût servi de rien et il fallait se résigner, comme les « vieux frères, » à passer la nuit dans la vase jusqu'aux mollets et quelquefois jusqu'aux hanches.

Du moins, l'ennemi se montrait-il assez accommodant. Le secteur de Lombaertzyde était relativement calme à cette époque, comme celui de Saint-Georges, qui le prolongeait vers le Sud. Seules, quelques fusées troublaient de temps à autre la tranquillité nocturne. Elles éclairaient des étendues d'herbes sèches et d'eaux mortes, sans accidens, sans personnages humains, une sorte de grande pampa mouillée d'où émergeaient quelques toits de fermes pareilles à des arches flottantes…

Mais, si l'avant demeurait à peu près tranquille, l'ennemi de plus en plus recherchait nos lignes de communications et nos cantonnemens ; Oost-Dunkerque était bombardé presque chaque jour. L'église, les caves mêmes n'offraient plus aucune sécurité et le commandant de Jonquières décida d'utiliser une partie des heures consacrées aux exercices pour faire creuser des abris dans la dune. Il ne s'agissait encore que d'abris provisoires où les compagnies pourraient se réfugier en cas de bombardement par gros obus.

CARTE DU SECTEUR DE SAINT-GEORGES À LA DATE DU 15 DÉCEMBRE 1914

Déjà, le jour où le général Trumelet-Faber fut grièvement blessé sur le seuil de son quartier général, on avait fait évacuer l'église par les marins, puis, faute de place, on l'avait réintégrée en attendant de pouvoir loger ailleurs nos hommes. Vers le 12 en-

fin, elle fut rendue à sa destination et il est remarquable qu'à partir de ce moment, les obus cessèrent de la rechercher.

Le général Trumelet-Faber avait été remplacé temporairement à la tête de la 81 division territoriale, où devait lui succéder le général Bajolle, par le général Exelmans, commandant la 162 brigade. Des bruits d'offensive commençaient à courir. Mais ils ne se précisèrent que le 14 : ce jour-là, le commandant de Jonquières reçut l'ordre d'envoyer dans la nuit une de ses compagnies à Ramscapelle, les trois autres à Nieuport et, entre temps, de se rendre lui-même dans cette ville où « des instructions relatives aux opérations à se dérouler le lendemain lui seraient données à quatorze heures par le colonel Hennocque, commandant la 7 brigade de dragons. » De quelle nature seraient ces opérations, on l'ignorait. Mais, malgré l'envoi d'une compagnie à Ramscapelle, on ne doutait pas que la coopération des marins serait sollicitée de préférence vers Lombaertzyde, dont le secteur leur était devenu familier.

C'est sur Saint-Georges qu'on les jeta, dont le secteur leur était inconnu.

Une double offensive, concomitante à l'action personnelle de l'escadre anglaise sur les batteries allemandes de la côte, devait être dirigée à la fois sur Lombaertzyde et sur Saint-Georges, la première par le général de Buyer, avec son groupement de toutes armes et des fractions de la 2 et de la 4 division belge ; la seconde, par le colonel Hennocque, avec le bataillon des fusiliers marins, un groupe cycliste du 29 chasseurs et un groupe d'artillerie de la 5 division de cavalerie. D'ordre du général de Mitry, commandant le détachement d'armée, les deux offensives s'ouvriraient le lendemain 15 décembre, à six heures du matin.

« Dès que la nouvelle fut officielle, écrit le lieutenant de vaisseau L..., il y eut dans tout le village une animation extraordinaire. Chacun faisait ses préparatifs ; les hommes vérifiaient leurs armes, leurs équipemens. Vers le soir arriva le groupe des chasseurs cyclistes qui cantonna dans l'église, vacante depuis que deux de nos compagnies avaient leurs cantonnemens d'alerte dans les dunes d'Oost-Dunkerque et de Nieuport-Bains. Et, toute la nuit, ce fut un défilé continuel d'autobus, venant déverser dans le village leurs troupes d'attaque. Bruits de moteurs, interpellations, cris, jurons, piétinemens rageurs des unités à la recherche de leurs cantonnemens d'une heure et tombant dans un village archicomble, on voit d'ici le tableau et l'on pense bien que nous ne pûmes dormir cette nuit-là... »

Les dispositions adoptées pour l'attaque de Saint-Georges, la seule dont nous ayons à nous occuper ici, étaient les suivantes :

Une compagnie de fusiliers marins (la 3, capitaine Le Page), et un groupe cycliste (capitaine de Tarlé, celui-ci chargé du commandement de la colonne) attaqueraient directement par la chaussée de Saint-Georges, le reste de la compagnie de chasseurs demeurant en réserve, ainsi que la 2 compagnie de fusiliers (capitaine Huon de Kermadec). Cette attaque serait appuyée à droite par la 4 compagnie de fusiliers (capitaine Martinie), partie en doris de Ramscapelle et qui prendrait l'offensive sur les fermes Groot-Northuys et Klein-Northuys situées dans l'inondation ; à gauche, par la 1 compagnie (capitaine Riou) qui se porterait en avant par la berge Nord de l'Yser sous la protection de trois canonnières qui remonteraient le canal jusqu'au coude de l'Union. Le plus grand silence était recommandé aux hommes, car on voulait agir par surprise, et c'était en effet la seule manière

d'emporter la position, formidablement protégée et abordable seulement, suivant l'expression du commandant de l'armée belge, par l'étroit « couloir » d'une chaussée de dix mètres de large.

La nuit avait été calme. Il avait fait un peu de pluie, mais, jusqu'à Nieuport tout au moins, les colonnes empruntaient une bonne route, convenablement macadamisée et presque droite dans toute sa longueur. Partie à quatre heures du matin d'Oost-Dunkerque, la 3 compagnie, chargée de l'attaque, devait trouver aux Cinq-Ponts la compagnie de chasseurs cyclistes et la 2 compagnie de fusiliers désignée pour marcher en réserve. Le silence s'était tout de suite établi aux approches de Nieuport. L'ennemi possédait de larges vues sur la route : fusans et percutans avaient déchiqueté le bois triangulaire, dont l'écran d'arbres maigres couvrait les abords immédiats de la ville ; l'hiver avait achevé de l'ajourer et des balles perdues y sifflaient à tous momens. Elles ne nous firent cette fois aucun mal. Notre mouvement n'avait pas été éventé et quelques salves seulement s'écrasaient par intervalles sur Nieuport, qui n'était pas encore le cadavre de ville qu'elle est devenue : si ses petites maisons hispano-flamandes n'avaient plus de toits ni de planchers, la plupart avaient encore des façades. Mais nulle lumière n'y veillait. La vie s'y était terrée. Dans une des caves aménagées pour la garnison, le colonel Hennocque attendait nos officiers. Il leur distribua ses ordres, les leur commenta brièvement. Mais déjà un premier accroc venait d'arriver au programme : les canonnières, qui devaient remonter l'Yser en même temps que la 1 compagnie, étaient arrêtées à Furnes par une avarie de machines. On décida de se passer d'elles, et les compagnies de marins, par la rue Longue, se mirent en route pour les Cinq-Ponts, où se réunissent les six branches de

l'éventail que dessine l'Yser au-dessus de la ville. La branche principale pointe droit dans le Sud jusqu'à une cinquantaine de mètres du pont de l'Union où elle fait un coude vers l'Ouest. Saint Georges est dans ce coude, entre l'Yser et le canal de Noord-Vaast, sur la route de Nieuport à Mannekenseere. Un chemin de halage suit le fleuve et, par une levée de terre qui s'y articule près de la Maison du Passeur, peut conduire obliquement au village. Mais c'est une piste plus qu'un chemin et, pour une troupe un peu compacte, le village n'est vraiment abordable que par la chaussée, dès lors que l'inondation interdit de prendre par les champs.

En tout temps, l'hiver, le suintement des eaux souterraines, le débordement des petits canaux d'irrigation qui les coupent en tous sens, jettent sur ces plaines basses de grandes flaques d'eau dormante. Mais, depuis que le génie belge avait fermé les vannes du Beverdyck, l'immense paysage mouillé de naguère s'était transformé en un grand lac d'un seul tenant dont les eaux venaient mordre le pied des levées qui le quadrillaient et qui étaient les seules parties solides du paysage. Les deux adversaires, également obligés de se terrer, avaient dû utiliser le remblai des digues, les accotemens des routes et des voies ferrées. Plus loin, sur le littoral, ils avaient la ressource des dunes, hautes quelquefois de cent mètres, où les obus sont neutralisés par la mollesse même de la couche sablonneuse. Là, c'était encore la guerre de taupes. Ici, où l'eau couvrait tout, à l'exception des chaussées, des digues et de ces petites bosses de terrain appelées clyttes ou pacauts et dues à l'affleurement de l'argile dans les parties hautes des prairies, c'était une lutte d'amphibiens, une batrachomyomachie en action, « la guerre des grenouilles, » comme l'appelaient déjà les gentilshommes du grand Roi qui nous avaient précédés

dans ces marécages. L'histoire, une fois de plus, allait se répétant…

La compagnie des chasseurs était en retard et quelques minutes précieuses furent perdues aux Cinq-Ponts à l'attendre. Cependant, le jour n'était pas encore levé quand les deux troupes d'attaque parvinrent aux tranchées de première ligne, établies à l'embranchement des routes de Saint-Georges et de Ramscapelle. Elles ne s'y arrêtèrent pas et prirent aussitôt la formation en colonne par un, les marins à droite, les chasseurs à gauche. Il ne pleuvait plus, mais le ciel restait chargé. « Temps couvert, » disent les carnets. Le shoore dormait dans la brume. L'ennemi aussi. On n'avançait cependant qu'avec prudence et en tâtant le terrain. Il y a peu de maisons le long de cette chaussée de Nieuport à Mannekenseere et, tapies dans la dépression, c'est à peine si leur faîte atteint le niveau de la chaussée. L'une des premières qu'on rencontra, accotée au remblai, plongeait dans l'inondation où elle a fini par s'écrouler complètement. Cette maison sans histoire et que ne blasonnait pas encore l'os frontal de bovidé encastré au-dessus de sa porte comme à l'entrée d'une hypogée égyptienne, portait simplement jusque-là, sur nos cartes, le nom de maison K. Devant elle, sur la route, s'étalait un cadavre de vache affreusement gonflé par les gaz de la fermentation. On n'avait pas le loisir pour l'instant d'en débarrasser le paysage et longtemps ses émanations obsédèrent nos marins : d'où le nom de Poste de la Vache-Crevée qui fut donné à la bicoque, quand le commandant de Jonquières s'y installa. La maison, d'ailleurs, était vide et ne tenait plus debout que par miracle. Enlisée dans l'eau grise, elle découpait sur les ouates du petit jour la silhouette tragique d'une épave. Il était à peu près six heures et demie du matin. Aucune autre maison n'était en vue des deux côtés de la chaussée

jusqu'au prochain carrefour et la double colonne en avait profité pour accélérer son allure. Elle arriva ainsi, sans avoir essuyé un coup de feu, en se défilant entre les peupliers, à la croisée de la grande route et d'une petite levée de terre qui allait de celle-ci à la berge sud du canal. Au-delà de la fourche, en contre-bas, des maisons s'ébauchaient : il y en avait une à main droite et tout un groupe à main gauche qui pouvaient receler des forces ennemies. La prudence commandait de les reconnaître avant de continuer la progression. Des patrouilles y furent donc envoyées. Celle des marins, qui avait à explorer la maison de droite, était commandée par l'enseigne de vaisseau Souêtre. Elle n'était pas encore à destination que le bruissement d'un obus passa au-dessus de la chaussée, suivi de plusieurs autres. Le capitaine Le Page se retourne, voit une mare de sang, des lambeaux de capote, tout ce qui reste d'un de ses marins anéanti par un obus lancé de nos lignes.

Un second projectile tombe sur la ferme que la patrouille s'apprête à explorer et où l'ennemi, dit-on, avait un dépôt d'approvisionnement. Les murs sautent. D'autres obus fauchent à droite et à gauche. Vite on envoie des agens de liaison jusqu'aux anciennes tranchées de la route de Ramscapelle, qui possèdent la liaison téléphonique, pour prévenir l'artillerie de son erreur et lui demander d'allonger son tir. Mais, dans l'intervalle, l'aube avait fait place au jour : éveillé par notre artillerie, l'ennemi s'était mis sur ses gardes et l'on ne pouvait plus compter le surprendre. D'un commun accord, le capitaine de Tarlé et le lieutenant de vaisseau Le Page décidèrent de s'en tenir là provisoirement et comme, entre temps, les patrouilles avaient reconnu que les maisons voisines étaient vides, ordre fut donné de les occuper et de les créneler. Une tranchée fut creusée en avant sur la route ; deux autres

sur la levée de terre qui furent garnies par les marins, tandis que les chasseurs, poussant jusqu'au canal, allaient s'établir dans de vieilles tranchées allemandes évacuées par leur garnison.

La décision des deux officiers avait été prise sous leur responsabilité personnelle et, bien qu'elle dérangeât les plans de l'état-major, celui-ci la jugea si raisonnable qu'il y donna tout de suite les mains, comprenant qu'à continuer l'attaque en plein jour, on courait à un échec complet. Jusqu'aux maisons crénelées en effet, la route, oblique à l'Yser, échappait à peu près aux vues de l'ennemi, mais elle adoptait ensuite une direction parallèle au fleuve et la conservait jusqu'à Saint-Georges : l'ennemi, dans une position dominante, la prenait d'enfilade sur une longueur de trois cents mètres et une largeur de dix. Pas un homme n'en réchapperait. Tout ce qu'on pouvait faire pour l'instant, c'était d'envoyer de nouvelles patrouilles reconnaître le terrain : l'une, de trois chasseurs, qui s'avancerait par la berge sud de l'Yser ; l'autre, de trois marins, qui prendrait par la route de Saint-Georges.

Six volontaires s'offrirent. La patrouille des marins était commandée par le quartier-maître Besnard (Onésime) ; les deux hommes s'appelaient Savary et Dizet. D'arbre en arbre, en rasant le remblai, elle réussit à se faufiler jusqu'à cent mètres du village. Pouvait-on pousser plus loin ? Une certaine hésitation se manifestait chez les hommes. Besnard, pour leur montrer qu'il n'y avait aucun danger, partait seul en avant, posait son béret à terre, revenait en rampant vers ses hommes et retournait le chercher avec eux. Ce petit jeu continua jusqu'au moment où il plut à l'ennemi d'y mettre un terme : Besnard s'affaissa, une balle dans le ventre et la hanche brisée ; Savary et Dizet aussi étaient touchés. Mais aucun d'eux n'était mort. Tous les trois eurent le courage de

rester sans bouger à l'endroit où ils étaient tombés. À la nuit seulement, en se traînant sur le ventre, ils réussirent à regagner nos lignes et purent rendre compte de leur mission. Proposés pour la médaille et une citation, ils durent les attendre assez longtemps, car à cette époque le Quartier Général n'était pas prodigue de ces faveurs qui ne récompensaient que des actions d'un éclat exceptionnel.

Pendant ce temps, les trois hommes de la patrouille des chasseurs remontaient à la file indienne la berge Sud du canal. Tout va bien tant qu'ils ont l'abri du remblai. Mais, en obliquant vers la Maison du Passeur, ils sont découverts à leur tour par les guetteurs ennemis et tirés à bout portant : le caporal est tué, les deux chasseurs blessés. Trois de leurs camarades décident d'aller les chercher. « Pour téméraire qu'elle fût, dit un officier, l'entreprise aurait pu réussir, si les Allemands n'avaient pas occupé, en avant de la Maison du Passeur, une tranchée qui coupait le chemin de halage et, par un angle droit, se prolongeait le long de la berge en élémens discontinus. De face et de flanc, les trois hommes étaient sous le feu ennemi ; ils durent se replier, mais la tranchée et la maison, signalées à la batterie du capitaine Boueil, furent soumises aussitôt à un bombardement d'une précision et d'une efficacité remarquables : lâchant leurs terriers démolis, les Boches se mirent à fuir comme des lapins, poursuivis par les feux de notre infanterie. » Les trois chasseurs profitèrent de cette minute de désarroi pour renouveler leur tentative et furent assez heureux cette fois pour ramener dans leurs lignes les deux blessés et le corps du caporal.

Le jour déclinait. Il pleuvait légèrement. Dans ces ciels bouchés, la nuit empiète sur son heure habituelle et il valait mieux

utiliser ce qui restait de clarté pour achever d'organiser nos positions : les tranchées de la levée de terre, le groupe des maisons crénelées et la tranchée en avant de ces maisons furent laissés aux marins ; les chasseurs demeurèrent dans les tranchées à l'Ouest et à l'Est de la levée de terre, mais sans tenir complètement ces dernières, dont les élémens voisins de la Maison du Passeur s'étaient regarnis d'Allemands.

La compagnie Riou qui opérait en soutien de la compagnie des chasseurs et de la compagnie Le Page par la berge Nord de l'Yser, était arrivée dans la matinée à peu près à la même hauteur que ces compagnieset un petit poste avait été installé par elle dans les ruines de la maison F... entre la ferme Versleck et la route du vieux fort de Nieuwendame. La 4 compagnie de marins, sous les ordres du lieutenant de vaisseau Martinie, avait également atteint les premiers objectifs qui lui étaient assignés. Cette compagnie, on s'en souvient, était venue cantonner dans la nuit à Ramscapelle, dans les lignes belges ; elle y avait trouvé les vingt doris expédiées de Dunkerque le 14 à onze heures du soir, sur des camions automobiles, et qui devaient la transporter de l'autre côté de l'inondation. Ces doris sont d'assez grandes barques à fond plat qui servent à la pêche moruyère ; les hommes y prennent place, quand la goélette est à la cape, pour aller mouiller et relever leurs palangres. Deux pêcheurs, un patron et un « avant, » forment tout leur équipage, mais, comme l'embarcation ramène quelquefois jusqu'à trois cents morues, on lui donne un gabarit assez large. Très légères et très mobiles cependant, maniables à la perche comme à la rame, ces doris paraissaient on ne peut plus propres à naviguer sur des marais sans profondeur. Elles avaient été logées à la gare, d'où on pouvait aisément les lancer en bas de la voie ferrée qui trempait dans l'inondation. Le commandant de

Jonquières s'était rendu de nuit à Ramscapelle pour procéder en personne à l'opération. Mais, au dernier moment, on constata que le choix de l'intendance ne s'était pas porté sur la fleur du panier : plusieurs des doris avaient besoin d'être calfatées, trois étaient complètement hors de service et toutes manquaient de nables, qu'il fallut leur confectionner sur place. Vaille que vaille, on put en mettre dix-sept à l'eau, et la compagnie s'y embarqua au complet, à raison de sept ou huit hommes par embarcation. Les écharpes de la brume, l'absence de lointain, le calme de l'air, tout conspirait pour donner ou ne sait quoi d'étrange et comme de léthéen à cette zone inondée dont la surface ne reflétait que les blancheurs molles en suspension dans l'atmosphère ou le grand vol las d'un héron dérangé par les nageurs. Les barques partaient l'une après l'autre en s'espaçant ; les hommes se courbaient pour que leur silhouette ne dépassât pas trop le niveau de bordage ; les ordres se donnaient à voix basse, car, bien qu'on fût assez loin de l'ennemi, on savait avec quelle intensité l'eau propage le son ; les rames mêmes, feutrées de chiffons, ne faisaient aucun bruit en plongeant. Presque tout de suite la brume absorba ces fantômes. « On les vit quitter la rive, dit un témoin, diminuer, se fondre. Ils étaient partis deux cents, l'arme bien en main. On ne les vit plus. Longtemps après, longtemps, on entendit des coups de fusil. » Mais cette fusillade venait d'ailleurs et la traversée s'était accomplie sans accident, sinon sans difficulté. Malgré leur faible tirant d'eau, les doris touchaient continuellement ou s'embarrassaient dans les herbes, et les hommes devaient entrer dans la vase pour les dégager. Heureusement le tir de l'artillerie allemande, concentré sur Nieuport, négligeait provisoirement les entours de Rams-capelle. À neuf heures trente, toute la compagnie prenait pied sur la rive opposée de la lagune d'où elle se dirigeait vers les

fermes Klein et Groot-Noordhuyst qu'elle avait pour objectifs. Les deux fermes, l'une assez importante, avec grand corps de logis et communs, l'autre plus petite et dépendant, peut-être de la précédente, se présentaient de biais sur leurs clyttes. Tout le reste de la dépression était vide. Rien, pour se défiler, que quelques bouquets de saules et les têtards défeuillés qui balisaient les canaux d'irrigation. Les deux fermes étaient-elles occupées ? On l'ignorait, bien qu'on sût que les Belges eussent par là un poste avancé. L'enseigne de Blic partit en reconnaissance. Il revint sans avoir essuyé aucun coup de fusil : la ferme Groot-Noordhuyst contenait un petit poste belge et, dans la ferme Klein-Noordhuyst, qui touchait le canal, il n'y avait personne.

Le silence de l'ennemi s'expliquait. On laissa la ferme Groot-Noordhuyst à la garde des Belges et les cent vingt hommes des doris occupèrent Klein-Noordhuyst, d'où une petite levée de terre conduit au pont de Katelersdamme, rattaché lui-même par une autre petite levée à la Ferme-aux-Canards, que deux cents mètres à peine séparent de Saint-Georges. Mais, de ce côté du Noord-Vaast encore, on retrouvait l'inondation. La Ferme-aux-Canards ne faisait plus qu'un îlot. On ne pouvait même pas l'aborder à pied sec par sa chaussée, submergée sur une moitié de sa longueur. La 4 compagnie allait néanmoins s'y engager, quand elle apprit que la colonne principale s'était retranchée à la hauteur des maisons crénelées. Elle n'avait plus qu'à rester sur ses positions, et c'est ce qu'elle fit.

Ainsi, sur les trois côtés de l'attaque, la progression était arrêtée, mais, à droite et à gauche aussi bien qu'au centre, on avait fait un grand pas vers Saint-Georges, et on l'avait fait « sans casse » ou avec des pertes insignifiantes. Le commandement dé-

cida donc de reprendre l'attaque dès l'aube du lendemain et des ordres furent donnés en conséquence aux trois colonnes d'assaut, la compagnie Huon de Kermadec demeurant en réserve sur le bord du quai. Mais, cette fois, il n'y avait plus à escompter l'effet d'une surprise. L'ennemi était sur ses gardes et le montrait assez au feu violent qu'il déclenchait sur Nieuport, les Cinq Ponts, les digues et les chaussées.

Par compensation, il est vrai, un nouvel élément allait entrer en ligne : les « canonnières fluviales » de l'enseigne Le Voyer. On fondait de grands espoirs sur leur coopération, qui était, dit-on, une idée du général Foch et qui « avait pour but de semer la panique sur les arrières de l'ennemi en prenant en enfilade Lombaertzyde et Saint Georges, tandis que les troupes du général de Buyer et du colonel Hennocque donneraient l'assaut de front. » Et cet espoir n'eût peut-être pas été trompé, si nous avions eu à notre disposition, comme le pensait Foch, de véritables canonnières. Mais celles-ci n'en avaient que le nom : c'étaient de simples vedettes dunkerquoises, de ces canots à petit moteur auxiliaire qui vont chercher la « prime » sur les bancs, au temps de la pêche harengière, et qui peuvent porter tout au plus trois ou quatre tonnes de poisson. Pas de protection ; une coque en bois fatiguée, des moteurs avariés ou complètement hors d'usage. Dans le dispositif initial, les canonnières, au nombre de six, devaient se partager en deux flottilles dont l'une opérerait sur Lombaertzyde par le canal de Plasschendaele, l'autre sur Saint-Georges par l'Yser. Pour organiser et diriger cette double expédition, deux enseignes volontaires avaient été demandés à la défense mobile de Dunkerque par le ministère de la Marine. Quant aux équipages, composés de volontaires aussi, on les avait formés d'élémens pris un peu partout : au dépôt, dans la brigade, même

parmi les cuirassiers, qui avaient fourni deux servans de mitrailleuses. L'ordre portait d'être rendu le 15 au petit jour à Nieuport, pour participer à l'attaque. Mais les vedettes, bien que réquisitionnées dès le 12, n'étaient arrivées aux Chantiers de France que le 14 au matin et, quelque diligence qu'on fit, il semblait impossible de les radouber, de les armer et de les conduire à temps aux Cinq-Ponts. De fait, dans la journée, trois seulement de ces invalides purent être mises en état. Leur armement comportait un canon de 37 millimètres de marine et une mitrailleuse de Saint-Etienne par embarcation. Mais les affûts manquaient pour les 37 : on en improvisa avec des madriers cloués sur l'étrave. L'enseigne Le Voyer, en qualité de plus ancien en grade, partit le premier à 4 heures du soir avec les trois canonnières rafistolées, laissant à son second le soin de poursuivre l'armement des trois autres.

De Dunkerque à Nieuport, la distance n'est pas très considérable par le canal de Fûmes. Même au train de trois nœuds à l'heure, qui était le train de la flottille et qui est l'allure d'un homme à pied, on pouvait la couvrir en sept ou huit heures. Mais il eût fallu que la voie fût libre, les éclusiers prévenus. Or ces braves gens dormaient à poings fermés. Ci une heure perdue devant chaque écluse. Pour comble de déboire, le moteur d'une des embarcations se détraque, l'hélice d'une autre s'engage… Bref, à deux heures du matin, on n'était encore qu'à Fûmes où l'on dut stopper jusqu'au petit jour. Et l'on n'avait réparé qu'une des embarcations ! L'autre ne pouvait être dégagée qu'au sec. L'enseigne Le Voyer l'avait prise en remorque. Quand il arriva enfin devant les écluses de Nieuport le 15, vers onze heures, salué au passage par les shrapnells allemands, nos troupes depuis longtemps étaient parties à l'attaque. L'expédition fut renvoyée au lende-

main. Mais, comme les éclusiers des Cinq-Ponts avaient quitté leur poste, soumis à « un gros marmitage de 210, » et que l'entrée du canal de l'Yser ne nous fut donnée qu'à la nuit, il n'y eut pas moyen d'échouer au sec la vedette engagée.

Restaient les n 1 et 3, à peu près en état, calfatés, armés, démâtés, mais dont le temps avait manqué pour matelasser les bordages, et qui s'appelaient primitivement la Jacqueline et le Moqueur-des-Jaloux. L'enseigne Le Voyer commandait la vedette n 1 ; le n 3 était sous les ordres du second-maître Gourmelin. Debout, sans protection d'aucune sorte, « sur le pont de ses deux rafiots filant trois nœuds à l'heure, visibles de tous les points de l'horizon dans la plaine rase des Flandres, 24 hommes devaient franchir 1500 mètres en terrain découvert pour aborder l'ennemi, traverser ses lignes bordant le canal et aller jusqu'à 800 mètres dans l'intérieur prendre les rues de Saint-Georges en enfilade. » Comme dit le fusilier Blandeau, un des héros de l'expédition, « ce n'était pas un petit travail. Un cuirassé, si un cuirassé pouvait remonter l'Yser, eût à peine suffi à la tâche. Or, en fait de cuirassé, nous avions deux sabots de vedettes qui pétaient un chahut de cent mille diables. » Ainsi montée, l'expédition semblait vouée d'avance à un échec certain ; tout au moins c'était la mort presque certaine pour ceux qui allaient en courir les chances et qui, exposés à combattre et peut-être à périr ensemble, ne se connaissaient pas une heure auparavant. Le plus grand nombre venaient seulement de rejoindre à Nieuport leur nouveau commandant. À cinq heures quarante-cinq, avant de donner le signal du départ, l'enseigne Le Voyer passa dans leurs rangs et leur serra la main à tous, puis, prenant la parole, il leur expliqua en quelques mots le but de l'expédition, son importance, ses difficultés et ses risques, ajoutant qu'ils avaient reçu lui et eux

une mission de confiance, que c'était un honneur d'avoir été choisis pour l'exécuter, que la France avait les yeux sur ses marins et qu'elle savait qu'ils feraient leur devoir jusqu'au bout, quoi qu'il arrivât. Bien des harangues du même genre ont été prononcées par des chefs en des circonstances analogues, mais un patriotisme si communicatif émanait de celle-ci « que tous, vibrans d'émotion, dit le fusilier Blandeau, nous nous écriâmes : Vive la France ! » Et, à l'évocation des dangers qui les attendaient et dont une expérience du front déjà ancienne leur faisait sentir toute la gravité, « pas un de ces hommes, dit un autre témoin, ne baissa seulement les yeux. »

Parties à six heures du matin, en pleine nuit, les deux vedettes n'avaient aucun feu, aucun point de repère pour se guider. Mais, jusqu'à son confluent avec le vieil Yser, le canal suit une direction rigide. Et le petit jour, d'ailleurs, n'allait pas tarder. Sur la berge Nord, où opérait la compagnie Riou, l'enseigne Guéguen, qui devait être blessé au cours de l'action, avait déployé sa section aussitôt les canonnières signalées. Le capitaine de Tarie en avait fait autant avec ses chasseurs, sur la berge Sud. Mais leur progression ne pouvait être aussi rapide que celle des deux vedettes, qui, à six heures et demie, se trouvaient déjà devant les tranchées allemandes.

« Jusque-là, dit un des acteurs de l'affaire, tout s'était bien passé. 75 et 120 s'en donnaient à cœur joie sur les défenses ennemies du canal. Les Boches encaissaient et se rencognaient au fond de leurs tranchées. Leur artillerie elle-même, surprise ou occupée ailleurs, ne nous tapait pas encore dessus. C'est le propre tir de nos 75 qui nous força de stopper. » Des ordres avaient pourtant été donnés la veille par le colonel Hennocque pour que

l'Yser fût « dégagé d'artillerie. » Le tir finit par s'écarter et les deux vedettes purent continuer leur route, « canonnant au passage les maisons de la rive et prenant d'enfilade, à bout portant, quelques élémens de tranchées. Nous avons dû tuer là une trentaine de Boches. La riposte ennemie était extrêmement faible. On voyait sortir au bout de deux bras des fusils qui tiraient vaguement dans notre direction. Mais à 400 mètres environ à l'intérieur des lignes allemandes, à 600 mètres du coude de l'Yser, nous sommes arrêtés par une passerelle jetée en travers du canal. Démoli la passerelle à coups de 37 à 200 mètres. Par exemple, impossible de pousser plus loin : sous la passerelle, dans la vase, un barrage de pieux interdit toute navigation… »

L'enseigne Le Voyer manœuvra donc pour mettre le cap sur Nieuport, tout en accostant ses vedettes à la rive Ouest et en continuant à tirer au canon seulement, « aucune tête allemande ne se montrant plus hors des tranchées. » Ses objectifs étaient les maisons de Saint-Georges, à 800 mètres, et les deux ou trois fermes plus rapprochées qui bordaient le canal vers le coude de l'Union. On visait de préférence les toits, « où l'on savait que l'ennemi s'embusquait pour surplomber nos tranchées de première ligne. » Plusieurs furent atteints et prirent feu. Cependant, à cent mètres de nous, en bordure du canal, au croisement du chemin de halage et de la levée de terre qui mène à Saint-Georges, il y avait une maison à étage, ruinée en partie, dont la façade regardait le canal et qui tournait vers nous son pignon sans fenêtre. C'était la Maison du Passeur, qu'un boyau reliait aux tranchées allemandes du village. Pas un coup de feu n'en était parti quand nous avions défilé devant elle, soit qu'elle fût vide, soit que ce silence cachât un piège. Nos hommes observaient avec attention ses abords.

— Commandant, crie l'un d'eux, une gueule de Boche !

Des Allemands, en effet, rampaient dans le boyau pour gagner la Maison du Passeur. Mais, leur voyant des bérets et ignorant que l'Allemagne eût détaché des marins à Saint-Georges, l'enseigne Le Voyer se demanda si d'aventure ces prétendus Boches ne seraient pas des fusiliers d'une de nos compagnies.

Le plus simple était d'y aller voir. La Jacqueline stoppa et Kerenflech, le quartier-maître qui avait signalé à son chef la présence d'« une gueule de Boche, » fut envoyé en reconnaissance sur la rive gauche avec quatre matelots, volontaires comme lui, Blandeau, Daniel, Laidet, Durand.

« Nous prenons le fusil, dit Blandeau. Nous arrivons, nous ouvrons la porte. » Et, tout de suite, la patrouille est renseignée : les Boches « grouillent » à l'intérieur. Kerenflech et Blandeau « tirent dedans au jugé, « puis décampent, suivis de leurs camarades. Collés contre la berge, qui forme parapet, ils assisteront de là aux péripéties du drame qui va se dérouler avec une rapidité incroyable. Aussitôt prévenue, la Jacqueline s'est écartée pour bombarder la maison, à l'étage de laquelle les Allemands essaient d'installer une mitrailleuse. Deux fois la précision de son feu les en empêche. « A mesure qu'ils s'attiraient (sic), dit Blandeau, je les voyais lever les bras en l'air et chavirer. » Déjà l'équipage, exalté par son succès, ne parlait de rien moins que de débarquer pour donner l'assaut à la maison.

— On fera des prisonniers, commandant. Permettez qu'on accoste !

Mais les ordres de l'enseigne ne comportaient rien de pareil. Puis l'ennemi continuait à recevoir des renforts par le boyau. Et

tout à coup la membrure d'arrière de la Jacqueline résonna comme sous une claque formidable : fonçant du pont de l'Union, une auto-mitrailleuse allemande venait de se défiler à 800 mètres et d'ouvrir le feu sur les deux vedettes. Impossible de la repérer, derrière la haie ou le mur qui la masquait complètement. Tout le tragique de la situation apparut. Les deux embarcations se trouvaient bloquées dans une sorte de goulot, bouché à son extrémité par les pieux de la passerelle et d'où elles ne pouvaient s'évader qu'en s'exposant aux feux conjugués de la Ferme Verstecket de la Maison du Passeur. La Ferme Versteck n'était qu'un petit poste ; mais, dans la Maison du Passeur, que nous continuions à canonner vigoureusement sans pouvoir l'atteindre dans ses œuvres basses, à cause du léger surplomb de la berge, l'ennemi avait réussi à mettre en batterie deux mitrailleuses. Elles se dévoilèrent brusquement, « nous tirant dessus à une demi-largeur de canal, » soit 40 mètres au plus.

« Alors, continue Blandeau, commença la valse de nos vedettes. Ce fut le tour des nôtres d'être décimés. Le lieutenant avait délaissé le canon-revolver pour la mitrailleuse. Je le vois encore sur la dunette, d'une main tenant la jumelle, de l'autre donnant les signaux des ordres à exécuter… » Avant que la première mitrailleuse allemande eût réglé son tir, une salve de la Jacqueline l'avait démolie, mais la seconde nous « arrosait » à bout portant. Et, du coude de l'Union, nous arrivaient en même temps des volées de balles qui crépitaient sans discontinuer sur l'arrière du bateau. L'armement du canon de 37 est mis hors de service, puis la mitrailleuse. L'enseigne Le Voyer a encore le temps d'abattre de deux coups de revolver un feldwebel « debout dans une des fenêtres de la maison ; » mais, autour de lui, ce n'est qu'un charnier. Le pont est couvert de sang ; l'homme de

barre est tué. La Jacqueline, désemparée, flotte à la dérive. Une nouvelle décharge couche ce qui reste de l'équipage et son chef, le tibia et le péroné fracassés. Seul, le mécanicien, dans les fonds du navire, n'a aucune blessure. C'est l'essentiel. À plat ventre sur sa jambe brisée, l'enseigne Le Voyer se traîne jusqu'à la barre au moment où l'embarcation va s'échouer sur la berge, s'y cramponne éperdument et redresse la direction. Mais l'énergie la plus surhumaine ne lui permettrait pas de doubler le cap des Tempêtes, la terrible Maison du Passeur qui le tient sous son feu, auquel il ne peut plus riposter, si, « dans l'instant même où, après avoir éteint la première mitrailleuse allemande, il était fauché par la deuxième avec tout son monde, » sa canonnière auxiliaire, commandée par le second-maître Gourmelin, n'avait heureusement réduit au silence cette deuxième mitrailleuse.

C'était le cuirassier Sauvaire Jourdan qui avait fait ce coup de maître. Roulé par une balle dans la tête, il s'était relevé et avait repris le tir. Blessé de nouveau, le genou broyé, il avait continué à se servir de son arme « jusqu'à ce qu'elle fût enrayée par deux projectiles ennemis dans la boîte de la culasse. » Cette magnifique constance sauva la retraite. Les Allemands avaient bien réussi à installer une troisième mitrailleuse dans l'unique fenêtre du pignon Nord de la maison, mais les canonnières étaient déjà à 500 mètres, quand elle ouvrit le feu. Un danger plus grave les attendait une fois hors des lignes allemandes : les 77 ennemis, qui avaient eu le temps de repérer soigneusement la zone où elles évoluaient, couvrirent le canal d'une pluie d'obus. Par une chance merveilleuse, aucun n'atteignit les fugitives de plein fouet. La canonnière de Gourmelin s'en tirait avec deux morts et un blessé. À bord de l'enseigne Le Voyer, il y avait cinq morts et sept blessés graves sur douze hommes. Personne n'était debout, même le

chef, cramponné sur un genou à sa barre, dans une mare de sang, et qui ne la lâcha qu'à Nieuport. Au fond de leurs tranchées, sur les deux rives du canal, chasseurs et marins contemplaient avec stupeur ce grand cercueil qui descendait l'Yser. Le Moqueur-des-Jaloux suivait à cent mètres. Le feu avait pris dans sa machine. Et ce fut, somme toute, une rentrée épique, digne des fastes de l'ancienne marine, que celle des deux « rafiots, » l'un en flammes, l'autre prêt à couler bas, et tous deux « réduits à l'état d'écumoires, » leur personnel fauché, leur bordage démoli, leurs pavillons en loques, mais battant toujours à la drisse.

L'expédition nous coûtait cher sans doute. Encore serait-il injuste d'en accuser le « trop grand élan de M. Le Voyer, » coupable de s'être porté « un peu trop loin sur le canal. » L'enseigne Le Voyer n'avait fait qu'exécuter strictement les ordres de ses chefs. Chargé de prendre d'enfilade les maisons de Saint-Georges, il s'était tenu pendant plus d'une demi-heure, sans aucune protection, à 600 mètres dans l'intérieur des lignes ennemies. Sur 24 hommes de l'expédition, 10 étaient morts, 6 étaient blessés, et l'extraordinaire, en vérité, est qu'un seul soit revenu vivant. Mais pas un de ces morts, pas un de ces blessés, ne restait aux mains de l'ennemi. Un canon de 37 et deux mitrailleuses étaient hors de service, mais tout le matériel était ramené. Et enfin l'ennemi avait subi des pertes beaucoup plus lourdes que les nôtres. Outre que nous lui avions tué ou blessé une cinquantaine d'hommes, nous lui avions mis hors de service deux mitrailleuses, détruit une passerelle, coupé six fils téléphoniques, incendié plusieurs maisons. Les équipages des deux embarcations s'étaient montrés d'un héroïsme égal à celui de leur chef. Presque tous avaient deux ou trois blessures. Le fusilier-mitrailleur de la Jacqueline, Joseph Morin, en avait onze pour sa

part. L'enseigne Le Voyer lui-même portait, en plus des siennes, sept passages de balle et deux de shrapnells dans son caban. Une volonté plus forte que tous les élancemens de la souffrance avait pu seule lui permettre de garder la direction de sa vedette jusqu'au bout. Transporté sans connaissance au poste de secours, il ne sortait de son évanouissement que pour songer à ses frères d'aventure. « Ayant fait demander le colonel, raconte le fusilier Blandeau, il lui disait en notre faveur qu'il ne fallait plus recommencer, car c'eût été sacrifier des hommes inutilement. » Et cette touche d'humanité, ce souci de la vie des autres dans un moment où les chirurgiens ne pouvaient répondre de la sienne, achève de conférer une beauté supérieure à la figure de l'héroïque officier.

Seule une progression lente, méthodique, pouvait maintenant nous rendre maîtres de Saint-Georges, et cette progression devait se faire surtout par la grande route et le long de l'Yser.

La compagnie Martinie resta cependant en cantonnement d'alerte jusqu'au 18 décembre dans la ferme Klein-Noordhuyst, derrière la digue du canal de Noord-Vaast. Qu'y avait-il de l'autre côté de cette digue, dans l'espèce de botte dessinée par le canal et l'Yser ? L'ennemi occupait-il les trois ou quatre fermes dont les toits rouges luisaient çà et là sur l'eau grise ? Il était intéressant de le savoir. Une reconnaissance, sous les ordres de l'enseigne de Blic, remonta la berge Sud du canal et s'avança dans la direction des fermes Terstyll et Violette, placées dans le talon de la botte.

C'était un marin peu banal que ce de Blic, qui achevait son noviciat chez les Jésuites au moment où la guerre éclata. Il avait repris immédiatement du service et était entré à la brigade en même temps que son ami et collègue de noviciat, le Père Poisson. Enseignes de réserve tous deux, ils avaient reçu le baptême du

feu le même jour, à Melle, qui fut la préface de Dixmude, et rien, à la vérité, sauf la retenue de leur verbe et le crucifix qu'ils tiraient parfois de leur poche pour le baiser, n'eût trahi dans ces officiers, d'un allant et d'une bravoure extraordinaires, les congréganistes qu'ils étaient devenus. La caserne sans doute n'est pas si loin du cloître et, dans tout soldat, il y a l'étoffe d'un moine. Mais, plus encore que la vie militaire, la vie de l'officier de marine, son resserrement, ses longues réclusions, ses veilles solitaires, sa stricte discipline, rappellent les conditions mêmes de la vie religieuse. Rien ne ressemble plus à la cellule d'un trappiste que la cabine d'un marin. Toutes deux tiennent dans quelques pieds carrés et toutes deux baignent dans l'infini. Le passage d'un de Blic dans les ordres s'était fait aussi naturellement que sa rentrée dans les cadres. Il n'avait rien eu à changer dans ses dispositions intérieures et, extérieurement, la présence d'un galon ou deux sur la manche ne changeait pas grand'chose non plus à une tenue dont la couleur austère restait la même chez le congréganiste et chez l'officier. Mais nos hommes, peu sujets à s'étonner pourtant, n'en revenaient pas de trouver chez un « curé » tant de bonne humeur, de fantaisie et de bravoure. Ils ne savaient pas combien, pour certaines âmes, vivre dans le voisinage de la mort, avoir à toutes les minutes son frôlement et comme le vent de l'éternité sur la figure, c'est, suivant l'expression d'un autre prêtre-soldat, l'abbé Chevoleau, une joie qui rend fades toutes les joies. Coiffé d'un béret de marin, armé d'un fusil, il arrivait à de Blic de partir seul en patrouille, de s'offrir pour les reconnaissances les plus aventurées. Blessé dans une de ces reconnaissances, à Dixmude, le 20 octobre, il était revenu à la brigade à peine guéri. Et il y avait repris sa vie de Comanche. Mais on n'était plus ici à Dixmude et, dans ces plaines inondées, les re-

connaissances ne pouvaient se faire que par bateau. Justement nous avions là nos doris, échouées dans les roseaux, sur les bords du marais. Leur faire passer la digue du canal de Noord-Vaast et les lancer de l'autre côté dans le shoore n'était pas d'une exécution bien difficile. De Blic, la veille de sa mort, était allé ainsi en doris, avec le quartier-maître Quinquis et cinq hommes, reconnaître la Ferme-aux-Canards. Le 17, il monta une autre expédition dans le Sud vers les fermes Terstyll et Violette. L'expédition, cette fois, n'était composée que de quatre hommes : de Blic et les fusiliers Prieul, Younou et Cordier. La première ferme était vide. La doris reprit sa marche silencieuse vers la seconde (la ferme Violette). Elle put accoster la clytte et les hommes, après l'avoir cachée dans les roseaux, se mirent à ramper vers les bâtimens, de Blic en tête. À cent mètres de la ferme, une rafale s'abattit sur eux : de Blic avait été tué sur le coup ; Cordier agonisait ; Younou, blessé, fut fait prisonnier, croit-on. Seul Prieul, quoique blessé lui-même à l'épaule, put se dissimuler derrière une souche. Il y resta jusqu'à la nuit et, tantôt en rampant, tantôt à la nage, parvint à rejoindre derrière le canal une de nos sections d'avant-poste. Ce fut par lui qu'on apprit la mort de de Blic, confirmée deux jours plus tard, dit Claude Prieur, par « la capture en cet endroit d'un sous-officier boche » qui déclara avoir « assisté aux obsèques sur place d'un officier français habillé en marin. » Le lendemain ordre arrivait à la 4 compagnie de rentrer à Nieuport : une section belge devait nous relever à Klein-Noordhuyst. La nouvelle tactique adoptée par le commandement, le système de progression lente qui avait prévalu pour l'attaque sur la manière brusquée des premiers jours, exigeait que nos compagnies pussent se relayer sur la chaussée de Saint-Georges et le long de l'Yser. Peut-être eût-il été plus sage d'écouter dès cette

époque les suggestions de de Blic et d'essayer d'occuper les fermes Terstyll et Violette avant que l'ennemi ne les eût organisées : l'échec des Belges, chargés de l'en déloger lors de l'attaque du 9 mai 1915, ne nous eût pas obligés, sous les feux convergens qu'il dirigeait sur nous de ces fermes et de la rive droite de l'Yser, à lâcher l'important ouvrage de l'Union dont le lieutenant de vaisseau Béra s'était emparé.

Pour l'instant, il est vrai, les fermes Terstyll et Violette n'avaient pour nous qu'un intérêt de second plan et toute l'attention était accaparée par Saint-Georges. Les quatre compagnies composant le bataillon devaient assurer en même temps la garde de la berge nord de l'Yser jusqu'à la maison F... incluse. Nous continuions cependant à nous tenir en liaison avec les chasseurs cyclistes, établis le long de la berge Sud du canal où ils progressaient en même temps que nous.

Pour cette progression, si délicate sur la mince langue de terre qui était tout notre champ d'opérations, on employait la méthode suivante : une patrouille allait poser pendant la nuit un réseau de fils de fer en avant de la position choisie ; puis elle se coulait le long des bas-côtés de la route et y faisait le guet, tandis qu'à quelques mètres derrière et sous sa protection immédiate, des hommes creusaient hâtivement la nouvelle tranchée. Rude besogne, car on ne travaillait pas ici dans la glaise, mais dans une chaussée empierrée, fortement damée et qu'il fallait attaquer au pic. Cela n'allait pas sans quelque tapage et le travail était fréquemment interrompu par des volées de mitraille qui obligeaient les hommes à se défiler. La tranchée terminée, on la couvrait, on l'occupait, et, par des boyaux creusés le long des bas-côtés, on la reliait aux tranchées subséquentes. Mais ce dernier travail,

« pourtant très dur, dit le lieutenant de vaisseau L..., fut à peu près inutile, car, sur la route, dans le terrain surélevé de la chaussée, on arrivait bien à creuser une tranchée de profondeur suffisante, mais, sur les bas-côtés, qui étaient au même niveau que l'inondation, on trouvait l'eau à 40 centimètres de profondeur. » En sorte que ces boyaux, « qui coûtèrent beaucoup de peine à nos hommes et aux soldats du génie qui venaient toutes les nuits leur donner un coup de main, ne procuraient qu'une protection extrêmement précaire et devenaient d'autre part très vite impraticables. »

Si lente que fût cette manière de procéder, nous avancions cependant, le plus souvent sans pertes, et chaque jour nous rapprochait un peu plus de Saint-Georges. Non que l'ennemi demeurât inactif. Nieuport, derrière nous, bombardé par du gros calibre, achevait de s'effondrer. Nous y avions nos cantonnemens et l'ennemi le savait. Mais il recherchait surtout les Cinq-Ponts où s'abritaient nos canonnières et qui étaient le point de rayonnement, la charnière des voies menant à Saint-Georges, à Nieuwendame et à Lombaertzyde. Comme on craignait une rupture des communications, les ponts les plus menacés avaient été doublés par des ouvrages en liège. Les relèves purent ainsi s'effectuer régulièrement et notre progression ne souffrit aucun arrêt. En même temps que sur la route de Saint-Georges, elle se poursuivait du même train lent, mais continu, sur la berge Sud et la berge Nord de l'Yser. Sur la première de ces berges cependant, où les chasseurs tenaient un boyau dont l'extrémité était aux mains des Allemands, il fallait, pour gagner du terrain, « pied à pied, » tout le mordant et la ténacité de cette troupe incomparable. On ne dormait guère de part et d'autre dans ce boyau. C'était, dit le lieutenant de vaisseau L..., « une lutte sans répit ni trêve, dans la-

quelle les adversaires n'étaient parfois séparés que par quelques mètres et des barricades en sacs à terre qui avançaient ou reculaient tour à tour. » Mais les chasseurs « dominaient nettement », et le boyau tout entier finit par leur rester, avec un redan qui se trouvait à la bifurcation du chemin de halage et du chemin de Saint-Georges. Entre la Maison du Passeur et eux, il n'y avait plus que la largeur d'une chaussée.

Sur la berge Nord de l'Yser, où opérait une de nos flancs-gardes, la compagnie Riou avait poussé son avance dès le premier jour, on s'en souvient, jusqu'à la ferme F..., où elle avait organisé un petit poste. Mais, en retrait de ce petit poste, une route partait de l'Yser et montait perpendiculairement à travers les terres inondées vers le vieux fort de Nieuwendame occupé par l'ennemi. À supposer qu'il voulût prendre l'offensive, rien ne l'empêchait de nous tourner par cette route, de tomber sur nos flancs et de nous cerner dans la boucle de Saint-Georges. Il convenait donc de mettre en état de défense le carrefour de la berge Nord et de cette route : une tranchée fut creusée en avant, une autre au carrefour même et une troisième devant la ferme F...

Ce ne fut qu'après avoir pris ces précautions que la compagnie se remit en mouvement, employant pour avancer « la méthode qui avait donné de si bons résultats » sur la route de Saint-Georges. Quatre tranchées, disent les rapports, furent ainsi creusées sur la berge Nord et une cinquième sur la route de Nieuwendame, par le travers de la ferme Groote-Noord, « lorsqu'on eut acquis la certitude que cette ferme n'était pas occupée par les Allemands. » Mais, sur la berge Nord, l'ennemi avait fortifié la ferme Versteck, placée de l'autre côté du canal, en face de la Mai-

son du Passeur. Murs crénelés, chevaux de frise, réseaux de barbelés, rien n'y manquait, pas même les mitrailleuses. Elles ne purent briser l'élan de nos hommes et, le jour même où la compagnie des chasseurs arriva devant la Maison du Passeur, la compagnie Huon de Kermadec, qui avait remplacé aux tranchées la compagnie Riou, enleva brillamment lafernii Versteck, qualifiée à juste titre par l'Officiel de « position importante. » Et, en effet, si cette position était restée à l'ennemi, non seulement la progression de la 2 compagnie sur la berge Nord eût été arrêtée, mais les chasseurs eux-mêmes, pris d'écharpe, n'auraient pu bouger de leur redan. Couverts du côté du canal, ils s'élancèrent : le 27 décembre au matin, après une lutte acharnée, la Maison du Passeur était à eux et l'ennemi voyait tomber son principal réduit de flanquement sur l'Yser.

Nos marins, qui appuyaient l'attaque avec une section de mitrailleuses, pouvaient revendiquer leur petite part dans ce succès. La maison n'avait pas été emportée du premier coup. Une palissade de sacs à terre nous séparait des Allemands qui y épaulaient leur résistance. Mais, parmi nos mitrailleurs, se trouvait un petit marin, presque un enfant, puisqu'il ne devait avoir dix-sept ans que le 22 mars de l'année suivante, Yvon Nicolas. Solide et râblé, comme le sont ces mousses de la côte bretonne, Yvon avait obtenu son brevet de fusilier le 1 août 1914, à la veille de la guerre. Et sans doute il n'était pas une exception dans la brigade. Il y avait peut-être parmi ces Marie-Louise de la mer des marins encore plus jeunes que lui : il n'y en avait pas de plus allant. C'était le type même de la « demoiselle au pompon rouge. » La guerre l'avait à peine bronzé : vétéran de Melle et de Dixmude, il portait dans ses yeux clairs toute l'ingénuité de sa race et aussi son esprit d'aventure, la tranquille audace héritée d'une longue lignée de

coureurs d'océans. Et ce fut cet Eliacin qui brisa la résistance allemande. Comment, « malgré un feu nourri » qui balayait la route et arrêtait toute progression, Yvon réussit à « hisser sa mitrailleuse sur les sacs à terre qui le séparaient des Allemands, » comment il détruisit « la plus grande partie de ceux-ci, » mit « les autres en fuite, permettant ainsi à un peloton de chasseurs cyclistes de pénétrer dans une maison, point d'appui de la droite ennemie » et qui n'était autre que la Maison du Passeur, — sa citation le dit, mais elle n'évoque qu'imparfaitement la scène et l'espèce de terreur sacrée où elle plongea la garnison. Il est certain qu'Achille, sur le mur de sa tranchée, ne dut pas être plus terrible que cet éphèbe aux yeux bleus apparaissant soudain aux Allemands et braquant sur eux le canon de sa mitrailleuse. Derrière lui, leurs muscles tendus pour l'attaque, les chasseurs avaient bondi. La charge sonnait. La vague passa, emportant tout. Ce fut « superbe, » dit le lieutenant de vaisseau Le Page qui, dans la même journée, allait donner un pendant à ce beau fait d'armes en enlevant la première tranchée ennemie de Saint-Georges.

C'était, en effet, la 3 compagnie qui, par suite du hasard des relèves, occupait à ce moment les tranchées avancées de la route. À la guerre comme ailleurs, et peut être plus qu'ailleurs, celui qui sème n'est pas toujours celui qui récolte. Il en devait être autrement cette fois et la conquête de Saint-Georges, qui était réservée au capitaine Le Page, allait couronner deux semaines d'efforts méthodiques au cours desquels ce fils d'un vieil instituteur breton, rompu aux fortes disciplines paternelles, avait révélé l'esprit ordonné, le coup d'œil et le sang-froid d'un vrai chef. Rien ne lui échappait. Très ménager de la vie de ses hommes, il s'entourait de renseignemens, multipliait les patrouilles et les reconnais-

sances. Il était la vérification vivante du mot de Joffre que cette guerre est surtout une guerre de capitaines. Mais, de ce ruban de chaussée allongé entre deux lagunes impraticables, l'œil le plus attentif ne pouvait à peu près rien saisir des défenses ennemies. On les devinait formidables. Saint-Georges est le seul village du shoore. Massées à la croisée de trois routes, ses maisons formaient un bloc imposant autour d'une église trapue et découronnée. Notre artillerie bombardait bien le village, mais au hasard, faute d'indications précises sur les organismes de la défense. On savait seulement que cette défense était assurée par le troisième bataillon du régiment de marins débarqué récemment au Kursaal d'Ostende. Les prévisions de l'Etat-major s'étaient donc réalisées en partie : la lutte s'engageait entre des hommes de même formation et d'égal courage, marins contre marins, et, sur ces plaines inondées, sur ce shoore vaseux où Saint-Georges s'embossait au bout de sa jetée, c'était comme une scène d'abordage qui s'apprêtait. Mais, jusqu'à nouvel ordre, l'avantage de la position, malgré son immobilité, restait au vaisseau, qui nous dominait de toutes parts et n'offrait aucune prise visible à nos grappins.

La situation aurait pu se prolonger assez longtemps, si le hasard n'était venu à notre aide de la façon la plus inattendue. Le 24 décembre au matin, la 3 compagnie venait de relever aux tranchées de la route la 1 compagnie du capitaine Riou. Dans la nuit, une patrouille de cette compagnie avait visité une maison que l'on voyait à droite, presque à l'entrée du village, et l'« avait reconnue, disent les rapports, comme n'étant pas occupée par l'ennemi. » Le commandant de Jonquières fit donner l'ordre à la 3 compagnie d'occuper cette maison dès son arrivée aux tranchées. Mais le capitaine Le Page voulut s'assurer au préalable qu'elle était toujours vide ; car « c'est assez l'habitude des Alle-

mands de dégarnir momentanément certains postes avancés qu'ils réoccupent en force quelques heures après, » et il l'envoya donc reconnaître par deux volontaires.

Il faisait encore nuit, et le temps était brumeux. Les deux hommes arrivent près du village, à la fourche de la grande route et de la levée de terre qui mène à la Ferme de l'Union. Mais là, trompés par l'obscurité, au lieu de tourner par cette levée pour reconnaître la maison, ils continuent à suivre la route, et, sans se laisser arrêter par les obstacles de toutes sortes accumulés sur leur passage : tranchée inachevée avec caisson blindé pour mitrailleuse, trou de loup de 25 mètres de long, sur 2 mètres de profondeur, barricade de sacs à terre et de madriers, ils poussent leur exploration jusqu'au cimetière, où ils découvrent tout un nouveau système de tranchées. À ce moment, l'ennemi les aperçoit, mais leur bonne étoile les sert jusqu'au bout. L'un des hommes seulement, le fusilier breveté Roland, est blessé ; encore peut-il regagner nos lignes où on l'évacue aussitôt vers l'ambulance. Mais l'autre n'est pas touché. C'est un marin nommé Laplanche, patrouilleur émérite, s'il en est, car dans les courtes minutes où il a fait le tour de Saint-Georges, « il a pris mieux qu'une idée des défenses du village et il en peut donner le détail » à son chef « avec une précision qui, ne laisse rien à désirer. »

La suite des événemens permit de vérifier l'exactitude de sa description. Les défenses de Saint-Georges étaient constituées comme suit :

1. — Tranchée inachevée de couverture avec, dans le coin Sud (2), un caisson boulonné extrêmement solide pour loger une mitrailleuse. 3. — Trou de forme ovale creusé sur toute la largeur de la route avec,

au fond, piquets pointus et fils de fer barbelés. — 4. Barricade en sacs à terre. — 5. Tranchées dans le cimetière. — 6. Église.

Le capitaine Le Page s'était empressé de communiquer ce schéma au commandant de Jonquières, qui, après en avoir pris connaissance, avait donné l'ordre au capitaine d'enlever la tranchée allemande de couverture. Il ne fallait pas attendre que l'ennemi eût achevé son organisation, et tel était bien aussi l'avis du capitaine. Mais il fit observer « que l'inondation l'empêchait d'attaquer autrement que par la route et que, sur la route, il ne pouvait mettre en ligne qu'une dizaine de marins. » Or, les Allemands, « fortement retranchés à la barricade et dans le cimetière, tenaient nos tranchées sous une fusillade presque ininterrompue, qui eût fauché inévitablement, avec le concours de leurs mitrailleuses, les vagues d'hommes successives envoyées à l'assaut. » En conséquence, le capitaine de la 3 compagnie, avant de passer à l'attaque, croyait devoir solliciter « l'appui de la batterie du capitaine Boueil » et demandait qu'on donnât l'ordre à cette batterie d'ouvrir le feu sur la barricade et le cimetière, objectifs précis qu'on avait toute chance d'atteindre, grâce aux renseignemens apportés par le fusilier Laplanche. Jusque-là, notre tir s'égarait sur le village et frappait au hasard. Cette fois, les Allemands ne pourraient recourir à leur méthode habituelle, consistant à se terrer pendant le bombardement pour regarnir ensuite les points bombardés : le tir les frapperait dans leurs tranchées mêmes.

Ce fut, en effet, ce qui arriva. « Affolés » par la précision de notre feu, les Allemands se replièrent en désordre vers l'église. Le second-maître Cévaer n'eut qu'à faire passer les hommes de notre tranchée avancée dans la tranchée allemande de couver-

ture, qu'ils retournèrent et organisèrent aussitôt sous sa direction. En même temps, une escouade, appelée de la levée de terre, venait garnir notre ancienne tranchée de première ligne. Tout cela se fit comme à la manœuvre et au coup de sifflet des maîtres, sans nous coûter un seul homme.

Les heures de Saint-Georges désormais étaient comptées. Bloqué, au nord par les chasseurs, dont la mitrailleuse, installée dans la Maison du Passeur, prenait la levée d'enfilade, à l'Ouest et au Sud par les marins qui avaient fait tomber sa tranchée de couverture, l'ennemi ne gardait plus qu'une étroite ligne de repli à l'Est, vers le pont de l'Union. Son investissement était presque complet dans la soirée du 27, et le commandant de Jonquières reçut l'ordre d'attaquer Saint-Georges au petit jour. Le colonel Hennocque lui avait confié le commandement de l'attaque. Dans la nuit même, le commandant se rendit au poste de la Vache-Crevée, où se tenaient les observateurs d'artillerie.

Pour monter cette attaque, la 3 compagnie recevait le renfort de cent dragons à pied (escadron Cheffontaine). Le dispositif portait que le village serait soumis pendant trois quarts d'heure à un feu violent d'artillerie, après lequel l'assaut serait donné.

L'ennemi s'y attendait, mais il comptait bien étaler le choc. Il avait reçu des renforts dans la nuit ; des mouvemens de troupes avaient pu être observés, de la tranchée conquise. On ignorait l'importance de ces renforts, et l'on savait seulement que la lutte serait dure. Comment franchir la coupure de la route qui nous séparait du village ? Cette immense chausse-trape, de forme ovale, garnie de pieux aigus comme des pals, couverte d'un réseau de fils barbelés, était trop rapprochée de nous pour qu'on pût la combler à coups de 75. Tout au plus pouvait-on la contourner.

Mais le passage laissé à nos hommes des deux côtés de la chaussée était si étroit qu'ils ne pourraient s'y risquer qu'à la file indienne. Inévitablement ils seraient « descendus » l'un après l'autre avant d'avoir abordé le village.

Jamais problème plus angoissant ne s'était posé à un/chef qui n'affichait pas pour le « matériel humain » le dédain transcendant des guerriers de Germanie. La troisième compagnie avait passé la nuit dans ses tranchées de première ligne, sauf une section en réserve aux tranchées de la levée de terre. Les dragons, vers 11 heures du soir, étaient venus se masser à côté d'elle. Un peu avant le jour, le capitaine Le Page fit avancer la section de marins de la levée de terre, ainsi qu'un peloton de dragons, les deux autres pelotons restant en réserve. Marins et dragons furent « disposés hors de la vue de l'ennemi, » derrière les maisons qui se trouvaient à gauche de la route, en entrant dans le village. À 6 heures, le bombardement commença, et ce fut pendant trois quarts d'heure un vacarme assourdissant. Le capitaine Le Page se tenait avec le lieutenant de Cheffontaine dans la tranchée conquise la veille, à 50 mètres du cimetière. Au signal convenu (salve de fusans éclatant en plein ciel), une demi-section de marins, les uns sur des planches, les autres en contournant le trou-de-loup, se dirigea vers la barricade, d'où ne partait plus aucun feu. Les Allemands sans doute l'avaient évacuée pendant le bombardement. Mais ils étaient restés dans le cimetière, où s'alluma soudain une fusillade nourrie qui nous prit d'enfilade et culbuta dix de nos hommes, dont le second maître Le Roux, « serviteur excellent, » le modèle des gradés. Un moment on put craindre que la progression ne fût arrêtée. En même temps que les marins rampaient vers la barricade, un demi-peloton de dragons avait essayé de gagner dans l'inondation pour contourner par l'Est le

retranchement du cimetière. L'eau du shoore offrait encore moins de sécurité que la route. Il n'y avait là que quelques touffes d'herbes, un rideau de saules défeuillés, à travers lequel nos moindres mouvemens étaient aisément repérés. La fusillade claqua tout de suite, couvrant le shoore de ses ricochets. Une moitié du peloton fut en quelques secondes hors de combat. Tout homme qui se montrait était touché inévitablement. C'est ainsi que fut tué un de nos agens de liaison, le matelot boulanger-coq Clareton, « petit Marseillais a la mine intelligente, » fleurant l'ail et la bonne humeur, que le capitaine Le Page avait chargé d'une communication verbale aux dragons. Il s'était tiré indemne d'une première mission. En prit-il trop de confiance ? Au deuxième voyage, il ne se masqua pas suffisamment ; il tomba, et un peu de la gaieté, de la jolie flamme du bataillon, s'éteignit avec lui dans l'eau boueuse. Les dragons durent s'arrêter, mais leur diversion avait permis aux 15 hommes restant du peloton des marins de se glisser jusqu'à la barricade et d'en occuper l'un des angles, où ils étaient momentanément à l'abri.

La chute de cette défense accessoire n'avait pas autrement d'importance d'ailleurs, les Allemands l'ayant abandonnée de leur plein gré pour se concentrer dans le cimetière et dans l'église, où ils se croyaient inexpugnables ! C'était là le donjon de leur résistance, leur gaillard d'arrière, leur sainte-barbe, comme on disait dans l'ancienne marine. Et rien n'était fait, tant qu'on ne les y avait pas forcés. Ordre fut donné cependant à nos hommes de s'accrocher à la barricade, de s'y retrancher et de tenir. Les choses demeurèrent en cet état jusqu'à midi. On se fusillait de part et d'autre, mais ces tirailleries n'avançaient rien ; notre artillerie même, qui continuait à bombarder Saint-Georges, ne parvenait pas à en déloger les marins allemands. Nous avions

aussi nos pertes derrière la barricade. L'artillerie ennemie y réagissait vigoureusement pour se venger de ne pouvoir nous atteindre dans le village même, où nous étions trop près de ses troupes. Et, du cimetière, partait toujours la même fusillade nourrie. Hérissé de mitrailleuses, il barrait la route à toute progression. On pouvait l'enlever sans doute, mais à quel prix ! Et de combien de cadavres faudrait-il combler les quelques mètres qui nous séparaient de l'ennemi ? En exposant la situation au commandant, le capitaine Le Page, après avoir fait ressortir les difficultés de se déployer en force vers le cimetière, demandait s'il ne serait pas possible d'en finir avec la résistance allemande par un tir d'efficacité. Sans doute nos lignes se touchaient. Mais le capitaine Boueil était un virtuose du 75. Le tir de sa batterie, d'une précision remarquable, faisait depuis le début des opérations l'admiration de nos Jean Gouin.

— Ce capitaine-là, avaient-ils coutume de dire, il envoie dedans comme s'il poserait ses shrapnells avec la main.

Le matin même de l'attaque, en observant à la jumelle la tour de l'église ou ce qui en restait, le capitaine Le Page y avait remarqué « quelque chose de noir » qu'il avait pris pour un guetteur caché parmi les pierres. À sa demande, le capitaine Boueil ouvrit le feu sur la tour. Au premier coup, elle oscillait ; au troisième, elle s'écroulait « laissant apercevoir nettement cette fois une poutre noircie sortant des décombres. » C'était là ce que nous avions pris pour un guetteur. Mais, d'une tour visible sur l'horizon à un retranchement caché sous terre et qui s'enchevêtre par surcroît dans nos propres lignes, la différence est grande et les deux sortes de cibles ne supportent aucune comparaison.

— À quelle distance êtes-vous de l'objectif ? fit demander le capitaine Boueil à Le Page.

— Environ 50 mètres.

— Diable ! c'est peu. Enfin, je vais essayer.

Le premier coup était bon en direction, mais un peu long. C'était ce qu'en terme de métier on appelle un coup de réglage. Raccourcissant à mesure sa trajectoire, le capitaine Boueil, au quatrième ou cinquième obus, « mettait en plein dedans. » Et aussitôt le martelage commença, si régulier, si précis, qu'en quelques secondes tranchées, parapets, caissons à mitrailleuses, tout avait sauté. On ne s'entendait plus. On ne voyait plus rien qu'une succession de grands geysers de fumée noire où dansaient pêle-mêle des torses, des bras, des têtes, des fusils, des croix, des pans de grilles, des couronnes et des bidons. Les quelques Boches, que ce pilonnage effarant n'avait pas mis en bouillie et qui essayaient de gagner au large, étaient pris de face par nos marins et d'écharpe par les chasseurs de la berge Sud, dont la mitrailleuse n'arrêtait pas de faucher. Plus un coup de fusil ne partait du cimetière, soit que toute la garnison eût été nettoyée, soit que ce qui en restait fût incapable de la moindre réaction. Et, quand nos 75 se turent, un silence de mort tomba sur toute la ligne. La voie était dégagée.

Une patrouille de dragons et de marins, sous le commandement du sous-lieutenant Mouquin, se glissa aussitôt vers le cimetière. « Nous suivions ses mouvemens, prêts à nous élancer, écrit le lieutenant de vaisseau L..., quand tout à coup nous vîmes surgir de terre des Boches et encore des Boches, sans armes, les bras levés, implorant : « Kamarad ! Kamarad ! » C'étaient les survivans de la garnison du cimetière qui se fendaient. » Mais il en

restait d'autres, à l'intérieur des tranchées, « cassés en deux, incapables de se tenir debout » et qui, la tête dans les épaules, ne trouvaient plus la force que de remuer les doigts pour implorer grâce. Au total, avec les blessés, une cinquantaine d'hommes appartenant au 3 bataillon du matrosenregiment qui, la secousse passée, ne cachèrent pas leur satisfaction d'être enfin sortis de ce cauchemar. Ils portaient la tenue feldgrau, la vareuse et le béret des équipages de la Flotte, mais on ne leur avait pas donné, comme à nos hommes, la capote des fantassins. Ils étaient ignobles d'ailleurs, tout gluans d'une vase verdâtre, et nous expliquèrent que, leur « grand sac » de marins demeurant par ordre à l'arrière, il leur était difficile d'avoir des rechanges. Aucun officier ne se trouvait parmi eux.

Après avoir fait occuper le retranchement du cimetière, le capitaine Le Page avait fait fouiller le village. On n'y trouva que des blessés et des morts. L'ennemi s'était replié vers le pont de l'Union, dont il tenait les deux têtes. Il n'eût peut-être pas été prudent de l'y suivre avant d'avoir reconnu la position et consolidé notre conquête : les dragons en réserve à la levée de terre furent appelés pour donner la main aux fusiliers. Et pelles-bêches d'aller leur train. Tranchées par-ci, tranchées par-là, en moins d'une demi-heure le village fut organisé sur son front Est et Sud. Mais, seule, la tranchée de la route présentait une sécurité et un confort relatifs : tout le reste du terrain trempait dans l'inondation ; sitôt la croûte entamée, l'eau sourdait, faisait nappe. Impossible de creuser à plus de 25 centimètres, et c'est à plat ventre dans la boue que les hommes postés là durent attendre la contre-attaque ennemie. Saint-Georges à peine entre nos mains, l'artillerie allemande l'avait pris sous son feu ; les tranchées de la route étaient particulièrement visées. Toute la

soirée et la nuit, la fusillade claqua. Mais des renforts nous étaient arrivés. L'escadron de Cheffontaine fut relevé à la nuit par l'escadron Lafontaine ; la compagnie Le Page fut relevée à son tour à quatre heures du matin, le 29 décembre. Ses pertes, extrêmement faibles, étaient de 4 tués et 8 blessés.

Telle fut cette affaire de Saint-Georges, dont l'amiral Ronarc'h a pu dire, en transmettant le rapport du commandant de Jonquières : « Beau résultat pour la guerre actuelle. » Notre succès, « succès très calme, très prosaïque, sans panache, sans fanfare, » provenait tout à la fois de la prudence et de l'esprit de méthode du haut commandement et des commandemens subalternes et de la très forte coordination qu'ils avaient su établir dès le début entre les divers élémens de l'attaque, marins, chasseurs, dragons, progressant vers leurs objectifs à la même allure, et servis dans chacun de leurs mouvemens par une artillerie merveilleusement souple et précise. Comme rien n'avait été laissé au hasard dans la conduite des opérations, tout y conspira, lentement mais irrésistiblement, vers le succès final, même la reconnaissance hasardeuse des canonnières Le Voyer, qui nous coûta des hommes, mais nous valut de précieux renseignemens. Au total, les pertes du bataillon de Jonquières, depuis son départ de la brigade jusqu'à la prise de Saint-Georges, étaient de 3 officiers, 2 sous-officiers, 27 marins tués ; 2 officiers, 8 sous-officiers, 142 marins blessés.

Pertes « modérées » en raison de la longueur et de la difficulté des opérations. Dès le lendemain de la prise de Saint-Georges, le 30 décembre, à dix heures du matin, le général de Mitry arrivait à Nieuport et, dans la cour de la maison servant de quartier général, décorait de la croix d'officier de la Légion d'honneur le colo-

nel Hennocque, de la croix de chevalier le lieutenant de vaisseau Le Page, le capitaine d'artillerie Boueil, le sous-lieutenant de dragons Mouquin ; de la médaille militaire le second maître Cévaer et le quartier-maître mitrailleur Yvon Nicolas. En outre, de nombreux avancemens furent accordés aux marins du bataillon de Jonquières et notamment à ceux de la 3 compagnie, où les seconds-maîtres Cévaer et Herry furent promus maîtres, quatre quartiers-maîtres promus seconds-maîtres et une dizaine de marins quartiers-maîtres. Mais, de l'avis même du colonel Hennocque, c'était le bataillon de Jonquières au complet qu'en bonne justice il eût fallu récompenser et son chef aurait pu répondre comme le gouverneur de Vincennes au roi Louis XVIII qui lui demandait lequel des hommes de la garnison avait le mieux mérité la faveur d'une distinction :

« Tous ont fait leur devoir, Sire. En désigner un serait faire injure aux autres. »

Charles Le Goffic.

06

DES FUSILLIERS MARINS

N I E U P O R T

Février-Novembre 1915

Le front n'avait pas subi de grands changements depuis l'échec presque complet de notre première offensive générale du 17 décembre 1914. Seul, Mitry, devant Nieuport, du 15 décembre

au 8 janvier 1915, n'avait cessé de gagner du terrain et, par une série de manœuvres heureuses, était parvenu à refouler l'ennemi jusqu'à 5 kilomètres de la ville. Il voulut exploiter ce succès, élargir tout au moins sa base d'opérations en vue d'un mouvement ultérieur sur Ostende, et il combina pour le 28 janvier une double attaque par troupes d'Afrique et cavalerie à pied sur la Grande-Dune et les polders de Lombaertzyde. Bien préparée par l'artillerie, vivement menée par le commandant Jacquot, sous la direction du général de Buyer, mais mal nourrie en effectifs, l'attaque, qui avait très favorablement débuté, changea de face presque tout de suite, et la Grande-Dune, les polders, la route pavée, que nous avions emportés d'un élan, furent perdus en un tournemain. Le bataillon de fusiliers marins (3 du 1 régiment) qui avait été détaché de la brigade, pour servir de soutien aux troupes d'assaut, n'eut pas l'occasion d'intervenir et on se contenta de lui faire prendre à la nuit la relève des tirailleurs très éprouvés. Le reste de la brigade navale demeurait en « rafraîchissement » dans la région Fort-Mardyck-Saint-Pol. Cependant, vers le milieu de la journée du 28, un second bataillon (le 1 du 2 régiment) avait été dirigé d'urgence par autobus sur le Groenendyck dont les dunes avoisinent Nieuport-Bains. Le 1 février, en rentrant à Goxyde, où ils cantonnaient, les deux bataillons avaient la surprise d'y retrouver les autres éléments de la brigade qui venait d'être affectée, à titre définitif, au groupement de Nieuport.

Cette affectation était la conséquence des remaniements apportés par le haut commandement dans le dispositif des troupes du bas Yser. Dès le 29 janvier, au lendemain de l'offensive sur les polders de Lombaertzyde et la Grande-Dune, le général Foch faisait savoir au général Hély d'Oissel qu'il y avait « lieu de prévoir le relèvement » par la 38 division d'une partie des troupes consti-

tuant le groupement de Nieuport. La mesure n'affectait en rien le caractère d'une disgrâce à l'endroit de Mitry qui nous avait rendu tant de services en Belgique et dont l'étoile devait reparaître plus brillante encore en Champagne et sur l'Aisne et atteindre tout son éclat dans ces combats autour de Locre (avril 1918) où la fortune le ramenait, au déclin de la guerre, sur le théâtre même de ses premiers succès. Le 31, Mitry fit ses adieux au groupement de Nieuport ; le 4 février, il était cité à l'ordre de l'armée ; le 5, il passait officiellement ses pouvoirs au général Hély d'Oissel.

C'était un cavalier qui succédait à un cavalier. Le général Hély d'Oissel n'avait que cinquante-cinq ans. La brigade, qui avait été sous ses ordres à Steenstraete, retrouvait en lui une figure familière et aimée. Les officiers surtout se rappelaient avec plaisir ce « cavalier mince, sec, » monté « sur un joli petit cheval arabe » à la fine encolure et chez qui l'homme de sport se combinait harmonieusement avec l'homme d'étude : sorti le premier de l'École de guerre, il s'était rapidement adapté aux formes nouvelles du combat moderne ; il vivait dans le contact permanent de ses troupes et ne croyait pas s'abaisser en rédigeant lui-même, à l'occasion, le motif des citations dont elles avaient été l'objet. Il tenait enfin en haute estime les fusiliers marins et leur chef, qui le savaient. Le jour même où le général de Mitry faisait ses adieux au groupement, l'amiral Ronarc'h recevait l'ordre de diriger sur Oost-Dunkerque « leâ bataillons restant à Fort-Mardyck et à Saint-Pol, » afin d'être en état de relever, dès le 2 février au matin, les zouaves du commandant Madelon entre la route de Lombaertzyde et le canal de Plaschendaele, et, le 3 au matin, les cavaliers à pied du colonel Hennocque entre ce canal et celui du Noord-Vaart. L'amiral avait fait élection pour son P. C. d'une ferme de la banlieue d'Oost-Dunkerque nommée la Roseraie,

dont les locaux n'étaient pas complètement démeublés. Il n'y était qu'à quelques minutes d'auto du général Hély d'Oissel installé à Oost-Dunkerque-Bains et qu'il était allé voir en arrivant. Les deux chefs, après une brève conversation, tombèrent d'accord pour affecter un secteur fixe à la brigade : l'élément qui avait opéré dans le secteur des dunes en fut définitivement retiré et ce secteur, jusqu'aux abords de la route de Nieuport à Lombaertzyde, confié au colonel Capdepont, commandant par intérim la 76 brigade de zouaves.

Le secteur adjacent, qui s'étendait de la route de Lombaertzyde inclus au canal du Noord-Vaart, où commençait le front belge, échut aux marins. L'amiral, sous les ordres de qui il était placé, le laissa divisé comme devant en sous-secteur Nord, qui allait de la route de Lombaertzyde au canal de Plaschendaele et qui fut attribué au 2 régiment, et en sous-secteur Sud, qui allait du canal de Plaschendaele au canal du Noord-Vaart et qui fut attribué au 1 régiment. Quelques Belges, qui devaient bientôt disparaître, et des territoriaux (8 ou 6 bataillon) faisaient la soudure au Boterdyck et à la Briqueterie entre ces deux sous-secteurs, couverts l'un et l'autre par l'artillerie de la 81{e}} D. T. (2 groupes de 4 batteries de 75, chef d'escadron Bouquet) et renforcés d'éléments du génie et de la compagnie autonome de pionniers que l'amiral venait de créer à la brigade. Quatre batteries lourdes de 90, une de 95, deux de 120 et deux de 155, sous les ordres du lieutenant-colonel Denis, coopéraient en outre à la défense générale, mais recevaient directement leurs missions tactiques du colonel Guillemin, commandant l'artillerie du groupement de Nieuport. Enfin, de temps à autre, une grande pièce de marine anglaise, un long Tom, monté sur rail et camouflé en charrette de foin,

mêlait sa voix d'ouragan À celle des monitors qui bombardaient

Middelkerke et Westende. Mais la meilleure défense de la place était la longue et large bande de marécages dont elle s'enveloppait. Encore fallait-il que l'ennemi ne pût l'assécher et ainsi "s'expliquait qu'on eût massé sur ceTte mince presqu'île, dont les écluses réglaient tout le régime de l'inondation, des troupes d'une résistance éprouvée.

Nieuport était, avec Ypres au centre, Arras au Sud, l'une des trois clefs de la Flandre française, l'un des trois sommets de ce triangle idéal où s'inscrivaient Calais et Dunkerque, objectifs éternels de la convoitise allemande. L'ordre était de les défendre à tout prix et de s'en tenir, tout en recherchant l'amélioration et l'élargissement des positions, à cette attitude purement expectante jusqu'au moment où le G. Q. G. jugerait bon de passer à une autre tactique, ce qui ne se produirait certainement pas avant quelques mois. La leçon du 17 décembre avait porté et il commençait à apparaître que la rupture du front allemand, déjà très fortement organisé à cette époque, ne pourrait s'obtenir qu'avec l'aide d'une puissante artillerie dont nous n'avions encore que l'embryon.

L'emploi des troupes de toutes armes du groupement fut réglé en conséquence et on veilla soigneusement à ne point trop le charger. C'est ainsi que, pour la brigade, le nouveau service comportait deux jours seulement de tranchée (le 2 régiment dans le sous-secteur Nord ; le 1 régiment dans le soussecteur Sud), deux

jours de cantonnement de réserve (le 2 régiment aux fermes de Groot et Klein-Labeur, sur la route de Wulpen ; le l régiment dans les caves de Nieuport-Ville), quatre jours en cantonnement de repos (le 2 régiment à Coxyde-Ville ; le 1 régiment à Oost-Dunkerque-Ville). Avec cette répartition judicieuse, le commandant Mauros estimait que « la brigade pouvait tenir longtemps, » bien qu'elle éprouvât « chaque jour quelques pertes qui faisaient, à la fin du mois, un total voisin des pertes qu'eût coûtées une offensive. »

Ces pertes étaient surtout sensibles dans le sous-secteur Nord, où le 3 bataillon du 2 régiment avait remplacé les zouaves du commandant Madelon, et spécialement dans le segment de Lombaertzyde, le plus voisin du front allemand. L'avance de notre ligne, au 7 janvier, avait été poussée sur ce point jusqu'à 3 ou 400 mètres du village, à peu près à la hauteur de la borne kilométrique 14, sur le parallèle de la ferme Groot-Bamburg, qui n'était cependant pas à nous, car notre ligne, parvenue au Boterdyck, épousait le remblai jusqu'au Pont-de-Pierre et remontait ensuite le canal d'évacuation qu'elle coupait à un kilomètre de là. C'était un tracé aussi irrégulier que possible, tout en angles droits, conformément à la structure géométrique des routes et des canaux du pays. Cela ne laissait pas d'y rendre les relèves fort délicates, « les boyaux étant impraticables et les chemins d'accès battus par les balles » (commandant Mauros.) De plus, les tranchées, vers Lombaertzyde, n'étaient encore qu'à l'état d'ébauche : « Quelques sacs de place en place, des trous de cent mètres en cent mètres, sans rien pour se dissimuler à la vue, et, en face, tout près, le Boche installé presque confortablement, tirant dans nos vides avec une insistance qui nous valut bien des pertes. » Le 3 zouaves n'avait pas eu le temps de s'installer sérieusement sur ce

terrain nouvellement conquis par lui : non seulement le plus gros, mais presque la totalité du travail y était à faire. « Tout y est de nos mains, dit un officier (Mérouze), les parapets de sacs, les pare-éclats en bois et terre, les fascines, les planchers de rondins, les fils de fer, les chevaux de frise. » — « Avons-nous assez travaillé, mon Dieu, dans ce sable noyé d'eau, percé de trous d'obus et empuanti de cadavres ! écrit un autre jour le même officier. Chaque sac, chaque piquet sont pour moi des souvenirs, et combien de mes Jean Gouin n'ont eu pour sépulture qu'un petit bout de terrain placé un peu en arrière de la tranchée et un peu moins fangeux que le reste ! » Seuls, des marins, les plus ingénieux par profession de tous les hommes, les plus accoutumés à tirer parti des moindres espaces, étaient capables d'édifier dans ces marécages un P. C. de compagnie presque attrayant, « une demeure ombreuse portant comme enseigne une belle plaque émaillée : Pension Marie-Louise, ramassée quelque part dans Nieuport. » Avec leurs airs « bucoliques, » ces P. C. n'étaient pas beaucoup plus sûrs que les tranchées. Dans celui du commandement Mauros, antérieurement occupé par un commandant de zouaves, un obus de gros calibre avait démoli le pignon, et ses hôtes successifs avaient dû se contenter de la moitié d'habitation qui restait. Grâce aux prodiges d'activité déployés par les marins, ce premier séjour dans les tranchées de Lombaertzyde ne fut pas trop coûteux malgré tout : « un tué et huit blessés par des balles ou des projectiles d'artillerie légère » (commandant Mauros). Le 3 février au soir, suivant l'ordre de roulement, le 3 bataillon du 2 régiment était relevé par le 2 bataillon, à la tête duquel le capitaine de frégate de Belloy de Saint-Liénard avait succédé au capitaine de frégate de Pugliesi-Conti nommé capitaine de vaisseau et chargé, depuis le 1 janvier, de la direction des services. Le ba-

taillon Mauros descendit en réserve, par Nieuport, aux fermes de Gross et Klein-Labeur, sur la route de Wulpen, qu'il laissa au bout de deux jours pour Coxyde-Ville, où il prit son cantonnement de repos.

Dans le sous-secteur Sud, c'était le 3 bataillon du l régiment, à peine remis de ses émotions de la Grande-Dune, qui était désigné pour faire la relève des chasseurs : les 10 (capitaine de Monts de Savasse) et 12 (capitaine Dupouey) compagnies aux tranchées ; les 9 (capitaine Béra) et 11 (capitaine de la Fournière) compagnies en cantonnement d'alerte dans les caves de Nieuport-Ville. Les unes et les autres avaient fait leur entrée au brun de nuit dans cette cité vouée aux subversions, onze fois assiégée, onze fois détruite, onze fois resurgie de ses cendres et qui, étant, au cinquième mois, à son douzième bombardement, n'avait déjà plus un toit, une vitre, un chevron.

« Nous partons vers quatre heures de Coxyde-Ville par Oost-Dunkerque-Ville, écrit le docteur L. G., et faisons halte au Bois Triangulaire, situé à un kilomètre de Nieuport. L'endroit n'est pas très sûr. Des balles y sifflent constamment, mais il nous offre un écran relatif et on y attend en silence que la nuit vienne. La longue colonne se remet alors en marche et entre à Nieuport par nuit noire. On nous a fait prendre la file indienne pour éviter la casse, si le bombardement est trop vif. Les hommes doivent se tenir à dix pas l'un de l'autre. Ils observent scrupuleusement la consigne. Mais, de temps à autre, ils se heurtent à une barrière qu'il faut contourner, ils tombent sur des trous de marmites qu'il faut traverser sur une planche. Tant bien que mal on arrive aux Cinq-Ponts, où les compagnies se séparent pour se rendre dans leurs cinq segments respectifs : Lombaertzyde, Grande-Briquete-

rie, Nieuwendamme, Yser-Sud, Saint-Georges. Des cantonnements d'alerte ont été préparés dans les caves de Nieuport qui sont encore habitables. Les sections en réserve du 3 bataillon y sont réparties. Tout un peloton loge ainsi avec l'état-major de la 9 compagnie dans la grande cave à quatre compartiments du n 19 de la rue du Marché. »

C'est dans ces « entreponts improvisés » que nos hommes vont désormais vivre les heures qu'ils ne passeront pas en première ligne ou en cantonnement de repos. Et nul encore parmi eux ne songe à s'en plaindre. Ils admireraient plutôt. Au dehors, ce n'était que ruines, maisons effondrées, éventrées, décapitées, scalpées, réséquées. Tout le luxe, tout le confortable de ces vieux logis bourgeois était descendu à la cave, où les premiers occupants de Nieuport, chasseurs belges et territoriaux français, amis de leurs aises, avaient entassé le meilleur du mobilier et jusqu'à des pianos et des harmoniums. « Cela jure d'être à la cave, écrit l'enseigne Poisson, mais donne l'impression d'un chez soi insolite et un peu mystérieux. » — « Tout s'y trouve, écrit Luc Platt. Nous avons des chaises, un piano. On fait la cuisine sur des cuisinières chauffées au charbon. On s'éclaire avec des bougies fournies par le gouvernement ! » Et l'aimable Maurice Faivre dresse un inventaire lyrique du sommier, du tapis, de la suspension, de la glace, du fauteuil Voltaire et de la table de toilette ruisselante de cristaux qui décorent son palais souterrain.

Ces « palais, » par malheur, ne sont pas des plus solides. On les « épontillera » dans la suite avec des rails, des traverses de chemin de fer, etc. ; ils défieront ainsi les 77, les 105 et même les 210 : ils ne seront jamais à l'abri des calibres plus forts et, justement, l'ennemi vient d'installer vers Westende « une pièce

monstre » nouvellement sortie de chez Krupp, un 305, disent les uns, un 420, disent les autres, qui sont dans la vérité. Cette pièce seule suffirait à rendre Nieuport intenable. Aussi est-il défendu de circuler dans les rues pendant le jour, pour ne pas donner l'éveil au monstre. Mais les marins n'en font qu'à leur tête. Le temps est beau dehors et, si enchanteur que soit le séjour des caves, on aimerait bien se dégourdir un peu les jambes, visiter la ville, faire « son petit tour de boulevard » (Maurice Faivre). On a compté sans les taubes, dont il rôde toujours quelque couple au-dessus de la ville, et la leçon ne tarde pas. Une escouade de la 3 section de la 9 compagnie avait « cru pouvoir chauffer le café au rez-de-chaussée ; un gros obus tombe dans la pièce, tue un quartier-maître et blesse le second maître Le Glas et cinq hommes de son escouade. » Peu après, un autre obus tombe sur la gendarmerie, traverse les étages, éclate dans la cave et y tue « deux officiers belges avec la presque totalité de la section qui est avec eux ; un troisième officier, debout devant le soupirail, est projeté sans mal sur la chaussée. » Puis c'est le tour de deux badauds de la 9 compagnie, qui sont atteints « dans la rue. » Enfin un nouvel obus de gros calibre, « tombant dans la même maison que ce matin, pénètre dans la cave » et y blesse, — heureusement sans gravité, — les trois derniers survivants de la 9 escouade. « La voilà supprimée de l'effectif (Poisson). »

Comme début, ce n'était pas trop engageant et, pour peu que le 420 de Weslende continuât à faire des siennes, le séjour en cantonnement de réserve deviendrait plus dangereux que le séjour aux tranchées. Il s'en fallait pourtant que ces tranchées du sous-secteur Sud, bien qu'un peu moins rudimentaires que celles du sous-secteur Nord, fussent des modèles d'organisation. Du canal de Plaschendaele au Noord-Vaart, notre ligne, presque aussi

irrégulière que celle de la route de Lombaertzyde au canal de Plaschendaele, décrivait une série de rentrants et de saillants qui compliquaient plus qu'ils ne servaient la défense. Mais c'était vers Saint-Georges surtout, dans une plaine à peu près complètement inondée et d'où émergeaient seulement les remblais des routes, les digues des canaux et les clyttes qui portaient çà et là les bâtiments ruinés d'une ferme, que l'ingéniosité des marins avait à résoudre un problème difficile. Ce qu'on y appelait les tranchées n'était qu'un « pointillage de trous, » un « chapelet de petits gourbis » creusés longitudinalement dans la berge aux endroits où elle était suffisamment résistante. Pour communiquer avec ces gourbis, on n'avait d'autre défilement que la piste en contrebas du remblai et qui était trop souvent interrompue elle-même par l'inondation. Un officier compare justement ces routes à de « longs tentacules » rigides dont les gourbis eussent été les « ventouses. >> Les ventouses terminales étaient seules au contact des Boches ; celle à l'Est de la Maison du Passeur était à 80 mètres du poste ennemi correspondant. Derrière ces postes avancés ou plutôt ces sortes de fortins, solidement garnis de mitrailleuses, nos tranchées, faute de place, étaient obligées de s'égrener en profondeur. Il n'y avait que dans les « terres neuves » de Nieuwendamme, autour des Rood-Poort, de la Ferme de Venise, etc., qu'on pouvait descendre sur la plaine. L'inondation y avait respecté d'assez grands espaces, une vaste pampa où l'ennemi s'était retranché et où nous occupions nous-mêmes, en bordure du Polderlied, le tas de gravois qui avait été la ferme Grood-Noord.

La situation de l'ennemi n'était sensiblement pas beaucoup meilleure, il est vrai, sur les bouts de chaussée qu'il occupait dans notre direction, à gauche de l'Yser et du canal de Nieuwen-

damme. Cela égalisait les chances et les risques. Quelques obus de temps à autre, pour rompre la monotonie des factions ; quelques volées de balles, quand un imprudent ou un ignorant s'avisait de s'écarter d'un boyau ou de n'y pas rentrer suffisamment les épaules. C'était tout. L'immense nappe liquide qui s'étendait jusqu'à l'horizon ressemblait à ces étangs salins de la presqu'île guérandaise que quadrillent des « bossis » tirés au cordeau, comme les routes et les digues des Flandres : sur ces eaux plombées, immobiles, sauf aux heures où le mouvement des marées les soulevait imperceptiblement, des cadavres flottaient, outrageusement ballonnés, parmi les joncs et les têtards qui jalonnaient encore çà et là le tracé des anciens canaux d'irrigation. Dans les murailles mêmes des tranchées on trouvait à chaque instant des corps en décomposition, fantassins belges du 7 de ligne tombés lors de la déroute du 22 octobre, fusiliers du matrosenregiment, chasseurs, dragons, marins… « Quand on creuse un peu, dit l'enseigne Poisson, il sort un bras, un pied. » C'est bien le « cloaque » si crûment décrit par un témoin, M Marguerite Baulu, « glaise triturée par le piétinement, détrempée par l'écume, l'urine, le sang, gadoue bossuée d'un amas informé de douilles, de boîtes de conserves, de vêtements ensanglantés » et d'où s'exhale une puanteur indicible « d'immondices et de débris humains. » Rien ne bouge, ou rien ne paraît bouger pendant le jour dans ces espaces pestilentiels. Mais nos hommes ne se laissent pas prendre à ces faux semblants : l'ennemi à qui ils ont affaire, ils le savent aux aguets dans ses trous et toujours en quête de quelque nouvelle ruse diabolique. Dès le soir du 5 février, escomptant leur inexpérience, un radeau boche, à la tombée de la nuit, tentait « de venir s'insinuer dans une coupure de la berge » droite de l'Yser tenue par la 11 compagnie. Mais l'enseigne Hillai-

ret veillait : « Une salve a vite fait de faire sauter à terre les occupants, et le radeau (planches et barriques) passe en dérive pour aller s'arrêter plus bas, dans un barrage, » chez les hommes de la compagnie Béra.

Pour tenter des coups pareils, il faut être des marins et nos Jean Gouin en concluent fort sagement qu'ils ont encore devant eux des « collègues » de la marine boche. À tout hasard et par crainte que la tentative ne se reproduise ou ne soit la préface de quelque attaque en force, on double les postes de veille. Mais la nuit se déroule dans le calme, troublée seulement de temps en autre par « le cri plaintif des vanneaux et des courlis qui nichent dans ces marécages, » le chuintement des fusées éclairantes qui montent de l'autre côte du fleuve, épanchant une lumière neigeuse sur la désolation du paysage, ou les coups de marteau qu'on entend du côté des fermes C et D, près du coude de l'Yser, que les Boches travaillent sans doute à organiser. Au matin nous signalerons ces réduits suspects à notre artillerie qui y enverra quelques volées de 75. Un coq, dans une métairie abandonnée, salue le jour ; trois porcs, sur un tas de fumier, jouent du groin. Gros sujet de convoitise pour nos hommes ! Il faut les empêcher de quitter les « gourbis » pour tenter un investissement du tas de fumier et de ses hôtes. La journée se passe sans incident, comme les précédentes. Peu ou pas de pertes jusqu'à la relève, qui est faite par deux compagnies du l bataillon. Et tout serait pour le mieux, dans le plus humide et le plus malodorant des soussecteurs, si, parvenues à Oostdunkerque, où elles doivent prendre leur cantonnement de repos, les 9 et 10 compagnies, déjà éreintées par une longue marche nocturne dans des terrains détrempés, n'apprenaient que leur cantonnement est changé et qu'on l'a transféré en pleine dune dans les baraquements en planches nou-

vellement construits par les zouaves. Mais la nuit est si noire et ces baraquements sont si bien cachés qu'on tourne tout autour pendant une heure avant de les découvrir. « Jean Gouin peste, Jean Gouin ronchonne, » et Jean Gouin n'a pas tout à fait tort. Demain, quand il verra les baraquements, — baptisés camp Gallimart du nom d'un capitaine de zouaves tué à Nieuport, — il ne fera plus la grimace.

Ces baraquements sont en effet fort bien compris. Un plancher incliné, avec de la paille, y sert de couchage. Chaque baraque peut loger une section de 45 à 50 hommes et, pour la mettre à l'abri des obus, il suffira de l' « enterrer » complètement dans le sable. Aussi le général Hély d'Oissel décide-t-il de multiplier ces sortes de cantonnements qui présentent tant d'avantages pratiques : après le camp Gallimard, il y aura le camp Ribaillet, entre le Bois Triangulaire et Oost-Dunkerque, le camp Jeanniot, à côté de Coxyde-Ville, un peu plus tard le camp de Mitry, le camp de Buyer, le camp de Juniac, etc. L'ennemi finira bien par repérer ces camps à l'aide de ses aéros, mais, sauf à Ribaillet, il ne leur causera aucun dommage sérieux. Les baraques d'ailleurs ont été très espacées pour éviter que l'ennemi puisse concentrer sur elles son artillerie. Tous les hommes font l'éloge des nouvelles installations : « C'est propre, c'est chic, écrit Luc Platt. Pas de boue. Et il y a des endroits réservés pour faire la cuisine ! » Une seule chose laisse à désirer : l'eau, qui est rare et peu potable, mais « on va faire des installations pour la filtrer. » Et puis ce n'est plus ici comme à Dixmude et les hommes reçoivent « un bon demi-litre de vin tous les jours. » Comme vivres, « de la viande fraîche, du sucre, des haricots, du thé, » sans compter les « vivres supplémentaires, beurre, sardines, fromage, » que les capitaines prévoyants, comme celui de la 11 compagnie (de la Fournière), s'ar-

rangent pour procurer à leurs hommes. Le « singe » lui-même s'est amélioré : c'est du corned-beef australien, de Sidney : on dirait « du jambon, mais il est salé et donne soif. » La vie, dans ces camps, est ainsi parfaitement supportable. « Quand il fait beau, on peut se rouler sur le sable ; quand il pleut, ma foi, on reste à l'abri. » Et d'ailleurs, de 5 à 7 (ou de 6 à 8) heures il est permis de « descendre à terre. » Entendez : de se rendre à Coxyde, le « Trouville » de cette partie du front, pas trop démoli, très suffisamment achalandé, où l'on trouve « de tout » et même le reste. Il n'est que d'y mettre le prix et de savoir s'expliquer, car « les gens qui vous servent ne vous comprennent pas toujours » et cela donne lieu aux plus drôles de quiproquos : « On rit. Pourquoi ne rirait-on pas, puisqu'on n'a que cela à faire ?... »

Visiblement, la guerre s'est « stabilisée. » On fait comme elle, et il est impossible désormais de suivre la vie de la brigade jour par jour. Cette vie, du reste, ressemble, à quelques variantes près, à celle que mènent tous nos soldats sur l'immense front qui court de Nieuport aux avancées d'Altkirch. C'est la vie de tranchée, qui ne manque pas au début « d'un certain pittoresque, » mais dont la monotonie finit par lasser assez vite. « Il pleut, il pleut à perpétuité, écrit le 4 mars Maurice Faivre. Il pleut surtout de l'ennui. » C'est qu'on semble « accroché pour longtemps » et qu'on se demande si le prochain hiver ne nous retrouvera pas « montant la garde à la même place. » On en sort à peine pourtant, de l'hiver. Faute de mieux on a vécu dans l'attente du printemps ; on s'est dit que la guerre serait « charmante » au prix de ce qu'elle était jusque-là, « quand les violettes fleuriront au bord des tranchées. » Puis il n'est ciel si maussade qu'il ne daigne parfois se dérider. Et, enfin, on s'est aperçu que la monotonie même de cette vie n'allait pas sans certaines compensations. À l'arrière

comme en première ligne, on connaît à peu près maintenant « les heures du Boche, » méthodique et régulier « comme un chronomètre, » et l'on met à profit les répits qu'il nous laisse. On connaît aussi ses objectifs qui varient peu. Il est rare par exemple qu'il bombarde Coxyde. Mais il s'en prend assez souvent à Oost-Dunkerque, où le « colonel » du 1 régiment, le chef du 8 bataillon, les 10 et 12 compagnies, les ambulances et les services sont encore installés. Dans l'après-midi du 18 février surtout, le marmitage, « sans doute par pièce de marine, » est «intensif. » Pour la deuxième ou la troisième fois, mais non sans esprit de retour, ce qui reste de la population prend la fuite. Le Boche tape indifféremment sur l'ambulance du 3 bataillon qu'une marmite atteint de plein fouet, n'y faisant qu'un blessé, et sur de « vastes serres qui servent d'écurie » aux artilleurs, mais dont les chevaux ont été retirés à temps. Au total « casse assez faible. »

C'est bien autre chose à Nieuport, Là, pas un jour, pas une nuit ne se passent sans que la ville reçoive sa ration de projectiles lourds. Si jolie naguère, dorée et comme sacrée par le temps, Nieuport-la-Noble ne mentait pas à son nom ; mais sa noblesse n'était ni d'épée ni de robe. Elle lui venait de la mer qui avait fait sa fortune et qui lui avait ensuite préféré d'autres rivales. Quelques vieilles maisons à redans, le long d'un quai somnolent où flottaient des arômes de goudron et de bois de Norvège, évoquaient encore jusqu'au 15 octobre 1914, avec leurs ancres en fer forgé et les filets enroulés à leurs perches, l'époque de cette prospérité, Nieuport, avant Ostende et Dunkerque, avait été la métropole de la pêche maritime et le grand entrepôt de laines de la Flandre. Il lui plaisait de s'en souvenir. Réduite de ce haut rang à la condition de garde-watteringhe, de portière des écluses flamandes, elle se réfugiait dans son passé et mettait tous ses soins

à en préserver les moindres vestiges. Henri Malo nous a rapporté les touchants efforts de M. de Roo, qui fut le dernier bourgmestre de Nieuport, et de M. Dobbelaër, secrétaire communal, pour constituer un musée de souvenirs locaux, identifier les fastueuses pierres tombales des magistrats et des seigneurs de la période espagnole, dégager les anciens remparts de Philippe le Bon et retrouver, sous le badigeon des façades, les chiffres de fer qui formaient comme un registre à ciel ouvert des naissances immobilières de la cité. L'édilité nieuportaise n'avait-elle point poussé le raffinement jusqu'à exiger qu'aucune maison ne fût reconstruite sans qu'on lui en eût soumis les plans et n'obligeait-elle point les entrepreneurs à n'employer que des briques de la plaine maritime taillées d'après les anciens procédés ? Tant de piété pour ses origines, un culte si fervent et si minutieux du passé, n'eussent pas manqué d'attendrir un ennemi moins barbare. Mais il semblait qu'ils eussent accru la rage de celui-ci : l'église Notre-Dame, qui avait quelques parties du xii siècle, époque où elle fut consacrée par l'évêque de Térouanne, mourait pierre à pierre et son beau chœur ogival était la caverne des vents ; les Halles, décapitées de leur beffroi, le gracieux refuge de l'Abbaye des Dunes, qu'élurent pour résidence les archiducs Albert et Isabelle et dont les fenêtres à meneaux sertissaient des vitraux aussi vifs que l'émeraude, ne se distinguaient plus des autres pâtés de décombres qui jonchaient les chaussées. Seule la grosse tour carrée des Templiers restait debout dans cet écroulement universel, simple construction de briques comme tous les monuments de Nieuport, mais si épaisse, si massive, si solidement liée, que, bien que l'artillerie allemande s'acharnât sur elle, on se flattait qu'elle résisterait à « tous les chambardements. »

C'était trop sous-estimer la puissance du 420 qui la prenait à partie et dont tous les témoins s'accordent pour reconnaître les « formidables » effets. Le D L. G. s'avise un jour de mesurer le cratère ouvert par un de ces 420 dans le pavé de la place de l'Église : il a 6 mètres de profondeur et 12 de diamètre ; — 14, dira même l'enseigne Poisson ; la « largeur du boulevard Saint-Martin, » renforcera Luc Platt qui conclut : « C'est superbe et terrifiant tout à la fois. »

Terrifiant surtout, car que faire contre le monstre ? Dès son départ « le sol tremble à 4 kilomètres de distance. » Quand il approche, traversant « cette énorme caisse de résonnance qu'est la ville morte, » c'est « comme un bruit de chemin de fer lancé à toute vitesse, » un « grincement de rames de métro entrant en gare. » Nos hommes appellent d'ailleurs ce 420 le chemin de fer. Le 24 avril, comme la 11 compagnie quittait ses caves pour prendre la relève, le coup de départ du bolide fit soudain tanguer le sol. C'était dans la Schipstraat. Les hommes n'ont que le temps de se coller à terre. Le bolide enfile la rue, passe sur leurs têtes et va faire explosion 400 mètres plus loin, « au milieu d'une lueur fulgurante, » que suivent « mille sifflements bizarres » produits par les éclats qui retombent. « Je vous assure qu'il n'y a pas de braves à ce moment-là : le silence !... Une lourde colonne de fumée rousse et noire s'avance dans la rue, engloutissant tout ; la fumée se dissipe lentement : personne n'est blessé, mais la chaussée est couverte de débris de toutes sortes. Deux maisons sont éventréea à 400 mètres de nous : c'est là qu'est tombé le monstre... » Et la compagnie n'a pas tourné le coin de la rue qu'un nouveau mugissement la rejette contre terre, le cœur suspendu. Ainsi trois fois de suite. Dans une circonstance analogue, le commandant Delage et l'officier des équipages Dévisse, reve-

nant des Cinq-Ponts et surpris par un 420, furent « soufflés tous les deux comme des fétus de paille » et projetés dans la boue de l'autre côté de la rue. C'est une question d'ailleurs de savoir si, quand le 420 se démuselle, il ne vaut pas mieux être à l'air libre que dans une cave. La cave protège contre les éclats, mais on y risque l'ensevelissement. Danger pire que tous les autres et dont la seule pensée cause une sensation d'étouffement prématuré ! L'immobilité qu'il faut observer ajoute à l'angoisse, car « quel mouvement se donner dans un espace de quelques pieds carrés ? Les Boches tirent toutes les vingt minutes et, après chaque coup, on regarde le réveil, on suit la marche tout à la fois trop lente et trop rapide des aiguilles. Sera-t-elle pour nous, la nouvelle marmite ? La voici qui s'annonce. D'abord c'est comme le bruit du vent sous la porte ; le bruit devient tempête ; la tempête devient foudre. Braoum ! Tout saute dans la cave ; les lampes manquent de s'éteindre. Et les vingt nouvelles minutes d'angoisse recommencent. L'effet est vraiment démoralisant. Dès que le bombardement commence, chacun se tait. On entendrait voler une mouche, les plus braves se collent dans un coin d'où ils ne bougent plus. Un mois de cette vie et l'on deviendrait fou. »

Cette vie-là pourtant devait durer plus d'un mois et la pièce qui vomissait sur Nieuport ces monstrueux projectiles n'était pas encore à bout de souffle. Un moment, le 12 mars, on crut que les monitors britanniques qui bombardaient Westende l'avaient démontée. Mais le lendemain elle se remettait à rugir. Généralement elle tirait six coups le matin, l'après-midi étant réservé au 210. Mais quelquefois, comme le 26 mars, elle mettait les bouchées doubles et y allait « de sa douzaine » pour rattraper les jours où elle s'était tue…

On s'accoutume à tout, même aux 420 et aux 210. La première impression surmontée, le naturel de nos gens reprit le dessus et Nieuport, la ville morte, la Pompéï du Nord, vit passer à certaines heures dans ses rues d'étranges cortèges de pèlerins : fusiliers caracolant sur des chevaux de carton, d'autres berçant des poupées et d'autres promenant des lapins à roulette ou pressant l'abdomen d'un clown cymbalier. Un magasin de jouets démoli avait fourni ces accessoires. Ils tirent tout un temps la brigade. Comment laisser passer le mardi gras ou la Mi-Carême et leur seigneur Malargé sans les fêter de quelques rasades ? Et si, dans les garde-robe des anciens habitants de Nieuport, ces grands fous ont mis la main sur quelque haut de forme pelucheux ou sur quelque antique casaquin à ramage du temps des Orange-Nassau, comment leur défendre de s'en affubler ? Luc Platt, dans une de ses lettres, nous montre, en une villa dont le salon « est resté intact, » une escouade de « Jean Gouin » se prélassant « dans des fauteuils rembourrés » et prenant « béatement le café pendant qu'un « collègue » joue sur le piano les airs à la mode d'avant la guerre. » La musique, c'est en effet « la grande distraction » et, pour certains, la suprême et un peu perverse volupté de ce Nieuport en proie à toutes les démences de l'artillerie boche, sans que les plus effroyables explosions interrompent la rêveuse sonate de Mozart dont se grise quelque jeune enseigne mélomane ou les tapageurs accords de cette « diane maritime » que plaque sur le piano d'un immeuble voisin le facétieux quartier-maître Luc Platt :

Tous les marins de la Basse-Bretagne
Sont dégourdis comme des manch's à balai…

On danse même quelquefois. Maurice Faivre, le 26 avril, nous donne le programme d'une de ces soirées nieuportaises : « Polkas et valses, avec intermèdes de chansons et de gigues américaines… Puis, continue-t-il, la nuit a entraîné les invités chez eux et je suis resté seul à « adapter » du Grieg. Il y a des fleurs dans le salon et le piano a le son un peu grêle du piano de Verlaine. La fenêtre fermée laissait venir à moi le parfum des arbres mouillés, car il n'y a plus une vitre… Le bombardement est intense au Nord. »

Finale inattendue ! Ces bombardements de Nieuport par 420 et 220, ceux des tranchées de première et deuxième lignes par torpilles, shrapnells, grenades et autres projectiles de modèle perfectionné, où il faut faire une place à part au « saucisson » couplé de 90 centimètres, d'un effet foudroyant ; les répliques de notre propre artillerie et de l'artillerie anglaise de haute mer et sur chalands, renforcées en avril par une batterie neuve de quatre pièces françaises de 100 et trois nouveaux long Tom de 240 et de 120 ; les passages de zeppelins en route pour l'Angleterre, avec retour par Dunkerque, Calais et quelquefois Boulogne ; les incursions d'aéros à la recherche de nos pièces et de nos cantonnements et qui les arrosent de bombes, comme celle qui, le 13 février, blessa le commissaire en chef Duvigeant, ou de proclamations, de tracts, de nouvelles démoralisantes, comme celle de la capture de Garros le 20 avril ; des prises d'armes ou des revues « à grand orchestre, » comme celle du général Joffre le 3 février et celle du président de la République, le 11 avril, qui, accompagné du général d'Urbal, commandant l'armée de Belgique, parcourut à pied les nouveaux cantonnements ; des modifications dans l'équipement des fusiliers, dont les capotes seront d'un « gris bleu qui n'est pas le bleu horizon » (concession à l'amour-propre des marins) et dont les bérets seront remplacés aux tran-

chées par des « calottes protège-tête métalliques » (28 mars), premier nom officiel des casques Adrian ; l'arrivée de contingents nouveaux, comme celui qui débarqua le 6 mars de Lorient et qui permit de donner une cinquième section à une compagnie sur deux (celles qui occupaient le segment de Nieuwendamme, le plus étendu de tout le secteur), et surtout le détachement de 450 hommes qui permit si opportunément, le 5 mai, à la veille d'une terrible offensive ennemie, de reconstituer sous les ordres provisoires du lieutenant de vaisseau, bientôt capitaine de frégate Lefebvre, le 1 bataillon du l régiment supprimé le 23 décembre précédent ; la relève des troupes belges du canal de Plaschendaele et de la Briqueterie, qui n'ont pu reprendre la tranchée perdue le 24 février et qui demandent qu'on les retire du front des fusiliers, occasion toute trouvée d' « unifier » ce front ; enfin la dislocation, à la date du 1 avril, de la VIII armée (d'Urbal) et la reconstitution du détachement d'armée de Belgique, dans lequel est compris le groupement de Nieuport, sous les ordres du général Pulz, appelé d'Alsace à cet effet, — tels seront, en dehors des actions militaires proprement dites et avec les obsèques des braves tombés au champ d'honneur, les grands événements qui rempliront pour la brigade cette période quelque peu insipide qui va du 2 février au 9 mai 1915.

Si calme malgré tout que soit le front, si peu marquées que soient notre action et celle des Boches, chaque jour des hommes tombent. Soit au cantonnement de réserve à Nieuport, soit au cours des relèves, soit dans les tranchées, les obus, les bombes, les balles font des victimes. « Il y a quinze jours, à la revue du commandant, note à la date du 7 mars le fusilier Maurice Oury, ma section comptait 62 hommes. Aujourd'hui, nous ne sommes plus que 38. » L'ennemi, par moment, semble pris d'une rage su-

bite et se met, sans cause apparente, à déchaîner toute son artilleria diabolique. Ainsi le 16 février : « La pluie, les balles, les marmites, tout tombe à la fois » (Oury) ; le 16 avril : 94 obus boches contre 12 des nôtres tombent dans le seul temps que Luc Platt met à écrire une lettre ; le 20 avril, où, tant sur Nieuport que sur nos tranchées, l'ennemi fait pleuvoir 2400 obus ; le 25, où il établit a Nieuport, aux Cinq-Ponts, un terrible barrage de feu qui nous fait croire à une attaque imminente. Et rien ne bouge. Passe encore quand c'est nous ou nos alliés qui l'avons provoqué : la bête sort ses griffes et il n'y a rien à dire qu'à « encaisser. » Le 26 février, par exemple, à la Briqueterie, qu'ils occupaient encore, les Belges cherchaient à reprendre une tranchée perdue ; nous les soutenions de notre feu. L'ennemi se fâche, riposte, et de quel ton ! « Nous avions tous mal à la tête, écrit Maurice Oury, c'était un véritable branle-bas. » De même le 18 avril, où l'on se perd en conjectures sur la raison de la « sarabande de projectiles » à laquelle se livre l'ennemi. Un transfuge nous la donna la nuit suivante : c'était un tir de représaille et l'ennemi voulait venger les 60 hommes, dont un commandant, que notre tir de la veille, de une heure à deux, lui avait mis hors de combat.

Nous-mêmes, on l'a vu, nous n'étions pas sans souffrir cruellement du tir ennemi, et ce n'était pas seulement les hommes et les gradés qui étaient éprouvés. Jusqu'au 14 mars pourtant, les pertes en officiers avaient été faibles : un seul blessé grièvement le 26 janvier, l'enseigne mitrailleur Bellay. Mais, brusquement, une « série rouge » s'ouvrait : l'enseigne de Villeneuve, le lieutenant de vaisseau Langlois, l'enseigne Albert, l'enseigne Buret, l'enseigne Bernard, le lieutenant Huon de Kermadec, blessés à la file les 14, 26, 30 mars, le 5 avril, les 5 et 6 mai. Entre temps, le 17 avril, comme il prenait sa garde à l'avancée de Saint-Georges,

l'enseigne mitrailleur Tarrade recevait « un fusant de 77 qui lui arrachait le bras droit et frappait mortellement un quartier-maître à ses côtés. On presse Tarrade de se laisser emporter au poste de secours sur l'unique brancard disponible.

— Mettez mon quartier-maître dessus, répond-il. Il est plus grièvement touché que moi.

Et lui-même gagne à pied le poste de secours, distant de trois kilomètres, où l'on n'a que le temps de l'opérer, parce qu'il a voulu s'arrêter en route auprès du capitaine le plus proche « pour rendre compte ; » — premier devoir et souci constant de ces grands disciplinés.

Le 1 avril, à l'Yser Sud, était tombé un autre officier mitrailleur, le lieutenant de vaisseau Perroquin, tué d'une balle à la tête tandis qu'il réglait un tir d'artillerie ; le 3, tombait le lieutenant de vaisseau Dupouey, « un saint dans le genre de Cornulier » (docteur Taburet) et dont la perte fut particulièrement ressentie de la brigade, tué lui aussi d'une balle à la tête, au poste 9, dans la nuit, tandis qu'il parcourait ses tranchées pour s'assurer de leur bon fonctionnement ; le 4 mai enfin, toujours d'une balle à la tête, dans ce même Yser Sud où était déjà tombé Perroquin et que les Allemands, sans rime ni raison, s'étaient mis à cribler brusquement de shrapnells, l'enseigne mitrailleur Illiou tombait à son tour, mortellement frappé, tandis qu'il sortait de son gourbi en roulant une cigarette, « pour voir ce qui leur prenait. »

« Ces pertes stériles sont déplorables, » observait avec raison le commandant Mauros. Et la fatigue, la maladie s'ajoutant aux balles et aux obus, la brigade voyait peu à peu disparaître les der-

niers survivants de Melle et de Dixmude. Le commandant Pugliesi-Conti, qui avait pris la direction des services, les quittait le 5 mars, remplacé par le commandant Mauros, promu lui-même capitaine de vaisseau et remplacé à la tête de son bataillon par le capitaine de frégate d'Ablège de Maupeou ; le commandant de Kerros s'en allait le 5 mai, remplacé par le capitaine de frégate Lefebvre ; le commandant Fauque de Jonquières s'en allait vers le même temps, remplacé par le capitaine de frégate Biffaut ; les lieutenants de vaisseau Lemarchand, Daniel, Pitous, Bonnelli, Ravel, Dordet, l'enseigne de vaisseau Poisson, d'autres, devaient être évacués. À la date du 5 avril, il ne restait au 1 régiment que 8 officiers de la première formation. « Je crois bien que le 2 en a moins encore, » notait mélancoliquement l'ancien commandant du 3 bataillon.

Mais les nouveaux valaient les anciens. Une émulation d'héroïsme les emportait à « faire aussi bien » que leurs ainés et, s'il se pouvait même, à faire mieux. Ils y parvenaient quelquefois. Pendant trois longs mois, jusqu'au 9 mai, l'histoire de la brigade ne contiendra aucune grande action militaire. On se bornera à l'organisation du front ; on perfectionnera les tranchées ; on créera une troisième ligne ; on multipliera les avant-postes ; on travaillera surtout, du 15 mars à la fin d'avril, à la construction de petits fortins et d'abris de mitrailleuses qu'il faudra relier ensuite et qu'on n'occupera d'ailleurs que la nuit. Travail délicat, contrarié perpétuellement, dans le secteur de Saint-Georges, par les batteries de 77, qui nous prennent « de face et de profil, » de Mannekenswere et de Nieuwendamme. Que la relève tarde un peu, comme il faut traverser une zone découverte, tout est à craindre. L'ennemi, du reste, ne se montre pas moins actif que nous. Il travaille d'arrache-pied sur tout son front ; il le fouit, le

blinde, le bétonne ; il rapproche ses avant-postes, et ce sera entre lui et nous, pendant trois mois, une guerre de « chicane » aussi coûteuse d'un côté que de l'autre, pleine de beaux actes, de traits dignes de Plutarque, mais qui obtiendra rarement les honneurs du communiqué. Tantôt, comme aux Roode-Poort, après nous avoir laissés prendre possession des fermes, qu'il a évacuées et dont il a préalablement asséché le polder par une coupure pratiquée dans la digue de l'Yser entre les bornes 15 et 16, l'ennemi les couvrira d'un tel déluge de feu que nous serons finalement contraints de les abandonner ; tantôt au contraire, comme à la Ferme aux Canards, c'est nous qui le délogerons, — sans trop de peine, — d'un ouvrage de notre ligne où il s'est subrepticement introduit et qui l'obligerons à se replier sur ses anciennes positions.

La conquête d'un de ces ouvrages, très fortement organisé celui-là et qui nous gênait extrêmement, mérite cependant une mention particulière. On la dut à l'enseigne Jacques Bonnet, de la 12 compagnie (3 bataillon du 2 régiment), qui, depuis plusieurs semaines, en ruminait le plan et n'attendait qu'un moment favorable pour passer à l'exécution. Il s'agissait de s'emparer par surprise d'une redoute allemande qui faisait saillant dans nos lignes à l'endroit où elles quittaient le Boterdyck pour obliquer vers la route de Nieuport à Lombaertzyde. Bonnet avait entretenu l'amiral de son projet dès le 18 février et lui en avait exposé l'économie. Mais tantôt l'atmosphère, tantôt la nervosité de l'ennemi en avaient fait différer l'exécution qui fut enfin fixée au soir du 11 mars. Proposé deux fois pour la Légion d'honneur, cité une première fois à l'ordre de l'armée le 25 février et, une seconde fois, le 9 mars, pour avoir « placé deux canons de 37 millimètres dans une maison démolie à 10 mètres de là tranchée allemande,

l'un au rez-de-chaussée, l'autre à l'étage en plein jour, » avoir « tiré 99 coups dans la tranchée » et avoir « ensuite ramené les deux canons dans nos lignes, » Bonnet réalisait dans toute sa perfection le type du splendid officer, tel que l'entendent nos alliés anglais, d'une audace incroyable en même temps que d'une circonspection, d'une habileté et d'une souplesse de mouvement à rendre jaloux les Indiens de Gustave Aymard. Diverses reconnaissances à vue qu'il avait menées sur le fortin du Boterdyck lui en avaient révélé la solide organisation : 5 sentinelles étaient postées à ses abords et 20 hommes y tenaient garnison avec des mitrailleuses. Bonnet poussa une dernière reconnaissance sur le fortin la veille du soir fixé pour l'attaque. Les quinze volontaires qui l'avaient accompagné dans cette reconnaissance étaient les mêmes qui devaient l'accompagner dans son coup de main, pour lequel, expliquait-il plus tard dans une lettre à son père, ils s'étaient offerts « sans qu'on eût besoin de les désigner. » L'amiral, qui s'intéressait tout spécialement à la tentative du jeune officier, avait fait donner par le « colonel » Delage, commandant de la défense, les ordres les plus précis : l'enseigne Bonnet était autorisé à demeurer aux tranchées, après la relève de sa compagnie, « avec le personnel choisi par lui ; » il aurait « la direction de l'opération, » qui serait appuyée par deux sections de la compagnie Gamas (7 du 2 bataillon). « Une de ces sections, ajoutaient les instructions du commandant Delage, sera chargée de l'exécution de l'action elle-même, suivant les instructions que M. Bonnet donnera à son chef ; la 2 section sera destinée à servir de renfort. L'action ne devra être exécutée qu'autant que M. Bonnet jugera les circonstances favorables, non seulement à la réussite de l'occupation, mais à son maintien définitif. Il faudra être prêt à organiser la position sans délai. À cet effet, le personnel prévu

pour cette occupation sera complété par 12 pionniers sous la direction du premier maître Jussiaume… » L'artillerie cependant, pour « détourner l'attention de l'ennemi, » devait « taper un point de la tranchée allemande voisin de celui contre lequel aurait lieu le coup de main de Bonnet. » Tout étant ainsi disposé et la nuit paraissant suffisamment opaque, l'enseigne donna le signal à ses hommes. Eux et lui ont de longue date l'habitude du rampement. Mais il faut compter avec les fusées éclairantes et ce je ne sais quel instinct mystérieux qui, à certaines heures de danger, fait sur l'esprit l'office d'avertisseur et le met en garde contre toutes les possibilités de l'ombre. Par bonheur, la distance à couvrir était faible : une centaine de mètres. Et l'ennemi, qui nous attendait sur un autre point de sa ligne, fut démonté par l'impétuosité de notre attaque ; ses sentinelles n'eurent pas le temps de donner l'alarme. Il avait là pourtant une troupe d'élite, des « Allemands de la garde prussienne, » dira lui-même Bonnet à son père et qui se défendirent « courageusement. » Les assaillants s'étaient partagés en deux groupes. Le second maître fusilier Thomas (Carentan-Félix) avait sauté le premier dans le fortin avec l'un des groupes ; le quartier-maître Luneau, le même qui, le 14 février précédent, avec l'enseigne Bonnet, avait « installé une pièce à 10 mètres des tranchées allemandes, sous le feu de l'ennemi, coopéré a la destruction de ces tranchées et ramené sa pièce, » y sautait par un autre côté. Quinze contre vingt : la lutte est dure, et l'ennemi s'est ressaisi. Mais Bonnet, par sa seule présence, rétablit l'équilibre. Et, comme l'enseigne de Béarn accourt avec la section de renfort, il a « la chance » d'abattre d'un coup de crosse de son revolver un Boche qui dardait sa baïonnette dans la figure de l'enseigne. À 2 heures du matin, après un « combat court, mais violent » qui nous avait coûté deux tués et

un blessé, le fortin était à nous, toute sa garnison exterminée, moins deux hommes qui se rendirent et qu'on ramena prisonniers vers l'arrière.

Àla suite de ce beau fait d'armes qui, par exception, obtint les honneurs du communiqué et valut les félicitations écrites de l'amiral à l'enseigne Bonnet, celui-ci fut décoré de la Légion d'honneur, le second-maître Thomas et le quartier-maître Luneau de la médaille militaire. La prise du fortin de Boterdyck était en effet d'importance. Elle enlevait aux ennemis le meilleur point d'appui de leur ligne vers Lombaertzyde et sa possession nous rendra les plus précieux services lors de l'attaque du 9 mai. Aussi l'ennemi ne négligea-t-il rien pour le reprendre et, à peine le fortin équipé par les pionniers du maître Jussiaume, nous eûmes à le défendre contre trois assauts forcenés. Dans la nuit du 14 au 15, l'ennemi réussit même, par une attaque à la grenade, « dont une tomba sur la tête du marin Guichaoua et le tua net, » à pénétrer dans ses éléments avancés ; mais le lieutenant de vaisseau Lartigue, qui avait « replié ses hommes à 10 mètres en arrière, » fit ouvrir sur les assaillants un feu de salve qui en tua quatre et tint les autres en respect jusqu'au moment où le second-maître Rosmorduc, qui s'était « offert pour conduire la contre-attaque, » où il déploya « une vigueur et un brio dignes des plus grands éloges, » reprit à la baïonnette l'élément perdu. Ne pouvant emporter de vive force la position, l'ennemi tenta de la réduire par le canon. Continuellement le fortin, que l'amiral était venu visiter en plein jour, pour se rendre compte des travaux qu'on y pouvait exécuter et dont la difficulté était extrême (on dut se contenter finalement de le relier par un boyau avec la ligne principale de résistance), était pris sous un feu violent d'artillerie, qui ne laissait pas de nous causer des pertes assez

lourdes. Les Allemands, écrira le fusilier Oury, le 29 mars, « ont tellement à cœur que nous leur ayons pris le fortin que, depuis, ils nous envoient des projectiles de toutes sortes : obus de 57, 77, 105 et 120, bombes, torpilles, etc. Ah ! les s… ! Dans ma compagnie, l'effectif est réduit à 125 hommes. »

« Ainsi, écrivait le capitaine M…, les semaines, les mois passaient sans événements bien sensationnels. Le Boche malheureusement nous tuait du monde avec une régularité maudite : il se vengeait de certaines affaires qui avaient coûté à son amour-propre (affaire du Boterdyck et autres). Et pourtant nous commencions à nous sentir forts et tout le monde avait pris confiance : le Boche n'avait qu'à se présenter pour s'apercevoir que la brigade était « un peu là. » Nous savions que, dans l'offensive du printemps, les lauriers seraient pour d'autres et notre seul espoir était que l'ennemi viendrait à nous qui n'irions pas à lui. Lors de la première attaque des gaz, le 22 avril, nous faillîmes bien être de la fête. On fit ses paquets et puis… ce furent les zouaves, nos voisins, qui partirent et qui eurent la gloire de reprendre Zuydschoote et Lizerne. Cependant notre attente ne fut pas trompée et le 9 mai se leva qui nous paya amplement de toutes nos déceptions. »

C'est ainsi en effet que les choses se passèrent pour une partie de la brigade (celle qui occupait le sous-secteur Nord). Il n'était point sans doute dans les intentions du Grand Quartier général d'employer les fusiliers marins a l'offensive qu'il projetait pour le printemps de 1915 et qui, montée et conduite avec une rigueur de méthode inconnue jusque-là par un chef dont le nom n'était pas encore sorti de l'ombre, nous valut les importants résultats tactiques qu'on connaît. Mais, tout en portant son principal effort

sur la charnière d'Arras, le Grand Quartier général, tant pour tromper l'ennemi sur nos intentions que pour l'empêcher de faire des prélèvements sur les autres parties de la ligne, avait alerté les secteurs voisins qui devaient manifester au cours de l'offensive « une certaine activité. »

C'était en vue de cette action locale, pressentie des hommes, que l'amiral faisait pousser, dans la boucle de Saint-Georges, la mise en état du secteur : il cherchait à s'y ménager une plate-forme vers le pont de l'Union, ce qui lui eût permis d'achever le nettoyage de la boucle, déjà fort avancé. L'offensive des gaz, déclenchée de Steenstraete à la Lys, où le XXVI corps allemand se servit pour la première fois, d'une façon officielle, de nappes de chlore asphyxiant qui paralysaient toute résistance, faillit compromettre ce programme. L'ennemi, par bonheur, « manqua de cran. » Comme il l'avait déjà fait à Saint-Gond et comme il devait le faire à Verdun, à Marcoing, à Montdidier, à Bailleul, sur la Piave, il s'immobilisa brusquement en plein succès, ou prit le pas au lieu d'allonger. Ses troupes, ainsi qu'on l'a supposé, bien que pourvues de masques, furent-elles incommodées à leur tour par les gaz ? L'invention n'ëtait-elie pas assez perfectionnée encore pour que le transport et l'installation des récipients pussent s'effectuer à temps sur de nouvelles lignes ? Le haut commandement français fit front, quoi qu'il en soit, avec une remarquable rapidité. Ce fut la première et non la moins brillante de ces opérations de « colmatage » où nous devions passer maîtres au cours de cette guerre. Dès le troisième jour de l'offensive, l'ennemi était arrêté et une lutte pied à pied s'engageait entre lui et nous pour la reprise du terrain qu'il nous avait enlevé. Comme on savait depuis assez longtemps que les Allemands songeaient à employer les gaz, l'antidote avait été cherché et presque tout de suite nos

troupes furent pourvues de tampons d'ouate hydrophile qu'elles devaient mouiller au premier signal et s'appliquer sur la bouche avec les bandes de leur pansement individuel. Les fusiliers, dès le 24, reçurent de ces tampons, qu'on remplaça peu après par des masques. La nouvelle de l'attaque allemande par gaz asphyxiant ne les avait pas autrement « impressionnés, » bien que le tapage fût « infernal » dans l'Ouest. « Ici, c'est calme, écrivait Luc Platt le 24 avril. Mais sur notre gauche, vers Ypres, le ciel est rouge d'incendies, et des lueurs fulgurantes jaillissent : ce sont les coups de canon et les obus qui éclatent. Que doivent-ils prendre, ceux qui sont là-bas ? Les bruits les plus extraordinaires circulent au sujet de prétendues pertes et de prétendus gains [de nos troupes]. C'est pour occuper l'esprit. » La bataille en effet ne s'étendit pas jusqu'à nous, mais nous en eûmes pourtant le ricochet et, dans Taprès-midi même du 24, l'aviation nous prévint que des gros de troupes se dirigeaient vers le pont de l'Union. L'amiral envoya aussitôt le 1 bataillon à Nieuport pour y renforcer, à la Briqueterie et au Boterdyck, le 6 territorial. Il était environ 6 heures du soir. L'attaque semblait proche, car l'ennemi exécutait un violent tir de barrage par 420, 350 et 11 sur Nieuport, les Cinq-Ponts et surtout les ponts Albert et Elisabeth. Mais, à 8 heures, tout cessait et le 1 bataillon revenait à minuit au cantonnement.

On était à peine remis de cette alerte qu'on apprenait que Dunkerque, qui était à plus de 35 kilomètres du front, venait d'être bombardé par du gros calibre. Une pièce lançant des obus à cette distance et tirant, croyait-on, de Slype ou de Westende, cela parut extraordinaire pour l'époque. Nous devions en voir de plus extraordinaires deux ans plus tard, quand la « grosse Bertha » de Crépy-en-Laonnois prit Paris sous son feu. Le pis est

que la Sardinerie, où s'était postée la pièce anglaise de 9 pouces, s'embrasait le même jour. On sauvait à grand'peine la pièce et les munitions sous une pluie d'obus incendiaires. En même temps que les deux bataillons (3, commandant Bruneaux, et 4, commandant Bonnery) du 4 zouaves, qui avaient été poussés sur Zuydschoote, trois groupes d'artillerie du 32 étaient « partis en vitesse, » appauvrissant d'autant le secteur. Il fallait parer d'urgence à ces vides avec les troupes que nous avions sous la main et auxquelles on dut imposer un supplément de corvée. Le service de la brigade fut donc changé : en attendant la reconstitution du 1 bataillon, qui était en voie d'achèvement, on demanda aux hommes de faire « trois jours de tranchée au lieu de deux, une seule compagnie se tenant dans les caves de Nieuport, tandis que les autres étaient en première ligne » (Poisson).

Le 5 mai enfin, le l bataillon du l régiment fut rétabli. La brigade, pour la première fois depuis décembre, se trouvait au complet. Et, ce jour-là justement, l'amiral reçut l'ordre de s'entendre avec la 4 D. A. belge, qui préparait une attaque sur les fermes Violette et Terstyle, et d'assurer « sa liaison avec elle en progressant de Saint-Georges vers l'Yser. » Après en avoir conféré avec le général Michel, commandant la division belge, et réglé les conditions du mouvement avec les « colonels » Delage et Paillet, chargés alternativement du commandement des deux secteurs de Nieuport, l'amiral décida donc de « commencer immédiatement sa progression vers l'Est, » progression qui, dans l'état du terrain, ne pouvait s'exécuter que par les digues Nord et Sud de l'Yser inférieur, la route de Bruges et la route légèrement en remblai de Saint-Georges à la ferme de l'Union.

« Le terrain au Nord et au Sud de l'Yser inférieur est inondé et inaccessible jusqu'à la route du pont de l'Union (route de Bruges), dit l'exposé officiel. Entre cette route et la route de la ferme de l'Union, les prairies sont sillonnées de canaux larges et profonds, orientés perpendiculairement aux routes. De plus, elles sont en partie inondées ou boueuses, en tout cas peu praticables. Au Sud de la route de la ferme de l'Union, le terrain est de même nature, quoiqu'un peu plus asséché, sauf vers la ferme Terstyle, autour de laquelle l'inondation reparaît. Toute la région est nue et plate. »

Àces difficultés d'ordre géologique s'ajoute la formidable organisation défensive du front allemand dans le coude de l'Yser supérieur et sur l'Yser inférieur même jusqu'à quelques mètres de la maison H, la dernière ruine avancée de notre ligne. Comme nous, l'ennemi a « utilisé tous les ressauts du sol, » — digues et remblais de routes ; sa ligne principale de résistance étant formée par les deux lignes de l'Yser, il l'a flanquée de trois saillants (A, B, C), qui complètent « admirablement » son système de défense : l'un en aval du coude, l'autre à la tête du pont de l'Union, le troisième à la tête du pont de Terstyle à Mannekenswere. Blockhaus, douves, casemates, murs crénelés, carapaces bétonnées pour mortiers et mitrailleuses, postes d'observation, galeries de bombardement, tranchées avec pavesade et avant-garde de chevaux de frise, champs de barbelés descendant jusque dans l'Yser, rien ne manque à cette organisation défensive et rigidement articulée entre ses ailes flottantes de marécages. Outre les deux ponts de l'Union et de Terstyle, l'ennemi dispose pour la rapidité de ses mouvements de trois passerelles, d'un pont de bateaux et d'un barrage construit obliquement au vieil Yser ; devant la maison H., sur la rive gauche et la rive droite de l'Yser, il a coupé les

digues par un fossé profond, avec postes d'écoute ; il possède un autre de ces postes d'écoute sur la route de Bruges à Saint-Georges, en avant de la ferme W, dont les ruines ont été supérieurement organisées (chevaux de frise, fortin, abri pour mitrailleuses, etc.) et reliées par une défense continue, le long du chemin en remblai, à l'importante ferme de l'Union, crénelée elle aussi et gardée par trois ou quatre lignes d'eau.

Telle est, sommairement décrite, la position qu'il nous faut enlever et qui ne peut être abordée que par l'étroit ruban des digues et des routes qui surplombent l'inondation. Au cours des mois qui précèdent, nous avons subrepticement poussé nos tranchées sur les berges Nord et Sud de l'Yser inférieur, jusqu'à quelques mètres des coupures qu'y a pratiquées l'ennemi ; à l'Est du village de Saint-Georges, nos tranchées descendent jusqu'au Noord-Vaart, à 300 mètres environ de la ligne W-Union et parallèlement à elle ; plus bas, dans une zone à demi noyée, les tranchées avancées de la 4 D. A. belge entourent la ferme Reickenhoek, à 400 mètres environ des fermes Violette et Terstyle, auxquelles l'ennemi a donné la même organisation puissante qu'à la ferme W et à la ferme de l'Union. Il y avait, à vrai dire, un assez large « hiatus » entre les deux troupes. Leurs cheminements devaient néanmoins se régler l'un sur l'autre et dans le plus grand silence, afin de ne pas éveiller l'attention de l'ennemi. Mais il se trouva que celui-ci, juste au même temps, combinait une attaque sur notre front Nord-Est, de la Geleide aux Roode-Poort, c'est-à-dire presque au point où venait expirer la ligne du secteur dans lequel nous comptions attaquer. Toute son attention sans doute était tendue de ce côté et, comme il travaillait d'arrache-pied lui aussi a y avancer ses lignes, il ne remarquait pas que nous en faisions autant de l'autre côté de l'Yser. Situation étrange que celle de ces

deux adversaires préparant dans des secteurs contigus une offensive que, sans s'être donné le mot, ils devaient déclencher à la même date, mais avec des fortunes bien différentes !

L'investissement des positions allemandes ne pouvait mieux se faire que par la méthode de progression graduelle qui nous avait donné de si bons résultats à Saint-Georges. Elle comportait le creusement nocturne de boyaux sur chacune des quatre routes menant à la ferme W et à l'Union, « avec, de distance en distance, des tranchées perpendiculaires à la route ou en dehors, toutes les fois que l'assèchement le permettait, chacune de ces tranchées occupée en permanence et pourvue de défenses accessoires (chevaux de frise et barbelé). » Dans la nuit du 5 au 6 mai, des boyaux furent ainsi creusés sur une longueur de 15 mètres environ à partir de nos tranchées avancées : l'un sur la route de Bruges, l'autre sur la route de la ferme de l'Union et contre la route. Dans la nuit du 6 au 7, le gain fut encore plus grand : 25 mètres sur la route de Bruges, 27 sur la route de la ferme de l'Union. La relève des troupes, le soir du 7 au 8, compliquée par le travail de réorganisation des compagnies, qui n'étaient plus qu'à trois sections, gêna un peu le travail, et le gain, cette nuit-là, fut seulement de 4 mètres sur les deux routes. L'ennemi continuait à ne se douter de rien. C'est à peine si, par habitude, il envoyait de temps à autre quelques volées de shrapnells sur Saint-Georges. Le 8, l'amiral fut prévenu que la 4 D. A. belge qui, elle non plus, les nuits précédentes, ne s'était pas croisé les bras, avait fini de creuser ses tranchées de départ sur Terstyle et Violette et qu'elle était prête à décoller.

« En conséquence, dit l'exposé officiel, l'attaque sur la ferme Terstyle et accessoirement sur la ferme Violette par les Belges,

sur W et ferme Union par les marins, est fixée pour la nuit du 9 au 10 mai. L'amiral donne aussitôt l'ordre : 1° de cesser ràvance par le procédé des boyaux ; 2° de creuser pendant la nuit des tranchées de départ à mi-distance entre les points atteints par les boyaux et l'objectif ; 3° de réunir téléphoniquement ces tranchées aux avancées de Saint-Georges ; 4° de continuer la reconnaissance tenace en avant ; 5° de définir la mission d'artillerie [une batterie supplémentaire, la 8 du 32 appartenant au secteur Nord, avait été mise à notre disposition] ; 6° de régler le concours demandé à l'artillerie lourde. »

Toutes ces consignes s'exécutèrent de la meilleure façon du monde et comme si nous avions eu affaire à l'ennemi le plus accommodant. Sur la route de Bruges, l'inondation venant battre le pied du remblai, il fallut établir les parallèles de départ en travers de la route elle-même : on creusa deux tranchées (DD') à dix mètres d'intervalle ; on les réunit par un boyau et on y laissa une demi-section de la 5 compagnie (lieutenant de vaisseau de Roucy). Sur la route de la ferme de l'Union, qui rejoint à Saint-Georges la route de Bruges, l'espace était plus mesuré et le pavage ajoutait à la difficulté. Mais la plaine, entre le remblai et le Noord-Vaart, n'avait pas complètement disparu sous l'eau : elle présentait des parties solides, notamment a la hauteur des deux tranchées de la route de Bruges où quelques colzas commençaient à verdir. On y ouvrit une tranchée, dite la tranchée Colza, à 50 mètres environ de l'extrémité de nos sapes, et on y laissa une section de la 9 compagnie (lieutenant de vaisseau Béra).

L'attaque avait été décidée pour 9 heures 30 du soir. À cette heure, en mai, la nuit est toute tombée et sa complicité nous était nécessaire pour l'effet de surprise que nous escomptions. Aussi

bien une attaque de jour eût-elle été impossible, tant sur la route de Bruges, bloquée des deux côtés par le marécage et coupée de larges canaux perpendiculaires, que dans la cuvette asséchée qui s'ouvrait à l'Est de la tranchée Colza et qui était coupée elle aussi par trois canaux perpendiculaires à la route de la ferme. Mais, entre temps, s'était produite sur notre flanc gauche une diversion qui aurait tout arrêté, si elle n'avait, par bonheur, comme on le verra plus loin, entièrement tourné à la confusion de l'adversaire.

Dans cette même journée du 9 mai, où nous devions donner l'assaut à leurs positions, les Allemands, dès quatre heures quarante-cinq du matin, déclenchaient sur le secteur de la Geleide, tenu par les zouaves, et sur les segments qui lui faisaient suite jusqu'à la route de Nieuwendamme et qui étaient occupés par les marins, un bombardement d'une violence peu commune et auquel semblaient prendre part des pièces de tous calibres. À onze heures, le feu, dirigé à la fois sur nos tranchées de première ligne et sur Nieuport, les Cinq-Ponts et le Bois Triangulaire, atteignait son « maximum d'intensité. » Saint-Georges, quoiqu'en dehors de l'objectif allemand, recevait sa bonne part de l'averse qui battait tout le terrain, depuis les tranchées à l'Est du village jusqu'au poste de commandement de la Vache-Crevée. Elle nous y démolissait deux mitrailleuses, mais aucun projectile ne tombait sur les tranchées DD' et Colza, creusées pendant la nuit précédente, preuve que l'ennemi ne les avait pas repérées. Vers midi et demi d'ailleurs, le feu diminuait peu à peu sur Saint-Georges, mais gardait toute sa violence sur le reste du front et sur Nieuport ; à deux heures de l'après-midi, l'ennemi enjambait ses fils de fer. L'action passait à la droite de l'Yser, avant même que nous eussions pu l'engager sur la gauche, — ou plutôt un autre drame

s'ouvrait, de l'issue duquell allait dépendre la continuation de notre propre offensive ou son arrêt.

Abandonnons donc jusqu'à nouvel ordre le segment de Saint-Georges, assez vite négligé par l'ennemi d'ailleurs, et transportons-nous de l'autre côté du fleuve, où notre ligne, partant d'un petit poste au-dessus de la ferme Verstersch, remontait légèrement vers le Nord-Ouest et gagnait ensuite par une série de crochets la route de Nieuport à Lombaertzyde, à gauche de laquelle les marins de l'amiral Ronarc'h faisaient leur jonction avec les zouaves de la brigade Ancel.

Si notre progression vers les fermes W et de l'Union avait été silencieuse, celle de l'ennemi vers nos tranchées du sous-secteur Nord et de la Geleide ne s'était pas opérée avec moins de discrétion. Rien ne nous faisait croire à une attaque sérieuse. Le 1 mai, à Nieuwendamme, un gradé bon observateur, le second maître de manœuvre Ludovic Le Chevalier, notait : « Dépassé un petit poste, rien d'anormal. » Dans la nuit du 1 au 2 mai, « une patrouille a été prendre un petit drapeau allemand [et déposer] un paquet de journaux à la ferme Groot-Bamburg, » plaisanterie un peu risquée qui sort un moment le Boche de son atonie, mais dont il nous tient pour suffisamment châties par quelques volées d'obus sur nos tranchées du Boterdyck où une mitrailleuse est mise hors de combat et deux territoriaux blessés. Le 7, Luc Platt, dans le même segment, constate que tout est calme ; » le 8, « les Allemands, qui bombardent la ligne, lancent quelques obus sur le poste, » mais ces obus « tombent assez loin, » et la nuit encore « est calme. »

Le dimanche, par exemple, tout change. Luc Platt songe que le lendemain sera le jour anniversaire (semestriel) du 10 novembre,

et qu' « il y a six mois le bombardement sur Dixmude durait depuis deux heures. » Il est dix heures du matin, et il y a deux heures aussi que tonne l'artillerie boche. Mais on est si bien rompu à ces bourrades de l'ennemi chez les anciens de la brigade, qu'on n'y prête plus attention. Et puis, il fait un temps merveilleux : du soleil, un ciel léger, soyeux, « anhydre » (entendez sans la moindre brume), comme on n'en voit pas souvent dans les Flandres. « Le lieutenant (enseigne Frot) nous montre les pellicules des photographies qu'il a prises de nous [dans la tranchée] et nous déjeunons. » Déjeuner gai. « Le lieutenant nous raconte quelques « blagues » du Borda et nous dit que, d'ici une dizaine de jours, nous prendrons la tranchée allemande d'en face… » Le tapage pourtant va crescendo. C'est par rafales maintenant que les Boches tirent. L'aumônier Pouchard, au plus fort du bombardement, comptera sur Nieuport cent obus à la minute. Tous les calibres donnent en même temps : sur les Cinq-Ponts du 420, du 380, du 250 ; sur nos tranchées, outre les 57 et les 11 habituels, des shrapnells inédits, « non plus les bonnets de nourrice, » mais des « sacs à charbon, » des « gros verts, » des shrapnells de 150, pêle-mêle dans certains segments avec des torpilles de 100 kilos, qui dansent en l'air « comme des barriques. » Sans attendre davantage, les chefs de section ont fait ramasser les hommes. Il n'y a quasi plus personne aux créneaux ; on a emporte jusqu'aux périscopes. Et tout à coup, vers une heure trente de l'après-midi, » un 105 tombe en plein sur le poste, un deuxième, un troisième, une pluie de terre, de débris de bois… Des cris ! Ça y est : deux hommes sont enfouis dans un fatras de planches et de sacs. Le lieutenant juge prudent de sortir du gourbi, où nous risquons d'être ensevelis ; chacun fait ses malles… Un pauvre « bleu, » arrivé la veille de Lorient, tourne à plat ventre dans le boyau. » Il

n'est pas blessé, mais la secousse a été trop forte pour son cerveau. La vue de ce malheureux rend tout son calme au narrateur, qui suit le lieutenant dans la prairie où l'affleurement de l'eau n'a permis aucun travail en profondeur et dont toute la défense consiste en « un épais mur de sacs à terre. » On y replace le périscope, rapporté du gourbi. Le bombardement, près de s'arrêter, précipite sa cadence. « Tandis que les marmites font rage et que la terre saute en gerbes de tous côtés, écrit Luc, je me couche le long du mur de sacs et regarde dans le périscope la tranchée allemande d'en face... Vers la gauche un point gris se déplace, deux, trois, quatre, dix... Alerte ! V'là les Boches ! Je gueule comme un putois et je fais passer au lieutenant que je les vois arriver. Celui-ci vient : « Eh bien ! Platt, qu'est-ce qu'il y a ? »

La scène qui précède se passait à la 3 section de la compagnie La Fournière, qui occupait vers les Roode-Poort la pointe Nord-Est de notre ligne. Et, à la même heure, sur tout le front septentrional de la brigade, des scènes analogues se déroulaient. À l'autre bout du sous-secteur Nord, dans le voisinage des zouaves, le lieutenant de vaisseau Mérouze n'avait que le temps d'évacuer sa « cagna, » ébranlée par les rafales du fameux 51 de marine, » le plus dangereux des projectiles boches, « parce qu'on ne l'entend pas arriver. » L'ennemi insistait particulièrement sur cette charnière du secteur des marins et du secteur des zouaves dont il cherchait la rupture par une puissante concentration d'artillerie. Le réseau téléphonique était coupé en vingt endroits ; nous ne pouvions plus communiquer avec le P. C. du 3 bataillon que par nos coureurs, qui devaient « circuler en terrain découvert sur un millier de mètres. » Cependant, et comme il s'agit ici d'une lutte purement défensive de notre part, il convient peut-être, avant d'aller plus loin, de préciser la position exacte des diverses com-

pagnies sur la partie du front de la brigade visée par l'attaque allemande.

L'amiral avait en ligne, sur cette partie du front, huit compagnies, dont six de marins et deux du 3 bataillon du 6 régiment territorial, ainsi réparties de l'Est à l'Ouest : 1° la 11 compagnie (capitaine de la Fournière) du l régiment, entre la route de Nieuwendamme et le poste 15 du vieil Yser (segment de Nieuwendamme) ; 2° la 12 compagnie (capitaine Geslin) du 1 régiment, du vieil Yser au canal de Plaschendaele (segment de la Briqueterie) ; 3° la 12 compagnie (capitaine Reymond) du 2 régiment, entre le canal de Plaschendaele et le canal d'évacuation (segment de Plaschendaele) ; 4° la 10 compagnie (lieutenant Hoffmann) du 6 territorial, du Pont-de-Pierre au Boterdyck supérieur (segment du Boterdyck Sud) ; 5° la 10 compagnie (capitaine Deleuze) du 2 régiment, dans le redan et le fortin du Boterdyck (segment du Boterdyck supérieur) ; 6° la 12 compagnie (lieutenant Landron) du 6 territorial, dont une section se trouvait à droite de la 10 compagnie de marins, deux à gauche, une quatrième à la gauche de la 11 compagnie de marins ; 7° la 9 compagnie (capitaine de Rodellec du Porzic) du 2 régiment, à gauche de la 12 compagnie du 6 territorial ; 8° la 11 compagnie (capitaine Mérouze) du 2 régiment, entre la 9 compagnie et la route de Lombaertzyde incluse (ces trois compagnies dans le segment de Lombaertzyde).

À 1 heure 30 de l'après-midi, devant le front occupé par ces compagnies dans le sous-secteur Nord et le front occupé par les zouaves de la 76 brigade dans le sous-secteur de la Geleide, l'attaque ennemie s'ébranla sur le rythme habituel à ces sortes d'opérations et qui n'a jamais beaucoup varié : les hommes issaient de leurs tranchées, baïonnette au canon, par les

« chicanes » aménagées dans leurs barbelés, s'étalaient en tirailleurs sur la plaine et fonçaient devant eux au pas gymnastique, la tête baissée, le dos courbé, le fusil dans la main droite et tenu par le milieu. Ils n'adoptèrent une autre formation d'attaque que dans le segment du Boterdyck inférieur. Aussi bien, quoique uniformément vêtus de gris, certains détails de leur équipement révélaient des origines différentes. Dans le segment de Nieuwendamme, par exemple, les troupes d'assaut, qui arboraient le shako de cuir bouilli et qui étaient sorties par sept ou huit coupures de la tranchée entre la digue de Nieuwendamme et le vieil Yser, appartenaient au 3 régiment d'infanterie de marine commandé par le lieutenant-colonel von Berhnud : se portant en avant par essaims d'une dizaine d'hommes, elles procédaient par petits bonds de 10 mètres, à la façon des kanguroos, dont elles avaient le pelage et la taille, et, après chaque bond, fait sous le couvert de leurs mitrailleuses qui tiraient de la maison C (Nord du coude de l'Yser), de la ferme de Nieuwendamme et de la tranchée allemande de départ, elles s'aplatissaient dans le trèfle et n'en bougeaient jusqu'à nouvel ordre. Dans les segments voisins au contraire, l'attaque était montée par des fantassins en casque à pointe qu'on sut être plus tard des éléments de la 44 D. I. R. Mais, fantassins ou soldats de marine, casques à pointe ou shakos, les uns et les autres, « après l'effroyable préparation d'artillerie à laquelle ils venaient de se livrer » (Mérouze), croyaient si fermement nous avoir anéantis qu'ils sortaient de leurs terriers le havresac au dos, la couverture en bandoulière, gonflés de musettes, de cartouchières et de bidons, comme des troupes qui vont prendre la relève d'un secteur. Peut-être, en outre, croyaient-ils notre front fort appauvri par les prélèvements que le général Putz y avait faits le 23 avril. Leur confiance s'en accrut et, quand les

officiers leur eurent dit d'emporter des vivres de réserve pour trois jours, ils ne doutèrent plus qu'ils allaient simplement occuper une position déjà conquise ; ils se lancèrent vers nous comme des « somnambules », sans dévier d'une ligne, sans regarder à droite ni à gauche, déployés en plein soleil sur un terrain plat comme un stand où chacun d'eux faisait cible et ne prenait même pas toujours la précaution de se baisser.

Les salves de mousqueterie qui les accueillirent sur tout notre front et le feu roulant d'artillerie qui s'abattit au même moment sur leurs tranchées furent pour eux des phénomènes inexplicables. Ayant déjà peine à imaginer que nous fussions encore vivants, comment eussent-ils pu concevoir que nous réagissions avec une telle vigueur ? Et l'on peut s'étonner en effet que, sur aucun point de notre front, ces huit ou neuf heures de bombardement consécutif n'aient amené de fléchissement, que nulle part la vigilance des fusiliers ne se soit trouvée en défaut ni leur matériel hors de service. Il n'y eut un peu de surprise pour nos troupes que dans le segment de la Briqueterie, où les hommes, dès le premier cri d' « alerte au poste de combat ! » s'étaient portés à leurs banquettes de tir et s'apprêtaient à recevoir l'ennemi de la belle façon. Mais rien ne sortait de la tranchée adverse. Et cependant les balles claquaient sur les créneaux ; les « moulins à café » tournaient sans discontinuer. L'ennemi approchait manifestement ; on sentait son souffle : on ne le voyait pas. Et soudain on l'aperçut qui semblait surgir de la prairie et qui courait, sous la protection d'une mitrailleuse placée sur la digue de Plaschendaele, vers notre tranchée de première ligne, dont les défenses étaient quelque peu endommagées. Par quel tour de sorcellerie avait-il pu se glisser jusque-là sans qu'on le sût ? On n'en était pas encore bien informé quand une seconde vague sortit de la

prairie, un peu à droite de l'endroit d'où était sortie la première. Chacune des vagues comptait une cinquantaine d'hommes. C'étaient des feldgrau qui, dans la nuit précédente, avaient réussi à fouir subrepticement deux ou trois boyaux conduisant de leur tranchée dans la plaine. Ils s'y étaient massés avant l'attaque pour tomber sur nos ailes et nous prendre à revers. Mais le stratagème fut éventé à temps. En moins de cinq minutes, l'enseigne de Lestrange avait brisé la double attaque boche dont les tronçons cherchaient à regagner leurs boyaux de départ en se dissimulant parmi les herbes. Le nettoyage de la prairie avait été si rapide que les deux sections en réserve de la 12 compagnie n'avaient pas eu besoin d'intervenir et que le lieutenant de vaisseau Geslin, pendant la suite de l'attaque et malgré le bombardement d'une extrême violence qui s'abattait sur la Briqueterie, put soutenir de son feu les compagnies voisines, tant vers la route de Nieuwendamme que dans le champ de navets qui s'étendait entre la ferme Bamburg et le Boterdyck.

Dans la première de ces directions, c'était la 11 compagnie du l régiment qui avait à supporter le choc. Nous l'avons quittée au moment où Luc Platt mettait au courant l'enseigne Frot du mouvement de la ligne ennemie : l'enseigne l'envoya par le boyau répéter ses explications au capitaine de La Fournière. Mais, le capitaine, qui, « tout en préparant à la mort un de ses hommes grièvement blessé, ne perdait pas la carte et surveillait la tranchée d'en face, » avait déjà vu le mouvement et donné des ordres en conséquence. De ce côté du secteur, entre le poste 15 et le poste 9 et à 3 ou 400 mètres de la ligne ennemie, la tranchée française affectait la forme d'un V renversé. Nous avions essayé de corriger ce défaut en poussant des antennes vers les Roode-Poort ; mais cette partie de notre ligne venait seulement d'être organisée ;

tous les gourbis n'étaient pas encore terminés et l'artillerie allemande eut beau jeu de les démolir. Finalement, nous l'avons vu, la défense était réduite par endroits à un simple mur de sacs de sable, derrière lequel, aussitôt l'ennemi signalé, le capitaine de La Fournière et l'enseigne Frot faisaient mettre la hausse à 250 mètres et commandaient feu à volonté. Vainement l'officier qui chargeait, sabre au clair, à la tête des quatre groupes d'assaillants et qui semblait avoir la direction de l'attaque, un grand diable roux à l'œil dur et au verbe rauque, essaya-t-il d'entrainer ses hommes : disloqué par nos feux, le groupe 4 reflua presque tout de suite ; les groupes 2 et 3 poussèrent un peu plus loin. L'officier lui-même, avec les débris du premier groupe, put s'avancer jusqu'à trente mètres de nos fils de fer, se coucha et voulut tenter un dernier bond : le second-maître Cadio l'abattit d'une balle dans la tête. Rien ne bougea plus sur la plaine, où « 80 Boches au moins » mesuraient le sol nouvellement reverdi.

Entre le canal de Plaschendaele et la route de Lombaertzyde où notre front dessinait encore un V formé par les deux canaux (Plaschendaele et d'évacuation) et le remblai du Boterdyck, les Allemands attaquaient en même temps par la levée de terre du canal d'évacuation et par les tranchées de la ferme Groot-Bamburg. Et ce n'était plus cette fois une attaque par essaims. L'ennemi semblait avoir voulu soutenir la plus effrontée des gageures : ses forces atteignaient l'effectif d'un bataillon, et telle était la présomption des assaillants que, sur cette grande plaine rase, où les navets de l'année précédente achevaient de pourrir, ils s'avançaient en colonne par quatre, comme à l'exercice. C'est tout juste s'ils n'étaient pas précédés de fifres. Ils n'avaient pas ouvert de chicanes dans leurs fils de fer et les enjambaient tranquillement. Sans doute pensaient-ils que sur ce point du front, plus que par-

tout ailleurs, leur artillerie avait écrasé toute résistance et que les territoriaux en particulier n'y avaient pas fait long feu. Mais ces territoriaux appartenaient au recrutement du Nord, moins tassé de charpente et tout aussi solide que le recrutement breton. En outre la 10 compagnie territoriale (lieutenant Hoffmann), qui garnissait le Boterdyck, avait à sa droite la 12 compagnie (lieutenant de vaisseau Reymond) et à sa gauche la 10 compagnie (lieutenant de vaisseau Deleuze) du 2 régiment de marins. Ainsi étayée (surtout de biais, le long des canaux, par la compagnie Reymond), elle ne plierait pas. Puis vraiment ces lourds feldgrau pleins d'assurance, ces grandes « andouilles » vaniteuses, comme les appelait Luc Platt, et qui ne prenaient même point la précaution de se déployer en tirailleurs, présentaient une cible trop facile à nos fusils. Les mitrailleuses des marins de la 12 compagnie à la coupure de la digue, les mitrailleuses du 6 territorial au Pont-de-Pierre, se dévoilèrent en même temps ; prise en enfilade par leurs feux, « une partie du groupe de droite, dit le rapport officiel, se déploie en toute hâte dans les champs de navets au Sud de Bamburg et y disparaît : le reste regagne précipitamment les tranchées. Le groupe de gauche s'égaille à son tour et disparaît dans les champs et le ruisseau qui longe les tranchées allemandes au Nord du fortin. Tout l'après-midi, les mitrailleuses et les fusils arrosent les différents points de la ligne des tirailleurs allemands dès qu'un mouvement de retraite paraît s'y dessiner. Notre artillerie pendant ce temps balaie le champ de navets. » Rarement l'arrogance teutonne reçut un châtiment plus complet et plus prompt : sur le millier d'assaillants partis à la conquête du Boterdyck, pas un n'arriva seulement à moitié route de l'objectif et beaucoup ne revirent jamais les tranchées de Groot-Bamburg.

Bien qu'il ne semble point que des effectifs aussi imposants aient été massés sur les autres points du front, c'est à gauche du Boterdyck, perpendiculairement à lui et sur la ligne dentelée que faisaient nos tranchées jusqu'au secteur des zouaves que l'attaque allemande devait porter le principal de son effort, surtout aux deux extrémités de cette ligne, au fortin et sur la route de Nieuport à Lombaertzyde. L'ennemi, à partir du fortin, n'était plus séparé de nous que par un étroit couloir de 150 ou 200 mètres, qui favorisait singulièrement l'action de ses mortiers. Sa ligne de tranchées, légèrement concave jusque-là, se rectifiait à la hauteur du remblai. De ces tranchées (numérotées 1, 6, 4, 3, 2), la première seule, avec la ferme de Groot-Bamburg transformée en blockhaus et les tranchées du canal d'évacuation, avait participé à l'attaque du Boterdyck inférieur. Nos troupes, sur le Boterdyck supérieur et devant Lombaertzyde, allaient avoir affaire aux forces massées dans les tranchées 6, 4, 3, 2. Entre les tranchées 4 et 6, un saillant bétonné de construction récente menaçait directement le fortin et le redan tenus par la 10 compagnie du 2 régiment (lieutenant de vaisseau Deleuze). « Dès le début du bombardement, dit le rapport officiel, la situation dans le fortin du Boterdyck devient difficile ; le bombardement des boyaux en rend impraticable une grande partie. » Or, le fortin pris, tout le redan craque. L'ennemi le sait, qui l'a construit et qui ne peut se consoler de sa perte. Ce n'est qu'une épine dans sa ligne : ce serait une poutre bélière dans la nôtre. L'officier des équipages Laroque, qui le défend avec sa section, à 30 ou 40 mètres du redan, est atteint d'un éclat d'obus. L'enseigne de la Forêt-Divonne, qui le remplace au pied levé, s'affaisse à son tour vers neuf heures et demie. Peu à peu le tir des torpilles s'est allongé jusqu'à « toucher le saillant N.-E. de la tranchée. » À onze heures le bombar-

dement, « fait jusqu'alors d'une quantité énorme de projectiles percutants, se renforce d'une grêle continue de shrapnells gros noirs et gros verts. Pas de dégâts importants à la tranchée » (quatre créneaux démolis seulement) ; mais le fortin est « très abîmé » et un homme de liaison vient prévenir le capitaine qu'il ne peut plus tenir. Deleuze, quoique blessé lui-même au bras droit d'un éclat de torpille, prend son revolver de la main gauche et court au forlin en criant : « Si, si, il tiendra jusqu'au dernier homme ! » Et il ne quitte la place qu'après l'arrivée d'une demi-section de renfort conduite par le maître Grimàud. Sabordé, rasé comme un ponton, le fortin en effet « n'amena pas, » bien que les Allemands attaquassent avec une compagnie et demie environ. Mais, dès qu'ils eurent enjambé les tranchées 4 et 6, ils tombèrent sous le feu de nos fusils et de nos mitrailleuses. Leur élan emporta quelques-uns jusqu'au redan où ils s'embrochèrent dans les fils de fer ; les autres s'étaient terrés dans les colzas, d'où les nappes de nos balles les empêchaient de se lever. Une nouvelle vague se formait pour reprendre l'attaque quand Deleuze, qui continuait à diriger la défense, le bras en écharpe, et qui avait fait mettre en action son obusier de 58, réussit, par un coup heureux, à ouvrir une brèche dans le saillant ennemi. La brèche démasque un boyau que les fantassins allemands « empruntent pour aller de l'Est à l'Ouest. » Le boyau est coupé. À sept heures trente du soir, « tout péril passé, » Deleuze, qui voulait bien songer enfin à sa blessure, acceptait de gagner l'ambulance et remettait le commandement au capitaine des Ormeaux.

Cet officier lui avait été détaché en soutien par le capitaine (le frégate d'Ablèges de Maupeou qui commandait le 3 bataillon du 2 régiment et qui, réintégré dans les cadres au moment de la mobilisation et à la brigade depuis quelques semaines seulement,

semblait en avoir toujours fait partie, tant il s'y trouvait dans son élément. Sa légende l'y avait précédé. Il était Breton, mais de Nantes, où l'on ne naît point de complexion mélancolique, et la vieille marine des Eugène Sue et des La Landelle, insouciante, fantaisiste et casse-cou, parée a l'abordage par tous les temps, revivait en lui dans tout son pittoresque et son imprévu. Ne contait-on pas que, bombardé par des avions boches pendant un déjeuner qu'il offrait à des amis, il avait planté là ses hôtes, couru au prochain parc d'aviation, désert à cette heure et où ne se trouvait qu'un quartier-maître qui essayait un appareil, s'était fait expliquer par lui la manœuvre des bombes, avait fait mettre le moteur en marche, était allé jeter ses bombes sur la ligne ennemie et s'en était revenu, esquissant un pas de gigue, reprendre à table son déjeuner interrompu ? C'était son bataillon qui tenait les tranchées dans le segment de Lombaertzyde le matin du 9 mai. Rond et court, les « fauberts » en bataille, au premier signal de l'attaque, Maupeou avait bondi de sa cagna et on le voyait qui, peu content de donner les ordres nécessaires pour nourrir notre front, pressait, surveillait et cadençait du geste et de la voix la marche des renforts. Il avait l'art de communiquer son entrain aux autres. Mais lui-même, en l'espèce, n'était que l'agent d'exécution d'une volonté supérieure, bretonne elle aussi, mais du type traditionnel, concentrée, silencieuse, fuyant l'éclat, comme le chef qu'elle habitait et qui cachait ses étoiles sous un éternel pardessus noir de civil. Dès une heure de l'après-midi (13 h.), voyant se dessiner la manœuvre ennemie, l'amiral Ronarc'h avait pris en main la direction de la défense et poussé en avant toutes les réserves dont il disposait : les trois compagnies du camp Ribaillet (6 et 7 du 2 régiment, 1 du 1 régiment) et les deux compagnies des fermes Groot-Labeur (4 et 8 du 1 régiment), étaient

successivement dirigées sur les tranchées à l'Ouest de Nieuport, puis sur Nieuport même et remplacées à Ribaillet et à Groot-Labeur par les trois compagnies (1, 2, 3) du 1 régiment, en réserve au camp Gallimart. Ces renforts venaient grossir ceux que nous avions déjà en réserve à Nieuport (8 et 5 compagnies du 2 régiment ; 7 compagnie du 1 régiment). Par surcroît de précaution, l'amiral dédoublait le commandement de la défense, confiant au « colonel » Paillet (commandant le 2 régiment, qui était le plus fortement engagé) le commandement du sous-secteur Nord et ne laissant au « colonel » Delage (commandant le 1 régiment) que le commandement du sous-secteur Sud. Le colonel Ancel, qui venait de succéder à la tête de la 76 brigade de zouaves au colonel Capdepont, promu général, prenait des mesures analogues dans son secteur. Le général Hély d'Oissel, de qui dépendaient les deuix chefs et qui avait approuvé leurs dispositions, pouvait croire ainsi sa ligne de résistance assurée de la mer au Polderlied. Et il ne se trompait pas en ce qui concernait la partie de cette ligne occupée par les marins : dès une heure et demie (13 h. 30), une section de la 7 compagnie (lieutenant de vaisseau Ven) du 1 régiment débouchait dans le segment de Nieuwendamme (commandant Bertrand), où d'ailleurs elle n'eut pas à intervenir, et, une demi-heure plus tard, au plus fort de l'action, le commandant de Maupeou pouvait encore diriger par le boyau du Boterdyck deux sections de la 5 compagnie du 2 régiment (lieutenant de vaisseau des Ormeaux) sur la tranchée arrière du fortin, prêtes à contre-attaquer, si ce point délicat de notre ligne était venu à fléchir.

L'admirable résistance du lieutenant de vaisseau Deleuze hur en épargna la peine. Cette inexpugnabilité même du fortin, qui n'était plus qu'une coulée de gravats, mais d'où l'ennemi ne pou-

vait nous arracher, rendait relativement facile la défense du reste de notre ligne, tout au moins jusqu'à la route de Lombaertzyde, ou l'effort allemand devait à nouveau s'acharner. L'artillerie ennemie n'avait pas négligé pour cela les tranchées occupées par la 12 compagnie du 6 territorial et la 9 compagnie du 2 régiment de marins (li-eutenant de vaisseau de Rodellec du Porzic). Les torpilles y commencèrent à pleuvoir vers 1 h. 15. L'une d'elles ouvrit même une brèche dans le front des territoriaux, et ce fut l'occasion pour le sergent Drollet et ses hommes qui, sous le feu ennemi et tout en faisant face à l'attaque, se mirent à réparer tranquillement la brèche, de montrer à nos « demoiselles au pompon rouge » les réserves d'héroïsme qui dormaient au cœur de leurs « anciens. » Aussitôt l'attaque allemande déclenchée, le lieutenant de vaisseau de Rodellec avait fait ouvrir le feu. Le tir, « un peu échevelé » d'abord, se régularisa très vite : en quainze minutes la plaine était nettoyée.

Charles Le Goffic.

07

DES FUSILLIERS MARINS

N I E U P O R T

FÉVRIER-NOVEMBRE 1915

Sur la charnière de notre front avec le secteur de la Geleide, occupé par le 1 et le 4 zouaves, le bombardement, nous l'avons dit, avait été particulièrement sévère ; nous ne pouvions plus

communiquer avec l'arrière que par nos agents de liaison qui opéraient sur un terrain sans le moindre masque et battu d'un bout à l'autre par l'artillerie. Ces difficultés n'étaient pas pour arrêter des hommes tels qu'Henri Danzé, Eugène Diet, Frémery, Van de Weghe ou ce matelot sans spécialité, Robert, qui s'était déjà si magnifiquement conduit à Steenstraete le 17 décembre et que sa citation nous montre « toujours volontaire pour les missions périlleuses, pendant l'attaque du 9 mai, portant 7 ou 8 messages de jour et de nuit et traversant les Cinq-Ponts sous un bombardement des plus violents. » Par eux les P. C. du commandant de Maupeou et du « colonel » Paillet étaient tenus au courant des moindres phases de l'attaque et l'adjudant-major du bataillon, le lieutenant de vaisseau Ferry, « malgré la rupture des communications téléphoniques, » pouvait assurer le ravitaillement en munitions de la ligne et la transmission des ordres. »

Cette vigilance des chefs, la coordination qu'elle imprimait à tous les mouvements de la brigade, ne furent certainement pas étrangères à l'heureuse issue des événements. Mais notre meilleur adjuvant, c'était encore la confiance des hommes. Elle était « illimitée, » dit un officier (Mérouze). L'ennemi, dans ce segment, ne ménageait pourtant passes torpilles ; les zouaves, surtout à notre gauche, « avaient subi un marmitage effréné. » Leurs tranchées étaient complètement bouleversées et l'ennemi pouvait croire que les nôtres ne faisaient pas meilleure figure. Mais, ce jour-là, décidément, il y avait comme une protection occulte sur les marins : l'artillerie allemande avait trop allongé son tir ; ses torpilles tombaient à une quinzaine de mètres en arrière et nos hommes, « tassés à l'abri du parapet » et riant sous cape, escomptaient déjà la déception du Boche qui les croyait « en marmelade » et à qui cette erreur pourrait bien coûter gros.

« À treize heures en effet, dit le témoin que nous avons déjà cité, la préparation d'artillerie ennemie s'arrêta tout d'un coup. Nos Jean Gouin bondissent au parapet, gonflés de cartouches (à tel point que nous en rions) et nous n'eûmes plus qu'à maintenir leur impatience et leur mépris du danger. » L'œil au périscope, le capitaine Mérouze guettait l'ennemi.

— Les voilà, dit-il à ses hommes, quand il vit les Allemands enjamber leurs tranchées, attendez un peu qu'ils aient bien avancé… et puis chacun son gibier !…

Les assaillants, ceux-ci debout, ceux-là courbés, fonçaient sur la tranchée française. Un roulement de mousqueterie, quelques moulinets de mitrailleuses, et tout fut dit : la vague boche tomba dans l'herbe. « Nos hommes tiraient les uniformes gris exactement comme des lapins. » Sport enivrant ! L'attaque ennemie eût été « liquidée » en cinq minutes, si les choses eussent suivi le même cours à notre gauche dans le secteur de la Geleide. À la jonction de ce secteur, au coude même de la route de Lombaertzyde, l'enseigne de vaisseau Souêtre n'avaitpas bronché sans doute et soutenait de son mieux, avec sa section, les zouaves de la tranchée voisine. Mais le feu ennemi avait été si violent sur cette tranchée, les torpilles si bien ajustées, qu'il n'y restait plus que quelques bouts de parapets. En outre, sur cette partie du front, l'ennemi n'était pas obligé, comme au Boterdyck et à Nieuwendamme, de se présenter à découvert. Entre Lombaertzyde et nous, le long de la route, des pans de maisons, des murs et des haies de jardins favorisaient sa progression clandestine. S'avançant à l'abri de ces obstacles, il put tomber sur les tranchées des zouaves et « s'en emparer jusqu'à un point que nous ne pouvions préciser, là-bas, du côté de la mer. » Rassuré sur la suite du com-

bat en ce qui le concernait, Mérouze, ainsi gravement menacé sur son flanc, ordonne à sa première section (enseigne Souêtre) de faire tête aux assaillants. Mais déjà, sans attendre, Souêtre avait mis en action une mitrailleuse abandonnée par les zouaves « pour tâcher de barrer la route de Nieuport aux Allemands qui commençaient à y descendre en colonnes par quatre. » L'infiltration prit d'autres chemins. L'ennemi semblait avoir emporté toute la ligne de la Geleide jusqu'au Mamelon-Vert, où « un terrible corps à corps » s'était engagé entre les zouaves et lui, et nous l'avions maintenant pour « voisin immédiat » de l'autre côté de la route.

« La frontière, explique l'officier dont nous continuons à suivre le récit, était un vague pare-éclats, juste au coin de cette route. Et les maudits Boches continuaient de s'infiltrer par les boyaux et les ruines des maisons. Nous n'avions pas encore à cette époque de tranchées de soutien et, de notre première ligne à Nieuport, sauf vers l'ouvrage des Flamands, s'étendait une plaine uniforme, sans un fossé, sans un boyau. »

Par bonheur, le secteur des zouaves était un peu mieux pourvu : quelques jours auparavant, une ébauche de tranchée de soutien y avait été ouverte « depuis la route de Lombaertzyde jusqu'à une centaine de mètres à gauche. » La compagnie du 4 zouaves qui nous touchait s'était repliée là, décimée, et, « courageusement, » s'efforçait de « contenir le Boche. » Le capitaine Mérouze fit tant bien que mal assurer la liaison entre cette compagnie et la sienne, le long de la route, par l'enseigne Souêtre et quelques hommes déterminés. Cela suffit pour endiguer momentanément le flot, mais non pour empêcher l'ennemi de s'installer dans les tranchées conquises et de les retourner contre nous. S'il

recevait des renforts et reprenait son élan, tout le front du 2 régiment était tourné.

Pour éclairer le commandant de Maupeou sur la gravité de la situation, Mérouze lui détacha deux de ses fusiliers, porteurs d'un croquis et d'une explication écrite. Il les avait fait partir l'un après l'autre, afin d'être à peu près sûr qu'un d'entre eux au moins parviendrait à destination : l'unique route conduisant au P. C. du commandant de Maupeou, défoncée par les 380, n'était plus qu'un chapelet de cratères. Les deux hommes avaient reçu la consigne de « passer quand même. » Ils se nommaient Frémery et Van de Weghe. Ils passèrent. Tout de suite la 6 compagnie (lieutenant de vaisseau Le Bigot) partit en soutien des zouaves sur la route de Lombaertzyde et vint occuper les tranchées dites des Flamands (tranchées de 2 ligne creusées à l'Est de la route) où elle établit sa liaison avec la 11 compagnie.

En même temps la 8 compagnie du 1 régiment (lieutenant de vaisseau Derrien) venait occuper la tranchée au débouché de Nieuport vers Lambaertzyde. Mais, pour les zouaves, il s'agissait moins de barrer la route à l'ennemi que de le rejeter dans ses tranchées de départ. Ces admirables troupes n'entendaient pas rester sur un échec. Elles voulaient leur revanche et elles l'eurent dès le soir même, aussitôt que la 7 (lieutenant de vaisseau Langlois) et la 8 (lieutenant de vaisseau de Prunières) compagnies du 2 régiment de marins eurent été mises à la disposition des chefs de bataillon Vernois et Prouzergues, du 4 et du 5 zouaves. Les deux compagnies se massèrent dans les tranchées de seconde ligne, et c'est de l'une de ces tranchées qu'en attendant le déclenchement de l'attaque l'enseigne de vaisseau Robert partit seul, en rampant, pour reconnaître un saillant ennemi défendu par une

quinzaine d'hommes avec une mitrailleuse (ou un fusil-mitrailleur). Il pousse jusqu'à l'entrée du boyau, y trouve la mitrailleuse française abandonnée par les zouaves et la rapporte sur son dos. Puis, avec deux volontaires, il se jette sur le boyau. Ses deux volontaires sont tués à ses côtés. Robert rentre à plat ventre dans nos lignes, demande des grenades « à tout prix, » repart seul et lance ses grenades sur le poste qui est enlevé de l'extérieur a la faveur de cette diversion, avec les sept ou huit Allemands qui n'avaient pas réussi à s'enfuir. Mais Robert, de retour dans la tranchée, tombait terrassé par une congestion cérébrale. À 5 heures du soir enfin, sur le terrain déjà plus qu'à demi débiajé par notre 73 et en liaison avec la 17, la 20 et la 41 compagnie de zouaves et « des détachements de la compagnie Mérouze qui voulait venger ses morts, » les compagnies Langlois et de Prunières se portaient à l'assaut, la baïonnette haute, au cri de : « En avant, vive la France ! » L'élan des chéchias et des pompons rouges, « fraternellement mêlés, » avait été si irrésistible que toute la ligne allemande craqua.

— Ils f... le camp, capitaine ! criaient les hommes du lieutenant de vaisseau Mérouze, ivres de joie, en voyant cette fuite éperdue des ennemis à leur gauche.

— Mais tirez dedans, ça vaudra mieux, répondait le capitaine.

« Et on tirait ; fusils, mitrailleuses, tout marchait et claquait sur les fesses du Boche qui déguerpissait vers ses anciens trous. » Dix-sept minutes, « montre en main, » avaient suffi pour rétablir dans son intégrité l'ancien secteur de la Geleide. Nous étions vainqueurs « pour de bon » sur toute la ligne. La plaine au loin, entre l'Yser et Lombaertzyde, était « couverte de cadavres gris. » Il s'y voyait bien aussi quelques-uns des nôtres. Encore le plus

gros de nos pertes ne fut-il pas supporté par les compagnies aux tranchées : ce furent surtout les renforts qui souffrirent dans la traversée de Nieuport et des Cinq-Ponts coupés par de formidables barrages d'artillerie. L'amiral lui-même, à trois heures de l'après-midi, manquait d'être tué par un obus de 150 qui éclatait à l'intérieur de son poste et fauchait les pieds de sa chaise. Quarante-deux batteries, dit-on, tiraient en même temps des lignes allemandes et, comme notre artillerie, au début de la journée, ripostait faiblement, l'ennemi en prenait une nouvelle assurance. La vérité est qu'il ne servait à rien de gaspiller nos munitions et que celles-ci allaient trouver tout naturellement leur emploi quand les troupes d'assaut sortiraient de leurs terriers. Les rapports officiels constatent à quel point fut raisonnable le calcul du chef d'escadron Bouquet qui commandait l'artillerie de la 81 division. Ils ne tarissent pas d'éloges sur la précision et la sûreté des tirs de barrage exécutés à hauteur des tranchées ennemies, notamment par les capitaines Labisse (du 4 d'artillerie) et Lelièvre (commandant le 1^ groupe de l'A. D. 81), tirs qui eurent « pour résultat évident d'empêcher d'autres assaillants de sortir de ces tranchées et d'aider les marins à mettre hors de combat les Allemands terrés dans la plaine, en tout cas de rendre à peu près impossible la retraite des troupes qui avaient échappé au feu d'infanterie. »

Ce que les rapports sont impuissants à rendre, c'est la tenue des fusiliers pendant cette attaque. Tous les carnets, tous les journaux de route, tous les mémoriaux sont unanimes et jamais peut-être le moral de la brigade ne s'éleva aussi haut. Une sorte d'ivresse sacrée, de fureur dionysiaque et vengeresse s'était emparée des hommes : de toutes les tranchées, en même temps que les balles des fusils et des mitrailleuses, partaient les cris, les in-

terjections les plus frénétiques : « Laha néan ! Dao war he gueno ! (Tue-le ! Pan sur la g... ! Envoie dedans ! Vas-y ! Zou dans le mille ! » Tempête extravagante où collaboraient le rude idiome d'Armorique, l'argot parisien et la galéjade méridionale. « Quelqu'un qui aurait été là, dit le quartier-maître Luc Platt, se serait demandé si nous étions fous. » Ils l'étaient bien un peu à la vérité, mais d'une folie dont la brigade n'avait point encore donné d'exemple, qui n'était pas faite seulement d'exaspération patriotique, d'accès de rage sanguinaire, et qui les secouait d'un rire de Titans, — de Titans miraculeusement échappés à la pulvérisation et, de foudroyés, devenus à leur tour foudroyeurs. Ils rient quand l'attaque boche se déclenche. Ils rient quand elle enjambe ses parapets et s'étale dans la plaine. Ils rient quand les premières « capotes grises » piquent du nez dans la luzerne ou les navets. Et ce rire monte, s'enfle, gagne toute la ligne, à mesure que le drame se déroute. Quand le 75 entre en scène et que la tranchée boche « saute en l'air, « saluée à chaque explosion par les hourras des marins, il atteint presque au paroxysme :« Bravo ! Vive la France ! On les tient ! On leur casse la gueule ! » Les derniers Boches tombent. Et « tout le monde de se tordre, » même les plus pitoyables, les plus humains, des internationalistes de la veille, comme ce pauvre et charmant Luc Platt qui ne peut se retenir de crier son contentement à sa mère : « Je suis content, j'en ai tué un ! Chacun le sien. Voilà trop longtemps que la guerre dure. Il faut qu'on les tue. C'est le seul moyen d'en finir. » Ce contentement, cette allégresse, ce rire formidable de justiciers, on les entend dans tous les récits de l'affaire. « Mes hommes étaient si sûrs de la puissance de leurs fusils et de leurs mitrailleuses, dit le capitaine Mérouze, qu'ils riaient de tout leur cœur. » — « Ah ! les bons, les braves gosses, les bons

et grands enfants, écrit à son tour le lieutenant de vaisseau Ferry, si vous les aviez vus le 9 mai : cette joie ! C'est, à la 12, la face hilare de l'un d'eux : « Ils attaquent, capitaine, ils attaquent ! » de l'air de dire : « Ils sont fous, archi-fous ! » C'est, après l'action, l'un d'eux : « Hé bé, le Boche, tu viendras encore faire joujou avec Jean Gouin ? » C'est, pendant le feu, ce soin de viser, de tirer à tuer sans se laisser distraire, ce regret de voir l'attaque brisée net, de ne pas pouvoir en descendre davantage. » Énivrement de la victoire, survivant à la bataille, aux deuils causés par nos pertes et que le commandant de Maupeou traduisait en quatre lignes : « Sur tout mon secteur, malgré morts et blessés, c'est une joie sans pareille : du haut en bas, tout le monde jubilait. On riait dans la tranchée. Aussi cela n'a pas été long. »

En effet, sauf dans le secteur de la Geleide, l'attaque allemande était complètement brisée dès trois heures de l'après-midi sur tout le front, et l'amiral, en conformité des ordres du général Hély d'Oissel, pouvait reprendre son projet d'opération nocturne sur les fermes W et Union. Exaltés par leur succès de la journée, les marins se sentaient de taille à tout emporter. L'ennemi au contraire, démoralisé par son échec, ne pouvait manquer d'offrir une capacité de résistance amoindrie. Enfin, il ne s'attendait pas à ce qu'après une « secousse » pareille, la lutte se ravivât brusquement et que, renversant les rôles, la brigade, d'attaquée, devint attaquante.

L'élément d'imprévu, de surprise, nécessaire au succès de toutes les offensives, allait ainsi jouer en notre faveur et, dans les fastes de la brigade, la journée du 9 mai devait briller d'un éclat exceptionnel.

C'étaient les 5 et 9 compagnies du 1 régiment qui avaient été désignées pour prendre part à l'attaque sous la direction du lieutenant de vaisseau Ferrat, adjoint au commandant Bertrand.

Le soleil descendait sur Furnes qui lui tendait son bouquet de clochers et, par cette radieuse fin d'après-midi printanier, les compagnies qui montaient aux tranchées d'un pas plus allègre que d'habitude, coupant au travers des colzas en fleurs, avaient des airs de collégiens lâchés en liberté. « Les dunes sont mauves sous le soleil couchant, notait Maurice Faivre, qui était de la fête… Des champs couverts de fleurs de colza sous le blanc des shrapnells, avec les têtes à pompons rouges courant dans les fleurs… Nous étions tous fleuris en arrivant après une heure de course aux tranchées de réserve. » Mais, vers le soir, la légère brume habituelle à ces terres humides commença de se répandre sur le paysage. Elle n'était pas pour desservir nos plans. On attendit cependant que la nuit fût complètement tombée pour entamer la préparation d'artillerie, dont les nouveaux dogmes de l'Etat-major faisaient le prélude obligatoire de toutes les attaques d'infanterie. Sans prétendre à égaler le fastueux déploiement des préparations ennemies et n'en ayant d'ailleurs pas les moyens, nous ouvrîmes à neuf heures trente du soir un feu très serré et tel que la brigade n'en avait pas encore vu ni entendu : tout l'horizon « flamboyait : » dans les tranchées de réserve, les hommes, de qui l'enthousiasme n'avait fait que croître, s'étaient « mis debout » pour assister à cette « illumination féerique » accompagnée d'un « chahut infernal. » Le tir devait se faire en trois temps, trois « roulements » de dix minutes à un quart d'heure chacun, suivant la méthode qui nous avait réussi à la Grande-Dune, mais avec l'adjonction d'un troisième temps pour tromper l'adversaire. Pendant la préparation, la 5 compagnie (lieutenant

de vaisseau de Roucy) se rassemblait sur la route de Bruges, entre les tranchées 8 et DD', prête à marcher sur la ferme W ; le 9 (lieutenant de vaisseau Béra) ralliait le champ de colza, les sections se tenant les unes derrière les autres à plat ventre, prêtes à marcher sur la ferme de l'Union. À la même heure, les Belges devaient se masser dans leurs parallèles de départ pour marcher sur la ferme Terstyle. L'attaque proprement dite commencerait u dès que l'artillerie, qui battait d'abord les fermes, aurait allongé son tir pour établir un barrage entre elles et les renforts ennemis. »

Et, de notre côté du moins, tout s'exécuta conformément au programme : à dix heures trente-cinq du soir, le capitaine de Roucy, dont la compagnie attaquait sur la ferme W, lançait deux de ses sections : la 3 (enseigne de vaisseau Albert) par le bas-côté Sud de la route de Bruges ; la l (enseigne de vaisseau Boissat-Mazerat) par la prairie latérale, avec la 2 section pour soutien. Mais, peu après, voyant que l'ennemi ne réagissait d'aucune façon, Roucy fit remonter cette 2 section sur la route où elle se défila d'arbre en arbre. L'ordre était « d'aller rapidement et sans bruit. » La consigne fut si bien observée que, moins de vingt minutes plus tard, l'enseigne Albert entrait avec sa section « sans coup férir » dans le fortin de la ferme W où il trouvait, autour du cadavre encore chaud de leur chef (un feldwebel tué par un de nos obus), sept Boches « abrutis par le bombardement » et qui, littéralement affolés de nous voir tomber si vite sur leur ligne, » levèrent les bras en l'air et se rendirent sans résistance. La l section arrivait presque aussitôt sur les lieux. Seule, la section de l'enseigne Boissat-Mazerat avait éprouvé quelques difficultés dans sa marche. Le sol de la prairie était « détrempé, » creusé de trous d'obus où l'on trébuchait « presque à chaque pas. » En

outre, trois canaux le barraient perpendiculairement : le premier avait pu être franchi sur la passerelle portative dont l'escouade de pionniers, « armée de pinces coupantes, grenades, pelles, pioches de parc, etc., » qui accompagnait chaque compagnie, avait pris la précaution de se munir ; mais cette passerelle se révéla trop courte pour les deux canaux suivants, qui avaient 5 mètres de large et qu'il fallut traverser à la nage. « Tout suants et mouillés, » leurs « capotes pleines de boue, » les hommes devaient encore faire en sorte de ne trahir leur présence par aucun grognement. On s'attendait pendant l'opération à des coups de fusil, peut-être de mitrailleuses, et, dans cette prévision, les deux canons de 37 de notre première ligne avaient été portés aux avant-postes. Ils n'eurent pas à intervenir. C'est que les ruines de la ferme W n'avaient plus de garnison. Fortin et ferme furent immédiatement occupés, retournés et matelassés de sacs de sable. Roucy cependant envoyait des patrouilles reconnaître le terrain devant lui et à sa droite : une sur la plaine ; l'autre vers la tête de pont allemande, qui poussa jusqu'à 250 mètres sans trouver âme qui vive ; et la troisième vers la ferme de l'Union pour chercher la liaison avec la 9 compagnie. Partout le terrain était libre. Et les patrouilles revinrent sans incident.

La 9 compagnie, qui attaquait à la droite de la 5, ne rencontrait pas une résistance plus sérieuse sur la Ferme de l'Union. À neuf heures et demie du soir, tandis que l'officier des équipages Fichoux se déploie en crochet défensif dans la prairie pour parer à un mouvement de l'ennemi sur notre flanc, la l section (capitaine Béra), précédée de quatre éclaireurs, fait un bond et vient avec ses pionniers border le canal perpendiculaire n 1 en avant du champ de colza ; les deux autres sections « décollent » à leur tour et parviennent devant le canal, simple ruisseau à l'ordinaire

dont les pluies ont porté la largeur à huit mètres. Les passerelles n'en mesurent que quatre, gros embarras dans la nuit et avec le silence absolu qu'il faut observer. Sur la partie débordée du canal, « on n'a de l'eau que jusqu'aux mollets. » Mais, dans le lit du canal, l'eau atteint 1 m. 80. Reste à savoir où ce lit commence. Un volontaire est demandé pour l'aller reconnaître. Deux se présentent : le quartier-maître Delahaye et le matelot Bohel. Leurs indications permettent d'établir les ponceaux à proximité du point où ils ont plongé et qui est le seul passage un peu critique. Le capitaine Béra, familier des aroyos chinois et taillé lui-même comme un guerrier mandchou, prête la main aux pionniers, dont une partie opère sous la direction de l'officier des équipages Dévisse et l'autre sous celle du deuxième maître Lérant. L'obstacle est franchi : la compagnie en a été quitte pour un simple bain de pied. Deux de ses sections obliquent aussitôt par la prairie vers la route de la ferme, se déploient en tirailleurs le long du ruisseau qui suit cette route, une section en face de la ferme, l'autre un peu en arrière, la troisième demeurant sur le canal perpendiculaire pour protéger la retraite en cas d'échec. À ce moment, une mousqueterie assez vive déchire la nuit, mêlée à des moulinets de mitrailleuse. Le bruit semble venir des batteries de la ferme, mais, après observation, on reconnaît qu'il vient de Terstyle, que les Belges doivent attaquer en liaison avec nous. Il faut faire vite pour leur donner la main. Les deux sections se lancent en même temps, baïonnette au canon, sur la chaussée qui mène à la ferme : l'une prend à l'Ouest avec l'officier des équipages Fichoux ; l'autre (maître Leborgne) prend à l'Est avec le capitaine Béra.

CARTE POUR SUIVRE LES OPÉRATIONS AUTOUR DES FERMES W ET DE L'UNION

Mais les ruines sont muettes : la position a été évacuée par l'ennemi ; un traînard est seul resté dans la ferme où on le découvrira deux heures après sous des

tas de gravois. Une organisation de fortune est rapidement improvisée avec le millier de sacs à terre apportés par la section de réserve, qui a pris la place des deux premières le long du canal routier ; une section monte vers la ferme W pour établir la liaison avec la 5 compagnie et cueille en chemin un deuxième traînard allemand ; des patrouilles sont envoyées en avant et vers Terstyle pour établir la liaison avec les Belges. L'opération était terminée à onze heures quinze et n'avait coûté qu'un seul blessé.

Prévenu de son heureuse issue, qui suivait de quelques minutes celle de la 5 compagnie sur la ferme W, le commandement donnait immédiatement l'ordre au capitaine de Roucy d'occuper tout le front conquis (ligne W-Ferme-Union) et au lieutenant de vaisseau Béra de rentrer dans les tranchées de Saint-Georges, tout en laissant des postes aux tranchées DD' et Colza, il était inutile, en effet, de chercher plus longtemps la liaison avec les Belges, dont l'attaque sur la ferme Terstyle avait échoué complètement. On parlait de gaz asphyxiants, dont l'ennemi se serait servi pour la première fois dans ce secteur : ce fut du moins la version qu'apporta au capitaine de Roucy, vers minuit et demi, un homme de liaison envoyé par les Belges. Cet échec de nos alliés, dont les conséquences devaient être si funestes pour nous, exigeait une organisation rapide et sérieuse des nouvelles positions que nous venions d'occuper.

Laissant à l'enseigne Boissat-Mazerat le commandement de sa gauche, le capitaine de Roucy se porta personnellement à la ferme de l'Union et travailla d'arrache-pied à l'achèvement de

son organisation. Mais, avec les moyens rudimentaires dont il disposait et la courte durée des nuits au mois de mai, l'organisation ne pouvait être que sommaire. En outre, les fermes W et de l'Union étaient « trop en l'air, » soit que le temps eût manqué pour les relier par des boyaux de communication, sur la route de Bruges et le remblai de la ferme de l'Union, avec nos tranchées DD' et Colza, soit plutôt que le commandant Delage n'y eût pas songé ou ne l'eût pas jugé utile, car ce travail, qui aurait pu s'amorcer tout de suite et se continuer les nuits suivantes, ne fut même pas entamé. Tout ce que fit ou put faire le capitaine de Roucy, les deux fermes étant séparées par un canal, fut de creuser une tranchée (A) jusqu'à la passerelle X jetée sur le canal que notre ligne franchissait et après laquelle elle l'avait à dos jusqu'à une demi-lune construite au Nord de la ferme de l'Union. Deux petits fortins en briques de déblai et sacs de sable BB', flanquèrent cette ferme au Sud et reçurent une escouade. Enfin, devant la ferme W elle-même, on ouvrit une autre tranchée en forme d'arc de cercle, et le fortin de cette ferme fut aménagé pour abriter une section de mitrailleuses avec l'enseigne Rollin.

Assez propres peut-être sur un terrain naturellement organisé (prairies inondées, watergangs, ruines de maisons, etc.) à repousser une attaque par troupes d'infanterie, ces défenses étaient malheureusement insuffisantes contre l'artillerie ennemie qui pouvait les prendre à la fois de face par le front de l'Yser, de flanc par l'ouvrage X au Nord et par la ferme Terstyle au Sud. Il n'était même pas à espérer que notre artillerie put contrebattre, avec ses 75 et ses 120, les batteries rivales, d'un calibre et d'une portée très supérieurs. Mais on ne voyait pour le moment que les résultats de la journée qui étaient bien de nature à gonfler le cœur des hommes. Non seulement la brigade avait repoussé, en lui infli-

geant de grandes pertes, une forte attaque de l'ennemi, non seulement elle avait « apporté une aide efficace au secteur voisin [des zouaves] pour la reprise de ses tranchées perdues, » mais, dans la soirée du même jour, elle avait enlevé aux Allemands leurs deux principales positions avancées sur la rive gauche de l'Yser, la ferme W et la ferme de l'Union. L'amiral, dans son rapport, était autorisé à se féliciter de cette journée au cours de laquelle « le personnel de la brigade s'était montré tout à fait à la hauteur de la rude et lourde tâche qui lui avait été demandée et s'était brillamment et vaillamment comporté. »

La brigade faisait bien de se réjouir quand il en était temps encore et nous allions voir très vite le revers de la médaille. Dès 5 heures du matin, aussitôt la brume dissipée, les Allemands avaient commencé à bombarder la ferme W et la ferme de l'Union, visant de préférence la première et son fortin qui tombaient d'ailleurs plus directement sous leur feu. Néanmoins, de l'aveu du second maître Laniel, ce bombardement tout d'abord ne gêna guère les hommes : « c'était du 57 m/m seulement. » Et le capitaine de Roucy écrira de son côté que, bien que le bombardement eût été très violent, « jusqu'à 5 heures du soir nos portes n'avaient pas été trop fortes. »

Déjà pourtant, au 57 m/m du début, avait succédé du 135, tiré par salves de trois et dont la précision donnait à réfléchir. Le téléphone est coupé, nos mitrailleuses mises hors de service l'une après l'autre, et le lieutenant de vaisseau Ferrat en est avisé à la Vache-Crevée par un homme de liaison. Il y a un peu d'accalmie vers midi. Mais, vers 4 heures du soir, le vacarme recommence. Notre artillerie tente une timide riposte. Il faut se représenter cette lutte sans analogue sur aucun autre point de notre front,

dans des carcasses de fermes à demi submergées par l'inondation, qui ne laisse subsister entre les hachures des canaux que quelques minces langues de terre, tremblantes chaussées où le pied hésite à s'engager. Nul défilement naturel. À chaque instant un obus crève le mince parapet de briques et de gravats dont on a essayé de garantir les pseudo-tranchées ouvertes le long des watergangs ; un projectile plus puissant défonce ce qui restait du fortin dont les sacs de sable coulent à l'eau, comme des entrailles qui se vident. La position, face au pont de l'Union et sous son feu, serait complètement intenable, si les Boches, nos prédécesseurs, n'y avaient creusé un abri de bombardement. L'enseigne Rollin, qui y avait déjà fait descendre ses blessés, y « entasse » à la hâte ses hommes valides.

« Lui reste près de l'ouverture, dit le lieutenant de vaisseau Cayrol, tant pour mieux surveiller les mouvements de l'ennemi que par simple devoir d'officier, toujours au poste le plus dangereux. C'est à cet endroit qu'il fut frappé à 4 heures du soir, par les éclats d'un obus qui explosa près de lui : trois blessures à la poitrine, une blessure aux deux yeux. »

L'enseigne Rollin était aveugle. Il voulut néanmoins garder son commandement. Du coin de mur où on l'avait adossé, il continuait à donner des ordres et ne pliait pas quand tout avait cédé. Le tir ennemi, qui s'était étendu peu à peu à toute notre ligne, devenait de plus en plus rapide et précis. À 6 heures du soir, dans la tranchée A, où se tenait l'enseigne Boissat-Mazerat avec sa section, « trois gros obus tombent coup sur coup, » couvrant les hommes « de boue, de mitraille et d'eau : » trois éclats atteignent Boisserat-Mazerat aux reins et au cœur dans le moment où, doucement ironique, comme à son habitude, il plaisan-

tait avec ses hommes pour les réconforter. Le second-maître Laniel, qui lui a fait un oreiller de ses mains posées sur son genou, l'entend qui murmure : « Un peu de morphine… maman… mourir. » Puis, plus fort : « Et, quand même, vive la France ! » On couche le corps dans la tranchée, « la tête sur un havresac. » Les hommes osent « à peine parler, » dans le saisissement que leur cause cette mort d'un de leurs chefs les plus aimés. Jusque-là cependant l'ennemi n'a manifesté son effort qu'à distance et s'est contenté de nous prendre sous le feu de ses canons. On le croit loin encore quand des mitrailleuses, dont les servants, complètement nus, ont passé l'eau à la nage(1), se dévoilent brusquement, tirant sur quelques éclopés des tranchées W et A qui ont tenté de revenir vers nos lignes, et une attaque en forme se déclenche : les « hommes de veille » signalent au capitaine de Roucy et aux chefs de section les infiltrations de l'ennemi qui s'engage le long des canaux et des bas-côtés de la route. Ce qui reste de la garnison « prend son fusil ou celui des camarades blessés ; » l'attaque est refoulée, mais on sent qu'elle va rebondir et que ce n'est plus pour les défenseurs des deux fermes qu'une question d'heures, peut-être de minutes, s'ils ne sont pas renforcés.

Malheureusement aucun des hommes de liaison dépêchés au « colonel » Delage n'arrive à destination. Celui-ci s'inquiète de cette absence de nouvelles et prescrit au lieutenant de vaisseau Ferrat d'envoyer à tout hasard aux fermes W et de l'Union une section de renfort avec un officier. Louable précaution. Nos deux derniers officiers venaient de tomber : de Roucy atteint d'une balle dans la poitrine au moment où il quittait son abri « pour préciser certains ordres » et ramener une partie de ses hommes dans la tranchée Colza ; l'enseigne Albert atteint moins grièvement dans la tranchée même de la ferme W, qu'il occupait avec

sa section. Notre ligne n'était plus garnie que par quelques faibles détachements composés pour la plupart d'invalides : une douzaine d'hommes de la 5 compagnie à la ferme de l'Union avec le second-maitre Lamette et une autre section à peu près complète de la même compagnie à la tranchée A avec le maître Donval. Et ces hommes allaient avoir à soutenir une nouvelle attaque allemande qui se déclenchait à dix heures du soir, un peu avant que la section Leborgne (de la compagnie Béra) ne fût arrivée sur les lieux, suivie de deux sections de la 6 compagnie (lieutenant de vaisseau Michel), que le « colonel » Delage, de plus en plus inquiet, s'était décidé à lui adjoindre vers neuf heures quarante-cinq. Les Allemands attaquaient en tirailleurs sur W et sur l'Union. Nos mitrailleuses étaient démontées et, pour recevoir l'ennemi, nous n'avions que nos fusils. L'attaque, cependant, put être contenue jusqu'à l'arrivée des renforts, qui avaient dû traverser un terrible tir de barrage exécuté avec du 77 sur la route de Bruges et la chaussée de l'Union. Sur Saint-Georges, le tir, plus dispersé, bien qu'exécuté avec du 150, n'avait heureusement pas la même efficacité. Béra et Michel prirent aussitôt leurs dispositions : dans la tranchée A, une section de la 9 compagnie, avec le maître Leborgne, fut adjointe à la section du 1 maître Donval ; à la ferme de l'Union, une section de la 6 compagnie, avec l'enseigne Goudot, fut adjointe aux quelques hommes de la 5 compagnie qui étaient restés là avec le second maître Lamette. Ces dispositions eurent un effet presque immédiat et, vers onze heures, l'ennemi se désistait complèlement. On en profita pour procéder à une relève presque impossible à faire jusqu'alors sous le feu des mitrailleuses allemandes de Terstyle et du pont de l'Union et dont les troupes avaient le plus pressant besoin. Une réserve avait été constituée pour le sous-secteur avec la 1 compagnie du l

bataillon nouvellement reformé et ce fut elle qui fut chargée de relever les garnisons épuisées de W et de l'Union. Ces malheureuses n'en pouvaient plus : la seule 5 compagnie avait perdu dans la journée « 46 hommes blessés, tués ou disparus » (Lanniel). Sans l'arrêt du feu ennemi, elle en eût sans doute perdu d'autres en descendant des tranchées et faute de cheminements pour traverser dans la nuit cette zone nue, coupée de canaux débordés, où les escouades qui ramenaient avec elles, sur des civières, les corps de leurs officiers tués ou blessés, manquèrent à plusieurs reprises de s'enlizer. Il fallut abandonner ainsi jusqu'à deux heures du matin, au bord d'un arroyo, le corps de Boissat-Mazerat. Le capitaine de Roucy et l'enseigne Albert ne tardaient pas à se remettre de leurs blessures. Mais l'enseigne Rollin, transporté encore vivant des lisières du pont de l'Union, qu'il avait défendues avec l'héroïsme d'un nouveau Bayard, au poste de secours de Nieuport, devait y mourir le lendemain. La nuit, qui couvrait ses yeux, n'était pas descendue sur son âme qui se dorait des feux d'une aurore éternelle. Peu après s'être confessé à l'abbé Pouchard, il avait reçu la visite du lieutenant de vaisseau Cayrol, commandant la compagnie de mitrailleuses. Rollin le remercia avec un bon sourire, puis, prenant sa voix de chef et, avant de mourir, songeant qu'il avait un devoir à remplir vis-à-vis de ses hommes :

— Commandant, dit-il, je demande que vous félicitiez la 8 section de la compagnie de mitrailleuses pour sa belle tenue au feu dans la journée d'hier.

L'abbé Pouchard, au nom du commandant Cayrol, qu'on venait d'appeler près du capitaine de Roucy, l'assura qu'ainsi serait

fait, et, la conscience en règle avec Dieu et avec ses hommes, l'enseigne « sans peur et sans reproche » se remit à son destin…

Dès son arrivée sur les lieux, la 1compagnie avait occupé les ouvrages avec ses trois sections, puis, avec deux sections de pionniers, elle avait travaillé à la réorganisation du front complètement bouleversé par le bombardement du jour. La 9 et la 6 compagnie avaient été relevées après l'altaque, en même temps que les débris de la compagnie de Roucy ; mais la compagnie Michel, en se repliant sur le front de Saint-Georges, avait laissé des petits postes de liaison dans les tranchées D' et Colza.

La journée du 11 fut relativement calme. « L'ennemi, dit le rapport officiel, ne se montre pas. Il lance quelques projectiles sur Saint-Georges. Vers la fin de l'après-midi seulement, les Allemands bombardent avec du 210 et du 150 W et Union. Notre artillerie est impuissante. Nuit assez calme. Bombardement intermittent de Saint-Georges. On pousse le plus possible les travaux d'organisation de W et de la Ferme de l'Union, mais l'état de fatigue de la 1 compagnie oblige le commandant Delage de la relever à une heure du matin par la 6 compagnie (lieutenant de vaisseau Michel) qui occupe W et la ferme avec deux sections ; la 2 section (maître Robic) dans la tranchée sur la route ; une demi-section de la l (second maître Lucas) dans les ruines de W et dans un trou avoisinant ces ruines ; l'autre demi-section avec l'enseigne Goudot à la ferme de l'Union. Dans la matinée du 12 mai, les Allemands bombardent par intermittence W et Union et tous les ouvrages avancés de Saint-Georges. Vers treize heures, le bombardement devient intense. Il est exécuté avec tous les calibres. Tir très précis. Les points de chute se groupent à quelques mètres les uns des autres. Ainsi tout l'après-midi. »

Ce fut « terrible, » dit l'officier des équipages Dévisse. Et le second maître Boullaire précise : « sur un espace de 400 mètres, nous n'avons pas reçu moins de 4000 obus de tous calibres. Pendant sept heures consécutives, nous sommes restés couchés à plat ventre dans la boue sous cette mitraille qui, malheureusement, faucha une grande partie des défenseurs, » — dont le chef de ces braves et l'un des meilleurs officiers de la brigade, le lieutenant de vaisseau Michel, qu'un coup de 57 à la jambe, qui lui avait coupé l'artère fémorale et fait une trentaine d'autres blessures, obligea, vers quatre heures de l'après-midi, de passer son commandement au 1 maître Robic.

Ce bombardement anormal semblant présager des mouvements d'infanterie, le commandant du sous-secteur fit avancer dans les tranchées Doris et de la Source (entre la Vache-Crevée et Saint Georges) les deux sections de la 1 et de la 6 compagnies qu'il tenait en réserve. Vers sept heures du soir, le bombardement diminue d'intensité et l'arrosage par shrapnells commence sur tout le terrain entre W, Union et Saint-Georges. À sept heures quinze, une attaque allemande, forte de 250 hommes environ, débouche du pont de l'Union et des berges Nord et Sud de ce pont et s'engouffre sur la route de Bruges, courant vers W. On fait aussitôt jouer le barrage d'artillerie, et la garnison de l'Yser Sud (1 section de la 2 compagnie, enseigne Constantin), ainsi que la section de mitrailleuses de ce poste avancé, (enseigne Domenech) ouvrent le feu sur les Allemands à partir du milieu de leur colonne d'attaque, comptant sur les défenseurs du fortin pour anéantir sa tête. Mais de l'ouvrage W part une très faible fusillade. Il fait jour encore. L'enseigne Constantin regarde, étonné (l'Yser Sud a vue sur W), et constate que la garnison du fortin est réduite à quelques marins, blessés pour la plupart. On distingue,

en effet, leurs pansements. Plus tard les survivants ajouteront, pour expliquer cette faiblesse de leur mousqueterie, que beaucoup de fusils étaient brisés ou remplis de terre. C'est ainsi qu'en dépit des pertes que la garnison de l'Yser Sud et les mitrailleuses de l'enseigne Domenech lui avaient fait subir, l'ennemi, refoulé par ses propres mitrailleuses d'ailleurs, quand il faisait mine de reculer, put arriver à la baïonnette, au nombre de 30 ou 40, sur le fortin W et s'en emparer assez facilement. Après avoir fait le tour du fortin, les assaillants cberchent à se rabattre sur les ruines de la ferme W où le premier maître Robic s'obstine encore avec une poignée d'hommes. Trois heures durant, ce gradé indomptable tint l'ennemi en respect par ses salves. Mais l'ennemi avait réussi à installer une mitrailleuse dans le fortin.

— Nous allons nous faire zigouiller, dit un marin à Robic.

— Mon garçon, répond le premier maitre, nous sommes précisément ici pour ça.

Tous ses hommes tombent l'un après l'autre. Il n'en reste que trois. Robic est atteint à son tour d'une balle dans la tête. À ce moment-là seulement et par crainte d'être cerné, il consent à se replier sur la ferme de l'Union. Mais son farouche entêtement a permis aux blessés les plus valides de se traîner jusqu'à la tranchée Colza d'où ils sont conduits à l'arrière. L'ennemi céans n'aura pour butin que des mourants ou des morts.

Plus heureuse que le fortin et la ferme W, la ferme de l'Union, attaquée vers la même heure, mais protégée par une ligne d'eau où l'ennemi ne parvenait pas à jeter de passerelle, continuait à résister. Mais nos pertes, là encore, avaient été grandes. L'un des premiers, tout au commencement de l'attaque, vers six heures du

soir, l'enseigne Goudot tombait frappé d'une balle en plein cœur ; le premier maître Mével était blessé gravement. Blessé aussi, d'une balle au cou, le second maitre Boullaire, qui avait pris le commandement de la 4 section et qui le conserva jusqu'au bout malgré sa blessure. Il n'avait plus avec lui qu'une vingtaine d'hommes sur cinquante-cinq fusils, le reste tué, blessé ou enseveli sous les décombres de la ferme. Ce petit carré de défenseurs irréductibles et « qu'un même souffle anime » suffit quelque temps à contenir l'ennemi. Mais il se réduisait de minute en minute et son feu faiblissait sensiblement. Alors, disent les témoins, pour faire croire au Boche qu'il a encore devant lui « une force capable de lui tenir tête, » les hommes, « se voyant perdus, » s'avisent d'un stratagème inspiré peut-être du siège de Sidi-Brahim : ils ramassent les baïonnettes des morts et des blessés et les plantent dans la tranchée, « de façon que les pointes dépassent le parapet. » L'ennemi croit que le ralentissement du feu cache une ruse, que les défenseurs ont été renforcés, et s'arrête. Ce temps de répit qu'il nous accorde est mis à profit par le commandement, qui dirige à la tombée de la nuit le second maître Bayon, avec une demi-section de la 6 compagnie, sur la ferme de l'Union, et la consigne de « tenir à tout prix. » Il ne s'agit d'ailleurs que d'une simple avant-garde et, peu après (huit heures), apprenant que tous les officiers du front W-Union sont hors de combat, le « colonel » Delage charge le lieutenant de vaisseau Gamas « d'aller prendre sur place le commandement » de la défense. Gamas, en arrivant à l'Union avec deux sections de la 1 compagnie du 1 régiment, n'y trouve plus qu'une poignée d'hommes dont les munitions mêmes commencent à s'épuiser. Son premier soin est de fortifier nos antennes menacées par la chute du fortin. Cependant, sur le rapport d'un blessé qui arrive

des ruines de W et qui prétend qu' « il y a encore là de nos hommes qui tiennent, » il envoie aux renseignements dans cette direction l'enseigne Fouqué, avec une escouade et huit pionniers. Exploration délicate le long d'un arroyo qu'il faut passer sur une planche, à la file indienne. Fouqué n'avance qu'avec précaution. Découvert par une fusée éclairante et reçu à coups de fusil, il craint une méprise et crie : « Ne tirez pas ! Nous sommes des Français. » La fusillade redouble et Fouqué, renseigné, se replie par la passerelle, perdant au cours de l'opération le quartier-maître Gamion. Toute notre résistance doit se ramasser pour le moment autour de la ferme de l'Union : il faut empêcher le Boche de franchir le fossé d'eau, qui est notre meilleure sauvegarde contre ses assauts ; s'il parvient, malgré tout, à le franchir et à prendre pied dans un élément de nos tranchées, la section Fouqué l'en chassera par une contre-attaque énergique.

Toutes dispositions étant ainsi prises, l'évacuation des blessés vers l'arrière se poursuit régulièrement. Il n'est pas encore question d'abandonner l'Union. De nouveaux renforts viennent même d'arriver de Nieuport : une section de la 1 compagnie, qui touche Saint-Georges à dix heures vingt-cinq ; deux de la 5, qui la suivent vers onze heures. Le bombardement ennemi, qui a repris avec une nouvelle intensité sur les tranchées avancées de Saint-Georges, s'efforce de leur interdire le passage. Et il menace même de compromettre notre ravitaillement. Sans le dévouement du maître Lafouillade qui, vers onze heures du soir, voyant l'hésitation de son escouade, prend les devants et se faufile avec un seul de ses hommes à travers les mailles du barrage pour nous apporter une caisse de cartouches, les munitions auraient fini par manquer. À minuit cependant, le plus gros du péril semblait conjuré ; l'ennemi, solidement contenu, ne donnait plus signe de vie. Mais,

« en raison, dit le rapport officiel, d'une part, de la situation très critique de la garnison de la ferme de l'Union prise sous les feux de W, de l'Yser, de Terslyle et sans communication d'aucune sorte avec nos tranchées ; en raison, d'autre part, des difficultés d'une reprise de W par nuit noire et, en cas de reprise, de l'impossibilité, vu l'heure tardive, de refaire une organisation sérieuse de W-Union, l'amiral décide d'évacuer la ferme de l'Union et de se replier sur les avancées de Saint-Georges, avec des petits postes à DD' et Colza. »

Ce mouvement de décrochage, particulièrement malaisé en terrain plat, dans les grands cônes de clarté blanche que ne cessaient d'épancher sur nous les fusées ennemies, s'opéra sous la protection des mitrailleuses de l'enseigne Domenech et d'une demi-section de la 5 compagnie, commandée par maître Donval. Blessés, matériel, tout fut ramené. Et, à deux heures quinze du matin, le 13, les derniers défenseurs de la ferme W et de l'Union étaient rentrés dans nos lignes. La journée nous avait coûté 72 hommes : 19 tués, dont un officier (Goudot), 29 blessés, dont deux officiers (l'un grièvement : Michel ; l'autre légèrement : Fouqué), et 24 disparus. Nos pertes totales du 9 au 13 mai étaient de 57 tués, 204 blessés et 42 disparus.

Ce fâcheux lendemain de la triomphale journée du 9 mai n'eut pus de répercussion sur le moral de la brigade. Il suffisait à i'amour-propre des marins que l'ennemi n'eut pas pris les fermes W et de l'Union et que nous les eussions abandonnées volontairement après les avoir fait sauter. Jusqu'à la dernière minute, l'ennemi avait été tenu en respect et n'avait pu placer une seule passerelle sur le bourbeux fossé d'eau qui le séparait de l'Union ; à la ferme W, les mitrailleuses de l'enseigne Domenech l'avaient em-

pêché de déboucher du fortin. Enfin l'échec des Belges sur les fermes Terstyle et Violette expliquait trop bien que nous n'eussions pu demeurer sur des positions que battait de toute part le feu ennemi, sans qu'il nous fût possible à nous-mêmes de le contrebattre.

La brigade sortait donc à son honneur de l'aventure, qui n'avait pas tourné au gré de ses désirs, mais n'avait porté aucune atteinte à l'affirmation de sa supériorité. Longtemps encore après la journée du 9 mai, le sentiment de cette supériorité demeurait en elle.

« Combien vous trouveriez de changement, si vous reveniez parmi nous, écrivait, le 3 juin 1915, au lieutenant de vaisseau Cantener, le « colonel » Delage, quelle différence dans l'attitude de nos ennemis depuis novembre 1914 ! Nous avons l'impression qu'il n'y a devant nous aucune force capable de nous résister en pleine campagne. C'est le siège sans conteste et nous sommes les assiégeants, moins par la situation que par le moral. Ce moral, son niveau s'est encore remonté à la suite des attaques furieuses des Allemands, le 9 mai, qui n'ont abouti qu'à leur jeter par terre des milliers d'hommes [lesquels] n'ont même pas pu approcher de nos défenses accessoires. Nous tenons de cette façon un front énorme, ce qui nous interdit toute velléité d'augmentation ; ceci est réservé à d'autres, mais patience ! Le moment viendra où nous aurons notre tour. Jean Gouin prendra sa revanche et, les 200 kilomètres faits en retraite, il espère bien les refaire en avant, avec d'autres, consciencieusement jalonnés sur la route. »

Cet espoir ne devait se réaliser qu'en partie et seulement pour le bataillon d'élite constitué, après la dislocation de la brigade, sous les ordres successifs des commandants Lagrenée, de Mau-

peou, Monnier et Martel et qui prit une part si brillante à l'offensive de l'armée Anthoine, en août et octobre 1917, et à celle de l'armée Mangin, en septembre 1918. Poësele, Driegrachten, Hangard-en-Santerre, le Moulin de Laffaux seront des faits d'armes aussi grands que Melie, Dixmude, Saint-Georges et la journée du 9 mai. Pour la brigade Ronarc'h, cependant, cette journée, où elle s'est élevée jusqu'à la cime de l'héroïsme, marque la fin de la période proprement offensive, et son histoire n'est plus désormais que celle d'une troupe quelconque chargée à la vérité d'un secteur important du front, mais à qui les circonstances infligent une attitude presque continûment passive. « Nous voilà promus factionnaires, » écrit avec une nuance de dépit, un officier. Le mot est juste. C'est la garde sur l'Yser, une garde coupée d'alertes et de brefs corps à corps, de cheminements souterrains et de détentes brusques sur de petits postes avancés qui nous gênent et que nous réussissons quelquefois à neutraliser…

. . . . .

Cependant le malfaisant cerveau de l'ennemi a enfanté un nouveau monstre, une torpille dont les effets meurtriers « passent tout ce qui s'est vu jusque-là. » Calibre, poids, nature et dose de la charge, tout en est anormal. Une de ces torpilles, le 25 octobre, tombe dans la tranchée sans éclater, broyant de sa masse le second maître de manœuvre. Ludovic Le Chevallier. Luc Platt en fait le croquis qu'il envoie à ses parents : « Voyez, leur dit-il, quelle grandeur par rapport aux sacs de terre ! C'est un genre d'obus de 240 m/m de diamètre, d'un mètre 10 de long, pesant 105 kilos, » lancé des 2 lignes par des minnenwerfer « à recul » et qui monte « très rapidement, très droit, sous un angle d'au moins 60 à 90 degrés. » Parvenue au point culminant de sa

parabole, la torpille redescend en chute libre ; les 80 kilos de lyddite dont elle est chargée éclatent en touchant le sol et la déflagration est telle que l'on sent le courant d'air à 200 mètres. « On voit, vous entendez, on voit l'air se déplacer ; des rais de feu, d'au moins 30 à 40 mètres de long, partent du centre d'explosion, pendant qu'un panache de fumée noire s'élève à 20 mètres de haut. C'est fou ! »

Par bonheur, sur ces masses énormes, le vent a beaucoup de prise et leur course est assez lente pour qu'on puisse la suivre à l'œil nu. Quoi qu'il en soit, nanti d'un nombre suffisant de ces formidables engins, dont il avait fait des essais restreints au cours des semaines précédentes, l'ennemi décida de procéder à une expérience « en grand » dans le secteur de la Geleide où, par hasard, pendant un regroupement du front, la brigade avait été appelée à remplacer « pour vingt-quatre heures » une troupe voisine dont on faisait la relève. L'expérience réussissant, il se flattait de déclencher une attaque facile et de pouvoir occuper, l'arme à la bretelle, nos tranchées désorganisées et muettes. Et peu s'en fallut, en effet, que les choses ne se passassent comme il l'avait rêvé.

L'ennemi, toujours au courant par ses espions des moindres modifications de notre ligne, savait-il que les fusiliers marins avaient remplacé provisoirement le 8 tirailleurs dans le secteur de la Geleide ? Nous-mêmes, en tout cas, croyant qu'il ne s'agissait que d'« une toute petite corvée » supplémentaire, nous ne nous attendions pas à l'ampleur de l'orage qui allait fondre sur nous.

C'étaient la 8 compagnie du 2 régiment (capitaine Derrien), la 9 (capitaine Béra) et la 11 (capitaine de la Fournière) compagnies

du 1 régiment qui avaient été désignées pour occuper les tranchées des dunes, la 3 compagnie (capitaine Geslin) du 2 régiment demeurant en réserve avec deux compagnies de territoriaux qui devaient chacune détacher une section en 2 ligne. Le hasard renvoyait encore dans ce secteur, voisin de celui qu'il occupait lors de l'attaque de la Grande-Dune, le capitaine de frégate Bertrand chargé du commandement du groupe et dont le P. C. était au Redan. Les compagnies avaient pris la relève à la nuit, le 31 octobre. Il pleuvait. Il pleuvait d'ailleurs depuis dix jours, depuis « toujours, » dira un gradé, encore sous l'impression de ce climat humide et de cet automne particulièrement pluvieux. Mais on était dans le sable. On retrouvait l'impression de « confort » qu'avaient goûtée si vivement les compagnies du bataillon Bertrand quand, à la fin de janvier, elles étaient montées dans ce secteur en soutien des tirailleurs tunisiens. « Pas de boue » et, malgré la proximité des Boches, qui sont, sur certains points de la ligne, à 30 mètres de nous, une nuit extraordinairement calme, sans canon, sans mousqueterie, à peine dérangée, çà et là, par le sifflement doux et le brusque coup de lumière d'une fusée. On ne s'endort pas cependant. Les hommes prennent le quart à tour de rôle et, montés sur la banquette de tir, fouillent attentivement les ténèbres. On est là comme sur le pont d'un navire, et la mer, toute proche, dont le ronflement emplit la nuit, ajoute encore à l'illusion. À la 9 compagnie, qui tient le segment central, l'enseigne Dordezon et l'enseigne Bécam se sont entendus pour partager la corvée : Bécam « fera toute la nuit, » Dordezon « fera tout le jour. » À huit heures du matin en effet, Dordezon vient remplacer son collègue. Lui, si allant, si brave, « toujours le mot pour rire dans les circonstances les plus critiques, » il est pâle, nerveux, il a du « vogue à l'âme. »

— Et alors, mon vieux Dordezon, ça ne va pas ? lui demande l'enseigne Bécam.

— Ma foi, non. Je ne sais pas à quoi ça tient, mais je ne suis pas dans mon assiette.

L'enseigne Bécam devait se rappeler quelques heures plus tard ce bout de dialogue auquel il ne fit point attention sur l'instant. Rien, — si ce n'est la gravité inhérente à cette date du 1 novembre, qui nous incline aux réflexions mélancoliques, — ne pouvait expliquer l'espèce d'indisposition morale de l'enseigne Dordezon. Mais, sur le front, tous les jours ne sont-ils pas des Toussaint ? Les Boches avaient suspendu leur pyrotechnie nocturne. Il pleuvait encore, mais doucement, et il n'y avait plus, à remplir le silence, avec le grondement de la mer, que le grésillement de cette petite pluie fine et implacable sur le sable des dunes. L'arrière était aussi calme que l'avant. Derrière, c'était la plaine, toute grise, ouatée de brume ; devant, dans les monticules de sable, sous une lumière pâle, c'étaient les tranchées allemandes : des sacs empilés les uns sur les autres, avec quelques fils de fer et des chevaux de frise « comme jetés au hasard. » Dans ce sable croulant, les ouvrages ont « un aspect délabré qui n'est qu'illusoire. » La vérité, qu'on saura plus tard, c'est qu'ils ne sont qu'un trompe-l'œil : les véritables défenses, en ciment armé, s'organisent sous leur rideau. Vers neuf heures la pluie cesse ; de petites brèches d'azur s'ouvrent dans le plafond des nuées. Toujours le même calme. « Pas un coup de fusil. » Le front est si tranquille que les capitaines des trois compagnies n'hésitent pas à donner campos aux permissionnaires dont le tour de roulement est arrivé et qui s'en vont sans incident par les boyaux. La chose réglée, l'enseigne Bécam, avant de se coucher, passe serrer la

main au capitaine Béra. On bavarde quelque temps en grillant des cigarettes, puis l'enseigne prend congé, gagne son gîte, mais il s'est à peine enroulé dans ses couvertures qu'une formidable commotion l'en arrache. Nul doute, c'est une torpille. Il va voir : elle était tombée à une vingtaine de mètres. L'officier mitrailleur des zouaves, qui occupait un gourbi voisin, s'était également réveillé au bruit.

— Vous savez, dit-il à l'enseigne Bécam, maintenant c'est fichu : ils vont en envoyer une tous les quarts d'heure pour nous embêter.

L'agrément du Boche, pensa l'enseigne, c'est qu'avec lui on n'a jamais de surprise. Tous les quarts d'heure, en effet, une torpille tombait, tantôt sur la tranchée, tantôt sur les boyaux de communication de la 2{[e}} à la 3{[e}} ligne. Peu après, ce fut le tour des 125. Vers midi cependant, le calme parut se rétablir. L'ennemi lançait bien encore de temps à autre une torpille, un 125, qui éclatait à l'arrière, dans la plaine grise, avec un bruit « vaseux. » Mais c'était toujours sur la 2{[e}} et la 3 lignes qu'il tirait, semblant rechercher de préférence les gourbis et les boyaux de communication. Un côté du gourbi de l'enseigne Bécam s'effondre ainsi sous l'effet d'une explosion voisine. Le capitaine Béra, dont le gourbi est intact, invite son lieutenant à l'y rejoindre. Justement il vient de recevoir les journaux et l'on va « pouvoir se distraire un peu. » Pas longtemps. Vers trois heures un quart, quatre shrapnells « tombent en salve au-dessus de la 2 ligne » du secteur. C'est le signal du déluge, qui s'abat partout à la fois, sur Nieuport, où le capitaine des pionniers Dévisse, en se rendant à l'Yser pourjexaminer un radeau transbordeur, est renversé par un 155 qui lui fauche les deux jambes, sur les Cinq Ponts, sur les

chaussées, sur les boyaux, sur les deuxième et troisième lignes et dans les tranchées de la première. Fusants, percutants de 17, de 105, de 125, de 155 pleuvent « par dizaines. » Rapidement, le fusil approvisionné au poing, les hommes se portent sur les banquettes de tir. Presque tout de suite l'enseigne Frot est blessé d'un éclat d'obus qui lui coupe tout le côté droit de la gorge. Un flot de sang jaillit. Mais la trachée artère n'est pas touchée et l'enseigne, qui n'a voulu que personne l'accompagnât, part seul au posie de secours en criant : « Vive la France ! Les gars, courage ! » Ce n'est là pourtant que le début de la « danse. » On s'entend encore, on voit clair devant soi. Tout va sombrer, quand les torpilles entreront dans le « rigodon. » L'air n'est plus qu'un immense roulement : les cages des boyaux sautent ; des éclats passent en sifflant. Le capitaine Béra et l'enseigne Bécam, plongés jusque-là dans leur lecture, commencent à prêter attention.

— Je crois que ça va barder, dit Béra.

— Penh ! une demi-heure au plus. Attendons, répond Bécam. Et voilà qu'au dehors retentit le cri d'alerte, qui signale une attaque. Les deux officiers bondissent du gourbi.

— La 1 section en 1 ligne ! crie l'enseigne à ses hommes.

En chemin il apprend que les deux mitrailleuses sont ensevelies et 15 mètres de tranchées « mises à plat » sur le front de la 9 compagnie. Tous les mitrailleurs sont tués et le feu redouble d'intensité, les torpilles alternant avec les 77 et les 135 ou plutôt toute la diabolique artillerie boche donnant à la fois, en même temps que nos 75, qui se sont réveillés et qui tapent sur les tranchées boches. On ne s'entend plus et la fumée est si épaisse qu'elle enveloppe tout. Les hommes sont « perdus dans les nuages de

poudre. » Ils ne savent plus sur quoi ils tirent, mais ils tirent « sans relâche ; » même blessés, — tels les matelots sans spécialité Boivin et Costa, — ils n'abandonnent pas les créneaux et continuent de tirer, n'arrêtant leur feu que quand un gradé ou un officier hurle à côte d'eux : « Torpille à gauche, torpille à droite ! Torpille droit devant ! Attention aux deux qui viennent ensemble ! » Et quand le monstrueux engin a éclaté : « Au parapet. Veillez et tirez ! Feu à répétition ! » L'officier des équipages Fichoux se prodigue ainsi au Mamelon-Vert et l'enseigne Dordezon à la 9 compagnie, jusqu'au moment où un éclat d'obus atteint ce dernier de plein front et lui enlève une partie du crâne. Il s'écroule, on le croit mort et on tend son revolver « plein de sang » à l'enseigne Bécam, accouru nu-tête et sans armes. Les dernières paroles du moribond reviennent alors à la mémoire de son collègue : ainsi le pressentiment de l'enseigne Dordezon ne l'a pas trompé et, dans l'aube grise de cette Toussaint tragique, il avait eu l'obscure intuition de la fin qui l'attendait.

Cette mort supposée de leur lieutenant et la violence du bombardement ont quelque peu troublé les hommes chez lesquels l'enseigne Bécam croit remarquer un flottement. Heureusement la fumée qui couvre tout a empêché les Boches de voir les dégâts qu'ils ont faits dans le front de la 9 compagnie ; ils continuent à bombarder « comme des fous » et n'attaquent pas. Bécam a le temps de faire venir de nouvelles mitrailleuses, et la brèche du parapet est réparée vaille que vaille. Pour rassurer complètement ses hommes, à un moment où le ralentissement du feu permet de croire à une attaque prochaine, il saute sur le parapet et crie aux Boches :

— Venez-y donc, tas de salauds !...

Vieux geste renouvelé de celui du commandant Varney, l'Achille des fusiliers, aux premières attaques de Melle, et qui conserve toute sa puissance de suggestion sur les hommes ! Jean Gouin rit et serre son fusil avec décision ; les Boches peuvent venir : ils seront bien reçus. Mais l'ennemi s'est ravisé ou plutôt, retournant contre nous la ruse qui nous avait si bien servis à la Grande-Dune et à l'Union, il feint d'arrêter son feu, après une demi-heure de bombardement, pour nous engager à regarnir nos tranchées. On croit la « bamboula » terminée. On respire, on se compte. C'est un simple entr'acte. Au bout de dix minutes, les Boches « hissent un pavillon rouge, » et le bombardement des premières lignes reprend, plus violent que jamais, car le bombardement de l'arrière, où l'un de nos dépôts de munitions avait sauté « dans le segment α, » ne s'était pas arrêté un seul instant : les routes, la plaine étaient bouleversées ; les obus avaient éventré un cimetière de tirailleurs, dont nos hommes, le soir, devront enjamber les cadavres « étalés parmi les décombres sous la pluie battante. » C'était l'habituel tir de barrage, conçu à la façon d'un isolant, « pour empêcher les renforts d'arriver. » Devant cette formidable consommation de projectiles (plus de 4000 obus en une demi-heure) et bien que les communications téléphoniques eussent été coupées dès le début du bombardement, tout notre front avait été alerté jusqu'à Coxyde. En même temps l'artillerie du secteur (batterie 2 bis, « qui semble tirer bien lentement, » la Rageuse, — nom d'une autre batterie « qui prend en enfilade les tranchées ennemies » — et les 58 des tranchées) se déclenchait à la demande du commandant Bertrand, qui chargeait d'autre part le capitaine Ferrât d'organiser en 1 ligne « l'arrivée des réserves. » Mais les boyaux étaient « obstrués : » une corvée de territoriaux, expédiée d'urgence, réussit tout au moins à dégager

le boyau central par lequel la 3 compagnie en réserve put se porter en soutien des 8, 9 et 11 compagnies.

Les pertes étaient déjà grandes dans ces compagnies. Plus de blessés heureusement que de tués et, parmi les premiers, le capitaine Béra atteint à l'épaule. Elles n'épient rien cependant à côté des pertes qu'allait nous faire subir le nouveau bombardementet dont la plus sensible fut celle de l'enseigne Le Hécho, anéanti en l ligne avec 5 hommes de sa section dans la tranchée qu'occupait la 8 compagnie à gauche de la route de Lombaertzyde. C'est que, cette fois, les torpilles tombaient par quatre et cinq en même temps. Il devenait impossible de les repérer, au point qu'on dut crier un moment : « Torpilles partout ! Sauve qui peut ! » Les tranchées n'étaient plus qu'un volcan. Les hommes ne se voyaient même plus au milieu de la fumée ; les éclats volaient de tous côtés et retombaient « en pluie » sur les casques bosselés, troués comme des écumoires ; un cadavre boche, devant la tranchée de la compagnie La Fournière, « fut projeté sur nos fils de fer et se cassa en deux. » On était « abruti, » dira Luc Platt ; on « ne se garait plus, » on tirait machinalement, par une sorte de réllexe, sans voir, sans viser, une seule pensée plantée dans la tête de ces hommes, dominant tout : empêcher les Boches de « sortir. »

« Ils ne sont pas sortis, écrira triomphalement Luc Platt. À 4 h. 15, le dernier obus tombait, » la dernière torpille battait son entrechat et tout rentrait soudain « dans le calme. » Après quelques minutes d'attente, les hommes remisèrent les grenades dont ils s'étaient approvisionnés en prévision de l'attaque. Le jour, — un vrai jour de Vigile des Trépassés, — sombrait dans un crépuscule blafard, noyé de brume. Nos pertes étaient d'une qua-

rantaine d'hommes mis hors de combat, tués ou blessés. Toute la nuit, des lignes boches, s'élevèrent des fusées, comme si l'ennemi, qui n'avait pas osé se porter à l'attaque, eût craint de nous voir prendre l'offonsive à sa place. Mais la « corvée » des fusiliers touchait à sa fin. À 8 heures du soir, les tirailleurs tunisiens prenaient la relève, et les quatre compagnies de marins, sous une pluie ruisselante, filaient par Nieuport et le Bois Triangulaire, vers leurs cantonnements respectifs. À Klein et Groot-Labeur, ils avaient du moins la surprise de trouver les fermes « complètement transformées : » lits de camp « en bois et paille, » comme à Galimard, tables, bancs, avec un bon « jus » servi chaud, qui fut prestement « englouti. » L'alarme était passée. On n'évoquait plu« le péril que pour en rire. La scie du jour était : « Torpille à droite ! Torpille à gauohe ! Torpille partout ! Sauve qui peut ! » On rappelait l'attitude comique ou affolée de tel ou tel : c'est Frouin, de la 2 escouade, au cri de : « Torpille droit devant, sauvez-vous ! » dégringolant de son poste d'observation et s'étalant avec la caisse de grenades ; c'est un autre de ses camarades « jouant à cache-cache » avec les « barils de choucroute » derrière le pare-éclats ; un troisième renversé sur le dos et ramant des bras et des jambes « d'une façon impayable sous le courant d'air d'une torpille ; » un quatrième enfin allant « s'aplatir » comme une crêpe, avec le capitaine, « contre la soute aux munitions. »

Mais, si l'on riait en ce moment, il n'en avait pas été de même pendant la danse, où l'énervement, la colère des hommes crispaient âprement leurs mâchoires qui ne se détendaient que pour lâcher à l'adresse des Boches quelque épithète zoologique. Certains de ces hommes étaient pourtant de vieux briscards ; ils croyaient tout connaître de la guerre, en avoir épuisé toutes les

horreur » : « J'ai vu un bombardement violent le 10 novembre, écrira le lendemain Luc Platt, un sérieux le 9 mai, j'en ai vu un terrible hier : il n'a duré qu'une heure, mais tous nous avions fait le sacriiice suprême, nous avions dit : « c'est fini ! »

Fini !... Le mot, ici, pouvait être pris dans les deux sens. Les dernières heures de la brigade étaient venues. L'amiral Lacaze avait remplacé au ministère de la marine M. Augagneur : il est rare qu'un ministre accepte autrement que sous bénéfice d'inventaire l'héritage de son prédécesseur et n'en répudie pas au moins quelque clause. À quoi répondraient sans cela les changements de cabinet ? La guerre maritime, jusque la guerre d'escadre, prenait une tournure inattendue avec l'entrée en scène des submersibles allemands. Pour lutter efficacement contre cette « poussière sous-marine, » il allait falloir faire appel à la « poussière navale » de surface, torpilleurs, canonnières, chalutiers, vedettes, etc., dont le nouveau programme ministériel prévoyait la mise en chantier ou l'acquisition immédiate en pays neutres et, tant pour les états-majors que pour le personnel subalterne de ces petites unités, la Marine qui, au début des hostilités, débordée par l'afflux des inscrits, en était réduite à leur chercher des emplois dans les formations territoriales, n'aurait pas trop de tous ses effectifs disponibles et devrait même récupérer une partie de ceux qu'elle avait prêtés à la Guerre.

Telle fut, du moins, la raison alléguée par l'amiral Lacazc devant la commission parlementaire de la Marine pour expliquer une mesure qui causa d'abord quelque « stupeur. » Il y en eut d'autres sans doute : l'épuisement de la brigade, pour laquelle son commandant n'avait jamais pu obtenir le mois complet de détente dont elle avait besoin, l'inaptitude d'une race de mouve-

ment et d'essor à la vie de factionnaire qui lui était imposée depuis que le front s'était définitivement cristallisé, peut-être aussi, — mais cette impression, personnelle à quelques vétérans de Melle et de Dixmude, trop portés au regret du passé, était loin d'être partagée par tous, — un certain fléchissement de la « capacité offensive » des fusiliers dû à la médiocrité croissante du recrutement. « La brigade est toujours la brigade, écrivait un officier du premier « jeu, » comme le couteau de Janot, dont on changeait alternativement le manche et la lame, restait toujours un couteau, — et ce n'est plus tout de même la brigade. Les meilleurs outils finissent par s'user. Le nôtre est déjà vieux et, pour le rafistoler proprement, il faudrait d'autres lascars que ceux qu'on nous envoie depuis quelque temps… Je vous le dis à l'oreille : trop de raisonneurs, de geignards, trop de « forcez pas ! » comme on appelle par ici ces marins ménagers de leurs précieuses personnes et qui trouvent toujours qu'ils en ont fait assez. » Certains incidents sans gravité assurément, — si l'on n'avait pu craindre qu'ils ne devinssent l'amorce de fraternisations plus complètes, — tels que les échanges de journaux et de tabac, les conversations de tranchée à tranchée, des pactes clandestins pour établir une trêve momentanée ou un régime de veille moins rigoureux, seraient de nature à justifier ce pessimisme. Mais ces incidents, fort rares d'ailleurs et sévèrement réprimés, n'étaient point particuliers à la brigade. Ils ne l'étaient même point à la présente guerre. Tacite rapporte qu'au temps d'Arminîus des guerriers germains, la nuit, poussaient leurs chevaux jusqu'au pied des retranchements et promettaient au nom de leur chef à tout déserteur une femme, des terres et cent sesterces par jour. Aucun légionnaire ne se laissait prendre à ces offres insidieuses qui, sous une forme à peine modifiée et à dix-

huit siècles de distance, ne trouvaient pas chez nos marins une oreille plus complaisante. L'esprit de la brigade demeurait. Il survivait à toutes les transformations, et les quatre compagnies, qui venaient d'essuyer sans rompre pied, au Mamelon-Vert, le plus terrible torpillage de la campagne, montraient assez que leur capacité de résistance tout au moins n'avait subi aucun fléchissement.

Le 4 novembre, l'amiral traitait à sa table quelques artilleurs de marque dont le colonel Raguin, commandant le 32 d'artillerie, et le chef d'escadron Quinton, commandant le groupe du 118 d'artillerie lourde. Au dessert, coup de téléphone du général Hély d'Oissel : de source officieuse, le général commandant le 36 C. A. annonçait au commandant de la brigade de fusiliers marins qu'il était promu vice-amiral, — et la nouvelle était presque tout de suite confirmée ; officiellement il lui mandait que le nouveau ministre de la Marine, qui avait pris pour chef de cabinet le capitaine de vaisseau Schwerer, promu lui-même contre-amiral, l'attendait à Paris dans les 48 heures. L'amiral Ronarc'h passa ses pouvoirs au « colonel » Paillet, rédigea dans la nuit un ordre du jour simple et grave, — où il remerciait en quelques mots les troupes qu'il avait eues pendant quinze mois sous son commandement, — et partit pour Paris le lendemain.

La brigade ne se méprit pas à ce départ. Elle y vit le signe de sa dislocation prochaine et n'en fut pas autrement affectée. Quelques vieux gradés sentimentaux, comme le premier maître Monguérard, s'attendrissaient seuls à la pensée de quitter pour toujours ce grand pays insipide, plus semblable à un théorème agraire qu'à une campagne naturelle et qui, entre ses routes droites et ses digues rectilignes, retournait à la sauvagerie primi-

tive et au marécage sans perdre son aspect linéaire. Le commun des hommes, las d'une stagnation dont personne ne voyait plus la fin, avides d'un changement, quel qu'il fût, ne montraient d'impatience qu'au sujet de la date fixée pour la dislocation : « Il y a assez longtemps que la brigade monte le quart sur l'Yser, écrit le 13 novembre le fusilier Guillou. Il paraît qu'on nous relève, mais quand ? « — « Nous attendons toujours le départ, écrit de son côté Luc Platt. On s'agite, on parle, on discute, mais on ne sait rien. » On le saura bientôt et, en attendant, les rumeurs les plus invraisemblables circulent dans les tranchées : le gouvernement prépare de grandes fêtes à Paris pour recevoir la brigade ; une permission exceptionnelle d'un mois sera « octroyée » par le général Joffre à tous les fusiliers, qui toucheront en outre la double paie, etc., etc.

Dans l'évocation de ces paradis illusoires, le retour du 10 novembre, premier « anniversaire de Dixmude, » passa presque inaperçu, sauf des rares survivants de cette journée tragique qui assistèrent aux services commémoratifs célébrés dans l'église de Coxyde par le vicaire de la localité et dans la chapelle souterraine de Nieuport par l'abbé Andrieux, aumônier du 2 régiment. Le canon, pendant la cérémonie, tonnait sinistrement du côté de la Geleide, puis sur Nieuport et les Cinq-Ponts, au point que l'alerte fut donnée et qu'on crut que les Boches voulaient célébrer aussi à leur manière l'anniversaire de leur coûteuse victoire. Ils recommençaient le lendemain de bonne heure, avec leur gros calibre et sur un objectif plus limité, qui était cette tour massive des Templiers dont on pensait qu'aucune artillerie ne serait venue à bout. Et, cette fois encore, bien que le tir fût « remarquablement bien pointé » et qu'il tombât un obus toutes les deux minutes, ils « ne réussirent qu'à écorner le coin N. E. » de la tour. Nous fîmes

quelques pertes ce jour-là, et les suivants : l'enseigne Briend, de la compagnie Michel, blessé par un éclat d'obus, le 11 novembre, et le premier maître fusilier Pellen, tué à Saint-Georges-Nord, le 18, par un de ces 51 allemands montés sur auto qui, de temps à autre, la nuit, traversaient l'Yser et se portaient au débouché de l'Union pour battre nos tranchées avancées. Pellen se trouvait dans le boyau, à 10 mètres du poste d'écoute aux trois quarts démoli et dont les sacs s'étaient écroulés sur leur garnison. On lui dit : « Il y a des blessés là-bas qui crient. Faut-il y aller ? — Non, répond-il, je suis chef de section. C'est à moi d'y aller. », Et il tombe mortellement frappé en travaillant à dégager les hommes ensevelis sous les sacs. L'un de ces hommes était le quartier-maître Le Cam. Fortement contusionné, on l'invitait à se joindre aux autres blessés qu'on ramenait vers nos lignes :

— Et qui gardera le poste d'écoute ? demanda Le Cam.

Tel était, jusqu'au bout, le moral de ces hommes, leur sentiment profond du devoir. Aussi, après avoir accueilli avec des transports de joie la nouvelle de leur départ de Belgique, commençaient-ils à ne plus lui trouver la même douceur. Une nostalgie pareille à celle qui les avait pénétrés à leur départ de Dixmude se faisait jour en bien des âmes : « C'est donc fini, la brigade ? » Tant d'héroïsme, de sacrifices ignorés ou glorieux, tant de misère vaillamment supportée en commun dans l'espoir d'une revanche prochaine et toujours renvoyée aux calendes, tout cela n'allait plus être que du passé. La guerre continuerait sans les fusiliers. Peut-être même un jour ne saurait-on plus qu'il y avait eu une brigade navale. Jusque-là en effet, exception faite de la compagnie des pontonniers qui devait demeurer sur l'Yser, sous le commandement du lieutenant de vaisseau Pelle-Desforges, aucune

dérogation n'avait été envisagée à l'égard de la brigade dont la dislocation était officiellement annoncée pour le dimanche 21 novembre. On apprit tout à coup que le ministre de la Marine était revenu sur sa décision, peut-être à l'instigation du général Hély d'Oissel, et qu'en plus de la compagnie des pontonniers, un bataillon de fusiliers formé en prélevant 114 hommes par bataillon, la compagnie de pionniers et 8 sections de mitrailleuses, seraient conservés au front de Belgique sous le commandement du capitaine de frégate Lagrenée.

Ce fut un soulagement pour tous. Ainsi quelque chose de la brigade, une parcelle vivante d'elle-même, demeurerait pour garder le drapeau et pour assurer par sa présence la mémoire de l'héroïque collaboration prêtée par la marine aux troupes de terre. Elle prolongerait même cette collaboration et enrichirait peut-être de nouvelles péripéties l'histoire aux airs de roman d'aventure, la belle histoire fabuleuse des Demoiselles au pompon rouge. S'il ne se trouva pas plus de volontaires pour s'enrôler immédiatement dans la nouvelle formation constituée à midi, le 20 novembre, et envoyée tout de suite au repos à Liffenkoke, c'est que la tentation était trop forte et que la plupart des fusiliers croyaient encore « dur comme fer » à la légende du grand « balthazar » parisien, de la double paie et du mois de permission extraordinaire. Mais combien d'autres, comme l'admirable premier maître Monguérard, insensibles à ces séductions, prirent leur parti sur-le-champ et crièrent avec lui : « J'y suis, j'y reste ! »

« Oui, je reste, je dois rester. Le moment est suprême, car, demain nous pouvons recevoir l'ordre de monter à l'abordage… Je pourrais aller me reposer quelques jours parmi les miens que je n'ai pas vus voilà bientôt vingt mois… J'irai plus tard, quand j'au-

rai mis tous mes hommes à la hauteur de leur tâche, quand gradés et marins seront familiarisés avec tout ce qu'ils ont à faire… Au-dessus de la famille, il y a la France. »

Mais ce grand cœur, qui laissait passer volontairement son tour de permission et prenait pour lui tous les dangers et les fatigues, devançait par la pensée ses jeunes compagnons sur la route de la capitale et pressait son correspondant de ne rien négliger pour leur faire une réception digne de Paris et d'eux-mêmes.

Paris, à coup sûr, n'eût pas demandé mieux. Mais il y fallait l'assentiment des pouvoirs publics. Commencée le 21 novembre, la dislocation de la brigade devait se poursuivre « tous les trois jours en commençant par le deuxième régiment. » Ce fut le bataillon Martel (2 du 2 régiment) qui ouvrit le ban. « À six heures quinze, ce matin, écrit le commandant Mauros, le bataillon Martel a été rassemblé au camp Jeanniot. On lui a lu une lettre du général Hély d'Oissel, puis, à la croisée des routes de Saint-lldebald, il a défilé devant le drapeau, faisant route sur Adinkerke, où il s'est embarqué pour Paris. »

L'officier supérieur dont le bataillon prenait ainsi congé le premier du front de Belgique ne se doutait pas qu'il serait replacé quelque trois ans plus tard à la tête du détachement des fusiliers marins et qu'il aurait l'honneur d'être son dernier et très glorieux commandant. À trois heures de l'après-midi, le même jour, l'amiral se rendait à la Roseraie et y faisait ses adieux à son état-major. Les autres bataillons de la brigade s'embarquèrent les jours suivants, aux heures et dans l'ordre prescrits par le dispositif : le bataillon Biffant (l du 2 régiment) le 24 ; le bataillon de Maupeou (3 du 2 régiment) le 27 et, avec lui, l'état-major régimentaire ; le

bataillon Lefebvre (2 du l régiment) le 30 ; le bataillon Bertrand (3 du 1 régiment) le 3 décembre ; le l bataillon du 1 régiment (ancien bataillon Lagrenée dont le chef avait pris le commandement du détachement resté sur l'Yser) le 6 décembre, au lendemain même des obsèques d'un de ses capitaines les plus méritants, du dernier officier de la brigade tombé au champ d'honneur, le lieutenant de vaisseau Blanchin, foudroyé par un obus à Nieuport sur la place de l'Église, tandis qu'il rassemblait ses hommes pour monter aux tranchées.

Ces deux bataillons seuls, grâce à l'initiative d'un journal parisien, qui avait organisé pour eux une matinée de gala, connurent le sourire et les acclamations de la « Ville-Lumière, » bien atteinte d'ailleurs dans son prestige par les restrictions qu'on faisait déjà subir à son éclairage. Les autres bataillons, débarqués par nuit noire à la gare du Nord, conduits sans tambour ni trompette à la caserne de la Pépinière, y étaient consignés jusqu'au lendemain où on les dirigeait, avec la même absence de protocole, sur les stations qui desservaient leurs dépôts respectifs. Les uns et les autres cependant, avant de quitter Paris, furent passés en revue dans la cour de la caserne par le nouveau ministre de la Marine qui les harangua, fleurit quelques capotes et, pour terminer, embrassa l'amiral Ronarc'h. La dernière cérémonie de ce genre, où figurèrent le l et le 2 bataillon du l régiment, eut lieu le matin du 8 décembre. On y entendit la musique du 230 territorial. Non plus qu'aux précédentes prises d'armes, le public n'y fut admis. Et, après un service solennel célébré à Saint-Augustin par l'abbé Pouchard, aumônier du l régiment, en l'honneur des morts de la brigade, tout fut dit : une grande chose avait été.

Charles Le Goffic.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99%C3%89pop%C3%A9e_-des_fusiliers_marins. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.